DE L'IMPORTANCE

DES

OPINIONS RELIGIEUSES.

DE L'IMPORTANCE

DES

OPINIONS RELIGIEUSES,

PAR M. NECKER.

Pristinis orbati muneribus, hæc studia renovare cœpimus, ut & animus molestiis hac potissimum re levaretur, & prodessemus civibus nostris quâ re cumque possemus.

CICÉRON.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

1788.

c

J'ÉTOIS occupé des derniers ſoins que l'Édition de cet Ouvrage exigeoit de moi, lorſqu'on a fait paroître un ſecond Mémoire de M. *de Calonne*. Je l'ai lu; & je prends ici l'engagement de répondre avec évidence à cette nouvelle attaque, & de maintenir en ſon entier la foi due à la juſteſſe du Compte que j'ai rendu au Roi en 1781.

NECKER.

INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

Mes penſées ne pouvant plus s'attacher à l'étude & à la recherche des vérités qui ont l'avantage politique de l'Etat pour objet; mon attention ne devant plus ſe fixer ſur les diſpoſitions particulières de bien public, qui ſont néceſſairement unies à l'action du Gouvernement; je me ſuis trouvé comme délaiſſé par tous les grands intérêts de la vie. Inquiet, égaré, dans cette eſpèce de vuide, mon ame encore active a ſenti le beſoin d'une occupation. J'ai eu le deſſein, pendant quelques inſtans, de tracer mes idées ſur les hommes & ſur leur caractère; il me ſembloit qu'une aſſez longue expérience, au

milieu des mouvemens qui révèlent les paſſions, m'avoit appris à les bien connoître; mais élevant mes regards, mon cœur s'eſt rempli d'une autre ambition, & j'ai éprouvé le deſir d'allier à de plus hautes penſées, les méditations dont j'étois contraint de me ſéparer. Guidé par ce ſentiment, j'ai remarqué, avec ſatisfaction, qu'il exiſtoit une connexion naturelle entre les diverſes vérités qui contribuent au bonheur des hommes. Nos préjugés & nos paſſions cherchent ſouvent à les déſunir; mais aux yeux d'un obſervateur attentif, elles ont toutes une origine commune. C'eſt par les effets d'une ſemblable affinité, que les vues générales d'adminiſtration, l'eſprit des loix, la morale, & les opinions

religieuſes, ont une étroite relation; & c'eſt en entretenant ſoigneuſement une ſi belle alliance, que l'on élève un rempart autour des travaux deſtinés à la proſpérité des Etats & à la tranquillité des Nations.

On ne peut avoir pris une part active à la conduite des affaires publiques; on ne peut en avoir fait l'objet ſuivi de ſon attention; on ne peut avoir comparé les divers rapports de ce grand enſemble avec la diſpoſition naturelle des eſprits & des caractères; on ne peut enfin avoir obſervé les hommes dans leurs conſtantes rivalités, ſans avoir apperçu combien les Gouvernemens les plus ſages ont beſoin d'être ſecondés par l'influence du reſſort inviſible qui agit en ſecret ſur les conſciences. Ainſi, quand

j'essaie aujourd'hui de communiquer quelques réflexions sur l'importance des opinions religieuses, je ne suis pas si loin de mes idées d'habitude, qu'on pourroit le présumer au premier coup-d'œil ; &, puisqu'en écrivant sur l'Administration des finances, je n'ai rien négligé pour montrer qu'il y avoit un rapport intime entre la vertu des Gouvernemens & la sagesse de leur conduite, entre la morale des princes & la confiance de leurs sujets, je me crois à la suite de ces sentimens & de ces pensées, lorsque, frappé de l'esprit d'indifférence qui règne au milieu de nous, je cherche à rattacher les devoirs des hommes aux principes qui en sont l'appui le plus naturel.

C'est après avoir étudié les intérêts d'un grand peuple, c'est après avoir

parcouru l'enceinte de nos ſociétés politiques, qu'on eſt plus près, peut-être, de ces majeſtueuſes idées, qui lient l'organiſation générale de la race humaine, à un Être puiſſant, infini, la cauſe de tout, & le moteur univerſel de l'univers. Ce n'eſt pas, il eſt vrai, dans le rapide cours d'une adminiſtration toujours agiſſante, que l'on peut ſe livrer à de ſemblables réflexions; mais elles ſe forment, elles ſe préparent au milieu du tumulte des affaires, & la tranquillité de la retraite vous aide à les approfondir.

Le calme, après le mouvement, paroît donc l'époque la plus favorable à la méditation; & ſi quelques ſouvenirs, ſi quelques regards en arrière vous inſpiroient une ſorte de

mélancolie, vous ſeriez ramenés involontairement vers les confins des idées dont vous auriez été long-temps occupés. C'eſt ainſi que le nautonier, après avoir renoncé aux haſards de la mer, s'aſſied encore quelquefois ſur le rivage, & là, plus tranquille obſervateur, il conſidère attentivement, & le vaſte Océan, & le cours réglé de ſes ondes, & l'impreſſion des vents, du flux & reflux, & ce magnifique firmament, où la nuit, parmi des feux innombrables, on diſtingue le point lumineux qui doit ſervir de guide aux navigateurs.

C'eſt en vain que dans les grandes places du Gouvernement, on s'occupe avec aſſiduité du bonheur général; c'eſt en vain que, pénétré d'un juſte reſpect pour l'importance de ſes

devoirs, l'homme public veut prendre en main la cauſe du peuple, & s'appliquer, ſans relâche, à défendre le foible contre les efforts du puiſſant; il apperçoit bientôt les bornes de ſes moyens & les limites même de l'autorité ſouveraine. La commiſération pour l'infortune eſt combattue par les loix de propriété, la bienfaiſance par la juſtice, la liberté par ſes propres abus; ſans ceſſe on voit lutter enſemble le mérite & le crédit, l'honneur & la fortune, l'amour de la patrie & l'intérêt perſonnel. Il n'y a de vraie pureté dans les paſſions, que par momens & par intervalles; & à moins que de grandes circonſtances, ou une vertu vigoureuſe dans l'adminiſtration, ne ramènent avec force aux idées de bien public,

une langueur générale s'empare de tous les esprits, & la société ne paroît plus qu'un amas confus d'intérêts divers, que l'autorité suprême se borne à maintenir en paix, sans s'inquiéter d'aucune harmonie réelle, ni d'aucune révolution favorable aux mœurs & à la félicité publique.

C'est du milieu de ce choc habituel, c'est du milieu de ces contradictions toujours renaissantes, qu'un administrateur doué d'un esprit réfléchi est rappelé sans cesse aux idées d'imperfection ; il s'attriste, sans doute, en voyant combien est grande la disproportion qui existe entre ses devoirs & ses forces ; & quelquefois il se trouble & se décourage, en appercevant les obstacles qu'il doit franchir, les difficultés qu'il doit vaincre ; il élève,

avec peine, quelques digues ſur le rivage, les eaux groſſiſſent, leur cours devient plus rapide, & les premières précautions rendues inſuffiſantes, obligent à de nouveaux travaux, qui, renverſés à leur tour, entraînent une ſucceſſion continuelle de ſoins infructueux, & de tentatives inutiles. Que ſeroit-ce donc, ſi le lien ſalutaire des idées religieuſes étoit jamais rompu? Que ſeroit-ce, ſi l'action de ce puiſſant reſſort étoit jamais entiérement détruite? On ne tarderoit pas à voir s'ébranler toutes les parties de l'architecture ſociale, & la main du Gouvernement ne pourroit plus ſoutenir ce vaſte & chancelant édifice.

Le ſouverain & les loix interprètes de ſa ſageſſe, doivent ſe propoſer

deux grands buts : le maintien de l'ordre public, & l'accroissement du bonheur des particuliers; mais pour atteindre à cette double fin, le secours de la religion est absolument nécessaire. Le souverain ne peut influer sur le bonheur que par des soins généraux, puisque tous les sentimens qui naissent du caractère des hommes, ou simplement des circonstances de leur situation privée, sont hors de sa dépendance. Il ne peut non plus assurer l'ordre public, que par des règles & des institutions uniquement applicables aux actions, & aux actions positivement démontrées; & il faut encore que ces loix embrassent la société d'une manière uniforme, puisqu'elles doivent tendre sans cesse à diminuer le nombre des exceptions,

des nuances & des modifications, afin de prévenir les abus inſéparables des déciſions arbitraires.

Telle eſt la marche de l'autorité ſouveraine; tel eſt le développement néceſſaire de ſes moyens & de ſes forces. La religion, pour atteindre aux mêmes buts, ſuit une route abſolument différente; & d'abord ce n'eſt point d'une manière vague & générale, qu'elle influe ſur le bonheur; c'eſt en s'adreſſant aux hommes un à un; c'eſt en pénétrant dans le cœur de chacun d'eux en particulier, pour y verſer des conſolations & des eſpérances; c'eſt en préſentant à leur imagination tout ce qui peut l'entraîner; c'eſt en s'emparant de leurs ſentimens; c'eſt en occupant leur penſée; c'eſt en ſe ſervant de cet empire pour

ſoutenir leur courage, & pour leur offrir des ſatisfactions juſques dans les revers & les angoiſſes de la vie. De même, la religion concourt au maintien de l'ordre public par des moyens abſolument diſtincts de ceux du gouvernement; car ce n'eſt pas uniquement aux actions, c'eſt encore aux ſentimens qu'elle commande; & c'eſt avec les erreurs & les penchans de chaque homme en particulier, qu'elle cherche à combattre. La religion, en montrant la divinité préſente à toutes les déterminations les plus ſecrètes, exerce une autorité habituelle ſur les conſciences; elle ſemble aſſiſter à leurs agitations, & les ſuivre dans leurs ſubterfuges; elle obſerve également les intentions, les projets, les repentirs; & dans les routes qu'elle

parcourt, elle ſemble auſſi onduleuſe & flexible en ſes mouvemens, que l'empire abſolu de la loi paroît immobile & contraint.

Je ne dois point, dans ce moment, étendre plus loin ces réflexions; mais ſi la religion achève en quelque manière l'ouvrage imparfait de la légiſlation, ſi elle doit ſuppléer à l'inſuffiſance des moyens dont le gouvernement peut faire uſage, le ſujet que je me ſuis propoſé de traiter, ne ſemble pas étranger aux objets de méditation, que l'étude de l'adminiſtration doit embraſſer.

Je ſais bien que l'on ne peut développer l'importance des idées religieuſes, ſans fixer en même temps ſon attention ſur les grandes vérités qui leur ſervent d'appui; & l'on ſe rap-

proche ainſi de pluſieurs queſtions, étroitement unies à la plus haute métaphyſique. On eſt forcé du moins de chercher une défenſe, contre ces raiſonnemens, avec leſquels on parvient à ſapper le fondement des opinions les plus néceſſaires, avec leſquels on décourage tous les ſentimens paſſionnés, & avec leſquels enfin on voudroit faire de l'homme une plante, de l'univers un réſultat du haſard, & de la morale un jeu politique.

Sans doute en découvrant à l'avance juſques où mon ſujet pouvoit me conduire, je me ſuis ſenti intimidé ; mais je n'ai pas cru néanmoins que ce fût un motif pour renoncer à mon entrepriſe ; & puiſque la plupart des philoſophes ſont aujourd'hui réunis contre les opinions, que les

lumières naturelles ſembloient avoir conſacrées, il eſt devenu preſque néceſſaire, d'admettre au combat tous ceux qui ſe préſentent; il faut bien prendre un champion dans le gros de l'armée, quand tous les forts ont paſſé dans le camp ennemi.

Il n'eſt rien d'ailleurs qui ſemble appartenir davantage à la méditation de tous les hommes, que les queſtions métaphyſiques; car c'eſt par la penſée ſeule qu'on peut les approfondir; la lumière que l'on tire des connoiſſances acquiſes, ſe perd en quelque manière dans les abîmes obſcurs qu'il faut ſonder, & à travers l'eſpace immenſe qu'il faut parcourir: ainſi, il vaut mieux, peut-être, que chacun entre au haſard dans ces labyrinthes, où toutes les routes déja tracées ne

mènent à aucun but. J'ai d'ailleurs ſouvent obſervé que, même pour les recherches où les ſecours de la ſcience ſont le plus utiles, on peut encore attacher quelque prix à cet eſſor particulier de chaque eſprit, qui cherche de lui-même ſes voies, & qui, devant à la nature ſeule ſa modification eſſentielle, conſerve dans ſa marche un caractère propre; c'eſt alors, & alors ſeulement, qu'on n'eſt point revêtu de tous les ſignes diſtinctifs de l'eſclavage de la penſée; & lorſqu'en s'abandonnant à ſes réflexions, on ſe rapproche des idées des autres, cette conformité n'a rien de ſervile, & l'on n'y reconnoît pas du moins le ſceau de l'imitation.

L'on voudra vainement réſiſter à l'impreſſion de la vérité; l'on voudra

vainement ſe parer d'une ridicule indifférence pour les anciennes opinions ; il n'y aura jamais d'idée plus digne d'occuper notre méditation, il n'y aura jamais d'idée autour de laquelle il ſoit plus permis d'errer ſelon ſes moyens & ſes lumières, que celle à jamais grande, & d'un Être ſuprême & de nos rapports avec lui : idée qui, éloignée de nous par ſon immenſité, vient cependant frapper à chaque inſtant notre eſprit, d'admiration, & notre cœur, d'eſpérance. Il me ſemble qu'il y a des intérêts qu'on peut conſidérer comme patriotiques entre tous les êtres intelligens & ſenſibles ; & tandis que les habitans d'un même pays, les ſujets du même prince, s'occupent ſoigneuſement d'un plan commun de défenſe ;

les citoyens de la terre, doivent s'inquiéter, ſans ceſſe, des nouveaux appuis qu'on peut donner aux opinions ſublimes qui fondent la véritable grandeur de leur être, & qui préſervent l'imagination de l'effrayant ſpectacle d'une exiſtence ſans origine, d'une action ſans liberté, & d'un avenir ſans eſpérance. Ainſi, après m'être montré, que je penſe, citoyen de la France par mon adminiſtration & par mes écrits, je veux eſſayer de m'unir à une confraternité plus étendue, celle de l'humanité entière : c'eſt ainſi que, ſans diſperſer ſes ſentimens, on peut néanmoins ſe communiquer au loin, & reculer en quelque manière les limites de ſon enceinte ; honneur en ſoit à la penſée ! à cette partie ſpirituelle de

nous-mêmes, qui peut embraſſer le paſſé, s'élancer dans l'avenir, & s'aſſocier intimement à la deſtinée des hommes de tous les pays & de tous les temps. Sans doute, un voile eſt jetté ſur la plus grande partie des vérités auxquelles notre curioſité voudroit atteindre; mais celles qu'un Dieu bienfaiſant a laiſſé paroître à nos yeux, ſuffiſent pour nous guider & pour nous inſtruire; & l'on ne pourroit en détourner conſtamment ſon attention, ſans une ſorte d'aſſoupiſſement, & ſans une véritable indifférence pour les grands intérêts de l'homme. Que tout eſt petit, en effet, près de ces méditations qui donnent à notre exiſtence une nouvelle étendue, & qui, en nous détachant de la pouſſière de la terre, ſemblent unir

notre ame à l'eſpace infini, & notre durée d'un jour à l'éternité des temps! C'eſt à vous ſur-tout à en juger, ames ſenſibles, qui avez le beſoin d'un Être ſuprême, & qui cherchez en lui ce ſoutien ſi néceſſaire à votre foibleſſe, & ce défenſeur, ce garant, ſans lequel une pénible inquiétude viendroit troubler ſans ceſſe, les douces & touchantes affections qui compoſent votre bonheur.

Cependant, on doit le dire; jamais, peut-être, il ne fut plus eſſentiel de rappeller aux hommes l'importance des idées religieuſes. Elles ne ſont plus aujourd'hui que des préjugés, ſi l'on en croit l'eſprit de licence & de légéreté, les loix dictées par le bon ton, & plus eſſentiellement encore les inſtructions philoſo-

phiques, qui excitent & qui rallient ces différens écarts de l'imagination & de la vanité.

Il n'eſt aucune religion, ſans doute, à laquelle on n'ait réuni des idées plus ou moins myſtiques, & dont l'évidence n'étoit pas proportionnée au langage affirmatif & au ton d'autorité dont on ſe ſervoit pour les enſeigner & pour les défendre; ainſi l'on a pu être encouragé dans tous les temps à diſputer ſur quelques parties du culte dont chaque nation a fait choix; mais c'eſt principalement de nos jours que s'eſt élevée une claſſe d'hommes diſtingués par leur eſprit & par leurs talens, & qui, ſe laiſſant aller à l'enivrement d'une victoire facile, ont porté plus loin leur ambition, & n'ont pas craint d'attaquer juſques au corps

de réſerve de l'armée dont ils avoient fait plier les premiers rangs.

Cette lutte entre des perſonnes dont les unes veulent commander impérieuſement à la foi, tandis que les autres croient pouvoir rejetter avec mépris tout ce qui n'eſt pas démontré, ſera toujours un combat ſans utilité, & ne ſervira qu'à nourrir des haines aveugles & des injuſtes dédains. On cherche à bleſſer ſes adverſaires, on s'attache à les humilier; mais le bien des hommes & le véritable avantage ſocial, ſont abſolument perdus de vue. Oui, l'amour réel des vérités utiles, leur recherche impartiale & le deſir de les faire connoître, ces ſentimens ſi doux & ſi dignes d'eſtime, ſemblent être entiérement inconnus. Je vois, qu'il me ſoit per-

mis de le dire; je vois aux deux extrémités de l'arène, le farouche inquiſiteur & le philoſophe inconſidéré : mais ni les bûchers allumés par les uns, ni les dériſions employées par les autres, ne répandront jamais d'inſtruction ſalutaire; & aux yeux d'un homme raiſonnable, l'intolérance monachale n'ajoute pas plus à l'empire des vraies idées religieuſes, que les plaiſanteries de quelques beaux-eſprits n'ont ménagé de juſtes triomphes à la philoſophie.

C'eſt à travers ces ſentimens extrêmes, & au milieu de ces écarts également dangereux, que l'on doit eſſayer de tracer une route; mais comme toutes les opinions des hommes ſont ſoumiſes à des révolutions; aujourd'hui, que les eſprits

s'éloignent davantage des maximes d'intolérance, ce ſont les idées religieuſes qui ont principalement beſoin d'appui; & tel eſt leur affoibliſſement journalier, qu'on ſemble déja préparer publiquement les moyens d'y ſuppléer. On n'entend parler depuis quelque temps, que de la néceſſité de compoſer un catéchiſme de morale, où l'on ne feroit aucun uſage des principes religieux; reſſorts vieillis & qu'il eſt temps de mettre à l'écart. Sans doute on attaqueroit plus ſûrement ces mêmes principes, ſi l'on parvenoit jamais à les préſenter comme inutiles au maintien de l'ordre public, & ſi les froides leçons d'une philoſophie politique pouvoient tenir lieu de ces idées ſublimes qui, par le nœud ſpirituel de la reli-

gion, lient le cœur & l'eſprit à la plus pure morale. Cherchons donc, examinons ſi nous devons gagner quelque choſe à cet échange ; voyons ſi les motifs dont on ſe propoſe de faire uſage, peuvent être mis en parallèle avec ceux dont ils doivent prendre la place ; voyons s'ils ſont plus ſolides & plus efficaces ; voyons ſi la nouvelle doctrine qu'on recommande, répandroit dans nos ames les mêmes conſolations ; voyons ſi elle eſt faite pour les cœurs ſenſibles ; & ſur-tout conſidérons attentivement ſi elle peut convenir à la meſure d'intelligence & à la ſituation ſociale du plus grand nombre des hommes ; enfin, en parcourant les diverſes queſtions qui ſe rapportent de quelque manière à l'important ſujet que nous

avons entrepris de traiter, ne craignons point de résister, selon nos forces, à la folle ambition de ceux qui veulent se servir de la supériorité de leurs lumières, pour ôter à l'homme toute sa majesté, pour l'unir à la poussière qu'il foule de ses pieds, & pour lui faire un supplice de sa prévoyance : triste & déplorable destinée, dont il nous est permis de chercher à nous défendre ; opinion cruelle & désastreuse, qui déracine tout autour d'elle, qui relâche les liens les plus nécessaires, & qui détruit dans un instant le plus doux charme de la vie.

O Dieu inconnu ! mais dont l'idée bienfaisante a toujours rempli mon ame, si tu jettes un regard sur les efforts que l'homme fait pour s'ap-

procher de toi, ſoutiens mon courage, éclaire ma raiſon, élève ma penſée, & ne rejette point le deſir que j'aurois d'unir encore davantage, s'il étoit poſſible, l'ordre & le bonheur des ſociétés, à la conception intime de ta divinité, & à l'idée pénétrante de ta ſublime exiſtence.





DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

CHAPITRE PREMIER.

Sur le rapport des idées religieuſes avec l'ordre public.

ON ne connoît pas diſtinctement l'origine de la plupart des ſociétés politiques ; mais au moment où l'hiſtoire nous montre les hommes réunis en corps de nation, on apperçoit en même temps l'établiſſement d'un culte public, & l'application des idées religieuſes au maintien des loix d'ordre & de

ſubordination. Ce ſont ces idées religieuſes qui, par la puiſſance du ferment, lioient le peuple aux magiſtrats, & les magiſtrats à leurs promeſſes; ce ſont elles qui inſpiroient un ſaint reſpect pour les engagemens contractés entre les Souverains; ce ſont encore ces idées religieuſes qui, plus dominantes que la diſcipline, retenoient les ſoldats auprès du Général; ce ſont enfin ces mêmes opinions qui, par leur influence ſur les mœurs particulières, produiſirent un nombre infini de belles actions & de traits de dévouement perſonnel, dont l'hiſtoire nous a tranſmis le ſouvenir: mais comme c'eſt auſſi parmi les nations les plus éclairées, qu'on a vu s'élever une philoſophie occupée, ſans relâche, d'enlever à la religion tout ce qu'elle avoit d'impoſant, les diſſertations ſur les temps éloignés de nous, & les divers ſyſtêmes qu'on s'efforceroit d'y aſſocier, deviendroient une ſource interminable de controverſes. C'eſt donc par le raiſonnement ſeul, c'eſt par cette action de l'eſprit, qui appartient également à tous

les pays & à tous les ſiècles, que nous ſoutiendrons la cauſe dont nous avons pris en main la défenſe. Il y a peut-être quelque choſe de foible & de ſervile dans le ſecours qu'on veut tirer des anciennes opinions ; la raiſon ne doit point, comme la vanité, ſe parer de vieux parchemins & déployer un arbre généalogique ; il faut que plus ſuperbe en ſa marche, & fière de ſa nature immortelle, elle emprunte tout d'elle-même ; il faut qu'elle ſe paſſe d'ancêtres, & qu'elle ſoit, pour ainſi dire, contemporaine de tous les âges.

Il étoit réſervé, particuliérement à notre ſiècle, d'attaquer juſqu'à l'utilité de la religion, & de chercher à remplacer ſon active influence par les inſtructions inanimées d'une philoſophie politique. Cette religion, dit-on, eſt un échafaudage qui tombe en ruines, & il eſt temps de donner à la morale un appui plus ſolide. Mais quel ſera-t-il cet appui ? Il faut, pour le découvrir ; il faut, pour s'en former une juſte idée, conſidérer ſéparément les différens mobiles qui dépen-

dent des relations que les hommes ont entre eux ; & il ſera néceſſaire d'apprécier enſuite, le genre & le degré d'aſſiſtance qu'on peut raiſonnablement attendre d'une pareille force.

Il me ſemble qu'en renonçant aux ſecours efficaces de la religion, on peut aiſément ſe former l'idée des moyens dont on chercheroit à faire uſage, pour attacher les hommes à l'obſervation des règles de la morale, & pour contenir les écarts dangereux de leurs paſſions. On feroit valoir, ſans doute, les rapports qui peuvent exiſter entre l'intérêt particulier & l'intérêt général ; on ſe ſerviroit de l'empire des loix & de la crainte des punitions, & l'on ſe confieroit encore à l'aſcendant de l'opinion publique, & à l'ambition, que chacun doit avoir, de l'eſtime & de la confiance des autres.

Examinons ſéparément ces différens motifs ; & en arrêtant d'abord notre attention ſur l'union de l'intérêt perſonnel avec l'intérêt public, voyons ſi cette union eſt réelle, & ſi l'on peut tirer d'un pareil principe aucune

aucune inſtruction de morale véritablement efficace.

Il s'en faut bien que la ſociété ſoit une œuvre parfaite; il s'en faut bien qu'on doive conſidérer comme une compoſition harmonieuſe, les différens rapports dont nous ſommes les témoins, & ſur-tout ce contraſte habituel de puiſſance & de foibleſſe, d'eſclavage & d'autorité, de richeſſe & d'infortune, de luxe & de miſère; tant d'inégalités, tant de bigarrures, ne ſauroient former un édifice impoſant par la juſteſſe de ſes proportions.

L'ordre civil & politique n'eſt donc point excellent par ſa nature, & l'on ne peut en appercevoir la convenance, qu'après avoir fait une étude réfléchie, & des conſidérations que les légiſlateurs avoient à ménager, & des difficultés qu'ils avoient à vaincre. C'eſt alors ſeulement, qu'avec le ſecours de la méditation la plus attentive, on parvient à découvrir comment les relations ſingulières établies par les loix ſociales,

forment néanmoins le syſtême d'équilibre le plus propre à lier enſemble une immenſe diverſité d'intérêts; mais c'eſt déjà un grand obſtacle à l'influence d'une morale politique, que la néceſſité de donner pour baſe à l'amour de l'ordre, une idée abſtraite & compliquée. Que peut ſur les eſprits vulgaires l'harmonie ſcientifique de l'enſemble, près de ce ſentiment journalier d'injuſtice & d'inégalité, qui naît à l'aſpect de chaque partie de la conſtitution ſociale, lorſqu'on en prend connoiſſance d'une manière iſolée ou circonſcrite? Et combien eſt borné le nombre de ceux qui peuvent rapprocher ſans ceſſe tous les anneaux épars de cette vaſte chaîne!

On ne ſauroit éviter, dans les ſociétés les mieux ordonnées, que les uns ne jouiſſent, ſans travail & ſans peine, de toutes les commodités de la vie, & que les autres, en beaucoup plus grand nombre, ne ſoient forcés de chercher, à la ſueur de leur front, la ſubſiſtance la plus étroite, la récompenſe la plus limitée. On ne ſauroit éviter que les

uns ne trouvent, dans leurs maladies, tous les ſecours que l'empreſſement & l'intelligence peuvent offrir, tandis que d'autres ſont réduits à partager, dans un aſyle public, les modiques ſecours que l'humanité du prince aſſure à l'indigence. On ne ſauroit éviter que les uns ne ſoient en état de prodiguer à leur famille tous les avantages d'une longue éducation, tandis que d'autres, impatiens de s'affranchir d'une charge pénible, ſont contraints d'épier le premier développement des forces phyſiques, pour appliquer leurs enfans à quelque travail lucratif. Enfin, on ne ſauroit éviter que le ſpectacle de la magnificence ne contraſte ſans ceſſe avec les haillons de la miſère. Tels ſont les effets inſéparables des loix de propriété. C'eſt une vérité dont j'ai eu occaſion de diſcuter les principes, dans les ouvrages que j'ai compoſés ſur l'Adminiſtration & ſur l'Économie politique; mais je dois la rappeler ici, puiſqu'elle ſe trouve étroitement liée à d'autres vues générales. Le pouvoir éminent de la propriété eſt une

des inſtitutions ſociales dont l'influence a le plus d'étendue ; cette conſidération étoit applicable aux droits du peuple dans la légiſlation ſur le commerce des grains ; elle devoit être préſente à l'eſprit, dans la recherche des devoirs de l'adminiſtration ; elle eſt encore importante, quand il eſt queſtion d'examiner le genre d'inſtruction morale qui peut convenir aux hommes.

En effet, s'il appartenoit à l'eſſence des loix de propriété, d'introduire & de maintenir conſtamment des diſparités immenſes, dans la diſtribution des biens ; s'il appartenoit à l'eſſence de ces loix, de réduire au plus ſimple néceſſaire la claſſe la plus nombreuſe des citoyens ; le réſultat inévitable d'une ſemblable conſtitution ſeroit d'entretenir, au milieu des hommes, un ſentiment habituel d'envie & de jalouſie. Vainement démontreroit-on que ces loix ſont les ſeules capables d'exciter le travail, d'animer l'induſtrie, de prévenir le déſordre, & d'oppoſer des obſtacles aux actes arbitraires de l'autorité ; toutes ces conſidérations ſuffi-

ſantes, ſans doute, pour fixer l'opinion & la volonté du légiſlateur, ne ſauroient frapper de la même manière, l'homme jetté ſur la terre, ſans biens, ſans reſſources & ſans eſpérances; & il ne rendra jamais un hommage libre à la beauté d'un enſemble, où il n'y a pour lui, que laideur, abjection & mépris.

Les hommes, dans la plupart de leurs raiſonnemens politiques, ſont trompés par des vraiſemblances & des analogies; l'intérêt de la ſociété eſt ſans doute un compoſé des intérêts de tous ſes membres; mais il ne réſulte point de cette explication, qu'il y ait une correſpondance immédiate & conſtante entre l'intérêt général & l'intérêt particulier; un ſemblable rapprochement, une telle identité, ne pourroient être applicables qu'à un être ſocial imaginaire, & qu'on ſe repréſenteroit diviſé en pluſieurs parties, dont les riches ſeroient la tête, & les pauvres les pieds & les mains; mais la ſociété politique n'eſt un ſeul & même corps que ſous de certains rapports, tandis

que relativement à d'autres intérêts, elle se partage en autant de ramifications que d'individus.

Les considérations qu'on revêt du nom d'intérêt général, seroient le plus souvent susceptibles d'une infinité d'observations; mais il est des principes, qu'on a l'habitude de recevoir & de transmettre, dans leur acception la plus commune; & l'on ne découvre les idées mixtes dont ils sont composés, qu'au moment où l'on analyse ces principes, pour en tirer des conséquences; de même, à-peu-près, qu'on n'apperçoit la diversité des couleurs d'un rayon de lumière, qu'au moment où, à l'aide du prisme, on parvient à le diviser.

L'organisation des loix sociales doit paroître, avec raison, l'une de nos plus admirables conceptions; mais ce système n'est pas tellement lié dans toutes ses parties, qu'un désordre frappant soit toujours l'effet nécessaire de quelques mouvemens irréguliers: ainsi l'homme infracteur des loix ne découvre pas rapidement le rapport de ses actions

avec l'intérêt de la ſociété ; mais c'eſt à l'inſtant & ſans délai, qu'il jouit, ou croit jouir de ſes uſurpations.

Que le feu prenne à une ſalle de ſpectacle, il eſt ſans doute de l'intérêt général de l'aſſemblée que chacun ſorte avec ordre ; mais ſi les perſonnes les plus éloignées de l'iſſue croient pouvoir échapper plutôt au danger, en ſe faiſant jour à travers la foule qui les environne, elles ſe détermineront ſûrement à cette violence, à moins qu'une force coercitive ne les en empêche : cependant, l'utilité commune de s'aſtreindre à une règle en pareilles circonſtances, paroît une idée plus ſimple & plus diſtincte, que ne l'eſt, au milieu des ſociétés, l'importance univerſelle du maintien de l'ordre civil.

Le ſeul défenſeur naturel de cet ordre, c'eſt le Gouvernement ; ſa fonction l'oblige à ne jamais conſidérer que l'enſemble ; mais le beſoin qu'il a de puiſſance pour faire exécuter ſes décrets, prouve évidemment qu'il eſt l'adverſaire de pluſieurs, lorſqu'il agit au nom de tous.

On ſe livreroit donc à une grande illuſion, ſi l'on eſpéroit pouvoir fonder la morale ſur la liaiſon de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, & ſi l'on imaginoit que l'empire des loix ſociales pût ſe paſſer de l'appui de la religion.

L'autorité de ces loix n'a rien de déciſif, pour ceux qui n'ont jamais aſſiſté à leur établiſſement; & quand on donneroit aux diſtinctions héréditaires de propriété l'origine la plus reculée, il n'en eſt pas moins vrai, que les nouveaux-venus ſur la terre, frappés du partage inégal de ſon riche domaine, & n'appercevant nulle part des limites & des lignes de ſéparation, tracées par la nature, auroient quelque droit à dire : ces pactes, ces partages, ces diverſités de lots, qui procurent aux uns l'abondance & le repos, aux autres le travail & la pauvreté, toute cette légiſlation enfin, n'eſt bonne qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés ; & nous n'y ſouſcrirons, qu'autant que la crainte d'un danger perſonnel nous y contraindra. Qu'eſt-ce donc, ajou-

teroient-ils, que ces idées de juſte & d'injuſte, dont on nous entretient? Qu'eſt-ce que ces diſſertations ſur la néceſſité d'adopter un ordre quelconque de ſociété, & d'en obſerver les règles? Notre eſprit ne ſe plie point à des principes qui, généraux dans la théorie, deviennent particuliers dans l'application. Nous trouvions des dédommagemens & des compenſations, quand les idées de vertu, de ſoumiſſion & de ſacrifice, ſe lioient à une opinion religieuſe; quand nous croyions compter de nos actions avec un Être ſuprême, dont nous adorions les loix & la volonté, dont nous avions tout reçu, & dont l'approbation ſe préſentoit à nos yeux, comme un motif d'émulation & un objet de récompenſe: mais ſi les bornes rapprochées de la vie, fixent l'étroite enceinte où tous nos intérêts doivent ſe renfermer, où toutes nos ſpéculations & nos eſpérances doivent s'arrêter, quel reſpect devons-nous à ceux que la nature a formés nos égaux? à ces hommes ſortis d'une terre inſenſible, pour y rentrer avec nous, & s'y

perdre à jamais dans la même pouſſière? Ils n'ont imaginé les loix de la juſtice, que pour être des uſurpateurs plus tranquilles. Qu'ils deſcendent de leur haute fortune, qu'ils ſe mettent à notre niveau, ou nous préſentent du moins un partage moins inégal, & nous pourrons concevoir, que l'obſervation des loix de propriété nous eſt importante; juſques-là, nous aurons de juſtes motifs pour être les ennemis d'un ordre civil, dont nous nous trouvons ſi mal; & nous ne comprendrons point comment, au milieu de tant de biens qui nous font envie, c'eſt au nom de notre propre intérêt que nous devons y renoncer.

Tel eſt le langage ſecret que ne manqueroient pas de tenir les hommes accablés par la détreſſe de leur ſituation, ou ſimplement ceux qui, dans un état habituel d'infériorité, ſe trouveroient continuellement bleſſés par le ſpectacle du luxe & de la magnificence.

Il ne ſeroit point aiſé de combattre ces ſentimens, en eſſayant de peindre avec

force, & la vanité de tous les plaiſirs, & l'illuſion de la plupart des objets qui captivent notre ambition, & les ennuis qui marchent à leur ſuite. Ces réflexions, ſans doute, ont leur puiſſance & leur efficacité; mais ſi l'on y prend garde, tout ce que nous appellons conſolations dans le monde, ne peut être adreſſé, avec fruit, qu'aux ames préparées aux ſentimens doux, par les idées plus ou moins confuſes de la religion & de la piété; on ne peut pas relever de même le ſtérile & farouche abattement de l'homme malheureux & jaloux, qui a rejetté loin de lui toutes les eſpérances: concentré dans les ſeuls intérêts d'une vie qui eſt pour lui le temps & l'univers, c'eſt la paſſion du moment qui l'enchaîne, & rien ne peut l'en dégager; il n'a plus le moyen de ſe prendre à aucune idée vague, il n'a plus le moyen de s'en contenter; & comme la raiſon elle-même a beſoin, à chaque inſtant, du ſecours de l'imagination, il ne peut plus être encouragé, ni par les diſcours de ſes amis, ni par ſes propres réflexions.

D'ailleurs, ſi l'on peut ſoutenir, en général, que les lots de bonheur & de malheur ſont plus égaux qu'on ne penſe ; ſi l'on peut avancer, avec des motifs raiſonnables, que le travail eſt préférable à l'oiſiveté ; ſi l'on peut dire, avec vérité, que les embarras, les inquiétudes, accompagnent ſouvent la richeſſe, & que le contentement d'eſprit paroît le partage de la médiocrité, on doit convenir en même temps que ces axiomes ne ſont parfaitement juſtes qu'aux yeux des moraliſtes qui prennent l'homme dans un grand eſpace, & qui font le calcul de toute une vie : mais, au milieu du cours journalier des deſirs & des eſpérances, il eſt impoſſible de vouloir exciter au travail par l'eſpoir de la fortune, & de médire en même temps de cette fortune, en décriant les plaiſirs & les commodités qu'elle procure. Les idées ſubtiles, ſans excepter celles qui ſont ſuſceptibles d'être défendues, ne peuvent jamais être applicables aux circonſtances actives ; & ſi l'on ſe ſert quelquefois avec ſuccès de ces ſortes de réflexions pour

adoucir les regrets, c'eſt qu'on n'a plus alors à combattre que des ombres.

Enfin, lors même qu'on réduiroit en préceptes, toutes les réflexions connues ſur l'illuſion de la plupart des ſupériorités d'état & de fortune, on ne ſauroit empêcher que les eſprits les plus groſſiers, ne fuſſent continuellement frappés de l'inégalité extérieure des différens marchés que le riche fait avec le pauvre; on diroit, dans ce moment-là, qu'une partie des hommes n'a été formée que pour la commodité de l'autre; le pauvre ſacrifie ſon temps & ſes forces pour multiplier, autour du riche, les ſatisfactions de tout genre; & celui-ci, lorſqu'il donne en échange la plus étroite ſubſiſtance, ne s'impoſe aucune privation; puiſque l'étendue de ſes beſoins phyſiques eſt bornée par les loix de la nature: l'égalité n'eſt donc rétablie que par la laſſitude & l'ennui qui naiſſent de la jouiſſance même des plaiſirs. Mais ces dégoûts compoſent le lointain dans le tableau de la vie; le peuple ne les apperçoit point; & comme il n'a

jamais connu que les befoins, il ne peut fe former aucune idée des langueurs de nos diverfes fatiétés.

Dira-t-on imprudemment, que fi les diftinctions de propriétés font un obftacle à l'établiffement d'une morale politique, il faut travailler à les détruire ? Mais fi dans ces âges reculés, où les divers degrés de talens & de connoiffances fe rapprochoient infiniment davantage, les hommes n'ont pu conferver, ni la communauté des biens, ni l'égalité des partages; imagineroit-on que ces relations primitives puffent être rétablies dans un temps où la difparité des moyens s'eft confidérablement accrue, & dans un temps où toutes les fupériorités d'état & de puiffance font confolidées par la force immuable des armées difciplinées ?

D'ailleurs, lors même que dans la compofition d'un monde idéal, on auroit introduit la divifion la plus exacte des divers biens eftimés par les hommes, il faudroit encore, pour maintenir un fyftême réel d'égalité, que chacun exécutât fidellement

les devoirs imposés par la morale universelle, puisque c'est la part de chaque individu, aux sacrifices de tous les membres de la société, qui doit dédommager chaque citoyen en particulier, des privations auxquelles il se soumet lui-même.

Il est essentiel d'observer encore, que ce n'est pas seulement l'intérêt personnel éclairé qu'il faut lier à l'ordre public; c'est ce même intérêt égaré par des passions, & alors un simple guide ne suffit plus; c'est un joug qu'il faut imposer; c'est un frein toujours agissant qu'il faut absolument employer: & rien n'est plus chimérique, que de prétendre retenir un homme entraîné par une imagination impétueuse, en essayant de rappeler à son souvenir des principes & des instructions, qui, aux termes du programme de l'académie (1), doivent être le *résultat de l'analyse, de la méthode, de l'art de*

(1) Programme donné par l'Académie Françoise, à l'occasion d'un Prix qu'elle doit décerner au meilleur catéchisme de morale, dont les instructions seront fondées sur les seuls principes du droit naturel.

diviſer, de définir, de développer les idées, & de les circonſcrire.

Ce ſeroit déjà une entrepriſe hardie, que de vouloir conduire tous les hommes par la ſeule raiſon, puiſque la première choſe que cette raiſon découvre, c'eſt ſa propre foibleſſe ; mais quand on a beſoin de s'appuyer ſur des maximes ſuſceptibles de controverſes ; quand on veut oppoſer au mouvement rapide de l'intérêt perſonnel, une morale qui ne peut agir qu'avec le concours d'une réflexion profonde ; on nous rappelle alors cette doctrine des premiers économiſtes, qui, en établiſſant des principes exagérés ſur la liberté du commerce des grains, s'en remettoient à l'*évidence* du ſoin de vaincre ou de prévenir les émotions populaires.

Il me ſemble que les faux raiſonnemens ſur l'union de l'intérêt perſonnel avec l'intérêt public, viennent de ce qu'on applique à l'état préſent des ſociétés, les principes qui ont ſervi de baſe à leur formation ; cette confuſion très-naturelle eſt une grande ſource d'erreurs.

d'erreurs. Tâchons de rendre ſenſible une propoſition qui paroît d'abord difficile à ſaiſir ; & , dans cette vue , ſuppoſons pour un moment la génération future raſſemblée en eſprit dans un monde idéal ; & ignorant, avant d'habiter la terre, quels ſont les individus qui naîtront de parens comblés des faveurs de la fortune , & quels ſont ceux que la miſère aſſiégera dès le berceau. On les inſtruit ſeulement des principes du droit civil ; on leur développe la convenance des loix de propriété , & on leur fait un tableau du déſordre qui ſeroit l'effet inévitable d'une variation continuelle dans le partage des biens ; alors tous ceux qui doivent compoſer la génération nouvelle, incertains également de la chance que leur réſerve le haſard de la naiſſance , ſouſcrivent unanimement aux événemens qui les attendent ; & dans un pareil inſtant, où les rapports de ſociété n'exiſtent qu'en ſpéculation , on peut dire , avec vérité , que l'intérêt perſonnel ſe trouve confondu dans l'intérêt public ; mais cette identité ceſſe , quand chacun , arrivé ſur la

terre, a pris possession de son lot; il n'est plus possible alors que tous les intérêts personnels concourent au maintien de ces gradations prodigieuses de rang & de fortune, qui dérivent du hasard de la naissance; & ceux auxquels il n'est échu que des peines & des privations, ne se résigneront à l'infériorité de leur état que par un sentiment religieux, le seul qui peut leur faire appercevoir une justice éternelle, & les placer en imagination, avant le temps & avant les loix.

Il n'est rien de si aisé, que d'établir des conventions & de faire observer des règles au moment du tirage d'une loterie; chacun alors, au même point de perspective, trouve tout bien, tout juste & tout ingénieux, & l'on est en paix d'un commun accord; mais à mesure que les bons & les mauvais lots sont connus, l'esprit change, l'humeur s'aigrit; & sans le frein de l'autorité, on se montreroit difficile, envieux, querelleur, & quelquefois injuste & violent.

On voit cependant, à la suite des réflexions

précédentes, que la ſociété politique en projet, & la ſociété politique en action, offrent à l'obſervation deux époques différentes; & comme ces époques ne ſont ſéparées par aucune limite apparente, elles ſe confondent preſque toujours dans l'eſprit des moraliſtes politiques. Celui qui croit à l'union de tous les intérêts particuliers avec l'intérêt public, & qui célèbre cette harmonie, n'a conſidéré la ſociété que dans ſon plan général & primitif; celui qui penſe, au contraire, que tout eſt mal & ſans accord, parce qu'il y a de grandes différences de pouvoir & de fortune, n'a conſidéré la ſociété que dans ſon mouvement actuel de rotation. L'une & l'autre de ces deux mépriſes ont été conſacrées par des écrivains célèbres. L'homme entraîné par une imagination vive, l'homme fortement ſaiſi par les objets préſens, a dû n'être frappé que de l'inégalité des conditions; & le Philoſophe qui ſe tranſporte, par ſes abſtractions, au-delà, pour ainſi dire, de la circonférence des ſociétés, a dû n'appercevoir que les

rapports & les principes qui ont déterminé la première formation des loix civiles. Ainſi, par-tout, on voit que la plupart des diſputes tiennent à la différence des poſitions, & à la variété des points de vue ; il y a tant de places dans le monde moral, que ſelon celle qu'on choiſit, le tableau change entiérement.

Jusqu'a préſent, nous avons tâché de connoître l'effet qu'on pouvoit attendre d'un traité de morale, en rapportant ſeulement ce genre d'inſtruction à l'intérêt perſonnel le plus éclairé. Il nous reſte à montrer que toute eſpèce d'éducation, qui demande du temps & de la réflexion, ne peut convenir, en aucune manière, à la claſſe la plus nombreuſe des hommes ; & pour ſentir cette vérité, il ſuffit d'arrêter ſon attention ſur l'état ſocial de tous ceux qui ſont dénués de propriétés, & dépourvus des talens qui peuvent y ſuppléer ; obligés de recourir à un travail groſſier, & où l'on n'exige que l'emploi des forces phyſiques, leur concurrence

& l'empire de la richeſſe réduiſent le ſalaire de cette claſſe nombreuſe au néceſſaire le plus abſolu ; ils ne ſauroient donc ſubvenir qu'avec peine, à l'entretien de leurs enfans ; & ils doivent être tellement impatiens de les appliquer à des occupations utiles, qu'ils ne peuvent les envoyer dans les lieux publics d'inſtruction, que pendant les premiers inſtans de la vie ; ainſi, l'ignorance & la pauvreté ſont, au milieu de nos ſociétés, le lot héréditaire de la plus grande partie des citoyens ; il n'y a d'adouciſſement à cette loi générale, que dans les pays où la conſtitution du Gouvernement ſoutient le prix des ſalaires, & donne, au peuple, quelques moyens de réſiſtance, contre le deſpotiſme de la fortune & de la propriété. Cependant, ſi tel eſt l'effet inévitable de notre légiſlation civile & politique, comment pourrions-nous imaginer de lier les hommes, indiſtinctement, au maintien de l'ordre public, par aucune inſtruction, je ne dis pas compliquée, mais où l'exercice d'un long raiſonnement fût ſeulement un

préalable néceſſaire ? Il ne ſuffiroit pas alors de donner des appointemens aux inſtituteurs, il faudroit encore payer le temps des écoliers ; puiſque, pour les gens du peuple, ce temps eſt, dès le plus bas âge, leur unique moyen de ſubſiſtance.

Cependant la morale n'eſt point, comme toutes les autres ſciences humaines, une connoiſſance, qu'on ſoit libre d'acquérir plus ou moins lentement ; l'inſtruction la plus prompte eſt encore trop tardive, puiſque l'homme a le pouvoir phyſique de faire du mal, avant que ſon eſprit ſoit en état de s'adonner à la réflexion, & d'enchaîner les idées les plus ſimples.

Ce n'eſt donc pas un catéchiſme politique qu'il faut deſtiner à l'inſtruction du peuple ; ce n'eſt pas un cours d'enſeignemens fondé ſur les rapports de l'intérêt perſonnel avec l'intérêt public, qui peut convenir à la meſure de ſon intelligence ; & quand une pareille doctrine ſeroit auſſi juſte qu'elle me paroît ſuſceptible de contradictions, on ne pourroit jamais en rendre les

principes aſſez diſtincts, pour la mettre à l'uſage de tous ceux dont l'éducation ne dure qu'un moment. La morale religieuſe, par ſon action rapide, ſe trouve exactement appropriée à la ſituation ſingulière du plus grand nombre des hommes; & cet accord eſt ſi parfait, qu'il ſemble un des traits remarquables de l'harmonie univerſelle. La morale religieuſe eſt la ſeule qui puiſſe perſuader avec célérité, parce qu'elle émeut en même temps qu'elle éclaire; parce que ſeule, elle a le moyen de rendre ſenſible tout ce qu'elle recommande; parce qu'elle parle au nom d'un Dieu, & qu'il eſt aiſé d'inſpirer du reſpect pour celui dont la puiſſance éclate de toutes parts, aux yeux des ſimples & des habiles, aux yeux des enfans & des hommes faits.

Qu'on ne diſe point, pour attaquer cette vérité, que l'idée d'un Dieu eſt la plus incompréhenſible de toutes; & que ſi l'on peut faire découler des leçons utiles d'un principe ſi métaphyſique, on doit attendre bien davantage des préceptes qui ſeront

appuyés ſur les rapports communs de la vie. Une telle objection eſt purement ſubtile ; la connoiſſance diſtincte de l'eſſence d'un Dieu, créateur du monde, eſt, ſans doute, au-deſſus de l'intelligence des hommes de tout âge & de toutes facultés; mais il n'en eſt pas de même de l'idée vague d'une puiſſance céleſte, qui punit & qui récompenſe; l'autorité paternelle & la foibleſſe de l'enfance, préparent de bonne heure aux idées d'aſſujettiſſement & d'empire ; & le monde eſt une ſi grande merveille, un théâtre ſi continuel de prodiges, qu'il eſt aiſé de lier de bonne heure la crainte & l'eſpérance au ſentiment d'un Être ſuprême. Auſſi, bien loin que l'infinité d'un Dieu, créateur & moteur de l'univers, puiſſe détourner du reſpect & de l'adoration, ce ſont les ténèbres dont il s'enveloppe, qui prêtent une nouvelle force aux idées religieuſes ; l'homme demeure froid, très-ſouvent, au milieu des découvertes de ſa raiſon ; mais il eſt toujours facile à émouvoir, toutes les fois qu'on s'adreſſe à ſon imagination ; car

cette faculté de notre eſprit nous excite à une action continuelle, en découvrant à nos yeux un grand eſpace, & en nous tenant toujours à une certaine diſtance du but. L'homme eſt tellement diſpoſé à s'étonner d'un pouvoir dont il ignore les reſſorts, ce ſentiment eſt en lui tellement inné, que ce dont on doit ſe défendre le plus dans ſon éducation, c'eſt de l'inſinuation inconſidérée des diverſes terreurs dont il eſt ſuſceptible. Ainſi, non pas ſeulement l'idée à jamais vraie de l'exiſtence d'un Dieu tout-puiſſant, mais ſimplement la foi crédule aux opinions les plus ſuperſtitieuſes, aura toujours plus d'empire ſur la claſſe commune des hommes, que des enſeignemens abſtraits, ou des conſidérations générales. Je ne ſais même, ſi l'on ne pourroit pas dire, avec vérité, que l'avenir de cette courte vie, quand il ne nous eſt préſenté que par l'eſprit, eſt moins rapproché de nous que le ſpectacle lointain offert à nos yeux par la religion, parce que c'eſt notre ſentiment qui s'avance vers celui-ci, &

que les deſcriptions les plus diſtinctes de la raiſon ne peuvent jamais égaler, en pouvoir, l'ardeur preſſante d'un mouvement de notre ame.

Je reprends la ſuite de mes réflexions, & je place ici une obſervation importante: c'eſt que plus l'étendue des impôts entretient le peuple dans l'abattement & dans la miſère, plus il eſt indiſpenſable de lui donner une éducation religieuſe; car c'eſt dans l'irritation du malheur, qu'on a ſur-tout beſoin, & d'une chaîne puiſſante, & d'une conſolation journalière. Les abus ſucceſſifs de la force & de l'autorité, en bouleverſant tous les rapports qui exiſtoient originairement entre les hommes, ont élevé, au milieu d'eux, un édifice tellement artificiel, & où il règne tant de diſproportion, que l'idée d'un Dieu y eſt devenue plus néceſſaire que jamais, pour ſervir de nivellement à cet aſſemblage confus de diſparités de tout genre; & ſi l'on pouvoit jamais ſe prêter à imaginer l'exiſtence d'un peuple ſoumis uniquement aux loix d'une morale politique,

on ſe repréſenteroit, ſans doute, une nation naiſſante, & qui ſeroit contenue par la vigueur d'un patriotiſme encore dans ſa pleine jeuneſſe, une nation qui occuperoit un pays où les richeſſes n'auroient pas eu le temps de s'accumuler, où la diſtance des habitations, les unes des autres, contribueroit au maintien des mœurs domeſtiques, où l'agriculture, cette occupation ſimple & paiſible, conſtitueroit la principale ambition, où la main-d'œuvre obtiendroit une récompenſe proportionnée à la rareté des ouvriers, & à la vaſte étendue des travaux utiles; on ſe repréſenteroit enfin une nation où les loix & la forme du Gouvernement favoriſeroient, pendant long-temps, l'égalité des rangs & celle des propriétés. Mais dans nos anciens Etats de l'Europe, où l'accroiſſement des richeſſes augmente continuellement la différence des fortunes & la diſtance des conditions; mais dans nos vieux corps politiques, où nous ſommes ſerrés les uns contre les autres, & où la miſère & la magnificence ſe trouvent ſans ceſſe

entremêlées, il faut néceſſairement une morale fortifiée par la religion, pour contenir ces nombreux ſpectateurs de tant de biens & d'objets d'envie, & qui, placés ſi près de tout ce qu'ils appellent le bonheur, ne peuvent jamais y prétendre.

On demandera peut-être, à la ſuite de ces réflexions, ſi la religion, qui affermit tous les liens, & qui fortifie toutes les obligations, n'eſt pas favorable à la tyrannie: une telle conſéquence ne feroit pas raiſonnable; il faut bien que la religion, conſolatrice de tant d'afflictions, adouciſſe également les maux qui naiſſent du deſpotiſme; mais elle n'en eſt ni l'origine, ni le ſoutien: cette religion bien entendue, ne doit prêter un appui qu'aux idées d'ordre & de juſtice; & les inſtructions d'une morale politique ſe propoſeroient le même but. Ainſi, dans l'un & l'autre plan d'éducation, les droits du prince, comme ceux des citoyens, conſtituent ſimplement une des parties élémentaires du ſyſtême général de nos devoirs.

Je ferai ſeulement obſerver que l'inſuffiſance d'une morale politique devroit paroître encore plus ſenſible, dans un pays où la nation ſoumiſe à l'autorité d'un ſeul, ſeroit abſolument éloignée du Gouvernement; car l'intérêt perſonnel n'ayant plus alors de communication habituelle avec l'intérêt général, il ſeroit bien à craindre, qu'en voulant préſenter l'union de ces deux intérêts, comme le motif eſſentiel de la vertu, le plus grand nombre des écoliers retînt uniquement de cette inſtruction, que la perſonnalité eſt admiſe pour premier principe; & qu'enſuite chacun ſe réſervât de juger des momens & des circonſtances où l'amour de ſoi-même & l'amour de l'Etat devroient ſe ſéparer, ou ſe réunir. Et combien d'erreurs ne feroit-on pas à cet égard? Le bien public, comme toutes les idées abſtraites, n'a point de configuration préciſe; c'eſt, pour la plupart des hommes, une mer ſans bords, & il ne faut pas beaucoup d'adreſſe ou de ſubtilité, pour venir à bout d'y confondre toutes nos convenances. On peut connoître

comment nous formons, ſelon nos goûts, l'alliance de toutes les idées morales, en conſidérant avec quelle facilité les hommes ſavent rapprocher d'une qualité, le défaut habituel de leur caractère; celui qui bleſſe ſans ménagement, s'honore de ſa franchiſe & de ſon courage; celui qui eſt lâche, ou timide dans ſes ſentimens & dans ſes paroles, ſe vante de ſon eſprit de réſerve & de circonſpection; & par un nouveau raffinement, dont j'ai vu de ſinguliers exemples, celui qui demande au Souverain une grace pécuniaire, eſſaie de perſuader qu'il n'eſt mu dans cette ſollicitation, que par le noble amour d'une diſtinction honorable; chacun eſt habile à faire le point de liaiſon qui unit ſes paſſions à une vertu: ſeroit-on donc moins expert à trouver quelque rapport entre ſon intérêt & l'intérêt public?

Je ne ſaurois, je l'avoue, me repréſenter, qu'avec une ſorte de dégoût, & même d'épouvante, une ſociété politique dont tous les membres, ſans motif dominant, ne ſeroient contenus que par une prétendue

liaiſon de leur intérêt particulier avec l'intérêt général. Que de juges iſolés! Quelle multiplicité innombrable d'opinions, de ſentimens & de volontés! Tout ſeroit en confuſion, ſi on laiſſoit aux hommes la liberté de faire de pareils calculs; il leur faut abſolument une idée ſimple pour règle de conduite, ſur-tout lorſque toutes les applications de cette règle ſont diverſifiées à l'infini. Dieu donnant ſes loix ſur la montagne de Sinaï, n'a beſoin que de dire, *tu ne déroberas point;* & avec l'idée impoſante de ce Dieu, que tout rappelle dans la nature, que tout imprime dans le cœur de l'homme, ce commandement abrégé conſerve, en tous les temps, une autorité ſuffiſante; mais que la philoſophie politique diſe, *tu ne déroberas point*, il faut qu'elle ajoute à ce précepte une ſuite de raiſonnemens, ſur les loix de propriété, ſur l'inégalité des conditions, & ſur les divers rapports de l'ordre ſocial; il faut, pour nous perſuader, qu'elle parcourre tous les motifs, qu'elle réponde à toutes les objections, qu'elle repouſſe

toutes les attaques ; il faut encore que, par les leçons de cette philoſophie, l'eſprit le plus groſſier ſoit mis en état de ſuivre les diverſes ramifications, qui joignent, disjoignent, & réuniſſent derechef l'intérêt perſonnel à l'intérêt public : quelle entrepriſe! c'eſt peut-être, en dernière analyſe, vouloir employer un cours d'anatomie, pour diriger un enfant ſur le choix des alimens qui lui conviennent, au lieu de commencer à le conduire par les conſeils & l'autorité de ſa mère.

Les mêmes remarques ſont applicables à toutes les vertus dont l'obſervation eſt eſſentielle à l'ordre public : quelle route le ſimple raiſonnement n'auroit-il pas à faire, pour perſuader à un célibataire qu'il ne doit point enlever à un époux le cœur de ſa femme! où lui aſſigneroit-on un dédommagement diſtinct, du ſacrifice de ſa paſſion ? Quels détours encore ne ſeroit-on pas obligé de parcourir, pour démontrer, à un ambitieux, qu'il ne doit pas calomnier en ſecret ſon rival, à un avare ſolitaire, ou armé

armé d'indifférence contre l'opinion, qu'il ne doit pas s'éloigner de toutes les occafions de faire du bien; à un génie ardent & vindicatif, qu'il ne doit pas obéir aux fentimens qui le preffent; à un homme dans le befoin, qu'il ne doit pas avoir recours à des menfonges pour fe faire valoir, ou pour tromper de quelque autre manière? Et combien d'autres pofitions offriroient les mêmes difficultés, & de plus grandes encore? Les idées abftraites les mieux ordonnées ne peuvent jamais s'emparer de nous, que par le plus long chemin, puifque le propre de ces fortes d'idées, eft de dégager le raifonnement de tout ce qu'il a de fenfible, & par conféquent de frappant, & d'une impreffion rapide; d'ailleurs, la morale politique, comme tout ce qui vient uniquement de l'efprit, feroit toujours pour nous une fimple opinion; opinion que nous aurions le droit d'appeler, à tout moment, en caufe, au tribunal de notre raifon. Les leçons des hommes ne font jamais que la repréfentation de leur jugement, & le

ſentiment des uns n'entraîne point la volonté des autres. Il n'eſt même aucun principe de morale qui, ſous des rapports abſolument humains, ne ſoit ſuſceptible d'exception ou de quelque modification ; & il n'y a rien de ſi composé, que la liaiſon de la vertu avec le bonheur. Enfin, tandis que notre eſprit a de la peine à ſaiſir, à diſtinguer clairement cette union, les objets de nos paſſions ſont par-tout apparens, & tous nos ſens en ſont préoccupés; l'avare voit de l'or & de l'argent; l'ambitieux, les honneurs qu'on décerne aux autres ; le débauché, les objets de ſa luxure ; la vertu n'a pour elle que le raiſonnement : elle avoit donc beſoin d'être ſoutenue par un ſentiment religieux, & par les heureuſes eſpérances dont ce ſentiment eſt accompagné.

Auſſi, dans un Gouvernement où l'on voudroit ſubſtituer une morale politique à une éducation religieuſe, il deviendroit peut-être indiſpenſable de garantir les hommes de toutes les idées propres à exalter leur eſprit ; il faudroit les détourner des

différentes rivalités qui excitent leur amour propre & leur ambition ; il faudroit les éloigner de la société habituelle des femmes ; il faudroit encore abolir l'usage des monnoies, cette image attrayante & confuse de toutes sortes de biens ; enfin, en enlevant aux hommes leurs espérances religieuses, & en les privant ainsi des encouragemens à la vertu qui naissent de leur imagination, il faudroit nécessairement empêcher, de toutes ses forces, que cette imagination ne servît plus qu'à seconder les vices, & toutes les passions contraires à l'ordre public : c'est parce que Télémaque étoit accompagné d'une Divinité, qu'il lui fut permis de visiter la cour fastueuse de Sésostris, & les demeures enchanteresses d'Eucharis & de Calypso.

Il est sur-tout un âge, le plus beau, comme le plus assuré de la vie, où l'on ne sauroit se passer de l'autorité d'un guide ; il faut, pour traverser avec sûreté les jours orageux de la jeunesse, des principes qui nous commandent, & non des réflexions

qui nous conſeillent ; celles-ci n'ont de puiſſance, qu'en proportion de la vigueur de l'eſprit, & l'eſprit n'eſt formé que par l'expérience & par le long combat des idées.

Les inſtructions religieuſes ont le particulier avantage de ſaiſir l'imagination, & d'intéreſſer la ſenſibilité, ces deux brillantes facultés de nos premières années : ainſi, lors même que l'on parviendroit à établir un cours de morale politique, aſſez bien étayé par le raiſonnement, pour défendre du vice l'homme éclairé par la maturité de l'âge, je dirois encore qu'une ſemblable philoſophie ne ſauroit convenir à la jeuneſſe, & que cette armure eſt trop peſante pour elle.

Enfin, les leçons de la ſageſſe humaine, qui ne peuvent nous dominer dans l'ardeur de nos paſſions, ſont également inſuffiſantes, aux momens où nos forces étant abattues par la maladie, nous ne ſommes plus en état de ſaiſir une diverſité de rapports ; au lieu que telle eſt la douce émotion qui accompagne le langage de la religion, que

dans la dégradation ſuccéſſive de nos facultés, ce langage eſt encore en proportion avec elles.

Cependant, ſi l'on venoit jamais à perſuader qu'il y a ſur la terre un plus ſûr encouragement à la vertu que les idées religieuſes, on affoibliroit auſſi-tôt leur empire; elles ne peuvent ni intéreſſer à demi, ni régner en partage; & ſi elles ne débordent pas, pour ainſi dire, le cœur de l'homme, toute leur puiſſance s'évanouit.

Les inſtructions religieuſes, en raſſemblant tous les moyens propres à exciter les hommes à la vertu, ne négligent point, il eſt vrai, d'indiquer les rapports qui exiſtent entre l'obſervation des loix de la morale & le bonheur de la vie; mais c'eſt comme un motif acceſſoire, que ces conſidérations ſont préſentées : ainſi, il n'eſt pas néceſſaire de les appuyer des mêmes preuves qu'exige un principe fondamental. D'ailleurs, quand de bonne heure on avertit le peuple que les vices & les crimes conduiſent au malheur ſur la terre, ces enſeignemens

ne font une longue impreſſion ſur lui, qu'autant qu'on réuſſit en même temps à le convaincre, de l'influence habituelle d'une providence, ſur tous les événemens de ce monde.

Une raiſon importante diſpenſe encore les inſtituteurs religieux, de s'attacher à démontrer que les principaux avantages dont les hommes paroiſſent envieux, ſont une conſéquence abſolue de l'obſervation des loix d'ordre : c'eſt que les ſacrifices ſupportés par une idée de devoir, ſe changent dans une ſatisfaction réelle ; & ce ſentiment intérieur, dont jouiſſent les hommes vertueux avec piété, compoſe une des parties eſſentielles de leur bonheur. Mais quel retour conſolant peut-on faire ſur ſoi-même, quelle approbation intime peut-on s'accorder, quand on ne connoît d'autre empire que celui de la morale politique, & quand la vertu n'eſt qu'une rencontre de l'intérêt perſonnel avec l'intérêt public ?

Sans doute, la religion propoſe à l'homme ſon propre bonheur pour but & pour der-

nier terme ; mais, comme ce bonheur eſt placé dans l'éloignement, la religion peut nous y conduire par des détachemens & des ſacrifices paſſagers ; elle traite, avec la partie la plus ſublime de nous-mêmes, celle qui nous déſunit du moment préſent, pour nous lier aux temps à venir ; elle nous préſente des eſpérances, qui nous attirent hors de nos intérêts terreſtres, dans le degré néceſſaire pour n'être pas livrés ſans meſure, à l'impreſſion déſordonnée de nos ſens, & à la tyrannie de nos paſſions. L'irréligion, au contraire, dont les leçons nous apprennent que nous ne ſommes poſſeſſeurs que d'un inſtant, nous concentre de plus en plus en nous-mêmes, & il n'y a rien de beau ni de bon à cette condition ; car la grandeur, en tout genre, tient à l'étendue des rapports que nous embraſſons ; &, dans une pareille acception, le ſentiment & l'eſprit ſont ſoumis aux mêmes loix.

Ceux qui préſentent les liens de la religion comme indifférens, nous aſſurent qu'on peut ſe repoſer du maintien de la morale,

ſur quelques ſentimens genéraux dont nous avons contracté l'habitude ; mais ils négligent de faire attention que ces ſentimens tirent leur principale force, & preſque leur deſcendance, de l'eſprit religieux qu'on deſireroit d'affoiblir. Oui, l'humanité même, cette tendre émotion d'une ame bien née, s'anime & ſe fortifie par l'idée d'un Être ſuprême ; l'alliance entre les hommes ne tient que foiblement à la conformité de leur ſtructure & de leur organiſation ; elle ne peut pas non plus être attribuée à la reſſemblance de leurs paſſions, cette ſource continuelle de tant de haines ; elle dépend eſſentiellement de nos rapports avec le même auteur, le même ſurveillant, le même juge ; elle eſt fondée ſur l'égalité de nos droits aux mêmes eſpérances, & ſur cette ſuite de devoirs inculqués par l'éducation, & rendus reſpectables par l'empire habituel des opinions religieuſes. Hélas ! il faut malheureuſement l'avouer, les hommes ont tant de défauts, tant d'injuſtices, tant de perſonnalité, tant d'ingratitude, aux

yeux de ceux qui les ont obſervés en maſſe, qu'on ne parviendroit jamais à les tenir en harmonie, par les ſeules leçons de notre ſageſſe : ce n'eſt pas toujours parce qu'ils ſont aimables que nous les aimons ; c'eſt quelquefois auſſi, & très-ſouvent, parce que nous devons les aimer, que nous les trouvons aimables. Oui, la bonté, l'indulgence, ces qualités les moins compoſées, ont encore beſoin d'être raccordées, de temps à autre, avec une idée générale & prédominante, le lien de toutes nos vertus. Les paſſions des autres nous bleſſent de tant de manières, & il y a ſouvent tant de profondeur & d'énergie dans notre amour de nous-mêmes, que nous avons beſoin de quelque ſecours, pour être conſtamment généreux dans nos ſentimens, & pour nous aſſocier d'un réel intérêt à tous ces compagnons de deſtinée, au milieu deſquels nous ſommes placés.

Enfin, ne le diſſimulons point, ſi l'homme venoit à ſe regarder comme un être, enfant du haſard, ou d'une aveugle néceſſité, &

ne tenant qu'à la pouſſière dont il eſt ſorti, & à celle dans laquelle il doit rentrer, il arriveroit bientôt à ſe mépriſer lui-même; &, loin de chercher à s'élever à aucune penſée noble & vertueuſe, il conſidéreroit cette ſorte d'ambition comme une idée fantaſtique, qui conſume, d'une manière vaine & illuſoire, une partie des courts inſtans qu'il doit paſſer ſur la terre; &, toute ſon attention venant à ſe fixer ſur la briéveté de la vie, & ſur le ſilence éternel qui doit l'environner, il ne penſeroit *qu'à dévorer ce règne d'un moment.*

Qu'il ſeroit dangereux de montrer aux hommes l'extrémité de la chaîne qui les unit enſemble! C'eſt la connoiſſance de ce dernier terme, qui rend ingrat envers ceux dont nous ne pouvons plus rien attendre; & le même ſentiment affoibliroit les liens de la morale, ſi notre bail n'étoit manifeſtement que pour ce monde. C'eſt donc la religion qui doit affermir ces liens, c'eſt elle ſeule qui peut défendre le ſyſtême entier de nos devoirs, contre les embûches du raiſonne-

ment & contre les artifices de notre esprit; il faut, pour obliger tous les hommes à considérer avec respect les loix de la morale, leur enseigner de bonne heure que les vertus sociales, sont un hommage rendu aux perfections & aux intentions bienfaisantes du souverain auteur de la nature, de cet Être infini, qui se plaît dans la conservation de l'ordre, & dans les sacrifices particuliers qu'exige l'accomplissement de cette grande pensée. Et quand je vois les philosophes modernes tracer, d'une main habile, le plan général de nos devoirs; quand je les vois fixer avec intelligence les obligations des citoyens, les uns envers les autres, & donner ensuite pour unique base, à cette législation, l'intérêt personnel & l'amour de la louange; je me rappelle le système de ces philosophes Indiens, qui, après avoir étudié la marche des globes célestes, embarrassés à déterminer la puissance qui soutenoit les voûtes du firmament, crurent avoir franchi cette difficulté, en plaçant l'univers sur le dos d'un éléphant, & cet éléphant

lui-même ſur une tortue. Nous imiterons ces philoſophes, &, comme eux, nous ne procéderons jamais que par dégradation, toutes les fois qu'en eſſayant de former la chaîne des devoirs & des principes de la morale, nous n'en placerons pas le dernier anneau, au-deſſus de nos conſidérations mondaines, & par delà les limites de nos conventions ſociales.



CHAPITRE II.

Suite du même ſujet. Parallèle entre l'influence des idées religieuſes & celle des loix & de l'opinion.

APRÈS avoir examiné, comme je viens de le faire, dans le Chapitre précédent, s'il étoit poſſible de fonder la morale ſur la liaiſon de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, il me reſte à conſidérer ſi les punitions infligées par le ſouverain, ſi le ſceptre, que tient en ſa main l'opinion publique, ont un pouvoir ſuffiſant pour contenir les hommes, & pour les attacher à l'obſervation de leurs devoirs.

Il faut néceſſairement paſſer par des idées communes, pour avancer d'un degré dans la recherche de la vérité : ainſi je dois, d'abord, rappeler ici que les loix pénales ne pouvant s'appliquer qu'aux délits connus & prouvés, cette première condition circonſcrit infiniment leur empire : cependant

les crimes exécutés ſecrétement, ne ſont pas les ſeuls qui ſoient hors de la dépendance des loix; il faut encore mettre dans ce rang toutes les actions répréhenſibles, qui, faute d'un caractère diſtinct, ne peuvent jamais être ſignalées; le nombre en eſt prodigieux: la dureté des parens, l'ingratitude des enfans, l'abandon inhumain de ſes ſerviteurs, les trahiſons en amitié, la violation des mœurs domeſtiques, la déſunion ſemée au ſein des familles, la légéreté des principes ſur tous les liens de la ſociété, les conſeils perfides, les inſinuations adroites & calomnieuſes, l'exercice rigoureux de ſes droits, la faveur & la partialité parmi les juges, leur inattention, leur pareſſe, leur dureté, la recherche des places importantes avec le ſentiment de ſon incapacité, les flatteries corruptrices & menſongères adreſſées aux princes ou aux miniſtres, l'indifférence au bien public de la part des hommes d'Etat, leurs viles & pernicieuſes jalouſies, les diſſenſions politiques, excitées pour ſe rendre néceſſaire, les guerres ordonnées par ambition,

l'intolérance couverte d'un faux zèle, enfin tant d'autres ſentimens funeſtes que les loix ne peuvent, ni ſuivre, ni déſigner, & qui ont déja fait bien du mal, avant de donner aucune priſe à la cenſure publique. On ne doit pas même deſirer que cette cenſure paſſe certaines bornes, parce que le pouvoir appliqué à des fautes obſcures, ou ſuſceptibles de diverſes interprétations, dégénère aiſément en tyrannie; &, comme il n'eſt rien de ſi fugitif que la penſée, comme il n'eſt rien de ſi intime que nos ſentimens; il n'y a auſſi qu'une puiſſance inviſible, & dont l'autorité ſemble participer à l'influence divine, qui ait le droit d'entrer dans le ſecret de nos cœurs.

Ce n'eſt donc qu'au tribunal de ſa conſcience, que l'homme peut être interrogé ſur une multitude d'actions & de volontés qui échappent à la ſurveillance des Gouvernemens. Gardons-nous de renverſer l'autorité d'un Juge ſi actif & ſi éclairé; gardons-nous de l'affoiblir volontairement, & ne ſoyons pas aſſez imprudens, pour nous

reposer uniquement sur la discipline sociale. Je me hasarderai même à dire, que l'empire de la conscience est peut-être encore plus nécessaire, dans le siècle où nous vivons, que dans aucun des âges précédens, quoique la société n'offre plus le spectacle de ces vices & de ces crimes qui révoltent par leur difformité; mais lorsque la liberté des mœurs, & le raffinement des manières, sont parvenus à rapprocher, par des nuances souvent imperceptibles, le bien & le mal, le vice & la décence, le mensonge & la vérité, l'esprit personnel & les dehors généreux, il est plus important que jamais, d'opposer à cette dépravation obscure, une autorité intérieure, qui veille jusques dans les détours mystérieux de nos déguisemens, & dont l'action soit aussi pénétrante que notre dissimulation semble adroite & bien concertée.

C'est, sans doute, parce qu'une telle autorité paroît absolument nécessaire au maintien de l'ordre public, que plusieurs écrits

écrits philoſophiques eſſaient de l'introduire au milieu même de l'athéiſme. Tout eſt fabuleux dans un pareil ſyſtême ; on nous parle de rougir à nos propres yeux, de redouter nos reproches ſecrets ; & d'être effrayés des condamnations, que, dans le calme de nos penſées, nous prononcerons contre nous-mêmes : mais ces ſentimens, qui ont tant de force avec l'idée d'un Dieu, on ne ſait à quoi les unir, quand on nous donne pour ſeul maître l'intérêt perſonnel le plus actif, & quand toutes les grandes communications, établies entre les hommes par les opinions religieuſes, ſont abſolument rompues ; la conſcience n'eſt plus alors qu'une expreſſion vuide de ſens, un mot inutile dans la langue. On peut connoître encore les remords de l'eſprit, c'eſt-à-dire, le regret de s'être trompé dans la marche de ſon ambition, dans la conduite de ſes intérêts, dans le choix des moyens qu'on emploie pour obtenir les égards & la louange des autres, enfin, dans les calculs divers de nos convenances mondaines :

mais de tels remords ne ſont qu'une exaltation de notre amour-propre ; nous diviniſons, en quelque manière, notre eſprit, notre jugement, notre intelligence, & nous faiſons comparoître enſuite toutes nos actions devant ces fauſſes idoles, pour nous reprocher nos mépriſes & nos foibleſſes ; nous nous tourmentons ainſi nous-mêmes volontairement ; mais quand cette perſécution nous importune trop long-temps, nous ſommes les maîtres de commander à nos tyrans d'uſer envers nous d'indulgence. Il n'en eſt pas de même des agitations de la conſcience : le ſentiment qui les fait naître n'a rien de compoſé, ni de factice ; & nous ne pouvons ni corrompre notre juge, ni entrer en accommodement avec lui : ce qui ſéduit les hommes ne le trompe jamais ; & dans l'étourdiſſement de la proſpérité, dans l'enivrement des plus grands ſuccès, ſes regards inévitables ſont fixés ſur nous, & nous ne jouiſſons, qu'avec frayeur, des applaudiſſemens & des triomphes que nous n'avons pas mérités.

On lit encore, dans plusieurs livres modernes, qu'avec de bonnes loix on aura toujours une morale suffisante; mais je ne saurois adopter cette opinion : l'homme est un être si composé, & ses rapports avec ses semblables sont si divers & si déliés, que pour régler son intérieur, & pour diriger sa conduite, il a besoin d'une multitude de sentimens, sur lesquels les commandemens du Souverain n'ont aucune prise; c'est tous les devoirs simples & prononcés que les législateurs ont réduits en préceptes; & cette grosse charpente, que l'on nomme les loix civiles, laisse des vuides par-tout. Les loix ne demandent qu'une aveugle obéissance; & comme elles n'ordonnent, ou ne défendent que des actions, & qu'elles sont absolument indifférentes aux sentimens intimes des hommes, l'édifice moral qu'elles élèvent n'est, dans plusieurs parties, qu'une figure extérieure, & c'est par le faîte, pour ainsi dire, qu'il semble avoir été commencé. La religion procède d'une manière entiérement opposée;

c'eſt au fond des cœurs, c'eſt dans les cavités de la conſcience, qu'elle poſe ſa première baſe; elle paroît être dans l'intelligence des plus grands ſecrets de la nature; elle ſème en terre un grain, & ce grain s'y nourrit, s'y fortifie, & ſe transforme en de nombreux rameaux, qui, ſans aucun effort, s'élèvent & s'étendent dans toutes les dimenſions, & ſous toutes ſortes de formes.

Je ſuppoſerai néanmoins que l'on crût ſuffiſant, pour le maintien de l'ordre public, de réduire la morale à l'eſprit des loix civiles; il ſeroit encore hors du pouvoir des hommes, de tirer de cette aſſimilation des enſeignemens familiers propres à former un code d'éducation; car ces mêmes loix, ſimples dans leurs commandemens, ne le ſont pas de même dans leurs principes. On n'apperçoit pas ſur le champ pourquoi la vengeance la plus juſte eſt interdite; pourquoi l'on n'a pas le pouvoir de ſe faire rendre ſon bien, en recourant aux mêmes moyens dont un raviſſeur

a fait uſage; pourquoi l'on n'a pas le droit de réſiſter, avec violence, à l'oppreſſeur le plus tyrannique; enfin, pourquoi certaines actions, tautôt indifférentes en elles-mêmes, & tantôt nuiſibles aux autres, ſont condamnées d'une manière uniforme & générale; il faut néceſſairement une ſorte de combinaiſon, pour découvrir que le légiſlateur s'eſt écarté des idées naturelles, afin d'empêcher que perſonne ne fût juge dans ſa propre cauſe, & afin d'éviter que les exceptions & les diſtinctions, dont chaque circonſtance eſt ſuſceptible, ne fuſſent jamais déterminées par les ſeules lumières des divers membres de la ſociété. C'eſt de même par des motifs indirects, que les loix ſéviſſent avec plus de rigueur contre un délit difficile à ſaiſir, que contre un déſordre plus répréhenſible en lui-même, mais dont les excès peuvent être facilement apperçus; & elles obſervent encore une ſemblable règle à l'égard des crimes qui ſont environnés d'un plus grand appas, quoique cette ſéduction même fût un motif

d'indulgence aux yeux de la ſimple juſtice : enfin les loix, en adoptant des degrés de ſévérité très-divers pour contraindre les débiteurs à l'accompliſſement de leurs promeſſes, ne ſe montrent occupées, ni de la compaſſion due à des malheurs imprévus, ni d'autres motifs d'équité dignes d'un égal intérêt ; toute leur attention s'eſt fixée ſur le rapport des engagemens avec les reſſources politiques qui naiſſent du commerce & de ſes tranſactions. Il exiſte ainſi une multitude de défenſes, de punitions, ou de gradations dans les peines, qui n'ont de connexion qu'avec les vues générales de la légiſlation, & nullement avec ce bon ſens circonſcrit, qui détermine le jugement des particuliers. C'eſt donc ſouvent par des conſidérations très-étendues & très-compoſées, qu'une action eſt criminelle ou répréhenſible aux yeux de la loi : ainſi, l'on ne ſauroit édifier, ſur ces ſeules baſes, un ſyſtême de morale, dont chacun pût avoir une conſcience évidente ; & puiſque le légiſlateur évite, avec ſoin, de rien ſou-

mettre à l'examen des individus, puiſqu'il ſacrifie ſouvent à ce principe la juſtice naturelle, comment voudroit-on, dans le même temps, nous donner pour règle de conduite une morale politique, qui ſeroit toute fondée ſur le raiſonnement ?

Il n'eſt pas indifférent d'obſerver encore, qu'aux yeux du plus grand nombre des hommes, le ſens des loix, & les décrets rendus par ceux qui les interprètent, doivent néceſſairement s'identifier, ſe confondre, & former un ſeul point de vue ; & comme les juges ſont expoſés à de fréquentes erreurs, le véritable eſprit de la légiſlation reſte ſouvent dans l'ombre, & l'on a de la peine à le diſcerner.

C'eſt peut-être parce que les loix ſont l'ouvrage de notre intelligence, que nous ſommes diſpoſés à leur accorder un empire univerſel : mais, je l'avouerai, je ſuis ſi éloigné de penſer qu'elles puiſſent jamais remplacer, au milieu de nous, l'influence ſalutaire de la morale religieuſe, que je les crois inſuffiſantes, même pour régler

les choſes ſoumiſes immédiatement à leur autorité ; ainſi, j'inviterois à réfléchir, ſi les erreurs malheureuſes qu'on reproche à nos tribunaux criminels, ne prennent pas leur ſource dans la faute commiſe par l'autorité ſouveraine, lorſqu'elle a rapporté tous les devoirs des juges aux commandemens de la loi, & lorſqu'elle a refuſé de ſe confier davantage à la conſcience & aux ſentimens intimes des magiſtrats.

Rendons cette obſervation plus ſenſible par un ſeul exemple choiſi entre une infinité d'autres. On demande aujourd'hui que le légiſlateur s'explique de nouveau ſur la grande queſtion des témoins néceſſaires ; mais ne riſquera-t-il pas toujours de ſe tromper, ſoit qu'il rejette abſolument un pareil indice de la vérité, ſoit qu'il en faſſe dépendre le ſort d'un accuſé ? Comment vouloir que le témoignage d'un homme honnête, déſignant ou reconnoiſſant ſon aſſaſſin, ne ſoit compté pour rien par des juges ? Et comment prétendre auſſi qu'un témoignage de cette nature ſuffiſe pour

déterminer une condamnation, lorſque celui qui rend ce témoignagne paroît ſuſpect, ou par ſa réputation, ou par les motifs qu'on peut lui ſuppoſer, ou par l'invraiſemblance de ſon aſſertion? La raiſon eſt donc placée entre ces deux extrêmes; mais les idées moyennes n'étant point aſſorties au langage abſolu de la loi, il faut, en de pareilles circonſtances, accorder beaucoup à la ſageſſe & à la morale des magiſtrats; & bien loin qu'on ſerve l'innocence, en ſe conduiſant autrement, on la met viſiblement en danger, parce que les juges s'habituent à rendre la loi reſponſable de tout, & ne s'aſſujettiſſent qu'à reſpecter ſes expreſſions, au lieu d'obéir à ſon eſprit, qui eſt le deſir paſſionné d'atteindre à la vérité. Eh quoi! dira-t-on, voudriez-vous qu'il n'y eût plus d'inſtruction poſitive, ni pour ſervir de guide dans la recherche des crimes, ni pour déterminer les caractères auxquels ces crimes peuvent être reconnus! Ce n'eſt point-là ma penſée; mais je deſirerois qu'en des affaires d'une ſi grave importance, on

réunît à la lumière qui émane de la prudence des légiſlateurs, celle qui peut nous être apportée par la ſageſſe des juges; je ſouhaiterois que la légiſlation criminelle preſcrivît aux magiſtrats, non pas tout ce qu'ils ſont obligés de faire, mais tout ce dont ils ne peuvent s'exempter; non pas tout ce qui ſuffit pour déterminer leur opinion, mais tout ce qui doit être la condition indiſpenſable d'une punition capitale. Ainſi, dans un ſemblable eſprit, les commandemens donnés par la loi, ſeroient une première ſauve-garde contre l'ignorance ou la prévarication poſſible des juges: mais comme aucune règle générale, aucun principe immuable, n'eſt applicable à la diverſité infinie des circonſtances, je voudrois donner à l'innocence un nouveau défenſeur, en intéreſſant, d'une manière plus immédiate, la morale des juges à la recherche & à l'examen de la vérité; & pour les rappeler ſans ceſſe à toute l'étendue de leurs obligations, je deſirerois qu'avant de rendre un arrêt de condamnation, levant une de

leurs mains vers le Ciel, ils prononçaſſent avec émotion ces paroles : « j'atteſte que » l'homme accuſé devant nous me paroît » coupable, & ſelon les règles de la loi, » & ſelon mes propres lumières ». Non, ce n'eſt pas aſſez que de demander à un juge d'examiner, avec probité, ſi les indices d'un délit ſont conformes au tableau que fait l'ordonnance des caractères de la vérité ; il faut avertir un magiſtrat, qu'il doit chercher cette vérité par tous les moyens que peut lui ſuggérer une ſcrupuleuſe inquiétude ; il faut qu'il ſache, qu'appelé à décider de l'honneur & de la vie des hommes, c'eſt ſon eſprit & ſon cœur que l'humanité entière prend, en quelque ſorte, à partie, & qu'il n'eſt point de limite appoſée à l'étendue de ſes devoirs ; alors, ſans manquer à aucune des enquêtes ordonnées par la loi, on s'efforceroit d'aller plus loin encore ; alors, aucun des indices propres à faire impreſſion ſur des eſprits raiſonnables, ne ſeroit rejeté ; & aucun, en même temps, n'auroit une force tellement déciſive, que

l'examen des circonſtances pût jamais paroître inutile ; alors, les juges feroient uſage de cette clairvoyance ſenſible, ſouvent la plus pénétrante de toutes ; alors, ils ne dédaigneroient point de lire juſques dans les regards de l'accuſateur & de l'accuſé, & ils ne croiroient point indifférent d'obſerver, avec intérêt, tous ces mouvemens de la nature, où la vérité ſe peint quelquefois avec tant d'énergie ; alors enfin, l'innocence feroit ſous la garde de quelque choſe d'auſſi pur qu'elle-même, le ſentiment timoré de la conſcience d'un juge.

On n'a jamais, peut-être, aſſez réfléchi à quel point un ordre méthodique, quand on s'y aſtreint trop ſervilement, reſſerre les bornes de l'eſprit ; il devient alors comme une eſpèce de ſentier tracé entre deux eſcarpemens, & il nous empêche de découvrir tout ce qui n'eſt pas en droite ligne. L'empire abſolu de la méthode nous détourne auſſi de conſulter cette lumière, quelquefois ſi vive, dont l'ame ſeule eſt le foyer ; car, en nous ſoumettant à un

mouvement poſitif & toujours réglé, & en nous faiſant trouver du plaiſir dans une marche déterminée, & qui offre des repos continuels à la penſée, il nous déshabitue, il nous éloigne de cette perception délicate, de ce ſentiment naturel, qui n'a rien de fixe, ni de circonſcrit, mais dont le libre eſſor nous approche ſouvent de la vérité, comme par une ſorte d'inſtinct ou d'inſpiration. Je m'écarterois trop de ma route, ſi j'étendois davantage ces réflexions, & je me hâte de les réunir au ſujet de ce Chapitre, en faiſant remarquer de nouveau, que ſi les loix ſont inſuffiſantes dans le cercle même des déciſions ſoumiſes à leur autorité; que ſi les loix ont un beſoin abſolu du ſecours de la morale religieuſe, toutes les fois qu'elles impoſent, à leurs propres interprètes, des devoirs un peu compliqués; elles pourroient encore moins ſuppléer à l'influence habituelle & journalière de ce motif, le plus puiſſant de tous, & le ſeul, en même temps, dont l'action ſoit aſſez pénétrante pour nous ſuivre dans

les détours de notre conduite, & dans le dédale de nos penſées.

Je dois maintenant diriger l'attention vers d'autres conſidérations. Tout ce qu'exige l'ordre public, tout ce qui importe à la ſociété, dira-t-on, c'eſt que les criminels ne puiſſent échapper au glaive de la juſtice, & qu'une ſurveillance attentive les découvre ſous le voile où ils cherchent à ſe cacher. Je ne rappellerai point ici les divers obſtacles qui s'oppoſent à la plénitude de cette vigilance; chacun peut aiſément les connoître, ou s'en former une idée: mais je me preſſe de faire obſerver, qu'en conſidérant la ſociété dans ſon état actuel, on ne doit point oublier que les idées religieuſes y ont diminué ſenſiblement la tâche du Gouvernement: une ſcène abſolument nouvelle s'ouvriroit, ſi l'on n'avoit pour guide qu'une morale politique; ce ne ſeroit plus alors un petit nombre d'hommes, ſans principes, qui troubleroient l'ordre public; des acteurs plus adroits s'en mêleroient, & les uns conduits par un

raiſonnement réfléchi, les autres, entraînés par des apparences ſéduiſantes, ſeroient ſans ceſſe en guerre avec tous ceux dont la fortune exciteroit leur jalouſie; & l'on ne connoîtroit qu'alors, combien les occaſions de nuire & de mal faire ſont nombreuſes & diverſifiées. Il arriveroit encore que tous ces ennemis de l'ordre public, n'étant plus déconcertés par l'agitation de leur conſcience, deviendroient, de jour en jour, plus expérimentés dans l'art de ſe ſouſtraire aux regards de la juſtice; & les dangers auxquels s'expoſeroient les imprudens, ne décourageroient point les habiles.

C'eſt donc, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, parce que les loix prennent les hommes dans une conſtitution ſaine; c'eſt parce qu'elles les trouvent dans un état de tempérance préparé par les inſtructions religieuſes, qu'elles viennent à bout de les contenir : mais ſi un ſyſtême d'éducation politique venoit jamais à prévaloir, de nouvelles précautions & de nouvelles chaînes

deviendroient abſolument néceſſaires ; &, pour avoir voulu nous affranchir des doux liens de la religion, on accroîtroit notre eſclavage civil, & l'on feroit courber nos têtes ſous le plus dur de tous les jougs, celui qui eſt impoſé par nos ſemblables.

Cette religion, dont on voudroit que nous rejettaſſions l'influence, eſt plus appropriée qu'on ne penſe, au mélange ſingulier d'orgueil & de foibleſſe, qui compoſe notre nature ; &, pour nous, tels que nous ſommes, ſon action eſt bien préférable à celle des loix pénales ; ce n'eſt point devant des égaux armés d'un bras vengeur, qu'elle fait comparoître un homme coupable ; ce n'eſt point à leur ignorance, ou à leur juſtice inſenſible, qu'elle l'abandonne ; c'eſt au tribunal de ſa propre conſcience, que la religion le dénonce ; c'eſt devant un Dieu, le maître du monde, qu'elle l'humilie, & c'eſt au nom d'un père tendre & miſéricordieux, qu'elle le relève. Ah ! que vous nous ôtez à la fois, & notre conſolation, & notre vraie dignité, vous qui

voulez

voulez tout rapporter à l'intérêt particulier & à la vengeance publique ; laissez-moi prêter l'oreille à ces commandemens qui viennent d'en haut ; laissez-moi distraire mes regards du sceptre menaçant que tiennent en leurs mains les puissans de la terre ; laissez-moi compter avec celui qui est plus grand qu'eux tous ; laissez-moi sur-tout m'adresser à celui qui pardonne, à celui qui, au moment où je viens de l'offenser, me permet encore de l'aimer & de me fier à sa grace ! Ah ! sans l'idée d'un Dieu, sans ce rapport avec un Être suprême, auteur de toute la nature, on n'auroit plus à écouter que les vils conseils d'une prudence personnelle, on n'auroit plus qu'à flatter, qu'à adorer les maîtres des nations, & tous ceux qui, dans un État monarchique, sont les nombreux représentans de l'autorité du prince : oui, les esprits, les sentimens, doivent fléchir devant ces dispensateurs de tant de biens & de tant de maux, s'il n'existe rien au-delà des intérêts terrestres ; & quand une fois tout est incliné, tout est prosterné ;

quand il n'y a plus de fierté dans les caractères, les hommes deviennent incapables d'aucune grande action, & impropres, pour ainſi dire, à aucune beauté morale.

Les opinions religieuſes ont le double mérite, de maintenir dans l'obéiſſance due aux loix & au ſouverain, & de nourrir au fond des cœurs un ſentiment qui entretient le courage, & qui rappelle l'homme à ſa véritable grandeur; elles lui apprennent à être ſoumis ſans abattement, & elles l'empêchent ſur-tout de s'humilier, avec lâcheté, devant des idoles paſſagères, en lui montrant de loin ce dernier terme, où tout doit rentrer dans l'égalité devant le maître du monde.

L'idée d'un Dieu à une même diſtance de tous les hommes, ſert encore à nous conſoler de tant de ſupériorités choquantes, ſous la domination deſquelles nous vivons; il faut ſe tranſporter ſur les hauteurs que la religion nous découvre, pour conſidérer, avec une ſorte de calme & d'indifférence, les frivoles prétentions des uns,

& l'orgueil aſſuré des autres ; & tel objet de regret, ou de jalouſie, qui paroît un coloſſe à notre imagination, ſe change en grain de pouſſière, quand nous le rapprochons du grand ſpectacle qu'une ſublime méditation vient déployer à nos regards.

Qu'ils ſont donc aveugles ou indifférens à nos intérêts, ceux qui veulent ſubſtituer aux enſeignemens de la religion, des maximes toutes politiques & toutes mondaines ! & que ceux-là pareillement ſont durs ou inſenſibles, qui croient pouvoir conduire les hommes par la ſeule terreur, & qui, en conteſtant l'influence ſalutaire des opinions religieuſes, attendent bien moins d'elles que de la hache des licteurs & de l'appareil des ſupplices ! Quel eſt donc ce triſte ſyſtême ? car, en ſuppoſant même que les différens moyens d'aſſurer la tranquillité publique, fuſſent égaux dans leurs effets, comment n'aimeroit-on pas mieux la religion, qui prévient les crimes, que la loi, qui les punit ? Je n'entends pas

d'ailleurs comment, de la même main dont on repousse les idées religieuses, on veut dresser par-tout des échafauds, & multiplier, sans scrupule, ces affreux théâtres de sévérité : car si les hommes, entraînés vers le crime, n'étoient que des êtres gouvernés par une aveugle nécessité, hélas! que mériteroient-ils ? Et si nous nous déterminions encore à les sacrifier pour l'exemple, nous devrions assister à leur supplice, comme à un dévouement semblable à celui d'Iphigénie immolée, en Aulide, au salut de la Grèce.

Il est une autre supériorité de la religion sur les loix : celles-ci ne sont jamais armées que pour la vengeance, au lieu que la religion, en nous menaçant, nous entretient aussi de récompenses & de félicités; & je crois, contre l'opinion commune, qu'il est dans la nature de l'homme d'être plus constamment animé par l'espérance, qu'il n'est retenu par la crainte; le premier de ces sentimens compose l'habitude de notre vie, tandis que l'autre est l'effet d'une

circonſtance extraordinaire, ou d'une ſituation particulière; enfin, le courage ou l'aveuglement détournent notre attention des dangers, tandis que les idées de bonheur ſont ſans ceſſe devant nos yeux, & ſe mêlent, pour ainſi dire, à toute notre exiſtence.

Je vois cependant qu'on pourroit me dire: ce n'eſt pas ſeulement des loix civiles, ce n'eſt pas ſeulement des loix pénales, dont nous voulons parler, quand nous ſoutenons que de bonnes inſtitutions publiques remplaceroient efficacement l'autorité des opinions religieuſes; il faudroit introduire encore des loix d'éducation, propres à modifier, à l'avance, les eſprits & les caractères. Mais on ne nous a point expliqué, & j'ignore également ce que c'eſt que de telles loix, quand on veut les diſtinguer des enſeignemens généraux dont nous avons connoiſſance; enſeignemens ſuſceptibles, ſans doute, de divers degrés de perfection, mais qui, devant nous inſtruire, non-ſeulement des vertus ſimples &

réelles, mais encore de tous les devoirs mixtes & conventionnels, ont nécessairement un caractère vague, & ne sauroient se passer de l'appui que leur prête l'idée fixe & précise de la religion. On nous cite l'exemple de Sparte, où l'Etat s'étoit emparé de l'éducation des citoyens, & les avoit préparés, par ce moyen, aux mœurs extraordinaires, dont l'histoire nous a fait le tableau : mais le Gouvernement, aidé dans cette entreprise, par toute la puissance de l'autorité paternelle, ne s'étoit néanmoins proposé que deux grands buts, l'encouragement des qualités militaires, & le maintien de la liberté : il avoit attaché peu d'intérêt à la morale, cette science qui a tant d'applications parmi nous; & il l'avoit rendue moins nécessaire, en veillant, par toutes sortes d'institutions, sur la parfaite égalité des rangs & des fortunes, & en s'opposant à toute espèce de communication avec les étrangers. Enfin, ce fut une opinion religieuse qui soumit les Spartiates à l'autorité de leur législateur; & sans

leur confiance à l'oracle de Delphes, Lycurgue n'eût jamais été qu'un philosophe célèbre.

Nous sommes bien loin aujourd'hui des dispositions & des circonstances qui nous rendroient susceptibles d'être gouvernés par des loix d'éducation, dont un esprit politique seroit le seul appui: il faudroit, pour en faire l'épreuve, nous diviser en petites associations: il faudroit, par un secret inconnu, opposer des obstacles invincibles à la destruction des unes & à l'accroissement des autres: il faudroit encore nous garantir de tous les desirs & de tous les amollissemens, qui sont une suite inévitable de l'augmentation des richesses & de la perfection des arts & des lumières: enfin, & cette remarque est singulière, à l'époque où, au milieu de nos progrès de tout genre, l'homme est devenu l'être moral le plus composé; à l'époque où, en raison de cette modification sociale, il a besoin, plus que jamais, d'un principe qui le saisisse à la source de ses nombreuses affections; il faudroit tout-à-coup le ramener

à sa simplicité primitive, pour le proportionner, en quelque manière, à l'étendue limitée d'une éducation purement civile. Ajoutons qu'une semblable éducation ne pouvant s'adapter au peuple, il faudroit, comme à Sparte, le séparer des citoyens & le tenir en servitude: observation qui me conduit à une réflexion importante; c'est que dans un pays où l'esclavage seroit introduit, dans un pays où la classe nombreuse d'une nation seroit dominée par la crainte toujours présente des plus sévères châtimens, on pourroit se fier davantage au simple ascendant d'une morale politique; car cette morale n'ayant plus à tenir en harmonie, que la partie de la société représentée par les propriétaires, sa tâche seroit infiniment circonscrite: mais parmi nous, où heureusement tous les hommes, sans aucune distinction, ne sont soumis qu'au joug de la loi, il faut nécessairement qu'une autorité si étendue soit affermie & secondée par la puissance universelle des opinions religieuses.

Je terminerai cette partie de mes obſervations par une réflexion très-eſſentielle ; c'eſt, qu'en ſuppoſant même à l'autorité ſouveraine, une action aſſez générale pour arrêter ou réprimer le mal, les idées religieuſes auroient encore ce grand avantage, qu'elles ſeules commandent les vertus bienfaiſantes ; & cependant, dans l'état actuel des ſociétés, il eſt devenu impoſſible de ſe paſſer de ces vertus. Il ne ſuffit plus d'être juſte, quand les loix de propriété réduiſent à un étroit néceſſaire, le plus grand nombre des hommes, & que le moindre accident vient déranger encore leurs foibles reſſources : ainſi, je ne crains point de dire que telles ſont les inégalités extrêmes établies par ces loix, qu'on doit aujourd'hui conſidérer l'eſprit de bienfaiſance & de charité, comme une partie conſtitutive de l'ordre ſocial ; c'eſt lui qui, dans tous les lieux & dans tous les temps, adoucit, par ſes ſecours, les excès de l'infortune ; c'eſt lui qui, par une multitude innombrable de ramifications, répand comme un ſuc de vie

ſur des êtres abandonnés, & que la miſère alloit deſſécher. Que ſi cet eſprit n'exiſtoit point; que ſi cet eſprit, véritable intermédiaire entre la rigueur du droit civil & les titres originaires de l'humanité, venoit jamais à s'éteindre, on verroit peut-être tous les liens de ſubordination ſe relâcher inſenſiblement; & l'homme comblé des faveurs de la fortune, ne ſe préſentant jamais au peuple ſous la forme d'un bienfaiteur, on ſentiroit plus fortement la grande étendue de ſes privilèges, & l'on s'accoutumeroit à les diſcuter. Qu'on trouve donc le moyen de tempérer l'empire abſolu de la propriété, ou qu'on rende hommage à cette morale religieuſe, qui, par l'idée ſublime d'un échange entre les biens du ciel & ceux de la terre, oblige les riches à donner ce que la loi ne peut leur demander.

La morale religieuſe vient donc ſans ceſſe au ſecours de la légiſlation civile; elle parle un langage que les loix ne connoiſſent point; elle échauffe cette ſenſibilité qui doit devancer la raiſon même;

elle agit, & comme la lumière, & comme la chaleur intérieure ; elle éclaire, elle anime, elle s'infinue par-tout ; & ce qu'on n'obferve point affez, c'eft qu'au milieu des fociétés, cette morale eft le lien imperceptible d'une multitude de parties, qui femblent fe tenir par leurs propres affinités, & qui fe détacheroient fucceffivement, fi la chaîne qui les unit venoit jamais à fe rompre ; & nous fentirons diftinctement cette vérité, dans l'examen que nous allons faire des rapports de l'opinion avec la morale.

Lorsque, par des motifs indépendans des idées religieufes, on imagine pouvoir foumettre les hommes à l'obfervation de l'ordre public, & leur infpirer l'amour de la vertu, on fe propofe, fans doute, de mettre en action deux puiffans refforts ; le defir de l'eftime & de la louange ; la crainte du mépris & de la honte. Ainfi, pour fuivre mon fujet dans toutes fes branches, je dois néceffairement examiner quel eft le degré de force de ces différens mobiles, & quelle

eſt auſſi leur véritable application. J'ai déjà parlé, dans un autre de mes ouvrages, de l'opinion publique & de ſon pouvoir ſalutaire; mais le ſujet que je traite en cet inſtant, m'oblige à la conſidérer ſous un point de vue différent; & c'eſt en me plaçant, en quelque manière, derrière le théâtre du monde, que je pourrai remplir cette tâche.

Je remarque d'abord, que l'opinion publique exerce ſon autorité dans un eſpace infiniment circonſcrit; car elle eſt particuliérement appelée à juger les hommes, dont le rang, les emplois & les travaux, ont quelque éclat dans le monde: l'opinion publique eſt une approbation, ou une cenſure exercée au nom de l'intérêt général; ainſi, elle doit uniquement s'appliquer aux actions & aux diſcours qui touchent à cet intérêt d'une manière plus ou moins directe. Les mœurs domeſtiques, & la conduite particulière de celui qui remplit, dans la ſociété, des fonctions importantes, ſont, à la vérité, ſoumiſes aux jugemens & à la ſurveillance de l'opinion;

& il ne faut point s'en étonner, puiſque dans une pareille circonſtance, les principes de l'homme privé paroiſſent la caution, ou le préſage des vertus de l'homme public : mais tous ceux dont les occupations ſe réduiſent à recevoir & à dépenſer leurs revenus ; tous ceux qui ſont entiérement adonnés aux diſtractions du monde, & qui n'ont aucun rapport avec les grands intérêts de la communauté, deviennent indépendans de l'opinion publique, ou du moins ils n'éprouvent ſa ſévérité qu'aux momens où, par de folles dépenſes, & par des prétentions inconſidérées, ils arrêtent les regards ſur leurs démarches, & ſe montrent en ſpectacle. Enfin les hommes, en ſi grand nombre, qui, par l'obſcurité de leur état & la modicité de leur fortune, ſe trouvent perdus dans la foule, ne peuvent jamais redouter une puiſſance qui choiſit toujours, hors des lignes, ſes héros & ſes victimes ; ainſi le peuple caché ſous le chaume, ou épars dans les campagnes, doit être auſſi indifférent aux loix de l'opinion

publique, que le ſont aux rayons du ſoleil les hordes malheureuſes qui travaillent au fond des mines, & qui paſſent toute leur vie dans ces ténébreux ſouterrains.

On ne peut donc former aucune ſorte de comparaiſon entre l'aſcendant particulier de l'opinion publique, & l'influence générale de la morale religieuſe.

L'opinion publique ne récompenſe que les actions rares; & chez un peuple de héros, au milieu d'hommes parfaits, elle n'auroit rien à donner. La morale religieuſe tend continuellement à rendre la vertu commune; mais le ſuccès univerſel de ſes inſtructions n'ôteroit rien au prix de ſes bienfaits.

L'opinion publique a beſoin, pour décerner des couronnes, que les hommes paroiſſent, avec éclat, ſur le théâtre du monde. La morale religieuſe répand ſes plus grandes faveurs ſur ceux qui mépriſent la louange, & qui ſont le bien en ſecret.

L'opinion publique exige preſque toujours, que les vertus ſoient accompagnées

des talens & de la ſcience ; & c'eſt ainſi qu'elle devient le germe & le mobile des grandes choſes. La morale religieuſe n'impoſe jamais cette condition ; ſes récompenſes appartiennent aux ſimples comme aux habiles, aux humbles d'eſprit, comme aux génies élevés ; & c'eſt en animant également tous les hommes ; c'eſt en excitant ainſi un mouvement univerſel, qu'elle concourt efficacement au maintien de l'ordre civil.

L'opinion publique ne jugeant les actions que dans leur maturité, ne tient aucun compte des efforts ; &, comme on ne découvre ſes palmes, qu'au moment où l'on approche du but, il faut, au commencement de la carrière, que chacun tire de ſes propres forces ſon courage & ſa perſévérance. La morale religieuſe, au contraire, eſt, pour ainſi dire, avec nous dès nos premiers ſentimens ; elle accueille nos intentions ; elle prend à gré notre ſimple volonté ; elle nous ſoutient dans nos déterminations ; elle nous accompagne dans

nos tentatives, & comme elle rappelle ſans ceſſe les hommes à ſes récompenſes, c'eſt à tous les inſtans, & dans toutes les poſitions, que l'on peut éprouver ſon influence.

L'opinion publique ne diſtribuant que des biens, dont la principale valeur tient à des comparaiſons, des contraſtes & des rivalités, elle attire ſouvent, ſur ſes favoris, le ſouffle vénimeux de l'envie, & l'on doute alors quelquefois du prix réel de ſes bienfaits. La morale religieuſe ne mêle aucune amertume à ſes récompenſes; c'eſt dans l'obſcurité qu'elle fait ſes heureux; &, comme elle a des tréſors pour tout le monde, la part qu'elle accorde aux uns ne ravit rien aux autres.

L'opinion publique ſe méprend quelquefois dans ſes jugemens, parce qu'au milieu de cette vaſte enceinte, où ſon tribunal eſt élevé, elle a peine, ſouvent, à diſtinguer le véritable mérite & l'éclat qui le ſuit, des couleurs fauſſes de l'hypocriſie. La morale religieuſe domine au fond des cœurs, elle y place un ſurveillant, qui voit les hommes

de

de plus près que par leurs actions, & qu'on ne peut ainsi, ni tromper, ni surprendre.

Enfin, le dirai-je, il est des momens où l'opinion publique s'affoiblit, il est des temps même où elle devient lâche, & où, dominée par un esprit servile, elle cherche des torts aux opprimés, & attribue de grandes pensées aux hommes puissans, afin de pouvoir, sans honte, abandonner les uns, & célébrer les autres. Ah! qu'en de pareils instans, on revient avec délices aux loix de la morale, à ces principes indépendans, qui, en vous éclairant sur tout ce qui est digne d'estime ou de mépris, vous donnent en même temps la force de sentir selon votre cœur, & de parler selon votre conscience!

Ainsi, l'opinion publique, dont j'ai vu la puissance s'accroître, & qui réunit tant de moyens pour exciter les hommes à des actions distinguées, & pour les élever même à de grandes vertus, ne doit jamais cependant être mise en parallèle avec l'influence universelle, constante, & toujours

égale, de la morale religieuſe, & avec les ſentimens que cette morale peut inſpirer aux hommes de tout âge, de tout état, & de tout genre d'eſprit.

Seroit-ce m'écarter de mon ſujet, que de faire remarquer ici l'illuſion à laquelle on ſe livreroit, ſi l'on attendoit un grand ſervice de ces marques de diſtinction nouvellement imaginées en France, ſous le nom de Prix publics de vertu? Ces légères faveurs de l'opinion ne pouvant jamais être décernées qu'à un petit nombre d'actions éparſes, il ſeroit à craindre, que ſi on rendoit ces ſortes d'inſtitutions générales & continuelles, elles détournaſſent l'attention des gens du peuple, de la grande récompenſe, qui doit être le mobile & l'encouragement de tout ce qui eſt honnête & vertueux. Les chaſſeurs expérimentés, au moment où toute la meute eſt encore à la pourſuite du plus ſuperbe habitant des forêts, ne permettent pas qu'elle ſe détourne, pour courir après une proie qui ſort d'un buiſſon ou d'une tanière.

Les établiſſemens ſur leſquels je fixe ici l'attention, ont peut-être auſſi l'inconvénient d'éveiller un ſentiment de ſurpriſe à l'aſpect des bonnes actions, & d'annoncer ainſi trop diſtinctement qu'on les croit rares & au-deſſus des forces communes de l'humanité; &, ſi l'on étendoit trop loin ces inſtitutions, il en naîtroit encore un eſprit de parade, toujours prêt à languir au moment où l'applaudiſſement s'éloigneroit; & ce ſeroit un grand malheur, ſi un pareil genre d'eſprit prenoit jamais la place de l'honnêteté ſimple & modeſte, qui ne reçoit que d'elle-même ſes motifs & ſa récompenſe; la vertu & la vanité ſont un mauvais alliage; on s'accoutume alors à n'agir que pour être vu, & ces occaſions, déjà peu nombreuſes, on veut encore les choiſir. Il eſt d'ailleurs une claſſe d'hommes, ſi maltraitée par la fortune, que l'on commettroit une grande faute, en l'habituant à lier, ſans ceſſe, des calculs humains à l'amour & à la pratique de ſes devoirs; car elle ſeroit trop ſouvent trompée.

C'eſt donc, on ne peut trop le répéter ; c'eſt le reſpect pour la morale, qu'il faut entretenir, en affermiſſant les principes religieux, qui en ſont le plus ſûr fondement ; tous les autres reſſorts extraordinaires n'ont de force que dans leur nouveauté ; & à l'époque où une ſociété auroit abſolument beſoin d'y recourir, elle toucheroit peut-être au moment de ſa plus grande dépravation.

Jusqu'a préſent je n'ai conſidéré l'influence de l'opinion, que dans ſes développemens généraux ; mais les hommes manifeſtent encore, d'une manière particulière, l'idée qu'ils ont conçue les uns des autres ; & ce ſentiment, qui prend alors le ſimple nom d'eſtime, tient à une connoiſſance déterminée du caractère moral de ceux avec qui l'on a des relations habituelles : l'eſtime, ſous ce rapport, n'a point l'éclat de l'opinion publique ; mais, comme chacun peut y prétendre, dans l'étendue du cercle où ſa naiſſance & ſes occupations

l'ont placé, l'eſpoir de l'obtenir doit être compté parmi les grands motifs qui nous excitent à l'obſervation de la morale. Cependant, ſi l'on ſuppoſoit que cette eſtime fût entiérement ſéparée des idées religieuſes, elle ne ſeroit plus qu'un bien, comme tant d'autres, que chacun évalueroit à ſon gré; car, tout ce qui vient uniquement des hommes, ne peut jamais avoir qu'un prix relatif à nos connexions avec eux: ainſi, quelquefois l'eſtime d'une ou de pluſieurs perſonnes dédommageroit de tel ſacrifice, & ſouvent auſſi ce ſentiment de leur part paroîtroit d'une valeur inférieure à quelque autre objet d'ambition; en un mot, du moment que toutes les préférences & toutes les évaluations devroient être rapportées à un calcul, chacun, inſenſiblement, auroit ſon tarif, & la juſteſſe de ce tarif dépendroit du degré de jugement & de prévoyance de chaque individu. Mais, comment imaginer que la perfection de la morale pût jamais être aſſurée, quand elle dépendroit de comparaiſons

déliées, arbitraires, & dont la baſe feroit changée, ſans ceſſe, par la variété continuelle des circonſtances & des ſituations de la vie? Les motifs que préſente la religion, ſont d'un genre abſolument différent; ce n'eſt point par des parallèles confus; ce n'eſt point par des calculs d'approximation, qu'elle dirige les hommes; c'eſt à un intérêt dominant qu'elle les rappelle; c'eſt autour d'un fanal, dont les brillantes flammes ſe voient de toutes parts, qu'elle les raſſemble; enfin, les règles qu'elle preſcrit ne ſont, ni incertaines, ni vacillantes, & les biens qu'elle promet ne ſont pas ſuſceptibles d'équivalent.

Obſervons encore ici que l'eſprit perſonnel, après avoir comparé la jouiſſance de l'eſtime avec des plaiſirs d'un genre différent, ne manqueroit pas de ſupputer les chances qui peuvent donner l'eſpérance d'en impoſer; &, au milieu de ces calculs embrouillés, la paſſion du moment ſeroit preſque toujours victorieuſe. D'ailleurs, on peut ſe le demander, qu'eſt-ce

que l'eſtime des autres, pour cette claſſe nombreuſe d'hommes que la miſère iſole? Et qu'eſt-ce qu'un ſentiment dont l'effet n'eſt jamais prochain, pour ceux dont la vue eſt limitée au jour préſent, ou au lendemain, parce qu'ils ne vivent jamais que de reſſources inſtantanées? Tous les biens qui tiennent aux récompenſes de l'opinion, ſont un billet à terme, dont il faut pouvoir attendre l'échéance éloignée; ce n'eſt qu'avec de la réflexion & de la ſcience, qu'on en connoît la valeur; & l'ignorance de la plus grande partie d'une nation, la rendra toujours inhabile à ces ſortes de combinaiſons.

Que ſi des hommes du peuple, je jette un regard ſur ceux qui compoſent les claſſes de la ſociété les plus relevées, je haſarderai une réflexion d'un genre différent; c'eſt que le pays où l'on a l'eſpoir d'obtenir les plus éclatantes marques de diſtinction, & où l'opinion publique a la puiſſance d'exciter les héros, les grands adminiſtrateurs, les hommes de génie dans tous

les genres, n'eſt pas celui où les devoirs de la vie privée ſont le mieux connus & le plus reſpectés. Les hommes, en ſe réuniſſant pour célébrer, avec éclat, les grands talens & les grandes actions, conſidèrent, avec plus d'indifférence, les mœurs & les habitudes des particuliers; ils ſe font une beauté idéale, compoſée de tout ce qui tient à la célébrité de leur patrie, à l'honneur de leur nation, à la puiſſance politique du monarque; & en s'accoutumant à tout rapporter à ces intérêts, ils deviennent d'une indulgence extrême ſur les vertus communes, & quelquefois même ils décident que les rares qualités de l'eſprit en diſpenſent abſolument. D'ailleurs, ſi la gloire peut ſervir de récompenſe aux travaux les plus aſſidus, & aux privations les plus pénibles, il s'en faut bien que les ſentimens tempérés de l'eſtime puiſſent dédommager ceux qui les obtiennent du ſacrifice de leurs paſſions; il s'en faut bien que ces ſentimens puiſſent donner la force de réſiſter aux ſéductions multipliées que les eſpérances de l'ambition, & les

chances de la fortune, développent à nos regards; & cette confidération acquiert plus de force au milieu d'un royaume, où, parmi les diftinctions dont la feule faveur eft l'origine, il en eft qui attirent tant d'hommages, qu'elles reffemblent prefque à la gloire elle-même.

Enfin, & ce que je vais dire embraffe, d'une manière générale, les diverfes queftions que je viens de traiter : l'eftime des hommes, au moment même où ce fentiment femble le plus étranger à la morale religieufe, ne reçoit pas moins d'elle fa principale force & fa première vie ; c'eft une réflexion d'une grande importance, & dont je vais tâcher de démontrer la vérité.

On doit fe demander d'abord, quel eft le principe originaire de la valeur conventionnelle qu'ont, au milieu de nous, les diverfes expreffions du fentiment de l'eftime : on trouvera, fans doute, que c'eft une idée diftincte des devoirs de l'homme, une notion du beau moral, auffi générale que bien arrêtée. Or, aucune de ces con-

ditions ne peut être remplie ſans le ſecours des opinions religieuſes ; puiſque la liaiſon de l'intérêt particulier à l'intérêt public, le ſeul fondement des vertus de notre compoſition, eſt, ainſi que nous l'avons montré, un ſyſtême imparfait, & ſuſceptible d'une multitude d'exceptions, ou d'interprétations arbitraires. Il faut donc que nos obligations ſociales ſoient fixées d'une manière authentique, ſi l'on veut que nos jugemens & les ſentimens que nous accordons, ſoient un indice réel du rapport de la conduite des hommes avec la perfection morale ; mais, ſi cette perfection n'étoit déterminée que par des conventions humaines, ſi elle étoit dépouillée de la majeſté dont les idées religieuſes la revêtiſſent, l'opinion publique, & les ſentimens d'eſtime, qui ſont le gage & l'empreinte du beau moral, perdroient inſenſiblement de leur prix ; ils rappelleroient alors ces monnoies, dont on voudroit vainement conſerver la valeur courante dans le commerce, après en avoir altéré ſenſiblement, ou le poids, ou le

titre; & en effet, pour ſuivre encore un moment cette comparaiſon, comment pourroit-on altérer davantage l'eſſence de la morale, & le reſpect qui lui eſt dû, qu'en la ſéparant des ſublimes motifs que la religion préſente, pour l'allier uniquement à des conſidérations politiques?

Je dois aller au-devant d'une objection; l'on dira peut-être que l'influence de l'honneur, dans les armées, ſemble être une preuve que l'opinion, ſans le ſecours d'aucun autre mobile, peut avoir une force ſuffiſante pour diriger les eſprits vers le but qu'on ſe propoſe. Cette objection ne me paroît point déciſive : l'honneur, dans les armées, conſerve un grand aſcendant, parce qu'au milieu des hommes ainſi raſſemblés, il eſt impoſſible d'échapper à la honte & à la punition qu'entraîne une lâcheté; c'eſt à la guerre que la puiſſance de l'autorité, & celle de l'opinion, réuniſſent toutes leurs forces, parce qu'elles exercent leur empire ſur des hommes ſoumis à une ſeule action & à un ſeul eſprit, par cette ſubordination

ſingulière, connue ſous le nom de diſcipline. Auſſi, lorſque dans les commencemens de la république romaine, l'armée participoit davantage à l'eſprit des cités, & n'étoit pas encore aſſouplie au joug militaire, ce ne fut que par l'autorité du ſerment, & avec le ſecours des idées religieuſes, que les Généraux vinrent à bout de prévenir l'inconſtance & la défection de ceux qui les ſuivoient à la guerre. Quelle que ſoit donc aujourd'hui la puiſſance de l'honneur, dans les armées, quelle que ſoit ſon influence dans ces champs de bataille, où les acteurs, les témoins & les juges ſe touchent, & n'ont à pratiquer, à remarquer, à louer qu'une ſeule vertu, on ne ſauroit en tirer aucune induction, applicable aux relations ſociales, dont l'étendue eſt immenſe, & dont la diverſité n'a point de bornes. D'ailleurs, il s'en faut bien que l'honneur militaire ſoit étranger aux principes généraux de morale, &, par conſéquent, aux opinions religieuſes, le plus ferme appui de ces mêmes principes; car tous les ſentimens, qui tien-

nent, de quelque manière, à l'idée d'un beau ſacrifice, perdroient infiniment de leur force, ſi la baſe univerſelle de nos devoirs étoit jamais ébranlée.

Il faut un modèle réel, pour fixer l'admiration des hommes; & ce n'eſt que par un rapport, plus ou moins fugitif, avec ce premier modèle, que pluſieurs opinions qui ſemblent, en apparence, de ſimple convention, ont acquis de la conſiſtance.

Il eſt réſulté, cependant, de nos coutumes guerrières, une opinion purement ſociale, dont l'action eſt infiniment puiſſante : c'eſt celle du point-d'honneur, quand on la conſidère dans l'acception unique & ſingulière, où l'on eſt prêt à ſacrifier ſa vie, pour ſe garantir de la plus légère humiliation. Cette opinion, il eſt vrai, ne dicte des règles qu'entre des égaux, & elle exerce uniquement ſon empire ſur la petite partie d'une nation, qui, toute entière à l'eſprit de ſociété, s'occupe eſſentiellement de parallèles & de diſtinctions; elle eſt une antique dépendance de l'honneur militaire; & en

réuniſſant toutes ſes forces vers une ſeule idée, elle eſt devenue un principe ſimple, qu'on s'eſt tranſmis aveuglément, & qu'on a reſpecté de même. C'eſt par l'effet d'une ſemblable habitude, que les Sauvages mettent leur gloire à mépriſer la douleur, & à montrer de la gaieté, au milieu des plus cruels tourmens. Pouvons-nous douter que leur exaltation ſurnaturelle ne s'affoiblît à l'inſtant où ils participeroient à nos idées les plus communes? De même, notre point-d'honneur qui, dans ſon exagération, reſſemble à leurs chants de mort, ne réſiſteroit pas à la métaphyſique du raiſonnement, ſi jamais une telle métaphyſique devenoit notre ſeul guide en morale; car, après avoir décompoſé les motifs de nos plus importantes obligations, nous analyſerions auſſi le ſentiment ſubtil, qui nous fait compter pour rien le danger: oui, ſi le reſpect pour la religion étoit abſolument détruit; ſi cette opinion ſimple, qui entraîne tant d'obligations, qui ſert de défenſe à tant de devoirs, n'avoit plus de ſoutien,

l'idée de l'honneur ne tarderoit pas à s'affoiblir ; & notre personnalité dégagée insensiblement de tous les liens de l'imagination, prendroit un caractère si rude & si déterminé, que nos impressions habituelles, & nos rapports avec les autres, seroient absolument changés.

Qu'on me permette encore une réflexion: il sera toujours facile de soumettre les hommes à une opinion dominante, quand eux-mêmes, & ceux qui les gouvernent, réuniront tous leurs efforts pour atteindre à un tel but ; mais, si cette opinion dominante n'est pas, comme la religion, le principe général de notre conduite, si elle ne peut pas nous donner des loix dans les diverses situations de la vie, elle ne servira, le plus souvent, qu'à nous tenir hors d'équilibre, ou son utilité du moins ne sera que partielle & momentanée. Cependant si, dans la vue de remédier à un pareil inconvénient on cherchoit à multiplier ces mêmes opinions, elles s'affoibliroient les unes par les autres ; car, toutes les fois qu'on veut

commander fortement à l'imagination, il faut toujours qu'une ſeule idée, une ſeule autorité, un ſeul objet d'intérêt captivent l'attention des hommes. La perfection en ce genre, c'eſt le choix d'un principe unique, mais dont les conſéquences s'étendent à tout; & tel eſt le mérite particulier des opinions religieuſes.

Nous pouvons donc, au nom de la raiſon, au nom de la politique, au nom de la philoſophie, demander du reſpect pour elles; &, je dois le redire, puiſqu'il eſt temps de me réſumer, bien loin que l'eſtime ou le mépris, l'honneur ou la honte, puiſſent ſuppléer à l'active influence des idées religieuſes, ce ſont ces mêmes idées qui affermiſſent l'opinion publique, & qui, plus ou moins obſcurément, dirigent & contiennent ſes divers rameaux. On arriveroit bientôt à raiſonner ſubtilement, ſur le prix qu'on doit mettre aux ſentimens d'eſtime, ſi l'expreſſion de ces ſentimens ne s'uniſſoit pas dans notre penſée, à quelque choſe de plus grand que le jugement des hommes, & ſi une

ſainte vénération pour la vertu, n'étoit pas imprimée de bonne heure au-dedans de nous, par une éducation religieuſe. L'on éprouveroit qu'en voulant tout fonder ſur des calculs mondains, ces mêmes calculs détruiroient tout ; & la morale ayant une fois perdu ſon grand appui, on eſſaieroit en vain de la ſoutenir par l'échafaudage des loix, & par les vains efforts d'une opinion qui n'auroit plus de guide. Le déguiſement & la diſſimulation, devenus tout-à-coup une ſcience néceſſaire, une défenſe légitime, laſſeroient l'attention de tous les ſurveillans ; & les témoignages d'eſtime ne paroiſſant plus qu'un adroit encouragement accordé aux ſacrifices de ſoi-même, la louange décernée à une conduite généreuſe diſcréditée inſenſiblement, & par ceux qui la donneroient, & par ceux qui la recevroient, finiroit peut-être par devenir un objet ſecret de dériſion, & comme un ſimple jeu des uns contre les autres.

Tout eſt remis, tout eſt affermi, dans ſa place, par les idées religieuſes ; ce ſont

elles qui, environnant, pour ainsi dire, le système moral en son entier, ressemblent à cette force universelle & mystérieuse de la nature physique, qui contient les mondes dans leurs orbites, qui les assujettit à une marche régulière, & qui, au milieu de l'ordre général qu'elle entretient, échappe à l'attention des hommes, & paroît à leurs foibles yeux, comme étrangère à son propre ouvrage.



CHAPITRE III.

Objection tirée de nos dispositions naturelles au bien.

Les hommes, selon l'opinion de plusieurs personnes, ont reçu de la nature un penchant secret vers tout ce qui est juste, bon & honnête ; & il résulte de cette heureuse inclination, que la tâche des moralistes se borne à prévenir l'altération de notre constitution originaire ; tâche facile, ajoute-t-on, & qui peut être remplie sans aucun effort extraordinaire, & sans avoir recours aux opinions religieuses.

On doit observer d'abord, que l'existence de ce beau moral inné est, depuis long-temps, un sujet de contestation, comme le sera toujours toute assertion dont on ne sauroit démontrer la vérité, ni par le raisonnement, ni par l'expérience. Nous ne pouvons pas appercevoir distinctement les dispositions naturelles de l'homme, puisqu'à nos yeux, elles ne sont jamais

ſéparées de la perfection, ou de la modification, qu'elles doivent à l'éducation & à l'habitude. On cite un ou deux exemples d'enfans adultes trouvés dans des forêts; mais on ignore, & à quel âge précis ils avoient été abandonnés par leurs parens, & quels euſſent été leurs penchans ſi, ramenés dans la ſociété, ils n'y avoient pas été guidés par des inſtructions, ou contenus par la crainte & la ſubordination. Il eſt peu vraiſemblable que l'homme tienne, de ſa première nature, toutes les diſpoſitions qui le portent au bien; il n'eſt pas même de ſon orgueil, ou de ſa dignité, d'avoir cette penſée, puiſque les facultés intellectuelles dont il eſt doué, le pouvoir qu'il a de tendre graduellement à la perfection, lui annoncent qu'il doit remplir ſa carrière à l'aide de ſa raiſon, & que bien différent de ces êtres gouvernés par un inſtinct invariable, il s'élève autant au-deſſus d'eux, par la beauté des moyens qui lui ont été confiés, que par la grandeur de la deſtinée à laquelle il lui eſt permis d'aſpirer.

Cette même raiſon néanmoins, notre guide fidèle, ſeroit inſuffiſante pour nous attacher aux idées d'ordre, de juſtice & de bienfaiſance, ſi elle n'étoit pas ſecondée par une nature propre à recevoir l'impreſſion de tous les ſentimens généreux; mais une pareille réflexion, loin de favoriſer aucun ſyſtême d'indépendance ou d'impiété, reçoit des opinions religieuſes ſa principale force. Quelle eſt, en effet, à cet égard, la marche de la penſée? Nous attribuons d'abord à un Être univerſel & ſuprême, toutes les perfections qui ſemblent devoir conſtituer ſon eſſence; & conduits par ce principe, nous ſommes entraînés à préſumer que nous, ſes créatures intelligentes & ſon plus bel ouvrage, nous participons de quelque manière à l'eſprit divin, dont nous ſommes émanés : mais, ſi l'on parvenoit à nous perſuader que notre confiance dans l'idée d'un Dieu, eſt une illuſion menſongère, nous n'aurions aucun motif pour croire que les rejettons d'une nature aveugle & ſans guide, fuſſent diſpoſés

au bien, plutôt qu'au mal. Il faut donc puiſer notre opinion du beau moral inné dans un ſentiment intime, & dans une conviction parfaite de l'exiſtence d'une puiſſance ordonnatrice, le premier modèle de toutes les perfections : mais, comme nous tenons également de cette puiſſance, les facultés qui nous rendent capables d'acquérir des connoiſſances, de nous inſtruire par l'expérience, de porter nos regards dans l'avenir, & d'élever à Dieu nos penſées, nous ne ſaurions diſtinguer ces derniers moyens de force & de vertu, de ceux qui appartiennent à notre premier inſtinct ; & nous n'avons aucun intérêt à le faire.

Ce que nous appercevons le plus clairement, c'eſt qu'il y a une correſpondance & une harmonie entre toutes les parties de notre nature morale ; & qu'ainſi l'on ne peut, ni dénier l'exiſtence de nos penchans naturels vers le bien, ni conſidérer ces penchans comme une diſpoſition qui n'a beſoin d'aucun ſentiment religieux pour acquérir de la force, & devenir un con-

ducteur éclairé dans la pénible route de la vie. La production des fruits salutaires exige, avant toutes choses, un sol favorable & propre à la culture; mais cet avantage ne serviroit à rien, sans la semence, sans le travail du laboureur, & sans la féconde chaleur du soleil : l'auteur de la nature a voulu qu'un grand nombre de causes concourussent à la renaissance perpétuelle des richesses de la terre; & les mêmes intentions, le même plan, semblent avoir déterminé le principe & le développement de tous les dons de l'esprit & de la pensée ; c'est ainsi que, pour attacher des êtres intelligens à l'amour de la vertu, & au respect pour l'ordre moral, il faut, non-seulement une heureuse disposition naturelle, mais encore une éducation sage, de bonnes loix, & pardessus tout, une relation continuelle avec l'Être suprême, de laquelle seule peuvent naître tous les sentimens soutenus & toutes les ardentes pensées ; mais les hommes ambitieux de soumettre une grande diversité de rapports

à leur foible compréhenſion, voudroient les enchaîner à un petit nombre de cauſes. Nous découvrons, à chaque inſtant, la vérité de cette obſervation; & c'eſt par un ſemblable motif, que tantôt on veut tout attribuer à l'éducation, & tantôt on prétend que nos diſpoſitions naturelles ſont l'unique ſource de nos actions & de nos volontés, de nos fautes & de nos vertus. Peut-être, en effet, n'y a-t-il dans l'univers, qu'un ſeul moyen, qu'un ſeul reſſort, qu'une ſeule idée mère, la tige de toutes les autres : mais, comme c'eſt à l'origine de cette idée, & non dans ſes développemens innombrables, que ſon unité peut être apperçue, le premier ordonnateur de la nature doit ſeul en avoir le ſecret; & nous, qui ne voyons, de l'immenſe architecture du monde, qu'un petit nombre de roues, nous devenons preſque ridicules, lorſque nous faiſons choix, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre, pour y rapporter excluſivement la cauſe du mouvement & des propriétés de la plus ſimple des parties du monde moral ou phyſique.

CHAPITRE IV.

Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irreligieux.

ON trouvera peut-être, après avoir lu le Chapitre précédent, que j'ai pris peu d'espace pour traiter une question sur laquelle on a beaucoup écrit : mais si l'on jugeoit cependant, que je me fusse approché de l'exacte raison, je n'aurois pas besoin d'autre excuse. La recherche de la vérité ressemble à ces cercles que l'on trace quelquefois les uns autour des autres; le plus éloigné du point central a nécessairement le plus d'étendue.

Je vais donc tâcher d'examiner encore, d'une manière abrégée, l'objection qui doit faire le sujet de ce Chapitre.

La société, dit-on, est aujourd'hui remplie de personnes qui, pour me servir de l'expression du temps, sont absolument dégagées de toute espèce de préjugés, qui ne

croient pas même à l'exiſtence d'un Être ſuprême ; & cependant, leur conduite paroît auſſi régulière que celle des hommes les plus religieux.

Avant de répondre à cette objection, je dois faire une obſervation importante. Les détracteurs de l'eſprit religieux confondent habituellement, dans leurs diſcours, la dévotion & la piété ; ils attribuent, de plus, à la dévotion, un ſens exagéré, que ſa définition naturelle ne comporteroit pas ; & ils tirent de ces mal-entendus un grand avantage. La piété, ſimple dans ſes ſentimens & dans ſon extérieur, échappe communément aux regards diſtraits des hommes du monde, & la plupart de ceux qui en parlent, auroient peine à la bien dépeindre : la dévotion, au contraire, telle qu'on eſt dans l'uſage de ſe la repréſenter, ſemble attacher du prix aux apparences ; elle ſe montre en dehors, elle fait parade de l'auſtérité de ſes principes ; & ſouvent aigrie par les ſacrifices ou les aſſujettiſſemens dont elle s'eſt impoſé la loi, elle contracte

un eſprit de ſéchereſſe & de dureté, qui l'éloigne des ſentimens doux, aimables & indulgens : enfin, la dévotion eſt quelquefois mêlée d'hypocriſie, & alors elle n'eſt qu'un indigne aſſemblage des vices les plus mépriſables. Il eſt aiſé de juger, par ces deux tableaux, qu'une piété ſage, raiſonnable & ſenſible, forme le véritable caractère de l'eſprit religieux, conſidéré dans ſa pureté. C'eſt donc avec la morale, inſpirée par un ſemblable eſprit, qu'il faut comparer celle des hommes, guidés uniquement par les principes qu'ils ſe ſont faits à eux-mêmes; & je crois que l'une de ces deux morales eſt bien ſupérieure à l'autre : mais on court le riſque de ſe tromper dans ſes obſervations, quand on ne les étend pas au-delà de cette étroite enceinte, connue parmi nous ſous le nom de *ſociété*. Les hommes, dans les rapports circonſcrits qui naiſſent d'une communication d'oiſiveté & d'amuſement, n'exigent, les uns des autres, que les qualités applicables à ces ſortes de relations; leur code de loix eſt infiniment abrégé, la

ſûreté dans le commerce de la vie, la conſtance en amitié, ou la ſuite du moins dans les procédés, une ſorte d'élévation dans les diſcours & dans les manières, & une probité enfin deſſinée à grands traits, voilà tout ce qu'il faut, pour ſe montrer bien au milieu du mouvement habituel qui nous raſſemble: on y forme quelquefois une confédération propre à ſervir de ſoutien aux grandes vertus; mais ce qu'on y veut avant tout, c'eſt un pacte d'indulgence, en faveur des vices qui ne troublent point l'ordre & la paix des plaiſirs, & qui ne rendent malheureux que des parens, des maris, des créanciers, des vaſſaux & des gens du peuple. Il y a loin, ſûrement, d'une ſemblable tolérance, à cette maſſe d'obligations que la morale indique, obligations dont j'ai fait un tableau raccourci, lorſque je les ai miſes en parallèle avec celles qui ſont impoſées par les loix civiles. Ce n'eſt donc qu'après s'être retracé le ſyſtême entier de nos devoirs, ce n'eſt qu'après l'avoir comparé aux conventions adoucies de la ſociété du grand monde,

qu'on eſt en état de juger ſi la conduite des perſonnes dégagées de toute eſpèce de liens religieux, doit être donnée en exemple, & ſi leur morale peut ſuffire à toutes les circonſtances de la vie.

Mais en admettant, pour un moment, cette ſuppoſition, on n'auroit pas le droit d'en tirer aucune induction contraire aux vérités que j'ai tâché d'établir; car tous ceux qui s'affranchiſſent, à un certain âge, du joug des opinions religieuſes, n'ont pas moins été préparés par elles au reſpect de la vertu. Les principes inculqués dans la première jeuneſſe, ont une grande influence ſur le cœur de l'homme, long-temps encore après que ſon eſprit a rejetté les raiſonnemens qui ſervoient de baſe à ces mêmes principes: l'ame, formée de bonne heure à l'amour de l'ordre, & ſoutenue dans cette diſpoſition par la force de l'habitude, ne ſe dénature jamais entiérement. Ainſi, quelles que ſoient les opinions adoptées dans l'âge où le jugement eſt formé, c'eſt lentement & par degrés, que ces opinions agiſſent ſur le

caractère, & dirigent l'homme dans ses actions. D'ailleurs, tant que les idées religieuses entretiennent, parmi le plus grand nombre des hommes, un sentiment profond du beau moral; ceux qui rejettent ces idées, savent néanmoins que l'honnêteté conduit à l'estime & aux divers biens qui en dépendent. Ainsi, un athée vertueux nous rappelle simplement que la morale est en honneur autour de lui; & ce n'est pas l'inutilité, mais au contraire l'influence indirecte des opinions religieuses, que sa conduite me démontre: je crois voir, dans un beau mécanisme, une pièce détachée de ses liens, & qui se maintient à sa place, par la force encore subsistante de l'équilibre général.

Eh quoi! auriez-vous besoin de la religion, pour être un honnête homme? Voilà l'interrogation avec laquelle on espère embarrasser les personnes qui veulent conserver à la morale ses divers appuis; & la peur qu'elles ont de ne pas donner une idée honorable de leurs sentimens, les engage à répondre avec célérité, que sûre-

ment elles n'auroient pas besoin du frein de la religion, & qu'elles seroient toujours suffisamment bien conduites par leur propre cœur. Cette réponse est très-respectable, sans doute : mais pour moi, je l'avoue, je dirois simplement qu'il y a tant de charmes dans la vertu, quand on l'a long-temps pratiquée, qu'un homme véritablement sensible continueroit à être honnête, lors même que toutes les idées religieuses s'anéantiroient devant lui ; mais qu'il est incertain si, avec une éducation politique, ses principes eussent été les mêmes : & j'ajouterois encore que personne peut-être ne seroit en état d'assurer, qu'il auroit assez de force pour résister à une révolution d'idées pareille à celle qu'on vient de supposer, s'il tomboit en même temps dans un état de misère & d'abjection, qui le révoltât contre les jouissances & les triomphes des autres. C'est toujours dans une semblable situation qu'il faut se transporter, pour bien juger de certaines questions ; car tous ceux qui jouissent des faveurs de la fortune ont, par

un effet de cette heureuſe condition, un moindre nombre d'objets d'envie, & de ſujets de tentation; &, au milieu des divers biens dont ils ſont doucement environnés, ce n'eſt que des principes des autres dont ils connoiſſent le beſoin.

Quant aux écrivains philoſophes, ſi c'étoit parmi eux qu'on dût chercher les principaux chefs des opinions nouvelles, & ſi en même temps leur conduite morale étoit citée en exemple, on auroit à faire obſerver que la vie retirée, l'amour de l'étude & l'habitude conſtante de la réflexion, doivent répandre une ſorte de calme dans leurs ſentimens; livrés d'ailleurs aux abſtractions, ou préoccupés d'idées générales, ils ne connoiſſent pas toutes les paſſions, & ils ſont rarement mêlés perſonnellement à ces intérêts ardens, qui remuent la ſociété. On ne ſauroit donc déterminer avec certitude, quelle eût été la meſure de leur force réſiſtante, ſi, ſans autres armes défenſives que leurs principes, & ſans autre guide que leur convenance, ils euſſent eu à combattre

contre

contre les séductions de fortune & d'ambition, qui se présentent à chaque pas dans la carrière du monde. Ils ont aussi, comme tous les inventeurs & les propagateurs d'un nouveau systême, le sentiment de vanité, qui engage à multiplier le nombre de ses disciples : & comment, en effet, auroient-ils pu se flatter d'aucun succès, si, en attaquant les opinions les plus respectées, ils n'avoient pas essayé de prouver que leur doctrine n'étoit point en opposition avec la morale ? Il faut bien, d'ailleurs, qu'après avoir miné sourdement les fondemens de notre demeure, ils en soutiennent quelques momens l'édifice, ne fût-ce que pendant l'espace de temps où ils ont avec nous une habitation commune, ne fût-ce que pendant l'intervalle où l'on peut encore juger, en leur présence, de l'utilité de leurs instructions. Enfin, le plus souvent peut-être, dupes de leur propre cœur, ils ont été portés à croire que, parce qu'ils étoient à la fois irréligieux par systême, & honnêtes par caractère & par habitude, la religion & la vertu

n'avoient point d'union néceſſaire ; & s'il eſt vrai que dans les grands intérêts de la vie, le plus léger doute a de l'influence ſur nos actions, ne feroit-il pas poſſible qu'au moment où l'on chercheroit à ébranler les opinions religieuſes, & dans le temps même où l'on ſe permettroit de les ridiculiſer dans ſes diſcours, on ne cherchât cependant à conſerver un lien ſecret avec elles, par l'exactitude de ſa conduite ? C'eſt ainſi que, dans les diſputes des princes, ou dans les querelles des miniſtres, les membres d'une même famille ont quelquefois l'art de ſe diviſer, afin d'avoir, à tout événement, un des leurs dans chaque parti.

Ces diverſes réflexions doivent néceſſairement être priſes en conſidération, avant de ſe rendre aux inductions que l'on voudroit tirer de la régularité des mœurs de pluſieurs hommes irréligieux : mais, pour diſcréditer entiérement cette eſpèce d'argument, il ſuffit d'obſerver qu'on ne peut en faire aucune application à la claſſe la plus nombreuſe des hommes : les athées

honnêtes gens n'ont jamais existé parmi le peuple, la religion compose toute sa science en morale; & s'il venoit à perdre ce guide, sa conduite seroit absolument dépendante du hasard & des circonstances.

Il est encore essentiel d'observer que, selon les motifs auxquels on peut attribuer le relâchement des principes de morale, il règne une grande différence entre les divers caractères qui accompagnent les actions vicieuses: l'homme dépravé, quoique religieux, fait le mal par accident, par foiblesse, & selon l'emportement successif de ses passions; mais l'athée méchant n'a point de temps marqué, ni d'époques particulières: ce ne sont pas les occasions qui l'entraînent; c'est lui qui les cherche, ou qui les attend avec impatience; il ne cède point par un esprit d'imitation, mais il prend plaisir à servir d'exemple; il n'est pas un fruit corrompu, il est l'arbre même du mal.

On fait encore une objection, mais d'un genre absolument différent: on relève

le contraste apperçu fréquemment entre la conduite & les sentimens religieux de la plupart des hommes; opposition d'où l'on voudroit conclure que ces sentimens ne sont point une sauve-garde certaine : & l'on ajoute à l'appui de la même considération, qu'en examinant la croyance de tous ceux dont la vie licencieuse se termine par des peines capitales, ou infamantes, on voit que le plus grand nombre est composé de gens aveuglément soumis aux opinions religieuses.

Sans doute, ces opinions ne forment pas, en tout temps, une résistance complète aux différens écarts de nos passions; mais il suffit que ce soit la plus efficace de toutes. Il y a eu, & il y aura toujours des hommes vicieux & corrompus au milieu des sociétés où les idées religieuses ont le plus d'empire; car elles n'agissent point sur nous comme une force mécanique, par des poids, des leviers & des ressorts, dont on peut calculer exactement la puissance; elles ne sont pas non plus une modification

abſolue de notre nature; mais elles nous éclairent, elles nous guident, elles nous animent ſelon nos diſpoſitions, nos penchans, notre caractère & notre ſenſibilité, & ſelon la meſure de nos propres efforts dans les divers combats que nous avons à ſoutenir; ce ſeroit donc une mauvaiſe foi évidente, que d'attaquer la religion, en faiſant le tableau des vices & des crimes dont elle n'a pu garantir la ſociété, au lieu de fixer notre attention ſur tous les déſordres qu'elle arrête ou qu'elle prévient.

On auroit tort également, de nous préſenter l'affoibliſſement général de l'eſprit religieux comme une preuve que cet eſprit a, de nos jours, très-peu d'influence ſur la morale; il faudroit plutôt remarquer combien ne doit pas être efficace une puiſſance qui, dans la dégradation même de ſes forces, eſt encore ſuffiſante pour concourir au maintien de l'ordre public; on ſeroit autoriſé à dire: Que ne vaut pas le tout, ſi l'on reçoit tant d'avantage d'une ſimple partie?

Enfin, la conſéquence que l'on voudroit tirer des opinions, & de la croyance des ſcélérats abattus par le glaive de la juſtice, eſt encore un véritable abus du raiſonnement : les hommes qui ont une religion formant la majeure partie de la population d'un pays, l'on doit y rencontrer néceſſairement le plus grand nombre de malfaiteurs ; de la même manière que l'on eſt ſûr de trouver, dans cette claſſe, le plus grand nombre d'hommes de tel âge, de telle ſtature, ou de telle couleur : mais, ſi l'on étoit fondé à ſe ſervir d'un pareil argument pour cenſurer l'éducation religieuſe, on pourroit, avec autant de motifs, conteſter la ſalubrité du lait maternel, en alléguant que la plupart des malades & des mourans ont reçu cette nourriture. Il ne faut jamais confondre une circonſtance commune, ni même une condition univerſelle, avec une cauſe générale ; ce ſont deux idées abſolument diſtinctes.

Il eſt d'autres objections qui méritent également d'être approfondies ; mais elles

ſe trouveront placées, avec plus d'ordre, après le Chapitre où je vais examiner, ſous divers rapports, l'influence des opinions religieuſes ſur notre bonheur. L'on a vu, & l'on appercevra davantage encore, dans la ſuite de cet Ouvrage, que je ne cherche point à échapper aux difficultés : car, avant d'avoir réſolu de défendre, ſelon mes forces, une cauſe que je voudrois rendre ſi chère aux hommes, j'en ai étudié ſoigneuſement les moyens ; & c'eſt après m'être affermi contre les ſyſtêmes oppoſés à mes ſentimens, que je redoute moins de développer les motifs qui leur ſervent d'appui.



CHAPITRE V.

Influence des idées religieuses sur le bonheur.

QUAND on a montré l'étroite liaison de la morale avec les opinions religieuses, on a déjà fait connoître un des principaux rapports de ces mêmes opinions avec la félicité publique, puisque le repos & la tranquillité intérieure des sociétés dépendent essentiellement du maintien de l'ordre civil & de l'observation exacte des loix de la justice. Mais la grande partie du bonheur dont les hommes sont susceptibles, n'a point été mise en communauté : ainsi, la religion ne seroit bienfaisante envers eux qu'imparfaitement, si elle étoit étrangère à leurs sentimens intimes, & si elle ne leur étoit d'aucun service, dans ce combat secret d'affections de tout genre, qui agitent leur ame, & qui préoccupent leurs pensées. Il s'en faut bien qu'on puisse faire ce reproche

aux opinions religieuſes ; & ce qui les élève véritablement au-deſſus de toute eſpèce de doctrine & de légiſlation, c'eſt qu'elles influent également ſur l'homme & ſur la ſociété, ſur la félicité publique & ſur le bonheur des particuliers. Nous devons examiner cette vérité ; mais pour le faire avec un peu de philoſophie, il faut néceſſairement conſidérer de près notre nature morale, & remonter pour un moment aux premières cauſes des jouiſſances ou des anxiétés de notre eſprit.

L'homme, dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, & auſſi-tôt que ſes facultés intellectuelles ſe développent, porte ſes regards en avant, & vit dans l'avenir ; il n'appartient au préſent, que par les plaiſirs ou les douleurs phyſiques ; mais dans les longs intervalles qui exiſtent entre la ſuſpenſion & le renouvellement de ces ſortes de ſenſations, c'eſt par la prévoyance & par la mémoire, qu'il eſt heureux ou malheureux ; & ſes ſouvenirs même ne l'intéreſſent, qu'en raiſon des rapports qu'il

apperçoit entre l'avenir & le paſſé. Sans doute, l'influence de l'avenir ſur toutes nos affections morales, échappe le plus ſouvent à notre attention; &, pour citer quelques exemples de cette vérité, nous croyons n'être heureux que par le préſent, lorſque nous recevons des éloges, lorſque nous obtenons des marques de conſidération, lorſque nous apprenons la nouvelle de quelque augmentation ſubite dans notre fortune, & lorſqu'en prenant part à la converſation, ou en nous occupant dans notre cabinet, nous ſommes contens du jeu de notre imagination & des découvertes de notre eſprit. Toutes ces jouiſſances & beaucoup d'autres ſemblables, nous les appellons le bonheur préſent; cependant, il n'en eſt aucune qui ne doive ſa valeur & ſa réalité à la ſeule idée de l'avenir. En effet, les égards, les reſpects, la louange, les triomphes de l'amour-propre, les avant-coureurs de la gloire, & la gloire elle-même, ſont des biens que l'éducation & l'habitude nous ont rendus précieux, en nous montrant

toujours par-delà quelque autre avantage, dont ces premiers biens n'étoient que le ſymbole. Souvent encore, le dernier objet de notre ambition n'eſt lui-même qu'une jouiſſance d'opinion, & l'image confuſe de quelque poſſeſſion plus réelle. Par-tout on voit le vague ſur le vague, entraîner notre imagination; par-tout on voit les biens à venir, ou le but immédiat de notre penſée, ou le motif obſcur du prix que nous mettons aux diverſes ſatisfactions, dont notre bonheur préſent ſe compoſe. Ainſi, ſoit indirectement, & preſque à notre inſçu, ſoit d'une manière ſenſible à nos propres yeux, tout eſt en lointain, tout eſt en perſpective dans notre exiſtence morale; & c'eſt par cette raiſon que, toujours abuſés, nous ne ſommes preſque jamais parfaitement détrompés. Aſſervis par une longue habitude, c'eſt en vain que nous voudrions ſéparer des biens d'opinion, l'atmoſphère d'eſpérances qui les environne, & dont nous avons été ſéduits toute la vie.

Il eſt peu de parties du ſyſtême moral, qui ne puiſſe s'accorder avec cette manière d'expliquer la principale cauſe de nos plaiſirs & de nos peines. Je ſuis bien loin, cependant, de vouloir faire dépendre du même principe, les ſentimens qui uniſſent les hommes par le charme de l'amitié, & qui influent d'une manière ſi eſſentielle ſur leur bonheur. Tout eſt réel dans ces affections, puiſqu'elles ſont une ſimple aſſociation de nous aux autres, & des autres à nous, & que, ſous ce rapport, on peut les conſidérer comme une ſorte de prolongation de notre propre exiſtence : mais ce partage intime & des biens & des maux de la vie, n'en dénature point l'eſſence. L'amitié double nos jouiſſances & nos conſolations, & c'eſt par l'étroite confédération de deux ames, qui ſympatiſent enſemble, qu'on s'affermit contre tous les événemens ; mais c'eſt toujours avec les mêmes paſſions qu'il faut combattre : ainſi, ſoit que nous reſtions iſolés, ſoit que nous vivions dans autrui, l'avenir conſerve ſur nous ſon empire.

Si telle eſt, cependant, notre nature morale, que l'objet de nos vœux ſoit toujours à quelque diſtance; ſi notre penſée eſt ſemblable au cours de ces vagues, qu'un mouvement en avant agite ſans ceſſe; ſi nos jouiſſances préſentes ont une liaiſon ſecrète avec ces biens d'opinion, dont le dernier terme eſt encore une ombre fugitive; enfin, ſi tout eſt avenir dans le ſort de l'homme; avec quel intérêt, avec quel amour, avec quel reſpect, ne devons-nous pas conſidérer ce beau ſyſtême d'eſpérance, dont les opinions religieuſes ſont le majeſtueux fondement! Quel encouragement elles nous préſentent! Quel but à la fin de tous les autres! Quelle grande & précieuſe idée, par ſon rapport avec le ſentiment le plus général & le plus intime, le deſir de prolonger ſon exiſtence! Ce que l'homme redoute le plus, c'eſt l'image d'un anéantiſſement éternel; la deſtruction abſolue de toutes les facultés qui compoſent ſon être, eſt pour lui l'écroulement de l'univers entier; & il a beſoin de chercher

un refuge contre cette accablante penſée.

Sans doute, c'eſt ſelon la nature, c'eſt ſelon le degré de force des opinions religieuſes, que l'homme ſaiſit avec plus ou moins de confiance les eſpérances qu'elles donnent, & les récompenſes qu'elles promettent; mais l'obſcurité, le doute, l'incertitude ont une action puiſſante, toutes les fois que le ſouverain bonheur en eſt l'objet; car, dans les affaires même de la vie, la grandeur du prix, offert à notre ambition, excite encore plus notre ardeur, que la probabilité du ſuccès. Mais, où ſe prendre, où attacher la plus légère eſpérance, ſi l'idée même d'un Dieu, ce premier appui des opinions religieuſes, étoit jamais détruite; ſi, dès l'enfance de l'homme, on ne préſentoit à ſa réflexion, que des conſidérations mondaines, auſſi paſſagères que lui; & ſi, en le rabaiſſant de bonne heure à ſes propres yeux, on s'appliquoit à étouffer le ſentiment intérieur, qui l'avertit de la ſpiritualité de ſon ame? Découragé de cette manière, par les premiers principes de ſon

éducation, ralenti dans tous les mouvemens qui portent en avant ſa penſée, ſes regards ſe tourneroient ſouvent en arrière; le paſſé lui rappellant une perte irréparable, captiveroit trop ſon attention; & ſon eſprit, au milieu des temps, ne ſeroit plus dans l'équilibre néceſſaire, pour jouir du moment préſent; enfin, ce moment, qui n'eſt, en réalité, qu'une fraction imperceptible, ne paroîtroit preſque rien à nos yeux, s'il n'étoit pas uni, dans notre penſée, au nombre inconnu des jours & des années qui ſont devant nous. C'eſt donc parce qu'il n'y a rien de limité dans les idées de bonheur & de durée, dont les opinions religieuſes nous pénètrent, que notre imagination n'eſt jamais forcée de ſe replier ſur elle-même, & qu'elle ſe perd d'une manière inſenſible dans l'immenſité de l'avenir.

Qu'en ſuivant le cours d'un fleuve, un vaſte horiſon ſe préſente à notre vue, nous n'arrêtons point nos regards ſur les bords ſablonneux des rives que nous côtoyons: mais ſi, changeant de ſite, ou à la chûte du jour,

cet horiſon ſe reſſerre, notre attention commence à ſe fixer ſur les plages arides qui ſont près de nous, & c'eſt alors ſeulement que nous remarquons toute leur ſéchereſſe & leur ſtérilité. Il en eſt de même de la carrière de la vie. Que les grandes idées de l'infini élèvent nos penſées & nos eſpérances, nous ſommes moins affectés des peines & des ennuis qui ſont ſemés ſur notre paſſage; mais ſi, en changeant de principes, une ténébreuſe philoſophie venoit obſcurcir notre perſpective, notre attention ſe rameneroit toute entière ſur les objets qui nous environnent, & nous découvririons alors trop diſtinctement le vuide & l'illuſion des ſatisfactions, dont notre nature morale eſt ſuſceptible.

Reconnoiſſons donc tout ce que nous devons de bonheur à ces opinions religieuſes & ſenſibles, qui, en nous attirant ſans ceſſe vers l'avenir, ſemblent vouloir ſauver de l'inſtant préſent, la partie la plus pure de nous-mêmes; elles ſont, ſans que nous l'appercevions, l'enchantement du monde moral;

moral; &, s'il étoit possible que, par de froids raisonnemens, on parvînt à les détruire, une triste mélancolie s'allieroit à la plupart de nos pensées, & il sembleroit qu'un linceul funèbre auroit pris la place de ce voile transparent, à travers lequel s'embellit à nos yeux le spectacle de la vie. Sans doute, il y auroit encore quelque charme dans ces jours de la jeunesse, où les plaisirs des sens se pressent davantage, & remplissent, à eux seuls, un si grand espace : mais, quand les passions sont tempérées par l'âge ou par l'habitude; quand les forces sont abattues par la vieillesse, ou attaquées à l'avance par les maladies; enfin, lorsque le temps est arrivé, où les hommes sont contraints de chercher, dans les sensations morales, le principal aliment de leur bonheur; que deviendroient-ils, si l'on dissipoit d'autour d'eux, ces opinions & ces espérances qui, tantôt les encouragent & tantôt les consolent, & si l'on affoiblissoit ainsi cette imagination active, qui vivifie tous les objets auxquels la prévoyance peut atteindre?

Qu'on réfléchiſſe donc avec attention ſur les diverſes conſéquences, qui ſeroient la ſuite funeſte de l'anéantiſſement des opinions religieuſes : ce n'eſt pas une ſeule idée, une ſeule perſpective, que les hommes perdroient ; ce ſeroit encore l'intérêt & le charme de tous les deſirs & de toutes les ambitions. Il n'y a rien d'indifférent, lorſque nos actions & nos deſſeins peuvent s'allier, de quelque manière, à un devoir ; il n'y a rien d'indifférent, lorſque l'exercice & la perfection de nos facultés paroiſſent le commencement d'une exiſtence, dont le dernier terme nous eſt inconnu : mais, quand ce terme s'offriroit de toutes parts à notre vue ; quand nous y toucherions à tout moment ; quelle force d'illuſion pourroit ſuffire, pour ſe défendre d'un triſte découragement ? Etroitement circonſcrits dans l'eſpace de la vie, ſa limite ſeroit tellement préſente à notre eſprit, qu'à chaque entrepriſe, à chaque penſée, à chaque ſentiment peut-être, nous ſerions tentés d'examiner qu'eſt-ce

qui peut valoir de notre part une recherche assidue ; qu'est-ce qui peut mériter la peine que nous nous en occupions avec obstination. Oui, la gloire elle-même, que l'on nomme immortelle, ne nous entraîneroit plus de la même manière, si nous avions la conviction intime qu'elle ne peut germer, s'élever, subsister, que dans des espaces & des temps à jamais étrangers à notre imagination même. Il faut, pour ainsi dire, que le vague de l'avenir soit encore de notre patrie, afin que nous puissions ressentir cet amour inquiet d'une longue célébrité, & ce mouvement ardent vers les grandes choses qui en est l'effet salutaire.

On se trompe donc, je le pense, lorsqu'on accuse les opinions religieuses de nous dégoûter nécessairement des affaires & des plaisirs du monde : ce sont, au contraire, ces opinions : ce sont les idées d'infini, qu'elles présentent à notre esprit, qui servent à soutenir l'enchaînement ingénieux d'espérances & de devoirs, dont

notre bonheur moral, ſur la terre, eſt artiſtement composé.

Les opinions religieuſes ſont parfaitement aſſorties à notre nature, & elles ſe lient également à nos foibleſſes & à nos perfections; elles viennent nous ſecourir, & dans nos peines réelles, & dans celles que l'abus de notre prévoyance nous ſuſcite. Mais il eſt temps de le dire, c'eſt ſur-tout avec ce que nous avons de grand & d'élevé qu'elles ſympatiſent: oui, ſi les hommes ſont animés par de hautes penſées; s'ils reſpectent cette intelligence dont ils ſont ornés; s'ils prennent intérêt à la dignité de leur nature, ils iront, avec tranſport, au-devant de l'idée religieuſe qui ennoblit leurs facultés, qui entretient le courage de leur eſprit, & qui les unit, par le ſentiment, à celui dont la puiſſance étonne leur entendement. C'eſt alors que, ſe conſidérant comme une émanation de l'Être infini, le premier commencement de toutes choſes, ils ne ſe laiſſeront point entraîner par une philoſophie, dont les triſtes

leçons tendent à nous perſuader que la raiſon, l'eſprit, la liberté, toute cette eſſence ſpirituelle de nous-mêmes, eſt le ſimple réſultat d'une combinaiſon fortuite, & d'une harmonie ſans intelligence.

On n'a peut-être jamais obſervé, d'une manière aſſez particulière, tous les genres de bonheur qui ſeroient détruits, ou du moins ſenſiblement affoiblis, ſi l'on parvenoit à propager cette décourageante doctrine.

Que deviendroit d'abord le plus beau, le plus noble d'entre tous les ſentimens des hommes, celui de l'admiration, ſi le ſpectacle de l'univers, loin de nous ramener à l'idée d'un Être ſuprême, ne nous retraçoit qu'une vaſte exiſtence, mais ſans deſſein, ſans cauſe & ſans deſtination, & ſi l'étonnement de notre eſprit n'étoit lui-même qu'un des accidens ſpontanés d'une aveugle matière ?

Que deviendroit le plaiſir que nous trouvons dans le développement, l'exercice & le progrès de nos facultés, ſi cette

intelligence, dont nous aimons à nous glorifier, n'étoit qu'un jet du hasard; si chacune de nos idées n'étoit qu'une simple obéissance aux loix éternelles du mouvement; si notre liberté n'étoit qu'une fiction, & si nous n'avions, pour ainsi dire, aucune possession de nous-mêmes?

Que deviendroit encore cet actif sentiment de curiosité, dont le charme nous excite à observer sans cesse les prodiges dont nous sommes environnés, & qui nous inspire en même temps le desir de pénétrer de quelque manière dans le mystère de notre existence & dans le secret de notre origine? Certes, il nous importeroit peu d'étudier la marche de la nature, si cette science ne devoit nous apprendre que les détails affligeans de notre mécanique esclavage: un prisonnier peut-il se plaire à dessiner la forme de ses fers, ou à compter les anneaux de ses chaînes?

Mais que le monde est beau, quand il se présente à nous comme le résultat d'une seule & grande pensée, & quand

nous trouvons par-tout l'empreinte d'une intelligence éternelle ! Et qu'il eſt doux alors de vivre d'étonnement & d'admiration !

Mais que les dons de l'eſprit ſont un ſujet de gloire, quand l'homme peut les conſidérer comme une participation à une nature ſublime, dont Dieu ſeul eſt le parfait modèle ! Et qu'il eſt doux alors de céder à l'ambition, de s'élever encore davantage, en exerçant ſa penſée, & en perfectionnant toutes ſes facultés !

Enfin, que l'obſervation de la nature a de charmes, lorſqu'à chaque découverte nouvelle, l'on croit faire un pas de plus vers la connoiſſance de cette haute ſageſſe qui a réglé l'univers, & qui en maintient l'harmonie ! C'eſt alors, & alors ſeulement, que l'étude eſt d'un intérêt véritable, & que le progrès des lumières devient un accroiſſement de bonheur. Oui, ſous l'empire du matérialiſme, tout eſt languiſſant dans notre curioſité, tout eſt inſtinct dans notre admiration, tout eſt fictif dans le ſentiment que nous

avons de nous-mêmes : mais, avec l'idée d'un Dieu, tout eſt vivant, tout eſt raiſonné, tout eſt véritable ; enfin, cette idée heureuſe & féconde paroît auſſi néceſſaire à la nature morale de l'homme, que le feu l'eſt aux plantes & à toutes les végétations de la terre.

On trouvera peut-être, qu'en examinant l'influence des idées religieuſes ſur le bonheur, j'ai arrêté l'attention ſur pluſieurs conſidérations, qui ne ſont pas d'une égale importance pour tous les hommes ; il en eſt quelques-unes, en effet, plus particuliérement adaptées à cette partie de la ſociété, dont l'eſprit eſt perfectionné par l'éducation : mais il s'en faut bien que je veuille diſtraire un moment mes regards de la claſſe nombreuſe des habitans de la terre, dont le bonheur & le malheur tiennent à des idées ſimples & proportionnées à l'étendue bornée de ſes intérêts & de ſes penſées.

Les hommes qui ſemblent avoir un beſoin

plus inſtant & plus continuel de l'aſſiſtance des idées religieuſes, ce ſont ceux que l'infortune de leurs parens laiſſent au milieu de nous, dépourvus de toute eſpèce de propriétés, & privés encore des reſſources qui dépendent de l'inſtruction. Cette claſſe d'hommes, condamnée à des travaux groſſiers, eſt comme reſſerrée dans les ſentiers d'une vie pénible & monotone, où chaque jour reſſemble à la veille, où nulle attente confuſe, où nulle illuſion flatteuſe ne peut les diſtraire : ils ſavent qu'il y a un mur de ſéparation entre eux & la fortune ; & s'ils portent leurs regards dans l'avenir, ils ne découvrent que l'état miſérable où les réduira quelque infirmité ; ils n'apperçoivent que la déplorable ſituation où ils ſeront expoſés par le cruel abandon qui accompagnera leur vieilleſſe. Avec quel tranſport, dans cette poſition, ne doivent-ils pas ſaiſir la douce eſpérance que les opinions religieuſes leur préſentent ! Avec quelle ſatisfaction ne doivent-ils pas apprendre, qu'après ce paſſage de la vie, où tant de

diſproportions les accablent, il y aura un temps de rapprochement & d'égalité ! Qu'ils feroient à plaindre, s'ils devoient renoncer à un ſentiment qui ſe transforme encore, pour eux, dans une idée générale, la ſeule qu'ils puiſſent concevoir avec facilité & appliquer avec convenance, la ſeule enfin, dont ils font uſage dans tous les événemens & dans toutes les circonſtances ! Dieu le veut, ſe diſent-ils à eux-mêmes, & cette première penſée entretient leur réſignation : Dieu vous récompenſera, Dieu vous le rendra, diſent-ils aux autres, quand ils en reçoivent des bienfaits ; & ces paroles leur rappellent que le Dieu des riches & des puiſſans eſt auſſi le leur, & que loin d'être indifférent à leur ſort, il daigne ſe charger de leur reconnoiſſance. Combien d'autres expreſſions populaires ramènent ſans ceſſe aux mêmes ſentimens de confiance & de conſolation ! Ce ſont ces rapports continuels du pauvre avec la divinité, qui le relèvent à ſes propres yeux, qui l'empêchent de ſuccomber entiérement

ſous le poids des mépris dont on l'accable, & qui lui donnent quelquefois le courage de réſiſter à l'orgueil des ſuperbes. Ah! quels effets plus grands pourroient être produits par une idée plus ſimple! Auſſi, entre les divers caractères dont les opinions religieuſes ſont revêtues, je leur remarque ſurtout celui-ci, qui ſemble plus particuliérement le ſceau d'une main divine; c'eſt que l'avantage moral dont elles ſont la ſource, ſemblable aux grands bienfaits de la nature phyſique, appartient également à tous les hommes; & comme le ſoleil, dans la diſtribution de ſes rayons, n'obſerve, ni les rangs, ni la fortune, de même ces idées conſolantes, qui tiennent à la conception d'un Être ſuprême, & à toutes les eſpérances qui s'y réuniſſent, deviennent la propriété du pauvre comme du riche, du foible comme du puiſſant, & l'on en peut jouir ſous l'humble toit d'une chaumière, comme au milieu des palais élevés par l'orgueil ou la magnificence. Ce ſont les loix civiles qui accroiſſent, ou qui conſacrent

l'inégalité de tous les partages, & ce ſont les idées religieuſes qui adouciſſent l'amertume de cette dure diſproportion.

On ne pourroit ſe défendre d'une juſte compaſſion, ſi, en conſidérant attentivement le ſort du plus grand nombre des hommes, on les ſuppoſoit tout-à-coup privés de la ſeule penſée qui entretient leur courage; ils n'auroient plus un Dieu pour confident de leurs peines; ils n'iroient plus, aux pieds de ſes autels, chercher un ſentiment de paix & de tranquillité; ils n'auroient plus de motifs pour élever leurs regards vers le Ciel, & leurs yeux inclinés ſe fixeroient, pour toujours, ſur cette terre de douleur, de mort & d'éternel ſilence. Alors, le déſeſpoir étoufferoit juſqu'à leurs gémiſſemens; alors toutes leurs réflexions ſe retournant, pour ainſi dire, contre eux-mêmes, ne ſerviroient plus qu'à les déchirer; alors ces larmes, qu'ils ſe plaiſent à répandre, & qui ſont attirées par la douce perſuaſion qu'il exiſte quelque part une commiſération & une bonté; ces larmes

consolatrices ne couleroient plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà & là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux, que le temps a blanchis; leur front, que la guerre a cicatrisé; ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect : mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever & joindre, avec effort, leurs mains défaillantes, pour invoquer le Dieu de l'univers, & celui de leur cœur & de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, & leurs douleurs présentes, & leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein, & emporter dans leur ame un sentiment de tranquillité & d'espérance ! Ah ! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde; leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, & la mort observe eurs pas :

mais cette fin inévitable, dont la ſeule image vous effraie, ils la voient venir ſans alarme; ils ſe ſont approchés, par le ſentiment, de celui qui eſt bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé ſans conſolation. Venez contempler ce ſpectacle, vous qui mépriſez les opinions religieuſes, & qui vous dites ſupérieurs en lumières; venez, & voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue ſcience : ah! changez donc le ſort des hommes, & donnez-leur à tous, ſi vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou reſpectez un ſentiment qui leur ſert à repouſſer les injures de la fortune; &, puiſque la politique des tyrans n'a jamais eſſayé de le détruire, puiſque leur pouvoir ne feroit pas aſſez grand pour réuſſir dans cette farouche entrepriſe, vous, que la nature a mieux doués, ne ſoyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou ſi, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades & aux indigens, la ſeule idée de bonheur à

laquelle ils peuvent ſe prendre, parcourez auſſi ces priſons & ces ſouterrains, où des malheureux ſe débattent dans leurs fers, & fermez, de vos propres mains, la ſeule ouverture qui laiſſe arriver juſques à eux quelques rayons de lumière.

Ce n'eſt pas cependant une ſeule claſſe de la ſociété, qui tire une habituelle aſſiſtance des idées & des opinions religieuſes; c'eſt encore tous ceux qui ont à ſe plaindre des abus de l'autorité, des injuſtices du public, & des diverſes contrariétés de leur deſtinée; c'eſt l'homme innocent que l'on condamne; c'eſt l'homme vertueux que l'on calomnie; c'eſt l'homme foible une fois, & que l'on blâme avec trop de rigueur; c'eſt tous ceux enfin, qui, ſûrs de la pureté de leur conſcience, recherchent pardeſſus tout un témoin intime de leurs intentions, & un juge éclairé de leur conduite.

L'homme d'un caractère élevé, & doué d'un cœur acceſſible à diverſes impreſſions, éprouve auſſi le beſoin de ſe former l'image

d'un Être inconnu, auquel il puiſſe unir toutes les idées de perfection dont ſon imagination eſt remplie; c'eſt-là qu'il tranſporte les divers ſentimens, dont il n'a point d'uſage, au milieu de la corruption qui l'environne; c'eſt-là qu'il peut retrouver un ſujet inépuiſable d'étonnement & d'admiration; c'eſt-là qu'il peut renouveller & purifier ſes penſées, quand ſes regards ſont fatigués du ſpectacle des vices de la terre, & du retour habituel de nos mêmes paſſions. Enfin, à chaque inſtant l'heureuſe idée d'un Dieu adoucit, embellit ſur nos pas le chemin de la vie; c'eſt par elle que nous nous aſſocions avec délices à toutes les beautés de la nature; c'eſt par elle que tout ce qui vit, tout ce qui ſe meut, entre en communication avec nous: oui, le bruit des vents, le murmure des eaux, l'agitation paiſible des plantes, tout nous ſert d'entretien, tout attendrit notre ame, pourvu que nos penſées puiſſent s'élever à une cauſe univerſelle, pourvu que nous découvrions par-tout l'ouvrage de celui que nous aimons, pourvu que nous puiſſions diſtinguer les

veſtiges

veſtiges de ſa marche & les traces de ſes intentions, pourvu que nous croyions aſſiſter au ſpectacle de ſa puiſſance, & aux magnificences de ſa bonté.

Mais c'eſt principalement ſur les jouiſſances de l'amitié, que la piété répand un nouveau charme; les bornes, les limites ne peuvent s'accorder avec le ſentiment; infini comme la penſée, il ne pourroit ſubſiſter, il ne pourroit du moins ſe défendre d'une continuelle inquiétude, ſi des opinions bienfaiſantes agrandiſſant pour nous l'avenir, ne nous permettoient pas de conſidérer ſans épouvante, la révolution des années & la courſe rapide du temps: auſſi, quand la mélancolie nous livre à une douce émotion, quand elle ſe change pour nous en plaiſir, c'eſt qu'aux momens où nous nous trouvons ſéparés des objets de notre affection, une méditation ſolitaire les replace au-devant de nous, à l'aide des idées générales de bonheur, qui, plus ou moins confuſément, terminent au loin notre vue. Ah! que vous avez ſur-tout beſoin de ces précieuſes opi-

M

nions, vous qui, timides au milieu du monde, ou découragés par le malheur, vous trouvez comme isolés sur la terre, parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes! il vous faut un ami, & vous ne voyez par-tout que des associés de fortune: il vous faut un consolateur, & vous ne voyez que des ambitieux, étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance: il vous faut au moins un confident sensible, & le mouvement de la société disperse toutes les affections, & atténue tous les intérêts: enfin, quand vous l'avez, cet ami, ce confident, ce consolateur; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union; quand vous vivez dans un fils, dans un époux, dans une femme chérie, quelle autre idée que celle d'un Dieu, peut venir à votre secours, lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée? Ah! qu'en de pareils instans on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité & de durée! Qu'on aime

alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolation, qui s'allient si parfaitement avec les desirs & les besoins de notre ame! Quelle effrayante association que celle du néant éternel & de l'amour! Comment unir à ce doux partage d'intérêts & de pensées, à ce charme de tous les jours & de tous les instans, à cette vie enfin la plus forte de toutes; comment unir à tant d'existence & de bonheur, la persuasion intime & l'image habituelle d'une mort sans espoir, & d'une destruction sans retour? Comment offrir seulement l'idée de l'oubli à ces ames aimantes, qui ont placé tout leur amour-propre & toute leur ambition dans l'objet de leur estime & de leur tendresse, & qui, après avoir renoncé à elles-mêmes, se sont comme déposées en entier dans un autre sein, pour y subsister du même souffle de vie & de la même destinée? Enfin, près du tombeau que peut-être elles arroseront un jour de leurs larmes, comment leur prononcer ces mots accablans, ces mots terribles, *pour jamais*, *pour toujours!* O

abyme des abymes & pour l'esprit & pour le sentiment; qu'un nuage bienfaisant vienne couvrir du moins vos sombres profondeurs, s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayans qui vous environnent! Les larmes, les regrets, ont encore quelque douceur, quand on les donne à une ombre chérie, quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu, & quand ce nom vous paroît comme le ralliement de toute la nature : mais si, dans l'univers, tout étoit sourd à votre voix; si nul retentissement ne faisoit entendre vos plaintes; si d'éternelles ombres avoient fait disparoître l'objet de votre amour, & si elles s'avançoient pour vous entraîner dans la même nuit; si le plus malheureux, celui qui tient encore en ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union & de félicité que la mort a rompue, ne pouvoit plus la rattacher en espérance; si, rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie, il ne pouvoit plus dire : elle est en quelque lieu; s'il ne pouvoit plus dire :

ſon cœur qui ſut aimer, ſon ame pure & céleſte m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet Être inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant; & ſi, au lieu d'une ſi précieuſe penſée, il falloit, ſans aucun doute, ſans aucune incertitude, conſidérer la terre comme un ſépulcre à jamais fermé.... Mon cœur ſuccombe, & je ne ſaurois continuer; il n'eſt point de force, il n'eſt point de ſoutien contre de ſemblables images; c'eſt la nature entière qui ſemble ſe disjoindre, c'eſt l'univers qui paroît ſe diſſoudre & vous accabler de ſes débris. O ſource de tant d'eſpérances, ſublime idée d'un Dieu! n'abandonnez pas l'homme ſenſible; vous êtes tout ſon courage, vous êtes ſon avenir, vous êtes ſa vie; ne l'abandonnez point, & défendez-le ſur-tout de l'aſcendant d'une aride & funeſte philoſophie, qui viendroit affliger ſon cœur en feignant de le ſecourir. Eh bien, je fais un effort, & je m'adreſſe à vous, qui vous dites éclairés par une nouvelle ſageſſe. Je ſuis accablé de la plus profonde douleur;

un père, une mère, qui faisoient mon appui, qui me guidoient par leurs conseils, qui m'environnoient de leur tendresse, ces parens tutélaires viennent de m'être enlevés; un fils, une fille, l'un & l'autre ma gloire & ma consolation, ont été moissonnés près de moi; une épouse, une compagne fidelle, dont toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentimens, tous les regards alimentoient ma vie, s'est évanouie dans mes bras; il me reste un moment de force, je viens à vous, philosophes; que me direz-vous? « Cherche des distractions, porte ailleurs » tes pensées; un abyme sans fin te sépare » à jamais des objets de ta tendresse; & ces » souvenirs, ces regrets, qui te pénètrent » de douleur, ne sont qu'une forme de vé» gétation, un dernier jeu d'une matière or» ganique ». Ah! vous avez aimé, & vous pouvez prononcer tranquillement ces impitoyables paroles! Eloignez de moi vos secours, je les redoute plus que mes peines. Et toi, fille du Ciel, aimable & douce religion, que me diras-tu? « Espère, espère; un

» Dieu t'a tout donné, te peut encore tout » rendre ». Ah! quelle différence entre ces deux langages! Que l'un nous avilit, que l'autre nous élève! Que l'un offenſe avec dureté nos ſentimens les plus chers; que l'autre s'allie avec douceur à toutes les idées dont nous avons compoſé notre bonheur! C'eſt aux hommes à choiſir entre leurs divers guides; ou plutôt c'eſt à eux à juger s'ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, & la mort que la vie; c'eſt à eux à voir s'ils préfèrent les vents deſſéchans à la roſée bienfaiſante, les glaces de l'hiver au charme du printemps, & la pierre inſenſible aux dons les plus brillans de la nature animée.

Je le dirai: le monde, ſans l'idée d'un Dieu, ne ſeroit plus qu'un déſert, embelli par quelques preſtiges; & l'homme déſenchanté par les lumières de la raiſon, ne trouveroit par-tout que des ſujets de triſteſſe. Je les ai vu, ces vaines grandeurs, ces ſonges de l'ambition, ces ſéductions de la gloire; & dans les plus beaux jours de mes illuſions, mon cœur s'eſt toujours retiré

vers une idée plus grande, vers une conſolation plus réelle ; j'ai éprouvé que le ſentiment de l'exiſtence d'un Être ſuprême s'appliquoit avec charme à toutes les circonſtances de la vie ; j'ai trouvé que ce ſentiment pouvoit ſeul inſpirer aux hommes une véritable dignité : car c'eſt peu de choſe que tout ce qui eſt purement perſonnel, que tout ce qui range les uns à quelques lignes au-deſſus des autres ; il faut, pour avoir quelque droit à s'enorgueillir, élever avec ſoi la nature humaine ; il faut la placer en regard de cette ſublime intelligence, qui ſemble l'avoir honorée de quelques-uns de ſes attributs ; c'eſt alors qu'on apperçoit à peine toutes ces petites diſtinctions qui s'attachent à notre ſuperficie, & ſur leſquelles la vanité exerce ſon empire ; c'eſt alors qu'on laiſſe à cette reine du monde ſes hochets & ſes prétentions, & qu'on cherche ailleurs une autre fortune ; & c'eſt alors auſſi que les vertus, les hauts ſentimens, les grandes penſées, paroiſſent la ſeule gloire dont l'homme doive être jaloux.

CHAPITRE VI.

Continuation du Chapitre précédent. Influence de la vertu ſur le bonheur.

CE n'eſt point aſſez d'avoir montré que les opinions religieuſes, ſi néceſſaires aux ames ſenſibles, ſympatiſent parfaitement avec la nature morale de l'homme ; il faut encore faire connoître que l'exercice habituel de la vertu, ce devoir commandé par-tout au nom d'un Dieu, n'eſt pas en oppoſition avec le bonheur ; &, après m'être arrêté ſur une vérité ſi importante, je prouverai qu'elle ne contrarie point ce qu'on a dit dans le premier Chapitre de cet Ouvrage, ſur l'impoſſibilité de lier les hommes à l'ordre public par le ſeul motif de leur intérêt perſonnel.

On ne peut le diſſimuler, la vertu nous oblige ſouvent à triompher de nos goûts, & à lutter, avec courage, contre les efforts de nos paſſions ; mais ſi de pareils combats,

& la victoire qui les accompagne, nous conduisoient à des satisfactions plus sûres & plus durables que celles dont le vice & ses foiblesses nous présentent l'image ; ce seroit mal juger des loix de la morale, que d'y réunir sans cesse l'idée d'une privation & d'un sacrifice.

On ne peut fixer son attention sur les divers objets d'ambition qui occupent la pensée de l'homme, sans reconnoître distinctement que, s'il s'abandonnoit sans mesure & sans contrainte à tous ses desirs, il s'éloigneroit le plus souvent de cet état de bonheur qui forme l'objet de ses vœux. Aucun des biens semés çà & là, sur notre route, ne peuvent remplir l'espace de la vie. Sont-ce les plaisirs des sens qui nous captivent? Leur durée est fixée par notre foiblesse, & nous ne saurions franchir les limites immuables apposées par la nature. Sont-ce les biens d'opinion que nous recherchons, tels que les honneurs & la louange, ou l'éclat extérieur que la fortune donne? Nous appercevons bien vîte qu'après les avoir

obtenus, leur charme ſe diſſipe ; ils reſſemblent au Prothée de la Fable, qui ne paroiſſoit un Dieu que dans l'éloignement. Les hommes ont donc plus beſoin qu'on ne penſe, d'un intérêt indépendant de leurs ſens & de leur imagination ; & cet intérêt, nous le trouvons dans les devoirs que la morale nous enſeigne, & dont elle nous fait une loi.

C'eſt à tous les inſtans, c'eſt dans tous les états, c'eſt dans toutes les circonſtances, que nous avons à choiſir entre le bien & le mal : ainſi, la vertu peut être ſans ceſſe agiſſante, & l'on en trouve l'application juſques dans les relations de la vie les plus indifférentes en apparence, parce qu'elle jouit ſeule du précieux avantage de rapporter les plus petites choſes à une grande idée, & que ſeule auſſi, elle peut être encouragée, ſans ceſſe, par ce ſentiment de la conſcience, qui, en accompagnant toutes nos actions & toutes nos penſées, ſemble augmenter notre exiſtence, & nous procure des ſatisfactions ignorées de tous

ceux qui ne respectent, ni ne connoissent aucune sorte de principes.

Le goût des plaisirs, les desirs de la vanité, les vœux de l'ambition, sont autant de passions qui s'éteindroient en peu de temps, si elles n'étoient pas entretenues par ce mouvement continuel de la société, qui amène de nouvelles scènes, & déploie, à chaque instant, quelques changemens de décoration. La vertu, satisfaite de sa perspective, n'a besoin que d'une succession des mêmes sentimens; ses routes sont variées, mais son but ne change jamais.

On ne peut chercher ses jouissances dans les biens de l'opinion, sans admettre les autres à la législation de son bonheur; & il en résulte une discorde, qui laisse l'homme en proie à toutes sortes d'agitations. La vertu n'associe personne à ses conseils: elle peut juger par elle-même de tout ce qui est bon; &, sous ce rapport, on doit considérer l'homme vertueux, comme le plus indépendant de tous les êtres, puisque c'est de lui seul qu'il reçoit des commandemens,

& qu'il attend une approbation. Oui, l'homme obſcur, ignoré, qui fait le bien en ſecret, eſt plus maître de ſa deſtinée, que ne ſauroit jamais l'être celui qui ſemble comblé de toutes les faveurs de la fortune, & qui a beſoin ſouvent, pour en jouir, que la mode & des conventions paſſagères viennent déterminer ſes goûts, & donner des loix à ſes vanités.

Les petites paſſions du monde, pour eſſayer de nous rendre heureux, nous mènent d'illuſions en illuſions ; & le dernier terme paroît toujours à quelque diſtance. La vertu, bien différente, a ſa récompenſe près d'elle : car, ce n'eſt pas dans l'événement, ce n'eſt pas dans un ſuccès incertain qu'elle place nos contentemens ; c'eſt dans notre réſolution même, c'eſt dans le calme qui l'accompagne, c'eſt dans le ſentiment intérieur qui la précède. Les ſouvenirs encore compoſent une des principales ſatisfactions de la vertu ; au lieu qu'ils ſont la douleur des vanités mondaines, parce qu'ils repréſentent ce qui n'eſt plus, & que pour la plupart des paſ-

ſions, le paſſé n'eſt qu'une ombre ténébreuſe, d'où ſortent de temps à autre les remords & les regrets.

Les intervalles qui ſéparent les divers élans des grandes paſſions, ſont preſque toujours remplis par la triſteſſe & l'ennui; il eſt dans la nature, que les émotions actives & irritantes jettent de la langueur ſur tous les momens où ces agitations ſont ſuſpendues. La vertu, dans la jouiſſance des plaiſirs qui lui a ppartiennent, ne connoît point ces mouvemens irréguliers, parce que tous ſes principes ſont affermis, & qu'elle agit toujours autour de ſon centre; c'eſt d'ailleurs à ſentir le prix du bonheur le plus à notre portée, qu'elle nous invite ſans ceſſe; elle dicte ſes premières loix au ſein de la vie domeſtique; & c'eſt à ſoutenir, par les liens du devoir, nos affections les plus ſimples & les plus raiſonnables, qu'elle emploie toutes ſes forces.

La vertu rend encore un grand ſervice aux hommes, en les délivrant des tourmens de l'indéciſion; elle leur préſente un ſyſtême général de conduite; elle marque par-tout

des points fixes pour leur ſervir de direction; elle nous dit à chaque inſtant: voilà ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut choiſir, ce qu'il faut faire. Auſſi, tandis que les hommes, entraînés par leur imagination, croient continuellement qu'ils ſe ſont trompés de fantômes, & prêtent les plus belles couleurs à celui qui vient de leur échapper, la vertu ne met du prix qu'à ce qu'elle poſſède, & ne connoît point les regrets. Il ſembleroit, au premier coup-d'œil, que les deſirs & les caprices de l'imagination ne peuvent s'accorder avec aucune eſpèce de gêne: cependant il n'eſt pas moins vrai que ces légers avant-coureurs de nos volontés ont beſoin d'un guide, & ſouvent d'un maître; nos premiers goûts, nos premiers ſentimens ne ſont ſouvent qu'incertitude, foibleſſe & vacillation; il importe à notre bonheur que la tige de ces frémiſſemens ſoit fixée & raffermie: & tel eſt le ſervice que la vertu rend à l'eſprit de l'homme.

On ne voit point non plus d'uniformité dans la conduite de ceux qui ne connoiſſent

aucun devoir ; ils ont trop de choſes à régler, ils ont trop de choſes à décider à chaque inſtant, lorſque leur convenance eſt le ſeul guide auquel ils s'abandonnent : il faut, pour ſimplifier l'adminiſtration de nous-mêmes, en ſoumettre une partie à la domination d'un principe, qui s'applique ſans peine à la plupart de nos délibérations.

Enfin, la vertu a ce grand avantage, qu'elle trouve ſon bonheur dans une ſorte de reſpect pour les droits & les prétentions des divers membres de la ſociété, & que tous ſes ſentimens ſemblent s'unir à l'harmonie générale. Les paſſions, au contraire, ſont preſque toujours hoſtiles; l'homme vain deſire que les autres ne ſervent qu'à ſes triomphes ; l'orgueilleux veut qu'ils ſentent leur infériorité ; l'ambitieux, qu'ils s'écartent de ſa route ; l'impérieux, qu'ils fléchiſſent : il en eſt de même de ces différentes rivalités qui naiſſent d'un amour exceſſif de la louange, de la gloire & de la fortune ; chacun, dans le ſentier qu'il a choiſi, voudroit ou paſſer ſeul, ou devancer tout le monde,

&

& chacun occupé de ſon intérêt, heurte inconſidérément celui des autres. La vertu, bien différente, ne craint, en ſuivant ſa route, ni les concurrens, ni les rivaux; les voies qui mènent à ſon but ſont larges & ſpacieuſes, & chacun peut y marcher ſans faire ombrage à perſonne : c'eſt une belle alliance que celle dont la morale eſt le nœud; tous ceux qui la contractent, rapprochés par le même eſprit, les mêmes motifs & les mêmes eſpérances, ſemblent tenir en commun, à cette chaîne de devoirs & de ſentimens, qui unit les vertus des hommes au modèle idéal de toutes les perfections.

La vertu, qui nous garantit des pièges de nos ſens; la vertu, qui met un frein à nos aveugles deſirs, eſt encore le fondement d'une précieuſe ſageſſe; ce ne ſont pas, à la vérité, nos intérêts d'un jour, nos plaiſirs d'un moment, qu'elle protège, c'eſt l'enſemble de toute une vie, qu'elle prend ſous ſa ſauve-garde : elle eſt, pour ainſi dire, le défenſeur de l'avenir, le

repréſentant de la durée, & devient, pour le ſentiment, ce qu'eſt la prévoyance pour l'eſprit. On doit donc, ſous le rapport des mœurs perſonnelles, conſidérer la vertu comme un ami prudent, inſtruit par l'expérience de tous les âges, & qui, ſuivant par-tout nos pas, ne laiſſe jamais vaciller dans ſes mains, le flambeau dont la lumière ſalutaire doit éclairer notre marche. Nos paſſions, en tumulte, ſe diſputent à l'envi l'honneur de nous gouverner ſans partage : il faut un maître qui aſſigne à chacune ſa limite ; il en faut un qui mette en paix tous ces petits tyrans domeſtiques, & qui nous retrace l'image d'Ulyſſe, arrivant tout-à-coup au milieu des cent rois, qui s'étoient emparés de ſon palais.

La vertu, dira-t-on, ſévère dans ſes jugemens, auſtère dans ſes formes, ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs, du plaiſir d'être aimé ? Je réponds que la vertu, dans ſa perfection, n'a point ces caractères ; je me la repréſente comme un juſte ſentiment de l'ordre,

comme une première harmonie qui, bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances, devroit, au contraire, nous en rapprocher : ainſi, la bonté, l'indulgence, qui s'accordent ſi bien avec la foibleſſe humaine; l'eſprit ſocial, qui répond ſi fort à notre nature; l'aménité dans le diſcours & dans les manières, cette aimable expreſſion d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres; toutes ces qualités, bien loin d'être étrangères à la véritable vertu, en ſont une des dépendances, & le plus bel ornement.

J'abrégerai; car, dans une matière ſi vaſte, il faut néceſſairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre eſprit; c'eſt que, de bonne heure, elle nous habitue à ſaiſir des rapports, & à ſacrifier ſouvent nos affections préſentes à des conſidérations éloignées; c'eſt qu'elle eſt de tous nos ſentimens, celui qui porte notre exiſtence au plus loin de nous, & qui, par conſéquent, a le plus de reſſemblance

avec la penſée. C'eſt donc par la vertu, que l'homme a l'entière connoiſſance de ſes forces, & qu'il acquiert toute ſa croiſſance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit eſpace; il ſemble avoir la conſcience de ſa difformité, & il craint tout ce qui l'environne; il fait des efforts pour nous fixer ſur un ſeul objet, ſur un ſeul moment, & il voudroit pouvoir reſſerrer, en un point, toute notre exiſtence.

Il faut que je l'ajoute encore; la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, & qui dirige vers un but tous nos ſentimens, habitue notre eſprit à l'ordre & à la juſteſſe des idées, & l'empêche d'errer dans un trop grand eſpace: auſſi j'ai ſouvent penſé que ce n'étoit pas uniquement par ſes vices, qu'un homme immoral eſt dangereux dans l'adminiſtration des affaires publiques; on doit le craindre auſſi, comme inhabile à ſaiſir aucun enſemble, comme incapable de ſe rallier à aucun principe général: toute eſpèce d'harmonie lui eſt inconnue, toute

ſorte de règle lui devient à charge ; il agit, & ne peut agir que par ſecouſſes ; & ce n'eſt qu'en ſa qualité d'homme verſatil, qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire, avec vérité, que la morale ſert de leſt à nos idées ; c'eſt avec ſon ſecours que nous pouvons faire route ſans être agités par tous les caprices de notre imagination, & ſans être obligés de nous détourner à la première apparence d'un obſtacle.

La vertu, qui donne à l'eſprit de la ſuite & de l'étendue, prépare auſſi le caractère à la grandeur, qu'il lui ſied ſi bien de revêtir. De toutes les qualités des hommes, la plus rare & la plus impoſante, c'eſt l'élévation dans les penſées, dans les ſentimens & dans les manières ; accord majeſtueux que la vérité ſeule peut entretenir, & que la moindre exagération, le plus petit dehors affecté, dérange & fait diſparoître. L'élévation ne reſſemble point à l'orgueil, encore moins à la vanité ; car une de ſes beautés, eſt de n'être jamais à la recherche

des hommages des autres : l'homme doué d'une véritable élévation, ſe place au-deſſus même de ſes juges ; il ne compte qu'avec lui-même ; il vit ſous l'empire de ſa conſcience ; & fier de la dignité d'un tel maître, il ne veut point d'autre dépendance : mais, comme une ſemblable grandeur eſt toute au-dedans de nous-mêmes, comme elle ceſſe d'exiſter, quand nous voulons la rendre relative, en marquant aux autres ce que nous attendons d'eux, elle ne peut être contenue dans ſes juſtes limites, que par la vertu la plus ſimple, & la moins éblouie d'elle-même.

C'eſt encore aux mêmes principes, que l'homme doit ce noble reſpect pour la vérité, le plus bel ornement d'une grande ame ; il leur doit auſſi cette ſimplicité dans le diſcours & dans les penſées, heureuſe habitude d'une conſcience qui n'a pas beſoin de ſe ſurveiller. L'homme eſſentiellement honnête, conſidère le déguiſement comme ſon détracteur ; car, ce qui lui convient par-deſſus tout, c'eſt de ſe montrer tel qu'il

eſt ; il n'a pas même d'intérêt à cacher ſes foibleſſes ; car, dans un cœur généreux, elles tiennent preſque toujours à quelque choſe de bien ; & peut-être que la franchiſe feroit devenue la politique de ſon eſprit, ſi elle n'eût pas été l'une des qualités de ſon caractère.

Il y a, dans toutes les vertus, une ſorte de beauté qui nous charme ſans réflexion : notre ſens moral, quand il eſt perfectionné par l'éducation, ſe complaît dans cette harmonie ſociale, dont les ſentimens de juſtice & de loyauté aſſurent le maintien. Ces jouiſſances ſont inconnues des hommes, que leur perſonnalité rend inſenſibles à toute eſpèce d'accord, & ils me paroiſſent ſur-tout mépriſables en un point eſſentiel ; c'eſt qu'ils profitent du reſpect que les autres ont pour les loix d'ordre, ſans vouloir s'aſſujettir aux mêmes règles, & ſans déclarer publiquement leurs intentions : il me ſemble que, ſous un pareil rapport, le défaut de morale eſt une véritable violation d'aſyle.

Enfin, le talent, cette faculté de l'eſprit,

qui appartient plus immédiatement à la nature, ne peut jamais s'appliquer aux grandes choſes, ſans le ſecours de la morale ; il n'a point d'autre moyen pour s'unir aux intérêts de tous les hommes ; il n'en a point d'autre pour atteindre, d'une manière univerſelle, à leur amour & à leur reſpect. L'honnêteté reſſemble à ces anciens idiomes, qu'il faut ſavoir parler, quand on veut être entendu de la multitude ; & jamais on n'en a bien le langage, ſans une pratique habituelle. L'eſprit ſuffit quelquefois pour acquérir de l'aſcendant dans les relations circonſcrites : on y prend les hommes un à un ; & ſouvent on parvient à les gagner, en étudiant leur caractère, & en ſe proportionnant à leur hauteur : mais ſur un vaſte théâtre, & principalement dans l'adminiſtration publique, où l'on a beſoin de captiver les hommes en maſſe, il faut chercher un lien qui les embraſſe tous ; & ce n'eſt que par l'union des talens & de la vertu, que cette chaîne peut être formée. Et, quand je vois l'hommage que

les nations ſe plaiſent à rendre à un beau moral; quand je remarque le jugement, preſque d'inſtinct, qui les aide à le diſcerner; quand je les vois ne louer & n'aimer que ce qu'ils peuvent rapporter à une grande intention, & à une vertu pure, je reviens à mon ſentiment chéri, & je crois reconnoître, dans ces généreux mouvemens, l'empreinte d'une main divine.

Après avoir eſſayé de donner une foible idée des diverſes récompenſes, & des différentes ſatisfactions qui ſemblent appartenir à la régularité des principes, & à l'exactitude de la conduite, on demandera peut-être ſi l'on n'auroit pas le droit de conclure de ces réflexions, que l'on peut attacher les hommes à la morale, par le ſeul motif de leur intérêt particulier; j'ai annoncé déjà que j'aurois à répondre à une ſemblable objection, & il eſt temps de le faire.

La vertu dans ſa perfection, la vertu telle que nous venons de la préſenter, n'eſt pas

l'ouvrage d'un moment ; il faut qu'elle s'élève & se fortifie par degrés : mais elle seroit arrêtée dès ses premiers développemens, si l'on détruisoit les opinions simples qui lui servent d'éducation, si l'on renversoit le seul but qui peut être apperçu par tous les esprits, & si l'on affoiblissoit les sentimens qui servent de ralliement, & à tous ceux qui respectent les loix de la morale, & à tous ceux qui excitent ce culte par leur estime & par leurs louanges.

Ce n'est pas d'ailleurs la vertu seule, mais la vertu réunie à ses différens motifs, qui contribue à notre bonheur. Cette observation est importante, & je puis en faire sentir la vérité par un rapprochement fort simple. L'occupation est généralement reconnue comme la source la plus réelle des impressions agréables dont nous sommes susceptibles ; mais son charme s'évanouiroit, si elle ne conduisoit pas à des récompenses, si elle ne nous montroit pas en perspective un accroissement de fortune, une jouissance d'amour-propre, une chance de gloire,

quelque avantage enfin dont nous avons l'ambition. Vainement diroit-on que l'exercice de nos facultés eſt par lui-même un plaiſir; il en eſt un, parce qu'il offre à nos regards une ſuite de points de vue qui ſe ſuccèdent : mais il faut toujours un motif pour ſe mettre en route ; il faut un vent qui pouſſe notre barque; il faut enfin un encouragement à toute eſpèce de travail, quoique ce travail, s'il eſt proportionné à nos forces, ſoit plus conforme à notre bonheur que la molleſſe & l'oiſiveté; & cette vérité nous frapperoit davantage, ſi nous avions le pouvoir d'analyſer un ſentiment avec aſſez de fineſſe, pour diſtinguer clairement le bonheur qui appartient à l'action de l'occupation, du bonheur qu'il faut rapporter au but & au motif de cette action.

Les mêmes réflexions que je viens de faire, s'appliquent à la vertu; on peut bien, en étudiant ſes différens effets, appercevoir qu'elle eſt un excellent guide dans la carrière de la vie; mais on découvre en même temps qu'elle a beſoin, comme

l'occupation, d'un encouragement ſimple & à la portée de tous les entendemens : c'eſt dans les idées religieuſes que la vertu trouve cet encouragement ; & l'on ne pourroit la ſéparer de ſes motifs & de ſes eſpérances, ſans déranger toutes ſes affinités avec le bonheur des hommes.

J'apperçois aiſément les grands ſervices que la morale eſt en état de nous rendre ; mais je remarque, dans le même temps, que pour ſuivre ſes conſeils avec confiance & avec fermeté, il manque à la plupart de nous, la ſcience & la force de réflexion qu'exige néceſſairement l'étude d'une vérité compoſée : nous avons donc beſoin d'un mobile qui nous détermine à un premier effort, qui nous ſoumette à un premier ſacrifice, & qui nous excite à lutter avec courage contre l'empire du moment préſent.

Enfin, lors même qu'avec l'art délié du raiſonnement, on parviendroit à jetter quelque confuſion ſur les véritables principes de l'ordre & du bonheur ; lors même qu'à force d'adreſſe on parviendroit à nous tenir

en doute ſur le genre & le degré de puiſſance qu'il faut aſſigner aux opinions religieuſes, ce ne ſeroit pas du moins les légiſlateurs des nations qui devroient prêter l'oreille à ces diſtinctions ſubtiles. La métaphyſique des ſentimens & des idées n'eſt bonne, pour les hommes d'État, qu'en défenſive ; elle les aide à ſe garantir eux-mêmes de l'aſcendant des brillantes erreurs, & elle les affermit dans le reſpect qu'ils doivent aux vérités utiles : mais quand ils auront à guider les eſprits ; quand ils voudront leur imprimer un mouvement, c'eſt toujours, s'ils ſont ſages, aux idées les plus ſimples qu'ils auront recours ; & ils ſe garderont bien de mépriſer ces principes uſuels, dont le temps, encore plus que la ſcience, a conſacré l'utilité. Ce ſont autant de leçons, qu'une longue épreuve ſemble avoir dégagées ſucceſſivement, de tout ce qui étoit étranger à la nature morale, & aux ſentimens intimes des hommes.

CHAPITRE VII.

Des opinions religieuſes dans leurs rapports avec les ſouverains.

LA plupart des nations, ou par choix, ou par néceſſité, ont dépoſé leurs volontés entre les mains d'un ſeul ; & elles ont ainſi élevé un monument perpétuel à l'eſprit de diſcorde, d'injuſtice & de déſunion qui a régné ſi ſouvent parmi les hommes. Il eſt vrai que de temps à autre, elles ont voulu ſe ſouvenir qu'elles étoient capables de connoître elles-mêmes leurs véritables intérêts ; mais le monarque, ſe défiant de leur inconſtance, avoit pris ſoin de fortifier les reſſorts de ſa domination ; & en s'entourant d'une milice guerrière & diſciplinée, il ne leur a plus laiſſé le pouvoir de ſe dégoûter de l'eſclavage : il a eu des ſoldats avec des impôts, & des impôts avec des ſoldats ; & à l'aide de cette double action correſpondante, il eſt devenu le maître de tout

faire & de tout ordonner. Que de biens & de maux reposent entre ses mains ! Il faut donc lui desirer une morale vigoureuse & proportionnée à ses immenses devoirs : mais quelle force aura pour lui cette morale, si, n'appercevant derrière elle aucune sanction divine, il la considère comme une de ces règles humaines qu'il a le pouvoir de briser, & qu'il est dans l'habitude d'assouplir ou de modifier ? Tout au moins il aura la liberté, comme les autres hommes, d'examiner si ses intérêts particuliers s'accordent avec l'intérêt public ; & sa conduite dépendra du résultat de ses calculs.

Je conviendrai qu'au point d'élévation où le chef de l'empire se trouve placé, il ne doit pas connoître ces passions qni naissent de nos petites rivalités : mais combien d'autres sentimens n'a-t-il pas à réprimer ? & avec quelle célérité n'a-t-il pas besoin de le faire, puisque, n'éprouvant aucune résistance, il n'a pas, comme la plupart des hommes, un temps appliqué forcément au doute & à la réflexion ! D'ailleurs, les

ſouverains, à l'abri, par leur poſition, des irritations de l'amour-propre & des deſirs de fortune & d'avancement, ne ſont pas néanmoins dégagés de toutes les paſſions de ce genre; c'eſt envers les autres princes qu'ils les reſſentent & qu'ils les exercent; & leur eſprit de jalouſie, d'ambition & de vengeance, devient d'autant plus dangereux, qu'ils y aſſocient par la guerre toute la nation qu'ils commandent. C'eſt alors qu'affranchis des liens religieux, & ſûrs de ne compter avec perſonne, ils trouveroient la morale une fort bonne invention, pour rendre plus facile le maintien de l'ordre public, & pour entretenir la ſubordination qui aſſure leur pouvoir; mais, eux-mêmes, ils ne voudroient point de ce maître, & ils ſe diſpenſeroient de fléchir les premiers devant ſes loix.

On dira ſans doute qu'en marchant dans la carrière de la vertu, un roi ſeroit récompenſé par la louange des peuples: mais, comme je l'ai montré, la puiſſance de l'opinion publique s'affoibliroit infiniment, ſi les

les principes de morale, qui ſervent de guide à cette opinion, n'avoient plus une idée religieuſe pour lien & pour appui. On auroit d'ailleurs à faire obſerver, que les éloges & les applaudiſſemens, ces hommages ſi encourageans pour les particuliers, n'ont pas un pouvoir égal ſur les princes, qui, différens des hommes privés, ne peuvent pas conſidérer ce ſuffrage comme un gage ou un avant-coureur de leur ſupériorité; c'eſt par le ſpectacle continuel des avantages & des triomphes des autres, que le deſir des égards & des diſtinctions eſt ſans ceſſe entretenu; il tient peut-être un peu à la ſtimulation de l'envie, ou du moins à ces chocs de prétentions, & à ces luttes d'amour-propre, dont la ſociété ſeule eſt le théâtre: les princes ſans émules & ſans rivaux autour d'eux, ne ſont point ſoumis aux mêmes impreſſions; & les flatteries dont on les abreuve de ſi bonne heure, les acclamations qu'on leur adreſſe par un ſimple motif d'eſpérance, tout ſert à les rendre moins ſenſibles aux applaudiſſemens

mérités; enfin, l'exagération de ces louanges leur prête bientôt une couleur monotone, qui éteint, par ſon uniformité, l'intérêt & l'émulation que des hommages juſtes & proportionnés pourroient quelquefois inſpirer. Il y auroit donc un grand danger à ſe repoſer tellement ſur la puiſſance de l'opinion publique, qu'on vînt à la conſidérer comme un frein capable de remplacer, auprès des princes, la force comprimante de la morale religieuſe.

Je dois faire encore une remarque eſſentielle : ceux qui environnent un ſouverain, égarent ſouvent ſes jugemens par la nature & l'application des éloges qu'ils lui prodiguent. La louange des hommes, dans une monarchie, a toujours une teinte de ſervage : ainſi, dans un tel pays, un air, un mot de la part du prince, qui ſemble effacer, pour un inſtant, la diſtance qui le ſépare de ſes ſujets, ravit ces derniers d'une tendre émotion; & leur enthouſiaſme, dans ce moment-là, ne ſert qu'à perſuader au monarque, qu'il lui ſuffit d'un ſourire pour

rendre ſes peuples contens ; dangereuſe illuſion, triſte effet de l'abattement de tous les caractères : enfin, par une ſuite de l'eſprit qu'imprime un joug habituel, les hommes ſe plaiſent à élever la puiſſance de celui auquel ils ſont forcés de ſe ſoumettre ; ils aiment, pour ainſi dire, à voir multiplier leurs camarades d'obéiſſance ; &, comme ils n'ont, pour la plupart, aucun accès auprès du prince, la vanité leur perſuade qu'en affectant de partager la grandeur royale, ils contractent avec elle une ſorte de familiarité : ainſi, ſans s'embarraſſer, ſans réfléchir ſi leur ſouverain ſera plus habile à les rendre heureux, lorſqu'il aura plus de ſujets, plus de provinces & plus de devoirs, ils encenſent, pardeſſus tout, le guerrier conquérant, & ils invitent ainſi les princes à préférer la gloire des armes à toutes les autres ; &, comme cette gloire eſt la plus facilement ſaiſie par la multitude ; comme le gain d'une bataille eſt l'idée la plus ſimple, la plus aiſément conçue par les hommes de tout état & de

tout eſprit, il arrive encore, par cette raiſon, que les triomphes militaires ſont les ſeuls univerſellement encenſés ; & que même ils peuvent tout excuſer, traités rompus, ſermens violés, alliances abandonnées. Enfin, tel eſt le fol égarement de nos louanges, que la tranquillité des États, le repos des peuples, les douces félicités de la paix, ne paroiſſent plus le dernier terme des travaux & des ſuccès d'un monarque ; & l'hiſtoire elle-même ne nous préſente ſouvent ces temps fortunés, que comme les jours obſcurs dans leſquels ſe ſont élevés, ſe ſont préparés, ſe ſont fortifiés ces héros de ſang & de carnage, ces rois mécontens de leur deſtinée, guerriers par ambition, heureux par la victoire, & auxquels on veut que nous deſtinions, & nos premiers honneurs, & nos plus belles couronnes.

C'eſt ainſi cependant, que l'opinion publique, c'eſt ainſi que la voix de la renommée, peuvent quelquefois tromper les princes, & ſe trouver en contradiction avec

les inſtructions de la morale, avec cette antique légiſlation, qui veut toujours que le plus grand bien des peuples ſoit le premier objet d'inquiétude des ſouverains, & qui ne leur ordonne pas d'obtenir la gloire la plus brillante & la plus célébrée, mais qui leur impoſe tous les devoirs aſſortis à la ſuperbe qualité de tuteurs & de protecteurs de la félicité publique; devoirs immenſes, & qu'on acquitte par les travaux ſecrets d'une vigilance paternelle, encore plus qu'au bruit des tambours & des inſtrumens de deſtruction.

Considérons maintenant le pouvoir de l'opinion publique ſur les ſouverains, en dirigeant ſeulement nos regards vers les fonctions de l'adminiſtration intérieure. Une obſervation eſſentielle ſe préſente d'abord à l'eſprit: c'eſt que l'aiguillon de la gloire ſe fait ſur-tout ſentir, lorſqu'il y a de grands abus à réformer, & lorſqu'on peut eſpérer ainſi de faire ſuccéder la règle à la confuſion; mais quand cette tâche eſt remplie, & qu'il faut ſeulement conſerver &

maintenir ce qui eſt bien, l'amour de la renommée n'a plus un aliment ſuffiſant, & c'eſt alors que la vertu des princes devient le ſeul gardien fidèle des intérêts publics : un règne tel qu'on peut s'en former une idée, enleveroit aux règnes ſuivans tout ſujet de gloire éclatante, & il faudroit de nouveaux troubles & de nouvelles craintes, pour ranimer le ſentiment de l'admiration, & pour lui rendre ſon ancien aſcendant & ſa première force.

On pourroit auſſi, & ce tableau ſeroit bien différent ; on pourroit ſe figurer une époque, où, par la dégradation ſucceſſive des caractères, l'opinion publique n'indiqueroit plus de route, & où la voix des hommes appellés à décerner la louange, ne retentiroit plus aſſez fortement pour faire de cette louange un motif puiſſant d'ambition & de récompenſe. Ainſi, dans un pays, dans une ville où la cupidité ſembleroit triomphante, & où chacun ſe montreroit à la pourſuite de la fortune qui s'acquiert par l'intrigue & par les vices de ceux qui

donnent, ce ne ſeroit plus le ménagement des impôts, ce ne ſeroit plus le reſpect pour les intérêts du peuple qui deviendroit un ſujet de renommée. De même dans un pays ſoumis au deſpotiſme, & où les eſprits habitués à s'humilier devant la puiſſance, ne connoîtroient plus d'autre idole ; on ne pourroit pas y acquérir une gloire contemporaine en relevant les caractères, en tempérant avec ſageſſe l'exercice de l'autorité, & en rendant aux citoyens de l'empire le degré de liberté dont ils peuvent jouir ſans inconvénient. C'eſt donc la morale, & la morale ſeule, qui convient à tous les temps & à toutes les circonſtances; c'eſt elle qui peut réſiſter aux révolutions d'habitudes & d'opinions dont l'hiſtoire fournit des exemples, & dont les hommes ſont par-tout ſuſceptibles.

Je ne dois point négliger une conſidération très-importante : les princes, par l'élévation de leur rang, & par leur influence ſur les mœurs nationales, ſe trouvent dans cette poſition unique &

ſingulière, où l'on eſt plus appellé à diriger l'opinion publique qu'à recevoir d'elle des inſtructions & des encouragemens : ainſi, l'on doit deſirer à un monarque des principes qui émanent de ſon cœur, & qui dépendent de ſa réflexion, les ſeuls capables de lui donner en tout temps une force qui lui ſoit propre, & un courage qui lui appartienne. Il faut qu'un prince devienne ſon premier juge ; il faut, pour ainſi dire, qu'il prenne lui-même ſa hauteur ; il faut qu'une morale ſublime entretienne au fond de ſon ame un modèle idéal de perfection, avec lequel il puiſſe raccorder ſans ceſſe & l'opinion du monde & les jugemens de ſa propre conſcience. Enfin, & cette dernière réflexion que je vais faire s'appliquera d'une manière générale aux obſervations précédentes, l'opinion publique parle quelquefois long temps avant que les princes entendent ſa voix ; elle règne ſur leur Empire avant qu'ils le ſachent ; elle erre autour de leurs palais, ſans qu'ils l'apperçoivent encore ; elle voudroit pénétrer dans l'intérieur de

leurs appartemens, mais elle n'a pas *ses entrées ;* toutes les vanités, tous les orgueils, tous les vices ont le pas ſur elle ; les vieux habitués de la cour lui demanderoient volontiers ce qu'elle y vient faire ; & les petits pourſuivans du crédit ou de la faveur s'amuſent à la ridiculiſer. Les miniſtres qui la voient ſur leurs traces, à la ville, & qui en ſont ſouvent importunés, la deſſervent auprès de leur maître ; & quand le bruit qu'elle fait arrive jusques à lui, on trouve encore le moyen d'en affoiblir l'impreſſion, en attribuant ce mouvement à des paſſions particulières, & en donnant le nom de cabale à l'indignation contre le vice. Oui, tel eſt le malheureux ſort des princes, que le bonheur de l'Etat eſt ſouvent ébranlé, avant que l'opinion publique prenne ſa place auprès d'eux, & leur montre enfin la vérité ; nouveaux motifs, nouvelles conſidérations bien propres à faire connoître que le pouvoir de l'opinion publique ne peut jamais égaler en utilité ces grands principes de morale, qui, à l'aide des idées religieuſes, ſe fixent

dans le cœur des hommes, & leur donnent à tous des loix, ſans diſtinction de rang, de naiſſance & de dignités.

Que ſi des rois nous portons nos regards ſur les perſonnes qui ſont les dépoſitaires de leur confiance, nous appercevrons davantage encore l'abſolue néceſſité d'une morale active & dominante : les miniſtres ſans vertu ſont plus à craindre que les ſouverains indifférens au bien public; nouvellement ſortis de la foule, ils ſavent mieux que les rois l'uſage perſonnel que l'on peut faire de toutes les paſſions & de tous les vices; & comme ils tiennent à la ſociété, comme ils ont des rapports continuels avec les divers ordres de l'Etat, leur corruption ſe propage, & ſa dangereuſe influence s'étend à de grandes diſtances. Attaqués néanmoins, inſenſiblement, par l'opinion publique, ils deviennent encore plus malfaiſans dans leurs moyens de défenſe; car déſeſpérant de ſe déguiſer devant les regards attentifs de tout un peuple, ils tournent leur adreſſe contre le

prince; ils étudient, ils épient ſes foibleſſes, & encouragent habilement celle qui peut protéger ou couvrir le défaut de leur caractère; ils s'appliquent en même temps à parer l'immoralité de toutes les graces qui peuvent la rendre aimable, & ils tâchent de faire haïr la vertu, en la repréſentant comme auſtère, impérieuſe, inſociable & preſque déſaſſortie à nos mœurs & à nos manières. C'eſt ainſi que les miniſtres, affranchis de toute eſpèce de principes, ne font pas ſeulement le malheur d'un pays, pendant la durée de leur autorité, mais ils altèrent encore les premières ſources de la félicité publique, en affoibliſſant dans un monarque le ſentiment de ſes devoirs, en le détournant quelquefois de ſes heureux penchans, & en le décourageant, pour ainſi dire, de ſes propres vertus. Enfin, le tableau que je viens de faire, donneroit lieu à une autre obſervation importante. Le prince, après s'être écarté quelques momens de la route de la véritable gloire, peut revenir, quand il lui plaît, à l'amour

des bonnes & des grandes choſes; toutes les voies lui ſont ouvertes ; tous les cœurs de nouveau ſont prêts à l'accueillir ; on a le goût d'aimer, on a le beſoin d'eſtimer celui que la deſtinée a placé à la tête d'une nation, & qui, revêtu de la majeſté que lui prête une longue ſuite d'aïeux, ſe montre à nous environné de tous les preſtiges du diadême ; on adopte avec plaiſir les interprétations qui peuvent excuſer ſa conduite ; on impute à de mauvais conſeils les fautes qu'il a commiſes; & l'on eſt empreſſé de paſſer avec lui un nouveau contrat d'eſtime & d'eſpérance. Il n'en eſt pas de même des miniſtres ; une ſemblable indulgence ne leur eſt point due ; car ils ne peuvent rien rejetter ſur les autres, & toutes leurs actions leur appartiennent : ainſi, quand ils ont une fois manqué à l'opinion publique, leurs torts vont en croiſſant, & chaque jour ils font plus de mal, parce qu'ils ſont obligés, pour ſe ſoutenir, de redoubler d'intrigue & de diſſimulation.

J'y ai bien réfléchi : la morale des princes, celle des miniſtres, celle des

Gouvernemens en général, eſt la première ſource du bonheur des peuples, la première ſageſſe des Empires; on la dédaigne, parce qu'elle n'eſt pas de notre invention, & l'on donne ſouvent la préférence à ces artifices de l'eſprit, qui nous ſéduiſent comme étant notre propre ouvrage; ou peut-être qu'on en éprouve le beſoin, quand on n'a plus de morale, quand on a perdu de vue ce guide ſûr & fidèle, ce compagnon du véritable génie, & qui, de même que lui, s'attache à tous les moyens ſimples & candides. Oui, la haute vertu, comme la raiſon ſupérieure, rejettent également ces reſſources & ces habiletés, qui ne prennent pas leur origine dans un ſentiment élevé, ou dans une grande penſée; & tandis que l'une aſſujettit un homme d'Etat à reſpecter l'honneur, la juſtice & la vérité, l'autre lui découvre l'union de ces principes avec l'affermiſſement de l'autorité, la véritable gloire & les ſuccès durables de la politique; enfin, tandis que l'une le rend inquiet du bonheur des peuples, l'autre lui

montre comment, du ſein de ce bonheur, on verroit naître inſenſiblement un accord d'intérêts & de volontés, dont nous ignorons encore le dernier degré de puiſſance.

Que ſi l'on vouloit maintenant arrêter un moment ſon attention ſur le bonheur particulier des princes, on reconnoîtroit aiſément qu'ils ont un beſoin réel des idées encourageantes réunies aux opinions religieuſes. Le pouvoir éminent dont ils jouiſſent ſe préſentant, avec raiſon, à leur eſprit comme un privilège unique & ſingulier, ils croient devoir faire uſage de ce pouvoir pour tout, & ils l'appliquent inconſidérément à accélérer, à rapprocher tous les inſtans de plaiſir : mais, comme ils ne ſauroient changer les loix de la nature, il arrive, qu'en ſe livrant avec tant de hâte à tout ce qui ſéduit leur imagination, ils éprouvent, avec une égale promptitude, les triſtes langueurs de l'indifférence & l'accablement de l'ennui.

Les rois, dans l'exercice de leurs sensations morales, sont exposés à des contrariétés absolument semblables; ils se trouvent, en naissant, au plus haut degré d'élévation, ensorte qu'ils ne sont jamais conduits de perspective en perspective, & ne connoissent point ces gradations qui mettent leurs sujets en mouvement au nom de la vanité, de l'amour-propre & de la fortune. Hélas! on leur obéit si promptement, leurs desirs sont si rapidement satisfaits, que leurs goûts & leurs volontés ne peuvent se renouveller avec la vîtesse nécessaire pour remplir les vuides de la vie. Ils parviendroient donc bientôt à ce terme, où l'avenir ne paroîtroit plus à leurs yeux qu'une étendue monotone, un espace sans couleur & sans forme, si le but magnifique que la religion présente à la piété, étoit couvert d'un voile, & s'il falloit désormais le considérer comme une illusion mensongère indigne de nos regards.

On apperçoit, sans doute, une source de satisfactions dans les nombreux devoirs

du rang ſuprême; mais il faut que les princes puiſſent lier toutes leurs obligations à une grande idée, la ſeule capable d'animer conſtamment les actions & les penſées de ces maîtres de la terre, qui n'ont beſoin, ni de graces, ni de faveurs, ni d'avancement, ni de préférences, ni d'aucune récompenſe de mains d'hommes, & qui ont le privilège de tout obtenir par le commandement & la volonté. Ah! qu'ils ſe trouveroient bien, pour leur propre bonheur, de ſe placer quelquefois entre le monde, où ils ſe laſſent de leur propre puiſſance, & ce magnifique avenir, dont la méditation ſublime les rameneroit, avec plus de charme, à l'exercice de leur autorité! Quel plaiſir ne trouveroit pas alors un monarque dans cette autorité, la ſource de tant de biens! Quel plaiſir ne trouveroit-il pas à s'approcher ainſi, plus près que perſonne, du ſecret de la bienfaiſance divine, la plus douce & la plus conſolante des penſées! Et quels momens pour lui, que ceux où, en préſence du généreux ami de la nature humaine,

maine, il pourroit réfléchir, le matin, aux heureux qu'il va faire, & le soir, à ceux qu'il a faits! Quelle différence entre ces délicieux instans, dont une nation entière ressent l'influence, & ces *levers*, ces *couchers*, connus des seuls courtisans, où le monarque en représentation, goûte le triste plaisir de voir tant d'hommes abaissés devant sa seule image! Quelle différence encore pour lui, entre ces délicieux instans & tous ces momens de parade, au milieu desquels, ébloui par les formes adulatrices qui l'environnent, il ne peut discerner lui-même s'il est un grand prince, ou s'il n'est qu'un roi!

Enfin, nous ne devons pas le dissimuler, plus un vaste horison se déploie aux yeux des souverains, plus une immensité de devoirs se présente à leur réflexion, & plus ils ont besoin de se croire soutenus par une puissance supérieure à leur propre force: ils ont la conscience de la disproportion qui existe entre l'étendue de leur autorité & les moyens confiés à la nature humaine;

& ce n'eſt qu'en s'appuyant contre cette colonne myſtérieuſe élevée par la religion, qu'ils peuvent ſe raffermir, & conſidérer, ſans épouvante, que la providence les appelle à régler & à diriger le deſtin de tout un Empire. Ce fut en méditant profondément ſur l'exiſtence d'un Dieu ; ce fut en réfléchiſſant ſur l'influence & les divers rapports d'une ſi grande penſée, que Marc-Aurèle découvrit toute l'étendue de ſes devoirs, & ſe ſentit en même temps le courage & la volonté de les remplir. L'accord heureux & conſtant de ſes opinions avec ſes principes, a rendu ſon règne célèbre, & en a fait une inſtruction éternelle de ſageſſe & de morale.

Nous ne ſaurions donc en douter ; c'eſt à la vertu, & à la vertu étayée de toutes les opinions qui l'impriment dans le cœur de l'homme, qu'il faut deſirer d'avoir à confier le dépôt ſacré du bonheur public ; c'eſt elle ſeule qui eſt toujours fidelle & toujours vigilante ; c'eſt elle ſeule auſſi qui peut ſe paſſer de l'aiguillon de la

louange, & qui, par l'aſcendant d'un grand exemple, ramène au contraire les hommes vers la connoiſſance de tout ce qu'ils doivent admirer.



CHAPITRE VIII.

Objection tirée des guerres & des troubles dont les opinions religieuſes ont été l'origine.

JE préſenterai d'abord cette objection dans toute ſa force, ou plutôt je ne chercherai point à l'affoiblir; car perſonne n'a beſoin qu'on lui rappelle tous les maux qu'une longue ſuite de générations eut droit de reprocher au zèle aveugle & barbare du fanatiſme religieux. Chacun a préſent à ſa mémoire ces actes multipliés d'intolérance, qui ont ſouillé les annales de l'hiſtoire; chacun connoît ces ſcènes de diſcorde, de guerre & de fureur, que des controverſes de théologie ont introduites parmi les hommes; chacun a pu s'inſtruire des malheurs qu'entraînèrent après elles ces fatales entrepriſes, que les rares vertus d'un grand roi n'ont pu juſtifier. Enfin, pour entretenir dans tous les âges un ſouvenir

funeste de l'abus qu'on a fait du nom d'un Dieu de paix, il suffira de présenter l'image de cette journée sanguinaire, où quelques différences de dogmes devinrent un arrêt de proscription, & le signal effrayant de la plus cruelle des frénésies.

C'est ainsi que dans tous les temps, par une absurde tyrannie, ou par un enthousiasme féroce, on a ménagé des triomphes aux ardens détracteurs des opinions religieuses. Examinons cependant si les inductions qu'on veut tirer de ces égaremens de l'esprit humain, sont fondées sur la raison & sur la justice.

Je ne m'arrêterai pas à faire observer que les idées religieuses ont souvent été le prétexte, encore plus que le véritable motif, des convulsions malheureuses dont ces opinions paroissent de nos jours l'unique origine; je ne m'arrêterai point à rappeller les divers biens politiques, dus uniquement à la religion, & dont les augustes monumens sont consacrés dans l'histoire: je n'emprunterai que l'appui de la raison; & c'est à

un petit nombre de réflexions ſimples, que je bornerai cette diſcuſſion.

Réuſſiroit-on à convaincre des avantages de l'anarchie, en rapportant les différens abus de l'autorité? Parviendroit-on à décrier toute eſpèce de juriſprudence, en racontant tous les maux qu'a produits la chicane? Pourroit-on jetter du mépris ſur la ſcience, en rappellant toutes les découvertes funeſtes qui ſont dues à ſes recherches? Faudroit-il étouffer tous les genres d'amour-propre & d'activité, au récit des différens crimes que la cupidité, l'orgueil & l'ambition ont fait commettre? Et devroit-on enfin deſirer l'anéantiſſement des opinions religieuſes, parce que le fanatiſme les a fait ſervir quelquefois au malheur de l'humanité? Toutes ces queſtions ſont ſemblables, & elles doivent être réſolues de la même manière: ainſi, l'on peut dire, à l'égard des unes & à l'égard des autres, que dans tous nos intérêts & dans toutes nos paſſions, c'eſt par la ſageſſe & par les lumières de la raiſon que le bien eſt ſéparé du mal; mais

on ne doit jamais confondre leur proximité avec une identité réelle.

Le fanatifme & la religion n'ont aucun rapport enfemble, quoique trop fouvent ces deux idées fe foient trouvées réunies. Ce n'eft point le culte du père commun des hommes; ce n'eft point non plus la morale de l'évangile, dont tous les préceptes ramènent à l'indulgence & à la bonté, qui infpire l'efprit de perfécution; l'on ne doit l'attribuer qu'à une aveugle démence, femblable à tous ces écarts & à tous ces crimes qui déshonorent l'humanité. Mais puifque, de nos jours, les excès auxquels les hommes s'abandonnent, n'engagent point à dénoncer comme un malheur, tous les fentimens dont les paffions déréglées ne font que l'intempérance, de quel droit voudroit-on refufer aux idées religieufes la reconnoiffance qui leur eft due, parce qu'autrefois elles ont donné naiffance à des haines, des troubles & des divifions malheureufes? Il faudroit plutôt remarquer que le zèle intolérant eft, de tous les égaremens de l'efprit

humain, celui ſur lequel le progrès des lumières paroît avoir agi de la manière la plus puiſſante. En effet, tandis que cette ardeur fanatique, ſucceſſivement affoiblie, ſemble aujourd'hui toucher à ſon déclin, les déſordres qui tiennent aux paſſions ordinaires, à l'ambition, à l'amour de la fortune, à la ſoif des plaiſirs, ſont demeurés dans toute leur force. Cependant, quel ſentiment, quelle idée dominante euſſent eu plus de droits à faire pardonner leurs erreurs, que la dévotion & la piété ? Par quel nombre infini de bienfaits l'eſprit pur de la religion ne rachète-t-il pas les abus qui ſont nés de la fauſſe interprétation de ſes loix ? C'eſt à cet eſprit, comme nous l'avons montré, que les hommes doivent la ſtabilité de l'ordre public, & les principes affermis du juſte & de l'injuſte : c'eſt à ce même eſprit, que l'indigent eſt redevable des ſecours de la charité : c'eſt à lui que la vertu doit ſes encouragemens ; le malheur, ſes conſolations ; l'innocence opprimée, ſon unique refuge ; & la ſenſibilité, ſes plus

douces & ſes plus chères eſpérances. Oui, l'eſprit pur de la religion nous enveloppe de par-tout : il fait le charme de la ſolitude, le lien des ſociétés, l'eſpoir des affections intimes ; il vit en nous, autour de nous, au-delà de nous ; & nous pourrions le calomnier ! & nous voudrions le détruire, en ſouvenir des opinions tyranniques de quelques prêtres & de quelques ſouverains, dont nous déteſtons aujourd'hui les principes & la conduite !

Je ferai encore une remarque, & je demanderai par quelle ſingularité l'on dénonce, comme un motif de réprobation contre les opinions religieuſes, les anciennes guerres dont elles ont été l'origine ; tandis qu'on ne s'aviſe jamais de conteſter l'importance du commerce, quoique des ruiſſeaux de ſang ſoient continuellement verſés pour le plus petit intérêt de ce genre ? Les perſonnes à qui l'on a droit de préſenter ce rapprochement, ſe méprendroient-elles aſſez dans leurs jugemens, pour mettre en parallèle quelques avantages pécuniaires,

dont un Etat politique ne jouit jamais qu'aux dépens d'un autre, avec ces biens aussi précieux qu'universels, dont les idées religieuses sont l'origine & l'appui ?

Enfin, entre les divers raisonnemens qu'on emploie pour attaquer ces opinions, le plus frivole, sans doute, est celui qui tire toute sa force des erreurs & des fautes dont le temps présent ne fournit plus d'exemples. Que diroit-on si, au moment où un superbe édifice commenceroit à être affermi sur ses bases, on exhortoit à le renverser, en faisant le récit de tous les accidens que son élévation a causés ?

Jettons donc un regard douloureux sur les époques de l'histoire, où l'on a fait de la religion un sujet de guerre & de cruauté : opposons au retour de ces scènes sanglantes, opposons à l'esprit d'intolérance toutes les forces de la sagesse & tous les enseignemens de cette religion elle-même, que l'on prétend servir par un aveugle zèle. Mais loin de nous affranchir du respect que nous devons aux opinions salutaires, dont

les hommes ont abuſé, ſervons-nous de l'expérience, comme d'un nouveau défenſeur contre les écarts de l'imagination & les ſurpriſes de nos paſſions (1).

(1) J'aurois étendu davantage ce Chapitre, ſi je ne devois pas faire quelques réflexions générales ſur l'intolérance, dans une autre partie de cet Ouvrage.



CHAPITRE IX.

Examen d'une autre objection. Jour du repos.

JE ne mettrai point au rang des objections que je dois discuter; je ne comprendrai point dans le nombre des raisonnemens qu'il est important d'approfondir, ni les opinions diverses sur telle ou telle partie du culte religieux, ni les difficultés élevées contre l'adoption de quelque idée dogmatique jugée essentielle par les uns, & considérée avec indifférence par les autres : ce n'est pas un traité de controverse théologique que j'ai eu intention de composer ; c'est encore moins la doctrine d'une Eglise que je voudrois opposer à celle d'une autre; il n'en est aucune qui ne lie la morale aux commandemens d'un Être suprême ; il n'en est aucune qui ne voie dans le culte public l'expression respectueuse d'un sentiment d'amour & de reconnoissance envers le souverain auteur de la nature. Ainsi, les per-

ſonnes même qui croiroient appercevoir quelque imperfection dans le ſyſtême, ou dans les formes du culte en uſage chez une nation, n'auroient pas le droit de ſe ſervir d'une pareille conſidération, pour conteſter l'utilité des opinions religieuſes; puiſque les réflexions qui viennent d'être préſentées ſur l'importance de ces opinions, peuvent être également appliquées à la doctrine de tous les pays, & aux principes de toutes les ſectes.

Je ne m'arrêterai donc qu'à la ſeule difficulté qui intéreſſe indiſtinctement les diverſes religions de l'Europe.

L'adoption d'un culte public, & la néceſſité d'y conſacrer au moins un jour chaque ſemaine, entraînent, dit-on, une ſuſpenſion de travail trop fréquente; & cette ſuſpenſion nuit à la richeſſe de l'Etat, & diminue les reſſources des particuliers.

Je pourrois d'abord obſerver qu'une ſemblable objection paroîtroit bien foible, ſi on la rapprochoit des grands avantages dont les hommes ſont redevables aux

opinions religieuſes. Un accroiſſement de richeſſe ne peut jamais être mis en balance avec l'ordre, la morale & le bonheur. Mais je dois aller plus loin, & montrer que le jour de repos, conſacré parmi nous à l'obſervation du culte public, ne porte point de dommage à la force politique, & qu'une ſemblable inſtitution, loin d'être contraire aux intérêts du peuple, les protège & les favoriſe; &, comme c'eſt toujours à de tels intérêts que je donne la primauté dans mon cœur, je commencerai par démontrer, en peu de mots, l'exactitude de ma dernière propoſition.

On auroit tort de croire que, dans un eſpace de temps donné, les hommes obligés, par l'inégalité des propriétés, à vivre du travail de leurs mains, euſſent plus de moyens d'améliorer leur ſituation, ſi, par les loix de la religion, ils n'étoient pas dans l'obligation de ceſſer, chaque ſemaine, ce travail pendant un jour.

Il faut, pour appercevoir cette vérité, examiner d'abord quelle eſt aujourd'hui la

baſe de la meſure des ſalaires : elle ne conſiſte point dans une proportion réelle entre le travail & ſa récompenſe. En effet, ſi l'on conſultoit uniquement les lumières de la raiſon & de l'équité, perſonne, je crois, n'oſeroit prononcer que le plus étroit néceſſaire phyſique eſt le véritable prix d'un travail fatigant & pénible, qui commence à l'aube du jour, & ne finit qu'au coucher du ſoleil : on ne pourroit ſoutenir, qu'entouré de ſon luxe, & au ſein d'une molle oiſiveté, le riche ne dût accorder aucune autre rétribution à ceux qui vouent leur temps & leurs forces à groſſir ſes revenus, & à multiplier ſes jouiſſances. Ce n'eſt donc point ſur des principes & des rapports établis par une raiſon naturelle ou réfléchie, que le ſalaire de la multitude des hommes a été fixé ; c'eſt un traité de force & de contrainte, qui dérive uniquement de l'empire de la puiſſance, & du joug que la foibleſſe eſt obligée de ſubir. Le poſſeſſeur d'un vaſte domaine verroit toutes ſes richeſſes s'évanouir, ſi des ſerviteurs nom-

breux ne venoient pas labourer ſes terres, les remuer d'un bras vigoureux, & rapporter, dans ſes greniers, les productions diverſes qu'ils recueillent pour lui chaque année : mais comme le nombre des hommes ſans propriétés eſt immenſe, leur concurrence, & le beſoin preſſant qu'ils ont de travailler pour vivre, les oblige à recevoir la loi de celui qui peut, au ſein de l'aiſance, attendre paiſiblement leurs ſervices ; & il réſulte de ces relations habituelles entre le riche & le pauvre, que le ſalaire de tous les travaux groſſiers eſt conſtamment réduit au terme le plus extrême, c'eſt-à-dire, à la récompenſe ſuffiſante pour ſatisfaire journellement aux beſoins les plus indiſpenſables.

Ce ſyſtême poſé, s'il étoit poſſible que, par une révolution de la nature, l'homme vécût & conſervât ſes forces, ſans deſtiner chaque jour quelques heures au repos & au ſommeil, il eſt hors de doute qu'on lui demanderoit en peu de temps un travail de vingt heures, pour le même prix accordé maintenant à un travail de douze.

Or,

Or, par une aſſimilation parfaite à l'hypothèſe que je viens de préſenter, ſuppoſé qu'une révolution morale permît à tous les ouvriers de travailler ſept jours de la ſemaine, il eſt hors de doute qu'en peu de temps on exigeroit d'eux le travail de ces ſept jours pour le même prix accordé maintenant au travail de ſix ; & ce nivellement s'exécuteroit par la baiſſe ſucceſſive du prix de la journée. La claſſe de la ſociété qui, en uſant de ſa puiſſance, a réglé les ſalaires actuels, non ſur des rapports indiqués par la raiſon & par l'équité, mais ſur la valeur des beſoins indiſpenſables d'un homme de peine, cette même claſſe ſi éclairée ſur ſes intérêts, ſauroit bien appercevoir que le peuple, avec un jour de gain de plus par ſemaine, pourroit ſouſcrire à la diminution d'un ſeptième ſur le prix de ſa main-d'œuvre, & conſerver en même temps ſon ancien état. Ainſi, quoique dans les premiers temps, & avant que la révolution fût complète, tous ceux qui vivent du travail de leurs mains, croiroient avoir

acquis une reſſource nouvelle, & verroient momentanément leurs bénéfices augmentés, ils ne tarderoient pas à être ramenés à leur précédente fortune; car il en eſt des rapports de l'ordre ſocial comme des loix d'équilibre du monde phyſique, où tout ſe combine, ſe range, & prend ſon aſſiette, d'après les loix immuables de la proportion des forces.

Les hommes dénués de propriété, après avoir été trompés quelque temps, ne gagneroient donc qu'un accroiſſement de travail à l'abolition du jour de repos; &, comme cette vérité ne ſe préſente pas naturellement à l'eſprit, on doit conſidérer comme un ſervice eſſentiel de la religion, d'avoir garanti le plus grand nombre des hommes, d'un degré d'oppreſſion, au-devant duquel ils ſeroient allés eux-mêmes aveuglément, s'ils avoient été libres de faire un choix.

Les travaux journaliers d'une des claſſes de la ſociété, ſurpaſſent la meſure raiſonnable de ſes forces, & avancent les jours de ſa décrépitude; il étoit donc d'une

néceſſité abſolue que le cours habituel de ces travaux fût de temps en temps ſuſpendu; mais comme le peuple, environné de beſoins de tout genre, doit être ſéduit par la plus légère apparence d'un nouveau profit; il falloit encore, pour ſon bonheur, que l'interruption de ſes fatigues, fixée par un devoir religieux, ne lui parût pas le prix volontaire d'un ſacrifice de fortune, & ne lui laiſſât pas de regrets. Enfin, il ſe complaît dans ces époques, qui, de ſept jours en ſept jours, apportent un petit changement à ſon genre de vie; & il a beſoin de ce changement, pour n'être pas attriſté par une ſuite continuelle & monotone des mêmes occupations & des mêmes efforts. Auſſi, quand on prétendroit ſubtilement que le peuple eſt moins heureux dans ſon jour de repos que dans ſes jours de travail, il ſeroit au moins vrai que ces derniers ſont adoucis par la perſpective de l'autre: il eſt des hommes ſi malheureux, ſi étroitement circonſcrits dans leurs ſentimens d'ambition, que la plus petite variété leur tient lieu

d'efpérance. Il me femble encore qu'il fe gliffe dans le cœur des gens du peuple, quelques penfées propres à relever un peu leurs fentimens abattus, lorfqu'un jour par femaine ils fe revêtent d'un habit qui les rapproche extérieurement des autres citoyens; lorfque, ce jour, ils font maîtres abfolus de leur temps, & peuvent fe dire ainfi quelquefois : & moi auffi, je fuis libre (1).

(1) Ces diverfes réflexions font d'autant plus néceffaires dans le lieu où je vis, que depuis peu de temps on fe permet, à Paris, de faire travailler les ouvriers le Dimanche : on voit cette pratique publiquement mife en ufage au nouveau pont qui fe conftruit fur la Seine, comme fi un ouvrage de fimple commodité étoit tellement preffé, que toutes les loix duffent être dédaignées pour en hâter l'exécution. Les ouvriers, dira-t-on, font fort contens de gagner une journée de plus par femaine. Sans doute, en ne voyant que l'inftant préfent, ils ont raifon de penfer ainfi; mais c'eft au Gouvernement à confidérer, dans un plus grand efpace, les intérêts de cette partie de la fociété, qui eft par-tout fi aveugle, ou fi bornée dans fes calculs; & les Chefs de l'Eglife doivent examiner auffi fi le changement fubit d'un ufage ancien parmi les hommes, ne peut pas faire naître l'idée

Je dois maintenant examiner la ſeconde propoſition que j'ai indiquée.

Vous avez fait voir, me dira-t-on, que la multiplication des jours de travail occaſionneroit une réduction dans le prix de la main-d'œuvre : ainſi, l'on a droit de vous demander ſi un pareil réſultat ne favoriſeroit pas le commerce, & ne contribueroit pas de cette manière, à l'accroiſſement de la force politique. Sans doute, on peut conſidérer ſous ce point de vue la diminution du prix de l'induſtrie; mais la force politique étant toujours une idée relative, & qui dérive d'une comparaiſon ou d'un rapport avec les autres Etats ſouverains, cette force ne peut jamais être augmentée ni diminuée par une circonſtance commune à tous les pays de l'Europe. Le royaume qui, dans ſa barbare ambition, aboliroit le jour du repos établi par les loix de la religion, ſe

d'un affoibliſſement dans l'eſprit religieux. Les nations où cet eſprit s'eſt le mieux conſervé, ont le plus grand reſpect pour l'inſtitution du jour de repos.

procureroit probablement un degré de ſupériorité, ſi ſeul il adoptoit un pareil changement; mais au moment où tous les ſouverains ſuivroient cet exemple, les proportions anciennes, qui fixent aujourd'hui les avantages reſpectifs des diverſes nations commerçantes, ne ſeroient point altérées. Cependant, le même raiſonnement doit ſervir à faire connoître qu'un pays, où les temps d'inaction ſont trop multipliés, a néceſſairement un déſavantage politique, relativement aux Etats où le Dimanche & les époques ſolemnelles ſont les ſeuls jours de repos, preſcrits par la religion du pays, & autoriſés par les loix du Gouvernement.

Concluons de ces diverſes obſervations, que loin de faire un reproche aux opinions religieuſes du jour de repos, conſacré chaque ſemaine au culte public, on doit reconnoître avec plaiſir qu'une telle inſtitution eſt devenue un acte précieux de bienfaiſance envers cette claſſe nombreuſe des habitans de la terre, la plus digne d'intérêt & de protection; envers

cette classe à qui l'on demande tant, & à qui l'on rend si peu; envers cette classe infortunée, dont la jeunesse & l'âge mûr sont dévorés par les riches, & que l'on abandonne à elle-même, quand le moment est venu, où elle n'a plus de forces que pour prier & pour verser des larmes.



CHAPITRE X.

Obſervation ſur une circonſtance particulière du culte public.

IL ne ſuffit pas que les chefs de l'Etat ſoient perſuadés de l'influence des opinions religieuſes ſur la morale & ſur le bonheur des hommes; ils doivent encore s'occuper des moyens les plus propres à entretenir cette action ſalutaire; & ſous un pareil rapport, toutes les parties du culte public deviennent de la plus grande importance. Elevé dans une religion où l'on a cru ſe rapprocher des premières idées du chriſtianiſme, en adoptant, ſur pluſieurs points, des principes différens de la foi catholique, je ne pourrois, ſans manquer de ſageſſe, approfondir aucune des queſtions qui diviſent les deux Egliſes; je le ferois même ſans utilité, tant nous ſommes diſpoſés à rapporter aux préjugés de naiſſance, les idées qui appartiennent le plus aux ſentimens &

à la penſée d'un homme en particulier : nous aimons à juger de tout par de grands traits ; cette manière ſoulage notre pareſſe, mais elle nous écarte ſouvent de la vérité. Il me ſemble cependant que les eſprits ſont aſſez éclairés aujourd'hui, pour qu'il ſoit permis d'inviter les chefs de l'Egliſe & du Gouvernement, dans les pays catholiques, à examiner attentivement, s'il n'eſt pas temps de faire un plus grand uſage de la langue vulgaire ; & ſi l'on n'eſt pas averti, par la dégradation ſenſible des mœurs, d'apporter quelque changement à cette partie du ſervice divin.

Ce n'eſt qu'au milieu de la grande meſſe, qu'on adreſſe aux habitans des campagnes quelques exhortations dans leur langue : il étoit naturel de conſidérer ce moment comme le plus propre à diſpoſer les eſprits au reſpect & à l'attention ; mais peut-être que la pompe même d'une auguſte cérémonie, en ſaiſiſſant fortement l'imagination, diſtrait les gens du peuple de l'importance des autres parties du culte divin ;

& il n'eſt pas rare, dans pluſieurs campagnes, de voir beaucoup d'hommes ſortir de l'Egliſe pendant le prône, & y rentrer à l'inſtant de la conſécration.

Je crois auſſi que les prières publiques devroient être conſtamment en langue vulgaire ; car, ſuſceptibles ſi facilement d'un mouvement ſenſible, & d'une onction touchante, il n'eſt aucun diſcours religieux qui ſympatiſe davantage avec la foibleſſe humaine ; & comme elles ſe ſervent de nos beſoins & de nos inquiétudes pour nous élever à l'Être ſuprême, elles font choix du meilleur de tous les liens, pour captiver la multitude.

Je dois faire obſerver encore, qu'une partie des gens de campagne, ſur-tout dans certaines ſaiſons de l'année, n'aſſiſtent qu'à la meſſe du matin, & alors ils ſont témoins ſimplement d'une cérémonie religieuſe (1). Cependant, ſi l'uſage & la liberté de travailler le Dimanche s'éten-

(1) Cette meſſe eſt communément une meſſe *baſſe*.

doient davantage, le peuple des campagnes, se bornant de plus en plus à cette première messe, n'entendroit, dans toute l'année, ni discours instructif, ni lecture édifiante, ni prière dans sa propre langue.

Il y a sûrement quelque chose à changer dans ces institutions religieuses, pour les faire servir plus efficacement au soutien de la morale, & à la consolation de la plus nombreuse partie de la race humaine. Le peuple des campagnes, dont les travaux composent notre richesse, doit être soigné avec une inquiétude paternelle; & puisqu'il n'est point exposé aux passions déréglées qui trouvent un aliment dans les villes; puisque des moyens doux & sages suffiroient encore pour l'entretenir dans l'habitude de ses devoirs, les chefs de l'Eglise & de l'Etat ont à répondre, en quelque manière, de ses mœurs & de ses inclinations.

*

CHAPITRE XI.

Que la seule idée d'un Dieu suffiroit pour servir d'appui à la morale.

Après avoir montré que la morale a besoin d'un appui surnaturel, on a droit d'attendre de nous, que nous cherchions à développer les rapports intimes & immédiats qui unissent ensemble l'amour de la vertu, l'observation de l'ordre & les opinions religieuses. J'essaierai donc d'approfondir une si importante question; & pour arriver à la vérité, je suivrai d'abord le cours de ces sentimens simples & de ces pensées primitives qui peuvent guider l'esprit & le cœur de l'homme, dans quelque pays & sous quelque climat que le Ciel l'ait fait naître.

Je n'ai pas besoin de le dire : c'est à la seule idée d'un Dieu, qu'il est facile d'unir toute la législation morale & le systême entier de nos devoirs.

L'univers, nonobſtant ſa magnificence & ſon immenſité, ſeroit ſemblable au néant, ſi ſon auteur ſuprême ne l'avoit pas peuplé d'êtres intelligens & ſenſibles, capables de contempler tant de merveilles, & d'être heureux par elles; mais les facultés dont nous ſommes doués, la conſcience que nous en avons, la liberté qui nous ſert à en faire uſage, tout nous annonce que nous ſommes unis à une grande combinaiſon, & que nous avons un rôle à jouer dans la vaſte ſcène du monde.

La raiſon la plus ſimple & la plus reſſemblante à un inſtinct, eût ſuffi pour nous mettre en état de veiller ſur notre être phyſique, & pour nous tenir concentrés dans le ſentiment de nous-mêmes; il n'en eût pas fallu davantage pour une ſi petite adminiſtration. Ainſi, quand je vois notre eſprit ſuſceptible d'une perfection continuelle, quand je vois les hommes jouir du ſingulier pouvoir de s'entre-aider & de ſe communiquer leurs idées, quand je fixe mon attention ſur nos inclinations ſociales

& ſur toutes les qualités relatives qui compoſent notre nature, je ne puis m'empêcher de penſer que nous avons un plan de conduite à ſuivre envers les autres, je ne puis m'empêcher de croire que dans notre paſſage ſur la terre, nous avons des ménagemens à obſerver, des obſtacles à vaincre, des ſacrifices à faire, & des obligations à remplir.

Les hommes ſemblent donc guidés vers la morale, par les plus beaux dons de la nature, & par tout ce qu'ils ont en eux de ſublime; mais on doit remarquer comme un rapprochement ſingulier, que leurs beſoins auſſi & leur extrême foibleſſe les conduiſent au même but.

Quel eſt, en effet, le mouvement dont je ſuis animé, quand je réfléchis ſur les loix impérieuſes auxquelles je me trouve aſſervi, & quand j'arrête mes regards ſur le ſpectacle étonnant de grandeur & de magnificence, dont on m'a rendu le témoin? Frappé d'un pareil contraſte, j'élève ſans ceſſe mon ame vers le ſouverain maître des

événemens, & je ſuis entraîné par inſtinct & par un ſentiment raiſonné, à lui adreſſer mes prières. Il ſemble au malheureux qu'il faut ſi peu de choſe, pour le délivrer du danger qui le menace, & pour éloigner la douleur dont il eſt tourmenté, qu'à l'aſpect de tant de prodiges au-deſſus de ſon entendement, il implore, il invoque la compaſſion de celui dont la formidable puiſſance éclate de toutes parts. Mais pourrai-je imaginer que cet Être ſuprême ne ſoit un Dieu que pour moi? pourrai-je penſer que ſeul je ſois ſous ſa protection? que ſeul je ſois digne de ſon intérêt & de ſa bonté? Cependant, ſi les hommes, mes ſemblables, partagent avec moi les droits que je réclame, les eſpérances que je conçois, comment oſerai-je demander d'être préſervé d'un mal que je veux faire aux autres? comment oſerai-je ſolliciter la bénédiction du Ciel ſur mes entrepriſes, quand je médite un moyen de traverſer injuſtement celles d'autrui? comment formerai-je des vœux pour être affranchi d'un joug qui

m'accable, lorſque j'exerce, envers mes inférieurs, les vexations les plus tyranniques ? Ainſi, le mécontentement de ſon propre état, la crainte de l'avenir, l'irritation entretenue par l'infortune, tous ces ſentimens, qui engagent à troubler l'ordre ſocial, prennent un autre caractère, ou ſe modifient du moins ſenſiblement, lorſque, dès ſes premières peines, l'homme peut s'élever à Dieu par ſes vœux, & que cependant il n'oſe le faire avec un cœur ſouillé par des intentions criminelles.

Ce n'eſt pas ſeulement la prière qui nous ramène vers la morale ; une autre communication avec l'Être ſuprême nous conduit au même but : c'eſt le ſentiment de la reconnoiſſance. L'homme, perſuadé de l'exiſtence d'une ſouveraine puiſſance, & qui ſe plaît à rapporter à la protection divine ſes ſuccès & ſon bonheur, reſſent en même temps le beſoin d'exprimer ſa gratitude ; & ne pouvant rien pour celui qui eſt au-deſſus de tout, il cherche à ſe former une idée des perfections de cet Être

Être ſuprême, afin d'apprendre à diſcerner le ſyſtême de conduite le plus conforme aux traits diſtinctifs de ce beau modèle. Et d'abord, quelles réflexions s'emparent de notre eſprit; quels mouvemens agitent nos ames, lorſque nous contemplons l'univers? Nous admirons, avec reſpect, cette magnifique harmonie, qui eſt le réſultat incompréhenſible d'une multitude innombrable de forces & de propriétés différentes: frappés de ce vaſte enſemble, où l'on découvre un accord ſi parfait, comment ne ſerions-nous pas entraînés à conſidérer l'ordre comme un des ſignes diſtinctifs de la ſageſſe & de la volonté du maître du monde? Et comment ne croirions-nous pas lui rendre un culte, en faiſant uſage, dans le même eſprit, de la liberté intelligente dont il nous a fait don? Alors, dans la compoſition de l'architecture ſociale, cette œuvre qui nous a été confiée, nous chercherons à nous pénétrer des idées de ſageſſe & de proportion dont le ſpectacle de la nature nous préſente un ſi grand exemple;

alors, dans l'établiſſement des rapports qui uniſſent les hommes entre eux, nous étudierons, avec ſoin, les loix de l'ordre moral, & nous les trouverons toutes fondées ſur cette réciprocité de devoirs, qui ſoumet à un mouvement régulier le choc & l'exploſion des divers intérêts perſonnels: enfin, l'idée d'un Dieu, créateur, régénérateur & conſervateur de l'univers, par des loix invariables, & par un enchaînement continuel des mêmes cauſes & des mêmes effets, ſemble nous appeller à la conception d'une morale univerſelle, qui, en imitation des reſſorts inconnus du monde phyſique, ſoit comme le lien néceſſaire de cette ſucceſſion d'êtres intelligens, qui, toujours avec les mêmes paſſions, viennent, paſſent & reparoiſſent ſur la terre, pour ſe chercher ou ſe fuir, s'entre-aider ou ſe nuire, ſelon la force ou la foibleſſe du nœud qui les unit, & ſelon la ſageſſe ou la déraiſon des loix & des principes qui dirigent leurs opinions.

L'étude attentive de l'homme & de ſa

nature, doit contribuer à nous affermir dans l'idée que nous venons d'indiquer. On ne peut, en effet, confidérer la prodigieufe différence qui exifte entre les efprits & parmi les caractères; on ne peut arrêter fon attention fur le terme extrême auquel cette différence peut être portée par la perfectibilité dont ils font inégalement fufceptibles; on ne peut enfin réfléchir fur une pareille conftitution, fans être conduit à penfer que le contre-poids de ces moyens extraordinaires de force & d'ufurpation, devoit provenir de l'empire de la raifon, de cette autorité fingulière, qui peut feule établir, entre les hommes, des rapports de juftice & de convenance, propres à entretenir l'équilibre & l'harmonie au milieu de tant de difparités: c'eft ainfi que le refpect pour la morale femble faire évidemment partie des vues générales & de l'idée primitive du fuprême ordonnateur de l'univers. Et quel plaifir ne trouve-t-on pas dans la perfuafion que le culte de la vertu, que l'obfervation des loix d'ordre

nous offrent le moyen de plaire à notre divin bienfaiteur! C'eſt la ſeule eſpérance que nous avons de pouvoir concourir, dans notre foibleſſe, à l'exécution de ſes grandes penſées; & entourés de tant de biens, environnés de tant de ſignes d'une protection particulière, quel prix ne devons-nous pas attacher à ce moyen de communication & de correſpondance avec le ſouverain auteur de notre exiſtence? Ainſi donc, les hommages de reconnoiſſance & d'adoration que nous rendons à la divinité, nous ramènent à un ſentiment de reſpect pour les loix de la morale; & ce ſentiment, à ſon tour, ſert à entretenir continuellement en nous l'idée d'un Être ſuprême.

Indépendamment des réflexions que nous venons de préſenter, la morale, conſidérée dans toute ſon étendue, a beſoin d'être affermie par cette diſpoſition de l'ame, qui nous attache au bonheur des autres; & c'eſt encore dans une des plus éclatantes perfections de la divinité, que nous trouvons le premier modèle de ce précieux

ſentiment. Oui, l'on ne peut en diſconvenir: ou notre exiſtence ne tient à aucune cauſe, ou nous la devons à la bonté d'un Être ſuprême. La vie, on le dira ſans doute, eſt un mélange de peines & de plaiſirs : mais, ſi nous ſommes juſtes, nous conviendrons que les momens où elle ceſſe de nous paroître un bienfait, ne ſont épars qu'à grande diſtance, dans le cours de nos années : la jeuneſſe, cet âge qu'une ſi grande partie du genre humain ne franchit jamais, conſidère l'exiſtence comme le plus doux des enchantemens; & les autres ſaiſons de la vie nous offrent des plaiſirs moins animés, ſans doute, mais qui s'accordent davantage avec les progrès de nos lumières & l'accroiſſement de notre expérience.

Il eſt vrai que pour s'affranchir d'un ſentiment de reconnoiſſance, on ſe demande ſouvent : qui de nous voudroit revivre, à condition de parcourir une ſeconde fois ſa carrière, & de retourner pas à pas ſur les mêmes traces? La réponſe à une ſemblable queſtion, ne ſauroit fixer notre jugement

ſur le prix du bienfait que nous avons reçu ; car, lorſque nous regardons la vie en arrière, nous la voyons dépouillée de ſes deux principaux ornemens, la curioſité & l'eſpérance ; & ce n'eſt point dans cet état qu'elle nous a été donnée, & que nous en avons joui.

Il eſt peut-être hors de notre pouvoir de nous replacer, par la penſée, dans les ſituations où l'imagination faiſoit un de nos délices ; c'eſt un ſouffle léger qui ne s'attache point à notre mémoire : il faut croire au bonheur de l'exiſtence, parce que nous enviſageons, avec effroi, le moment où nous ſerons forcés d'y renoncer : mais, comme ce bonheur eſt compoſé des plaiſirs préſens & de ceux en plus grand nombre qui tiennent à l'aſpect de l'avenir, nous ceſſons d'être de bons juges du prix de la vie, quand cet avenir ne ſe préſente plus à nos yeux que ſous la forme du paſſé ; car nous ne ſaurions apprécier, avec un ſouvenir languiſſant, ce que nous avons aimé dans nos momens d'eſpérance.

Les maux physiques ne sont, ni le but, ni la condition de notre nature; ils en sont l'accident : le bonheur de l'enfance, qui nous montre dans sa première pureté l'ouvrage de la divinité, indique visiblement la bonté de cet Être suprême; & comment ne croirions-nous pas que nous devons notre origine à une intention bienfaisante, puisque c'est le desir du bonheur qui nous a été donné pour servir de mobile à toutes nos actions? Ah! que nous parlerions mieux de la vie, si nous n'en avions pas corrompu les douceurs par des sentimens factices, que nous avons substitués à notre nature; si nous n'avions pas voulu soumettre tant de choses réelles à l'orgueil & à la vanité; & si, au lieu de nous entre-aider tous pour être heureux, nous ne nous étions pas occupés essentiellement d'enchaîner les autres à notre fortune, & de les tenir au-dessous de nous! Sans doute quelques peines se mêlent à notre admirable existence; mais combien n'en est-il pas que le monde, dans sa beauté simple,

ne nous eût jamais fait connoître! Rapprochons-nous de la plus grande des penſées, & nous ſerons moins ſerrés contre les objets de jalouſie qui nous oppreſſent & qui nous tourmentent.

C'eſt à l'aſpect de quelques événemens épars; c'eſt dans quelques circonſtances particulières, que nous élevons des doutes ſur la bonté du Dieu de l'univers: mais nous la retrouvons, cette bonté, toutes les fois que nous rapprochons les détails qui nous bleſſent du grand enſemble dont ils ſont partie; nous découvrons alors que les malheurs dont nous ſommes ſi promptement offenſés, ſont une ſimple dépendance d'un ſyſtême général, où tous les caractères d'une bienfaiſance intelligente ſont évidemment tracés. Il faut donc chercher, dans cette vaſte ordonnance, les intentions du ſouverain auteur de la nature; c'eſt-là qu'eſt ſon eſprit; c'eſt-là qu'eſt ſa penſée; & en nous livrant à une pareille méditation, nous reviendrons toujours à un ſentiment de reſpect & de reconnoiſſance. Cette idée ſimple

eſt fort étendue dans ſes applications; il me ſemble ſur-tout qu'elle nous ſert de conſolation dans les maux de la vie; l'homme qui s'en pénètre peut ſe dire à lui-même: les peines paſſagères auxquelles je ſuis ſoumis, ſont peut-être un des effets inévitables de cette harmonie univerſelle, la plus généreuſe & la plus étendue de toutes les conceptions. Ainſi, dans les inſtans où je me plains de mon ſort, je ne dois point, pour cela, me croire abandonné; je ne dois point faire un reproche à celui dont l'infinie ſageſſe eſt préſente à mes yeux, à celui dont les loix générales m'ont paru ſi ſouvent l'expreſſion ſenſible d'une véritable bonté.

C'eſt en vain, dira-t-on; c'eſt en vain que vous voudriez nous occuper de ces conſidérations: nous nous en tenons à remarquer que notre bonheur, ſur la terre, eſt au moins fort inférieur à la deſtinée dont notre imagination ſe forme aiſément le tableau; & nous ne ſaurions reconnoître, dans une diſpoſition ſemblable, la réunion

de perfections, qui doit être l'attribut d'un Être ſuprême.

Cette objection eſt préſentée ſous différentes formes, dans les écrits de tous les ennemis des opinions religieuſes ; & l'on en tire des conſéquences, tantôt contre la bonté de Dieu, tantôt contre ſa puiſſance, & tantôt auſſi contre ſa ſageſſe, ou ſon eſprit de juſtice. Il faudroit, pour réſoudre évidemment de pareilles difficultés, être en état de ſe former une idée de la perfection d'un Être infini : mais, dans toutes nos tentatives, nous ne faiſons autre choſe que porter à l'extrême chacune des qualités dont nous avons un premier ſentiment ; au lieu que la perfection, dans les œuvres du Créateur, conſiſte peut-être dans une ſorte de gradation & d'harmonie dont nous ne pouvons, ni embraſſer, ni pénétrer le ſecret ; & nous devons d'autant plus nous défier du procédé que nous employons pour juger de l'eſſence de la divinité, qu'en nous bornant ſeulement à concilier enſemble ſa ſouveraine puiſſance & ſa parfaite bonté,

nous ne fixerions jamais le terme où ces deux propriétés ſe trouveroient en équation : car, après avoir épuiſé toutes les ſuppoſitions, on demanderoit encore pourquoi le nombre des êtres ſenſibles & ſuſceptibles de bonheur, n'eſt pas plus étendu; on demanderoit pourquoi chaque grain de ſable n'eſt pas un de ces êtres, pourquoi même il n'en contient pas un nombre égal à cette ſubdiviſion à l'infini dont nous nous formons l'idée; enfin, d'extrême en extrême, & toujours en arguant de la ſouveraine puiſſance, la moindre matière inanimée, le moindre vuide dans la nature, paroîtroient une limite à la bonté de l'Être ſuprême. On voit ainſi juſques à quel point on peut s'égarer, quand on abandonne les ſentimens ſimples & rapprochés de nous, pour les vagues excurſions de l'eſprit métaphyſique.

Il me ſemble qu'à défaut d'autres indices, c'eſt de la puiſſance de Dieu qu'on tireroit une démonſtration de ſa bonté; car cette puiſſance nous avertit, à chaque inſtant, que ſi le ſouverain maître du monde eût voulu le mal des êtres ſenſibles, il auroit

eu, pour remplir cette intention, des moyens aussi rapides que multipliés. Il n'avoit besoin, ni de créer des mondes, ni de les faire briller d'une pompe éclatante; un gouffre épouvantable & des ténèbres éternelles eussent suffi pour accumuler ensemble des êtres infortunés, & pour jouir du sentiment de leurs peines. Mais éloignons ces affreuses images, & laissons-nous aller aux mouvemens d'une juste reconnoissance; nous nous empresserons alors à rendre hommage à ce caractère ineffaçable d'amour & de bonté que nous voyons empreint dans toute la nature. Une puissance inconnue ouvre nos yeux à la lumière, & nous admet au spectacle des merveilles de l'univers: elle éveille en nous ces sens enchanteurs, qui nous instruisent les premiers du charme de notre existence; elle nous enrichit de ces dons intellectuels, qui rassemblent autour de nous, & les âges passés, & les temps à venir; elle nous confie, de bonne heure, un empire & une domination, en nous investissant de ces

deux ſublimes facultés, la volonté & le libre arbitre; enfin, elle nous rend ſenſibles au doux plaiſir d'aimer & d'être aimés; & lorſque, par l'effet d'un plan général, dont nous ne pouvons juger qu'imparfaitement, elle répand çà & là quelques peines ſur la route de notre vie, elle ſemble vouloir les adoucir, en nous montrant toujours l'avenir à travers le voile ingénieux de l'imagination & de l'eſpérance. Seroit-ce donc ſans aucun intérêt, ſeroit-ce donc ſans aucune bonté, que ce magnifique ſyſtême auroit été conçu, & qu'un ſuperbe enchaînement de merveilles & de prodiges ſerviroit à le conſacrer? Que ſerions-nous donc aux regards de l'Eternel, s'il ne ſavoit point aimer? Ce n'eſt pas nous qui ornons ſon majeſtueux univers; ce n'eſt pas nous qui faiſons lever le ſoleil, & qui prêtons à l'aurore ſes magnifiques couleurs; ce n'eſt pas nous qui couvrons la terre de ſes brillantes parures; ce n'eſt pas nous qui faiſons mouvoir les globes céleſtes dans l'eſpace immenſe des airs; ce n'eſt pas

nous non plus qui aſſiſtons aux conſeils du maître du monde, & qui lui faiſons part de notre ſageſſe : nous ne ſerions donc rien à ſes yeux, s'il étoit indifférent à notre reconnoiſſance, & s'il ne prenoit aucun plaiſir au bonheur de ſes créatures.

Enfin, quand nous détournerions notre attention de tant de ſignes frappans de la bonté de Dieu, quand ils ſeroient tous effacés de notre mémoire, nous trouverions encore, au fond de notre cœur, un indice ſuffiſant de cette vérité conſolante; nous verrions que nous ſommes nous-mêmes bons & aimans, quand nul intérêt paſſionné ne vient nous pervertir, & nous ſerions conduits à penſer qu'une pareille inclination, dans un être qui a tout reçu, qui ne tient rien de ſes propres forces, doit être néceſſairement l'empreinte d'une nature divine, la ſeule qui ſoit un éternel modèle. C'eſt pour glorifier ce ſentiment, que nous devons le rapporter ſans ceſſe à l'idée d'un Être ſuprême ; car il y a, n'en doutons point, une correſpondance d'inſtinct & de réflexion,

entre nos vertus & les perfeɐtions de celui qui eſt l'origine de toutes choſes ; & pourvu que nous ne réſiſtions point à nos mouvemens naturels, nous appercevrons de ces mêmes perfeɐtions, tout ce qui ſuffit pour exciter notre culte & notre adoration, & tout ce qu'il faut ſur-tout pour ſervir d'exemple à notre conduite, & de principe à notre morale.

Je dois maintenant examiner quelques objeɐtions importantes ; car, pourquoi craindrois-je de les préſenter ? L'amour-propre de ſyſtême & d'opinion ne peut exiſter, en traitant un ſujet ſur lequel tant d'autres ont paſſé, & qui appartient également à tous les hommes. Seulement il eſt permis, en cherchant la vérité, de deſirer avec ardeur de la trouver réunie aux ſentimens qui font notre bonheur, & aux principes qui ſont le fondement de l'ordre public.

On convient, dit-on, qu'il eſt pluſieurs perfeɐtions de l'Être ſuprême, dont l'étude

& la connoiſſance doivent ſervir de ſoutien aux loix de la morale; mais une des propriétés eſſentielles de l'eſſence divine renverſe tout cet édifice; c'eſt la preſcience infinie : car, ſi Dieu connoît à l'avance ce que nous ferons, il s'enſuit que toutes nos actions ſont irrévocablement déterminées, & qu'ainſi l'homme n'eſt point libre. Cependant, ſi telle étoit ſa condition, il ne paroîtroit ſuſceptible, ni de blâme, ni de louange; il ne devroit avoir aucun moyen de plaire ou de déplaire à l'Être ſuprême; & les idées de bien & de mal, de vice & de vertu, ſeroient abſolument chimériques. Je ferai d'abord à cette objection une réponſe très-ſimple, mais très-déciſive: c'eſt que ſi, contre toute apparence, on parvenoit à me perſuader qu'il exiſte une contradiction abſolue entre la liberté de l'homme & la preſcience univerſelle de la divinité, c'eſt ſur la nature & l'étendue de cette preſcience que ſe tourneroient mes doutes; car, forcé de choiſir, je me défierois plutôt d'un jugement de mon eſprit, que

que d'une opinion dont un ſentiment intime m'auroit donné la perſuaſion. C'eſt par ces mêmes conſidérations, qu'il ſera toujours impoſſible de prouver aux hommes qu'ils ne ſont pas libres : on ne ſauroit, en effet, eſſayer d'y parvenir, qu'à l'aide du raiſonnement; & le raiſonnement étant déjà un commencement d'art, une ſorte de combinaiſon extérieure de la réflexion, ce moyen, en quelque manière hors de nous, ne ſauroit ſuffire pour détruire notre croyance à une faculté qui eſt en nous, & qui ſemble même la première dont nous ayons eu la conſcience & la perception.

Nous éprouvons diſtinctement les limites de nos facultés, dans les efforts que nous faiſons pour acquérir une juſte idée de la preſcience divine : nous ſuppoſons bien que Dieu prévoit, avec certitude, ce que nous conjecturons confuſément ; & en reculant, ſans fin, toutes les bornes qui ſe préſentent à notre eſprit, nous proportionnons, en imagination, les connoiſſances du Createur

à l'immenſité de l'eſpace, & à l'infinité des temps ; mais au-delà de ces idées vagues & communes, nous nous égarons dans toutes nos ſpéculations. Comment, en effet, nous qui ne connoiſſons pas la nature de notre ame, pourrions-nous déterminer l'eſſence de la preſcience divine ? comment pourrions-nous connoître ſi cette preſcience eſt l'effet d'un calcul rapide de la part de celui qui embraſſe d'un coup-d'œil les rapports & les effets de toutes les cauſes morales & phyſiques ? comment pourrions-nous diſcerner ſi cette preſcience eſt, pour un Être infini, diſtincte de la ſimple ſcience ? comment pourrions-nous connoître ſi cet Être, par une propriété hors de notre conception, n'eſt pas avant & après les événemens ; s'il n'eſt pas, en quelque manière, le temps intellectuel ; & ſi nos diviſions de ſiècles & d'années ne diſparoiſſent pas devant ſon immobile exiſtence & ſon éternelle durée ?

Il réſulte cependant de ces réflexions, que dans les liens de l'ignorance où nous

ſommes tenus, nous ne pouvons jamais particulariſer la preſcience divine, & qu'ainſi nous ſommes réduits à examiner ſi cette preſcience, conſidérée d'une manière générale, eſt incompatible avec la liberté des hommes.

On ne ſauroit, ce me ſemble, adopter une pareille opinion. Ce n'eſt pas la preſcience qui détermine les événemens futurs; car la ſimple connoiſſance de l'avenir ne fait pas l'avenir. Ce n'eſt pas la preſcience qui néceſſite les actions des hommes, parce qu'elle ne change point l'ordre naturel des choſes; mais tous les événemens futurs ſont fixes, ſoit qu'ils ſoient prévus, ſoit qu'ils ne le ſoient pas; car la contrainte & la liberté conduiſent également à un terme poſitif: ainſi, tout ce qui arrivera eſt auſſi immuable que ce qui eſt arrivé, puiſque le préſent a été hier le futur, comme il ſera demain le paſſé. Il eſt donc ſûr, abſtraitement, qu'un événement, prévu ou imprévu, aura lieu dans tel temps: mais ſi la liberté n'eſt point contrariée par

cette certitude inévitable, comment le feroit-elle, parce qu'il exifteroit un Être qui feroit inftruit à l'avance de la nature précife de cet événement ? On peut donc dire, avec vérité, que la connoiffance de l'avenir n'eft pas plus un obftacle à la liberté, que le fouvenir du paffé ; & les prophéties, comme l'hiftoire, font de fimples récits, dont la place n'eft pas la même dans l'ordre des temps, mais qui tous également, ne créant point les événemens, ne contraignant point les volontés, ne fauroient rendre la penfée efclave, ni affujettir les hommes aux loix de la néceffité.

On conviendra cependant, que fi la prefcience étoit fondée fur une poffibilité de calculer les actions des hommes comme les mouvemens d'une machine organique, la liberté n'exifteroit point ; mais alors ce ne feroit pas la prefcience qui s'oppoferoit à cette liberté, ce feroit notre qualité d'automate ; car, avec une telle conftitution, nous ferions fans liberté, lors même qu'un

Être ſuprême n'auroit pas la connoiſſance de l'avenir.

C'eſt en vain que, pour nous convaincre de notre ſervitude, on nous repréſente comme ſoumis néceſſairement à l'impulſion des divers objets extérieurs ; & que parmi ces objets, on comprend encore tout ce qu'il y a de plus fin dans les idées morales, en les réuniſſant ſous le nom général de motifs, & en donnant enſuite à ces motifs une force phyſique, à laquelle nous ſommes tenus d'obéir. Mais, pour être libres, faut-il donc que nous agiſſions ſans motifs ? C'eſt bien alors que nous ſerions évidemment une œuvre mécanique. Il n'eſt pas douteux que, dans toutes nos actions, nous ſommes déterminés par une raiſon, un goût, un ſujet de préférence ; mais c'eſt notre eſprit qui s'empare de ces diverſes conſidérations, & qui les balance, les compare, les modifie ; c'eſt notre eſprit qui écoute les conſeils de notre vertu, & qui répond au langage de nos paſſions ; c'eſt lui qui, pour s'éclairer, emprunte de

notre mémoire le ſecours de l'expérience: c'eſt donc notre eſprit qui prépare, qui compoſe, qui perfectionne ce que nous appellons nos motifs; & c'eſt d'après cette élaboration intérieure que nous agiſſons. Il y a trop de ſuite, d'unité, d'harmonie, dans notre penſée, pour qu'on puiſſe la préſenter comme l'unique effet de tous les objets extérieurs, qui, ſous la forme d'idées, viennent, ſans ordre & ſans concert, s'imprimer dans notre cerveau; & juſques à ce qu'on nous faſſe aſſiſter aux œuvres du chaos, nous croirons, avec raiſon, que par-tout où il y a cette unité, cette ſuite & cette harmonie, il y a une faculté capable de raſſembler tout ce qui eſt épars, & de réunir à un ſeul but & à un ſeul intérêt, tout ce qui ſe mêle ſans deſſein & ſans intention.

Une fois néanmoins qu'on eſt forcé de croire qu'il y a un maître, un chef, à toutes nos perceptions, & que ce maître, en même temps, nous le ſentons agir, comment parviendroit-on à nous perſuader que ce n'eſt

pas notre eſprit qui remplit cette fonction au-dedans de nous? C'eſt donc en franchiſſant ſes opérations, qu'on nous dépouille de notre liberté, & qu'on ſuppoſe enſuite que notre volonté eſt le produit néceſſaire de tous les objets extérieurs; comme ſi c'étoient les couleurs, & non pas le peintre, qui compoſaſſent un tableau. Cependant, ſi nous ſauvons notre eſprit de la dépendance à laquelle on voudroit le réduire, nos actions ne feront plus une ſimple obéiſſance à des mouvemens irréſiſtibles; car la liberté de notre penſée, c'eſt la nôtre.

Nous devons conſidérer nos ſens comme des meſſagers qui rapportent à notre eſprit de nouveaux ſujets de réflexion; mais ils ſont tellement ſubordonnés à cette partie ſublime de nous-mêmes, qu'ils n'agiſſent, pour elle, que ſelon ſa volonté: elle leur commande, tantôt de lui préſenter le tableau des richeſſes de la nature, tantôt de parcourir aſſidument les regiſtres de l'eſprit humain, tantôt de prendre l'équerre

& le compas, pour lui rendre un compte exact de ce qu'elle desire connoître avec précision ; quelquefois elle leur indique les moyens dont ils doivent se servir pour augmenter leur propre puissance ; & quand elle veut se communiquer avec les hommes, quand elle veut s'adresser aux temps à venir, elle leur ordonne de perpétuer, en caractères ineffaçables, tout ce qu'elle a combiné mûrement, tout ce qu'elle a su découvrir, & tout ce qu'elle espère ajouter au trésor de nos connoissances. Est-ce là un maître, je le demande ? ou est-ce un esclave de nos sens, un aveugle jouet de leurs caprices ?

Il est encore une observation, qui semble en contraste avec l'empire absolu qu'on voudroit accorder aux objets extérieurs sur la puissance généreuse de notre ame : c'est que dans le silence & l'obscurité de la méditation, l'action de notre esprit n'est point interrompue : nous éprouvons que nous avons le pouvoir de rappeler à notre attention nos idées passées, & que nous lions ces

mêmes idées à la perſpective de l'avenir, & aux diverſes circonſtances imaginaires dont nous compoſons ce tableau : notre penſée eſt donc le réſultat, mais non pas l'ouvrage, des objets extérieurs dont nous avons la faculté de prendre connoiſſance. Ces deux mots, ouvrage & réſultat, qui, dans pluſieurs acceptions, ont une grande reſſemblance, offrent ici deux ſens très-oppoſés; & c'eſt en les confondant, que l'on favoriſe les objections contre l'exiſtence de notre liberté. Nous ne pouvons former aucun jugement, ſans parcourir auparavant toutes les raiſons propres à nous éclairer; & le *réſultat* d'un ſemblable examen détermine notre volonté; mais cet examen lui-même eſt l'*ouvrage* de notre eſprit.

Enfin, tous les degrés qui conduiſent au dernier terme de notre action intellectuelle, ſont de ſimples antécédens, & non des motifs abſolus : il y a, dans les opérations de notre eſprit, comme dans tout ce qui n'eſt point immobile, une ſuite de cauſes & d'effets; mais cette ſuite, cet enchaînement,

font des caractères qui n'appartiennent pas plus à la néceffité, qu'au libre arbitre.

En rendant ainfi à la grandeur de notre ame ce qui lui appartient, n'éprouve-t-on pas qu'on eft plus près de la nature, qu'en adoptant tous ces fyftêmes & toutes ces explications, qui affimilent nos facultés intellectuelles aux ofcillations régulières d'un pendule? ou aimeroit-on mieux encore cette comparaifon de nos idées avec des boules, qui fortent de leurs niches, pour frapper notre cerveau, lequel, par diverfes ramifications, rend ce choc à notre volonté? Je ne vois, dans tout cela, que des figures triviales, mifes à la place de ces noms, qui annoncent du moins, par leur abftraction, l'étendue indéfinie des idées qu'ils repréfentent, & le refpect que ces idées méritent. Il eft aifé d'appeler un motif une petite boule en mouvement; il eft aifé d'appeler une incertitude, ou un repentir, le choc, en fens contraire, de cette première petite boule par une feconde, en attendant que l'arrivée d'une troifième

forme une détermination, & que le concours de plusieurs vers un même point, excite enfin en nous une passion impétueuse : mais qui ne voit qu'après avoir essayé d'avilir les fonctions de notre esprit par ces misérables comparaisons, l'énigme & la difficulté demeurent en leur entier?

Enfin, si les méditations & les recherches de notre esprit, sur l'existence & la nature de notre liberté, ne nous présentent que des nuages & une obscurité impénétrable, n'est-il pas singulier qu'au milieu de ces ténèbres, nous rejettions tous les avertissemens de notre sentiment intime, les seuls qui nous expliquent, avec clarté, ce que nous voudrions en vain entendre par un autre moyen? Que diroit-on d'un aveugle-né qui refuseroit de recevoir des instructions par la parole & les accens de la voix? Ah! que nous sommes mieux instruits de notre nature par ce sentiment, que par tous les raisonnemens métaphysiques! il compose une partie intégrante de l'essence de notre ame; & nous devons le considérer

comme la faillie, en quelque manière, de l'incompréhenfible organifation, dont nous ne pouvons pénétrer le myftère. Un pareil enfeignement, qui nous vient d'une main divine, eft bien plus digne de confiance que les interprétations des hommes. Il eft des fecrets que la philofophie effaie en vain de nous expliquer; tous fes efforts fe reffentent de la néceffité où elle fe trouve de chercher à repréfenter, par des comparaifons, ce qui eft unique & fans reffemblance.

On diroit cependant que la nature, inquiète à l'avance des faux raifonnemens qui pourroient nous conduire à méconnoître le plus admirable de fes dons, a voulu répandre une lumière particulière fur l'exiftence de notre liberté, en compofant notre propre vie de deux mouvemens très-diftincts, dont l'un ne nous eft point confié, & dépend d'une néceffité dont nous ignorons les loix, tandis que l'autre eft remis au feul gouvernement de notre raifon: un femblable parallèle fuffiroit pour nous éclairer, fi nous cherchions fimplement la vérité.

Spinosa, pour inspirer de la défiance sur les avertissemens qui nous viennent par nos sentimens intimes, dit qu'une girouette, soumise à divers mouvemens successifs, croiroit en être la cause, si, aux momens même où ces mouvemens s'opèrent, elle en avoit la volonté. Que signifie un pareil argument, si ce n'est qu'on peut toujours supposer une fiction si parfaite, qu'elle équivaudroit à une réalité ? Mais, par quelle intention bisarre d'un être intelligent, ou même par quel assemblage fortuit d'une aveugle nature, l'homme auroit-il à chaque instant une volonté précisément conforme à chacune de ses actions, s'il n'y avoit pas dans cet ensemble une correspondance réelle ?

On pourroit, d'ailleurs, opposer à l'hypothèse de Spinosa un autre raisonnement, qui tendroit à une fin absolument contraire ; c'est que si la liberté la plus apparente peut n'être qu'une fiction, par l'effet d'une rencontre précise de notre volonté, avec un mouvement ordonné ; il est incontestable

auſſi, qu'en ſuppoſant l'exiſtence, ou la ſimple poſſibilité d'une liberté réelle, nous ne ſaurions en avoir un ſentiment différent de celui que nous éprouvons; & la liberté de Dieu même ne ſe préſente pas à notre penſée, ſous une autre modification. Auſſi eſt-il bien eſſentiel de remarquer que tandis qu'en réfléchiſſant ſur nos facultés, nous nous formons aiſément l'idée d'un degré ſupérieur d'intelligence, de ſcience, de mémoire, de prévoyance & de toutes les autres propriétés de notre entendement; la liberté eſt la ſeule partie de nous-mêmes, à laquelle nous ne ſaurions rien ajouter en imagination.

Je ne ſuivrai point dans d'autres ſubtilités les raiſonnemens que l'on fait ſur la liberté; ce n'eſt point à quelques hommes, mais à tous, que j'ai l'ambition de parler, parce que c'eſt à tous que je voudrois être utile: ainſi, je m'arrêterai toujours aux réflexions principales, toutes les fois qu'elles me paroîtront ſuffiſantes pour captiver l'opinion des bons eſprits, & pour les attacher aux

vérités importantes qui ſont le plus ſûr fondement du bonheur public. L'amour-propre peut ſuivre une queſtion juſques à ſes dernières extrémités, & placer ainſi ſa petite gloire à amincir un fil ſans le rompre; car l'amour-propre, appliqué à de graves & profondes méditations, eſt déjà lui-même la plus grande des ſubtilités.

Continuons maintenant l'examen des autres argumens, dont on ſe ſert pour combattre les principes que nous avons établis. C'eſt en vain, diront pluſieurs perſonnes, qu'on s'efforceroit de préſenter l'opinion de l'exiſtence de Dieu, comme un appui réel des loix de la morale; tout ce ſyſtême croulera, ſi l'on ne montre pas en même temps comment ce Dieu punit & récompenſe.

J'obſerverai d'abord qu'une ſemblable objection ne peut faire une impreſſion profonde, qu'autant qu'elle ſe lie dans notre eſprit à des doutes ſur l'exiſtence d'un Être ſuprême; queſtion que je ne traite point

encore : car en ſuppoſant une conviction intime de cette dernière vérité, en ſuppoſant, dans toute ſa force, l'idée d'un Dieu préſent à nos penſées & à nos actions ; je demande ſi, pour chercher à lui plaire, nous aurions beſoin de connoître avec certitude l'époque où nous pourrions appercevoir des ſignes diſtincts de ſon approbation & de ſa bienveillance ; je demande encore ſi, pour éviter d'encourir ſa diſgrace, nous aurions beſoin d'être inſtruits, avec préciſion, de la manière dont il nous feroit éprouver ſa ſévérité ? Non, ſans doute, car en réfléchiſſant d'une manière générale, ſur les récompenſes & les punitions qui peuvent émaner d'un Être ſuprême ; frappés de ſa grandeur, étonnés de ſa puiſſance, l'idée vague de l'infini ſe préſenteroit à nous ; & cette idée ſi impoſante ſuffiroit pour dominer nos ſentimens, & pour fixer les principes de notre conduite. Nous nous garderions bien de propoſer des conditions à celui qui nous a tirés du néant, & nous attendrions avec

reſpect

respect le moment où, dans sa profonde sagesse, il jugeroit à propos de se montrer à nous davantage. L'homme peut dire à l'homme : assurez-moi mon salaire, il me le faut un tel jour, je le demande à telle heure ; ils font échange de choses semblables ; & c'est de l'emploi de quelques instans, dont ils exercent le trafic : mais dans les rapports de l'homme avec la divinité, quels intervalles se présentent à nos regards ! Quelles inégalités paroissent de toutes parts ! La créature & le créateur, le néant & la vie, l'instant & l'éternité, l'atôme imperceptible & l'Être infini, qui remplit de son esprit toute la nature ; voilà les contrastes qui viennent frapper notre entendement. Comment donc adapterions-nous à de telles proportions, ces règles & ces prétentions que nous avons introduites dans nos petits intérêts, & dans nos relations circonscrites ? Vous demandez, pour ressentir le desir de plaire à l'Être suprême, qu'il répande à chaque instant de nouveaux dons sur ceux qui, par leurs sentimens &

par leurs actions, vous paroiſſent dignes de ſes bontés; &, pour avoir la crainte de l'offenſer, vous voulez que, ſans retard, il puniſſe à vos yeux les méchans, & qu'il laiſſe tomber ſur eux ſes foudres vengereſſes. Certes, je le crois, qu'à de telles conditions vous ſeriez de ſcrupuleux obſervateurs de ſes volontés; vous vous faites eſclaves pour bien moins; une eſpérance vague & des vœux indéterminés ſoutiennent, auprès des Rois, votre longue & ſervile conſtance; vous pourriez en promettre autant, je le penſe, au ſouverain maître du monde, ſi, pour vous récompenſer ou vous punir, il ébranloit les loix de la nature, & dérangeoit à chaque inſtant l'ordre général qu'il a conçu.

Mais, ajoutez-vous, nous ne voyons point que Dieu ſe mêle en aucune manière des choſes d'ici-bas: vous ne le voyez point! mais découvrez-vous mieux la puiſſance qui donne à l'univers le mouvement & la vie? Ce n'eſt point parce qu'elle n'exiſte pas, cette puiſſance, c'eſt parce

qu'elle eſt au-deſſus de toute hauteur, que votre eſprit ne peut, ni la meſurer, ni l'atteindre. L'on ne ſait véritablement quels diſcours adreſſer à celui qui rejette l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu; car, avec ce guide de moins, toutes les idées ſont errantes, & n'ont d'autre lien que l'imagination la plus libre & la plus indépendante : mais ſi vous donnez au monde une origine, ſi vous ſuppoſez un Dieu créateur ou moteur univerſel; quels raiſonnemens emploieriez-vous pour nous engager à croire que ce Dieu n'a plus de rapports avec nous; qu'il a détourné ſes regards de tous les êtres ſenſibles, & qu'il s'eſt ainſi ſéparé de l'œuvre de ſon amour & de ſon intelligence? Vous ajoutez : le vice eſt par-tout triomphant, l'honnête homme languit le plus ſouvent dans l'abaiſſement & l'obſcurité; & vous ne ſauriez concilier ces injuſtices avec l'idée d'une providence divine! On peut d'abord nier l'aſſertion qui forme la baſe de ce reproche, ou conteſter du moins les conſéquences

qu'on en tire : ces idées de triomphe & d'abaiſſement, d'éclat & d'obſcurité, ſont quelquefois très-étrangères aux ſentimens intimes, les ſeuls qui conſtituent eſſentiellement le bonheur & le malheur; & pour moi, je ſuis perſuadé que ſi l'on prenoit pour règle de comparaiſon, non pas quelques ſituations particulières, ou quelques événemens épars, mais l'enſemble de toute une vie, & la généralité des hommes, on trouveroit alors que les ſatisfactions les plus continues appartiennent à ces ames remplies d'une piété douce, ferme & ſenſible, telle que doit l'inſpirer l'image pure de la divinité; & je ſuis également perſuadé que la vertu, réunie à cette piété qui ſait adoucir tous les ſacrifices, eſt le guide le plus ſûr dans la route de la vie. Peut-être même que dans l'ignorance où nous ſommes, & de notre nature & de ſa dernière deſtination, il n'eſt pas de notre intérêt que des récompenſes non interrompues nous excitent à la vertu; car, ſi cette vertu étoit notre titre & notre eſpérance

auprès de celui qui dispose, & du moment présent, & des temps à venir, nous ne devrions pas desirer qu'elle dégénérât tout-à-coup dans un calcul évident, & dans un sentiment prochain de convenance & de personnalité. On auroit peine aussi à bien définir ce que seroit la liberté, si, par l'effet d'une justice rapide, une mesure constante & de biens & de maux, accompagnoit chacune des déterminations de notre esprit; nous serions alors, au moral comme au physique, entraînés par un instinct impérieux, & le mérite de nos actions seroit absolument détruit.

Ici j'entends dire : que nous importe ce mérite ou ce démérite, si notre vie n'est que d'un instant, & si nulle autre ne la suit ? La persuasion de l'existence d'un Dieu, sans une certitude de l'immortalité de notre ame, ne peut nous imposer aucune obligation ; & nous ne voyons aucune union certaine entre ces deux idées.

Sans doute, abandonnés à nos propres

lumières, ce mot de certitude n'eſt pas fait pour nous, ou du moins il n'eſt pas applicable à nos rapports avec la divinité, & aux jugemens que nous portons ſur ſes deſſeins & ſur ſes volontés. Il y a trop loin de nous au premier ordonnateur de l'immenſe nature, pour que nous puiſſions atteindre à ſes hautes penſées. Ce qu'il a couvert d'un voile, nous ne le verrons jamais qu'obſcurément ; ce qu'il a retenu dans les profondeurs de ſa ſageſſe, nous ne pourrons jamais le connoître avec évidence : mais plus ce Dieu que nous adorons eſt au-deſſus de toute meſure & de toute conception, & moins nous avons le droit de limiter aſſez ſes perfections, pour lui refuſer le pouvoir de tranſporter notre exiſtence au-delà du cercle étroit ſoumis à nos regards ; & je ne ſais pas comment on viendroit à bout de perſuader que cette action de la divinité ſurpaſſeroit, en prodige, la création du monde, ou la formation des êtres animés : l'habitude que nous avons d'une grande merveille, peut

affoiblir notre étonnement, mais ne dénature point l'objet de notre admiration.

Nous ne pouvons atteindre, que par la réflexion, à ces événemens dont l'avenir est encore dépositaire : mais si tout ce qui nous environne atteste la grandeur de l'Être suprême ; si notre esprit, dans ses méditations, s'approche, sans effroi, des bords de l'infini, pourquoi nous défierions-nous de ce que peut opérer, en faveur des hommes, cette réunion magnifique de la toute-puissance & de la parfaite bonté ? pourquoi rejetterions-nous, comme une confiance absurde, l'idée d'une autre existence ? Nous voyons, sans étonnement, la foible chrysalide forcer les portes de son tombeau, & reparoître à nos yeux sous une nouvelle forme. Nous ne pouvons pas être des témoins anticipés de la perpétuité de notre intelligence : mais sa vaste étendue, si nous n'en avions pas l'habitude, paroîtroit un plus grand phénomène que sa durée.

Enfin, pourquoi résisterois-je à l'idée

d'une continuation d'exiſtence, puiſque je ſuis forcé de croire à la naiſſance ? il y a plus loin d'elle au néant qui l'a précédé, que de la vie à ſa ſuite, ou à ſon renouvellement ſous quelque autre forme : j'ai connu la naiſſance avec certitude ; je ne ſais la mort que par conjecture. Nous jouiſſons des lumières & du génie bienfaiſant d'un homme venu dans le monde il y a deux mille ans ; lui ſeul ſeroit-il étranger à ſa gloire & à ſes vertus ? Je ne puis dire pourquoi ce contraſte fait impreſſion ſur moi ; mais il eſt du nombre des premières idées ſuperficielles qui ſe préſentent à mon eſprit, lorſque je réfléchis ſur cette matière.

Une penſée conſolante me frappe encore ; l'ordre phyſique de l'univers nous préſente un ſyſtême achevé dans toutes ſes parties : nous appercevons une régularité parfaite dans les mouvemens des corps céleſtes, une ſucceſſion invariable dans l'enchaînement perpétuel des végétations, une préciſion indéfiniſſable dans cette immenſité de particules déliées & preſque imperceptibles

qui ſont ſoumiſes aux loix des affinités ; & nous croyons, avec raiſon, que tout eſt à ſa place, que tout remplit exactement ſa deſtination dans le grand enſemble de la nature. Que ſi nous arrêtons enſuite notre attention ſur la multitude des êtres inférieurs à l'homme, nous découvrons auſſi que leur action eſt complète & conforme, en tout point, aux facultés dont ils jouiſſent, puiſqu'ils ſont gouvernés par un inſtinct impérieux, & qu'ils n'apperçoivent rien au-delà de ce qu'ils ſont & de ce qu'ils doivent être. Remplis de ces idées, frappés d'étonnement à l'aſpect d'une harmonie ſi générale, ne ſommes-nous pas fondés à préſumer que l'homme, tranſporté juſques dans les eſpaces infinis, par ſon intelligence & par ſes lumières ; que l'homme, ſuſceptible de perfection, & combattant ſans ceſſe contre des obſtacles ; que l'homme enfin, ce plus bel ouvrage de la nature, n'eſt ici bas qu'au commencement de ſa deſtinée ? &, puiſque tout ce qui compoſe l'ordre matériel de l'univers nous paroît

dans une harmonie si admirable, n'en devons-nous pas conclure que l'ordre moral, où nous croyons appercevoir quelque chose de vague & de non terminé; que l'ordre moral, lié cependant à une organisation plus sublime & plus étonnante que toutes les autres parties de la création, éprouvera quelque jour un développement ultérieur? Cette disproportion singulière entre l'harmonie du monde physique & l'ordonnance confuse du monde moral, ne semble-t-elle pas annoncer un temps d'équilibre & de complément; temps où nous connoîtrons les rapports de cette ordonnance avec la sagesse du Créateur, comme nous distinguons dès à présent l'intelligence de ses vues, dans l'accord parfait des richesses innombrables de la nature avec les besoins passagers de l'homme, & de toutes les créatures animées?

Oui, c'est un vaste sujet de réflexion que la grandeur de l'esprit humain; cette constitution merveilleuse semble nous rappeller continuellement à l'idée d'un dessein,

proportionné à une ſi haute conception ; il n'en falloit pas tant pour nous faire achever la courſe de la vie, & pour nous guider autour de ſon étroite enceinte : ainſi, tout nous autoriſe à porter au loin nos regards. Si je voyois paroître ſur un vaiſſeau, un Colomb, un Veſpuce, un Vaſco de Gama, ce n'eſt pas à naviguer ſans ceſſe auprès du port que je le croirois deſtiné.

On cherche à détruire nos eſpérances, en eſſayant de montrer que l'ame eſt matérielle, & qu'elle doit être aſſimilée à tout ce qui périt ſous nos yeux ; mais ce ſont les formes que nous voyons changer & défaillir : la force vivifiante ne périt point, c'eſt peut-être à cette force que l'ame reſſemble ; mais avec cette différence, qu'étant compoſée de la mémoire, de la réflexion & de la prévoyance, elle n'exiſte, elle n'eſt elle-même, que par une ſuite & par un enchaînement, qui forment l'attribut diſtinctif & le caractère particulier de ſon eſſence : il s'enſuit qu'elle ne peut pas être généraliſée comme la force aveugle &

ignorante, qui anime d'une manière uniforme toutes les végétations; mais que chaque ame eſt, en quelque manière, un monde à elle ſeule, & qu'elles doivent conſerver ſéparément une identité d'intérêt, & une conſcience de leurs précédentes penſées. Ainſi, dans ce ſyſtême, l'être extérieur & corporel qui nous diſtingue aux yeux des autres, ne ſeroit qu'une des affinités paſſagères de cette ame, qui ne doit point mourir; de cette ame ſuſceptible d'une perfection ſucceſſive, & qui, par des degrés dont nous n'avons point d'idée, s'approchera peut-être inſenſiblement du terme magnifique, où elle ſera digne de connoître intimément le ſouverain auteur de la nature.

Comment concevoir néanmoins l'action de l'ame ſur nos ſens, ſans un point de contact? & comment concevoir ce contact, ſans l'idée de la matière? C'eſt uniquement l'expérience qui nous a perſuadé de la néceſſité d'un contact, pour opérer un mouvement; car, ſans cette inſtruction, la vîteſſe avec laquelle un corps vient quel-

quefois frapper un autre corps, ne nous auroit repréſenté que la meſure du temps néceſſaire pour leur rapprochement : cependant, ſi nous n'avons aucune connoiſſance métaphyſique des cauſes du mouvement, & ſi l'expérience ſeule guide nos jugemens à cet égard, pourquoi réſiſterions-nous à l'idée qu'il y a au-dedans de nous une faculté qui agit d'elle-même ? le ſentiment intime que nous en avons, eſt auſſi une expérience digne de foi. On ne peut, d'ailleurs, ſoutenir qu'une ſemblable propriété ſoit oppoſée à la nature des choſes, puiſque, ſi l'on adopte le ſyſtême de la création du monde, cette propriété a pu émaner, comme toute autre, de la puiſſance divine ; &, ſi l'on admet au contraire l'opinion irréligieuſe de l'éternité de l'univers, il y auroit eu de tous les temps un mouvement général, ſans impulſion, ſans contact extérieur, ſans aucune cauſe hors de lui-même ; & l'action de notre ame pourroit être ſoumiſe aux mêmes loix.

L'idée de la néceſſité d'un contact, pour

opérer un mouvement, ne nous feroit jamais venue, si nous avions borné nos obfervations à l'influence de nos idées, fur notre volonté, & à l'influence de cette volonté fur notre être phyfique. Enfin, la règle commune, qui fait dépendre l'action & l'impulfion d'un corps, du rapprochement d'un autre, eft elle-même foumife à une grande exception; exception qui peut fervir d'appui au fyftême de la fpiritualité de l'ame. En effet, ne pourroit-on pas dire : il exifte du vuide dans l'univers, puifque, fans ce vuide qui permet les déplacemens, il n'y auroit point de mouvement? Il eft reconnu que ce mouvement dépend des loix de l'attraction; mais l'attraction, à travers le vuide, comment peut-elle s'opérer, fi ce n'eft par une force fpirituelle, qui agit fans contact, & malgré l'interruption abfolue de la matière & de fes atômes? C'eft donc cette force, ou fon équivalent, que je puis adopter, pour définir la caufe des impreffions dont notre ame eft fufceptible.

Que d'autres m'expliquent, à leur tour,

par quelle communication matérielle, la vue d'un petit nombre de caractères immobiles, tracés ſur un marbre inſenſible, bouleverſe mon ame. On me fera bien comprendre par quel mécaniſme l'œil diſtingue ces caractères : mais là finit l'action phyſique; car on ne ſauroit attribuer à cette même action, le pouvoir général de produire une ſenſation morale, puiſque tous les hommes peut-être, excepté moi, conſidéreront les mêmes caractères, & la même pierre, ſans en recevoir aucune impreſſion.

Il eſt très-poſſible encore, que nos perceptions intellectuelles n'aient aucun rapport avec le mouvement, tel que nous le concevons. Notre nature intérieure, que nous diſtinguons ſous le nom de ſpirituelle, eſt vraiſemblablement très-différente de la nature hors de nous : mais, obligés d'appliquer aux myſtères de notre ame, les expreſſions dont nous nous ſervions pour peindre ou pour interpréter les phénomènes ſoumis à nos regards, ces mêmes expreſſions, & leur uſage continuel, nous ont

inſenſiblement habitués à de certaines opinions ſur les cauſes & ſur les développemens de nos facultés intellectuelles. C'eſt ainſi qu'après avoir employé les mots d'action, de mouvement, de trouble, de repos, pour annoncer différentes affections de notre ame, nous avons enſuite aſſimilé, de bonne-foi, notre nature morale, à toutes les idées qui nous étoient repréſentées par ces dénominations; & la mort elle-même, dont nous n'avons connoiſſance que par la décompoſition de notre être phyſique, la mort, cette image empruntée des choſes qui ſont ſous la domination de nos ſens, n'a peut-être ni rapport, ni analogie avec la nature & l'eſſence de notre eſprit: ſecrets incompréhenſibles, & qui ne ſe mêlent à rien de tout ce qui nous eſt connu.

Nous ſommes, relativement à de ſemblables myſtères, ce que nous paroiſſent les ſourds de naiſſance, à l'égard des ſons & de la muſique; ils appliquent ce qu'on leur en dit, aux couleurs, aux odeurs, à la ſolidité & aux diverſes propriétés dont ils

ont

ont acquis l'idée, à l'aide des seuls sens dont ils se trouvent doués.

Je n'ajouterai qu'une observation aux idées sur lesquelles je viens de m'arrêter: peut-être qu'on n'eût jamais pensé à appliquer les mots & les images d'action & de mouvement, à toutes les opérations de notre ame, si l'on n'avoit pas commencé par diviser notre être spirituel dans un très-grand nombre de dépendances, telles que l'attention, la réflexion, la pensée, le jugement, l'imagination, la mémoire, la prévoyance; & si, pour rendre ensuite intelligibles les rapports variables de ces parties abstraites de notre esprit, de ces parties d'une unité que nous avions décomposée nous-mêmes, nous n'avions pas eu besoin de recourir à quelques expressions simples, propres à être entendues de tout le monde: alors nous avons choisi celles d'action, de progrès, de combat, de mouvement; mais l'emploi familier de ces expressions, pour expliquer les accidens de notre système intellectuel, ressemble

beaucoup à l'uſage que nous avons fait des x en algèbre, pour former tous les calculs dont les élémens ſont compoſés de ſuppoſitions.

Enfin, quand on ſoumettroit l'action de notre ame aux loix d'un mouvement particulier, formant une des dépendances de l'ordonnance univerſelle, on auroit encore à expliquer le motif de la conſcience que nous avons de cette action ; conſcience merveilleuſe, & que les athées refuſent à la nature elle-même, au moment néanmoins où ils la font le Dieu de l'univers. Oui, quand le raiſonnement viendroit à bout de ſoumettre à l'impreſſion des objets extérieurs toutes les opérations de notre eſprit, on ne pourroit jamais ranger, ſous les mêmes loix, la conſcience que nous avons de notre exiſtence, & des diverſes facultés de notre ame : cette conſcience n'eſt point un réſultat, un effet, une production d'aucune force connue, puiſqu'elle eſt en nous, avant tout, après tout, & en même temps que tout ; auſſi ne pouvons-

nous jamais la juger, ni l'environner de notre penſée : elle eſt au ſein de notre organiſation intellectuelle, ce qu'eſt au loin de nous l'idée de l'éternité ; idée infinie, & que notre imagination même ne ſauroit embraſſer.

Admettons cependant, pour un moment, que toutes les opérations de notre ame fuſſent déterminées par une impulſion quelconque, nous ſerions encore frappés de la différence abſolue qui exiſte, ſelon nos lumières, entre les mouvemens réglés de la matière, & l'agitation, en tous les ſens, de l'eſprit & de la penſée ; agitation variable, inégale, & ſi diverſement modifiée, que l'attention ſe perd dans l'examen de cette multitude innombrable d'impreſſions ou d'idées qui, tantôt avancent vers un but, tantôt s'en éloignent, tantôt ſe diviſent, tantôt ſe rallient, pour ſe diſperſer encore, & changer, à chaque inſtant, de modes & de nuances. Et quand, après avoir eſſayé vainement de concevoir l'union établie entre nos penſées & les

objets extérieurs, nous avons à nous former une image de l'action de ces penſées ſur elles-mêmes, de leur enchaînement, de leur progreſſion; notre eſprit égaré, confondu dans une pareille méditation, ne nous laiſſe que le ſentiment de notre foibleſſe & de notre impuiſſance, & nous appercevons qu'il eſt une hauteur, & comme une cime intellectuelle, au-deſſus de laquelle toutes les facultés humaines ne parviendront jamais à s'élever.

On diſtingue, dans un ſeul caractère à la portée de notre jugement, une différence abſolue entre l'ame & la matière : il nous eſt impoſſible de ne pas nous préſenter celle-ci comme diviſible ſans ceſſe, au lieu que tous les efforts de notre imagination ne pourroient venir à bout de ſoumettre à aucune diviſion ce *moi* ſi ſingulier, qui compoſe notre ame, & qui eſt le ſouverain mobile de nos volontés, de nos penſées, & de toutes nos facultés (1).

(1) On dit, pour affoiblir ce raiſonnement, que l'on peut attribuer la même unité indiviſible à toutes les

Que ſi l'on examine encore, ſous d'autres rapports, les propriétés de la matière, on ne ſait comment y aſſimiler les mouvemens de notre ame ; car nous éprouvons diſtinctement que ces mouvemens, quel que ſoit leur nombre, & lors même qu'ils agiſſent enſemble, n'aboutiſſent pas moins à un ſeul centre, qui eſt le *nous* indiviſible ; au lieu que la matière, par une condition eſſentielle de ſa nature, ne peut jamais, dans un même inſtant, être preſſée, ni frappée de pluſieurs manières, à moins que ce ne ſoit dans des points différens.

Il n'y a donc aucune reſſemblance entre

qualités de la matière ; qu'un corps rond eſt à la vérité diviſible, mais que la rondeur, l'impénétrabilité, ne le ſont point. Une telle objection manque évidemment de juſteſſe. La rondeur, l'impénétrabilité, ne ſont que des qualités ; & toute qualité, quand elle eſt purement abſtraite, eſt néceſſairement invariable : ainſi, l'on ne peut pas plus la diviſer, que l'on ne peut la multiplier & l'accroître ; mais mon ame, ma penſée, la conſcience que j'ai de moi-même, forment une exiſtence particulière & perſonnelle ; & ſi elles étoient de même nature que la matière, elles devroient être diviſibles, comme l'eſt un tel corps ou une telle ſubſtance.

les impreſſions que notre ame reçoit, & les divers effets qu'on peut attribuer à l'action de toutes les ſubſtances matérielles dont nous pouvons nous former l'image : celles-ci nous rappellent toujours l'idée de l'eſpace & de l'étendue ; mais ce dernier terme, où toutes nos perceptions ſe raſſemblent, ce dernier juge, qui dicte des loix dans l'empire intérieur, dont nous ne connoiſſons que les révolutions ; ce dernier ordonnateur de nos volontés ; ce *nous* enfin, à la fois notre ami & notre maître, nous ne pouvons le retrouver dans aucune idée compoſée ; & cette unité ſi ſimple a dû néceſſairement nous perſuader que rien de tout ce qui eſt ſoumis à la puiſſance de nos ſens, ne pouvoit ſervir de type à l'idée que nous devons nous faire de notre ame.

Nous découvrons encore les traces de cette vérité, lorſque nous fixons notre attention ſur les comparaiſons & les parallèles dont notre unité ſpirituelle, dont notre *nous* eſt ſans ceſſe occupé : nous croyons le voir ſeul aſſis ſur un tribunal,

apprenant, écoutant, examinant les diverſes raiſons qui doivent déterminer ſon action; nous le voyons, comme Néron, cédant tantôt à Narciſſe, & tantôt à Burrhus : mais, dans le temps que nous appercevons diſtinctement tous les conſeillers, tous les flatteurs, tous les ennemis qui l'environnent, nous ne remarquons jamais qu'un ſeul maître au milieu du tumulte & des intrigues de cette cour.

Enfin, tandis que notre ame eſt miſe en mouvement par une abſtraction, & par la modification imperceptible d'une idée fugitive, ainſi par tout ce qu'il y a de plus oppoſé à une action matérielle, par quel motif ne croirions-nous pas qu'elle eſt elle-même purement intelligente & ſpirituelle? Souvent, il eſt vrai, les atteintes portées à notre être corporel affoibliſſent notre penſée; mais cette relation n'eſt pas une preuve ſuffiſante d'identité, puiſque notre corps peut être un inſtrument confié à notre ame, un des organes dont elle doit ſe ſervir paſſagèrement. La continuité d'exiſtence,

confidérée abftraitement, doit être, dans l'univers, l'état fimple & naturel; & il n'y a peut-être que l'exiftence temporaire qui foit extraordinaire & compofée : l'ame femble trop belle pour être affimilée à ce dernier genre; elle peut exifter d'une manière différente, lorfqu'elle eft unie à une fubftance matérielle; mais cette union ne lui fait pas perdre fon effence originaire.

C'eft par nos fens, il eft vrai, que nous connoiffons toute la force de notre exiftence; ils font la partie de notre être mixte qui nous frappe le plus pendant un moment; & c'eft peut-être par une loi du même genre qu'on voit les hommes, occupés d'une grande paffion, être entiérement diftraits de toute autre affection morale : mais pourquoi feroit-il contraire à la nature des chofes, que notre ame, une fois dépouillée de fon enveloppe terreftre, s'inftruisît alors de ce qu'elle eft; & que, parvenant à connoître fon rang dans l'ordre univerfel, elle apperçût en même temps des vérités qui paroiffent aujourd'hui environnées d'un nuage? Un feu pénétrant

languit long-temps ignoré dans une pierre groſſière & ſans apparence ; cette pierre eſt frappée, & l'on en voit ſortir une vive lumière : c'eſt peut-être l'image de la partie ſpirituelle de nous-mêmes, au moment où la mort dégage notre ame des liens qui la tenoient priſonnière.

Enfin, car dans une matière ſi obſcure, toutes les ſuppoſitions ſont admiſſibles, qui pourroit répondre que notre ame ne fût pas ſur la terre dans un état d'enchantement, ou dans une ſorte d'interruption de ſon exiſtence ordinaire ? Tout ce que nous voyons de l'univers eſt un aſſemblage de phénomènes incompréhenſibles ; & quand nous ne voulons trouver un dénouement à nos incertitudes, qu'à l'aide des idées le plus près de notre intelligence, nous nous éloignons peut-être de la vérité, puiſque, ſelon les apparences, c'eſt dans les profondeurs de l'infini qu'elle repoſe.

Auſſi, je doute même que l'on puiſſe attribuer une autorité déciſive aux raiſonnemens métaphyſiques, employés pour

défendre la ſpiritualité de l'ame : mais ces raiſonnemens ſuffiſent pour repouſſer les différentes attaques des matérialiſtes. L'opinion la plus évidente pour moi, c'eſt que tous, nous ſommes trop foibles pour atteindre au ſecret que nous cherchons. Nous avons, dans notre petite ſcience, diviſé l'univers en deux parties ; l'eſprit & la matière : mais cette diviſion ne ſert qu'à diſtinguer ce que nous connoiſſons un peu, de ce que nous ne connoiſſons point du tout : il y a peut être des gradations infinies entre les diverſes propriétés qui compoſent le mouvement & la vie, l'inſtinct & l'intelligence : nous ne pouvons exprimer que les idées conçues par notre entendement ; & les mots généraux dont nous faiſons uſage, ne ſervent ſouvent qu'à déceler la vaine ambition de notre eſprit : mais en regardant l'univers, en nous repréſentant ſon immenſité, nous appercevons, je penſe, qu'il y a de l'eſpace aſſez pour toutes les nuances & toutes les modifications dont nous n'avons ni l'idée, ni le langage.

On ne ſauroit en diſconvenir ; c'eſt la liaiſon entre nos forces phyſiques & nos facultés ſpirituelles ; c'eſt l'action qu'elles paroiſſent avoir les unes ſur les autres, qui entretient nos doutes & nos inquiétudes : mais ſans cette relation, ſans le ſpectacle de notre décadence, tout ſeroit diſtinct dans le ſort de l'homme, tout ſeroit évident, tout ſeroit manifeſte. C'eſt donc parce qu'il y a une ombre, au milieu du tableau qui fixe ſans ceſſe nos regards, que nous avons beſoin de raſſembler les lumières de l'eſprit & du ſentiment, pour voir au loin dans notre deſtinée ; & c'eſt par ce motif que nous avons beſoin, ſur-tout, de nous pénétrer de l'idée d'un Dieu, & de chercher, dans ſa puiſſance & dans ſa bonté, la dernière explication qui nous manque.

Il y a, dans les jugemens des hommes, un contraſte dont j'ai ſouvent été frappé. Les mêmes perſonnes qui, à l'aſpect de l'immenſité de l'univers, à la vue des prodiges au milieu deſquels nous ſommes placés, ne redoutent point d'attribuer à nos facultés

intelle&tuelles le pouvoir de tout interpréter, de tout entendre, & la capacité d'atteindre jusques aux premiers secrets de notre nature; ces mêmes personnes sont néanmoins les plus ardentes à dépouiller notre ame de sa véritable dignité, & les plus obstinées à lui refuser tout ce qui peut la glorifier, la spiritualité & la durée.

Heureusement que ces refus, ou ces concessions, ne fixent point notre destinée: la nature de l'ame nous sera toujours aussi inconnue que l'essence de l'Être suprême; & c'est un de ses titres de grandeur, que d'être environnée du même mystère qui cache à nos yeux l'esprit universel, auteur & conservateur du monde. Mais il est des idées simples, il est des sentimens qui semblent nous approcher de bien plus près que la métaphysique, des consolations & des espérances, qui nous sont nécessaires. On ne peut méditer profondément sur les merveilleux attributs de la pensée; on ne peut arrêter son attention sur le vaste empire qui lui a été soumis; on ne peut

réfléchir ſur la faculté qui lui a été donnée, de fixer le paſſé, de rapprocher l'avenir, de ramener à elle le ſpectacle de la nature & le tableau de l'univers, & de contenir, pour ainſi dire, en un point, l'infinité de l'eſpace & l'immenſité des temps: on ne peut conſidérer un pareil prodige, ſans réunir à un ſentiment continuel d'admiration, l'idée d'un but digne d'une ſi grande conception, & digne de celui dont nous adorons la ſageſſe. Pourrions-nous cependant le découvrir, ce but, dans le ſouffle paſſager, dans l'inſtant fugitif qui compoſe la vie? pourrions-nous le découvrir dans une ſucceſſion d'apparitions éphémères, qui ne ſembleroient deſtinées qu'à tracer la marche du temps? pourrions-nous ſur-tout l'appercevoir dans ce ſyſtême général de deſtruction, où devroit s'anéantir de la même manière, & la plante inſenſible, qui périt ſans avoir connu la vie, & l'homme intelligent, qui s'inſtruit chaque jour du charme de l'exiſtence? Ne dégradons pas ainſi nous-mêmes notre ſort

& notre nature ; & jugeons, eſpérons mieux de ce qui nous eſt inconnu. La vie, qui eſt un moyen de perfection, ne doit pas conduire à une mort éternelle : l'eſprit, cette ſource féconde de connoiſſances & de lumières, ne doit pas aller ſe perdre dans les ombres ténébreuſes du néant ; le ſentiment, cette douce & pure émotion qui nous unit aux autres avec tant de charme, ne doit pas ſe diſſiper comme la vapeur d'un ſonge ; la conſcience, ce rigide obſervateur de nos actions, ce juge ſi fier & ſi impoſant, ne doit pas avoir été deſtiné à nous tromper ; & la piété, la vertu, ne doivent pas élever en vain leurs regards vers ce modèle de perfection, l'objet de leur amour & de leur adoration. L'Être ſuprême, à qui tous les temps appartiennent, ſemble avoir déjà ſcellé notre union avec l'avenir, en nous faiſant le don de la prévoyance, & en plaçant au fond de notre cœur, le deſir paſſionné d'une longue durée, & le ſentiment confus qui nous en donne l'attente. Il y a quelque

relation encore obſcure, quelque rapport encore ignoré, entre notre nature morale, & les temps éloignés de nous; & peut-être que nos vœux, nos eſpérances, ſont un ſixième ſens, & un ſens à diſtance, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, dont un jour nous éprouverons la ſatisfaction. Quelquefois auſſi, j'imagine que le don d'aimer, le plus bel ornement de la nature humaine, le don d'aimer, enchantement ſublime, eſt un gage myſtérieux de la vérité de ces eſpérances; car en nous dégageant de nous-mêmes, & en nous tranſportant au-delà des limites de notre être, il ſemble comme un premier pas vers une nature immortelle; &, en nous préſentant l'idée, en nous offrant l'exemple d'une exiſtence hors de nous, il paroît vouloir interpréter à notre ſentiment, ce que notre eſprit ne peut comprendre.

Enfin, & cette réflexion eſt la plus impoſante de toutes, quand je vois l'eſprit de l'homme atteindre à la connoiſſance d'un Dieu; quand je le vois s'approcher, du moins, d'une ſi grande idée; ce ſuperbe

degré d'élévation me prépare en quelque manière, à la haute deſtinée de notre ame; je cherche une proportion entre cette immenſe penſée, & tous les intérêts de la terre, & je n'en découvre aucune; je cherche une proportion entre cette méditation ſans bornes, & le tableau rapproché de la vie, & je n'en apperçois point. Il y a donc, n'en doutons pas, quelque magnifique ſecret derrière tout ce que nous voyons; il y a quelque étonnante merveille derrière cette toile encore baiſſée; & de toutes parts, autour de nous, nous en découvrons les commencemens. Ah! comment imaginer, comment ſe réſoudre à penſer que tout ce qui nous meut & nous anime, que tout ce qui nous guide & nous entraîne, eſt une ſuite de preſtiges, un aſſemblage d'illuſions! L'univers, & ſa pompe majeſtueuſe, n'auroient donc été deſtinés qu'à ſervir de théâtre à une vaine repréſentation; & une ſi grande idée, une ſi magnifique conception, n'auroient eu pour objet qu'une éblouiſſante chimère!

Qu'eût

Qu'eût donc ſignifié ce mélange de beautés réelles, & de figurations menſongères? Qu'eût ſignifié, ſur la terre, ce concours d'ombres & de fantômes qui, ſans but, ſans deſſein, ſeroient moins admirables qu'un des rayons de lumière, deſtinés à éclairer leur demeure? Enfin, qu'eût ſignifié, dans les mêmes êtres, cette réunion de penſées ſublimes & d'eſpérances trompeuſes? Ah! gardons-nous de croire à une ſemblable ſuppoſition: ſeroit-ce donc à celui dont la puiſſance n'a point de limites, que nous oſerions attribuer les artifices de la foibleſſe? Eh quoi! ſi loin que s'étend notre entendement, nous aurons vu partout un ordre, un deſſein, un enchaînement; & auſſi-tôt que nous ſerons arrivés aux bornes de nos facultés, nous arrêterons là les vues de la ſuprême intelligence, & nous croirons que tout eſt fini, parce que l'avenir nous eſt inconnu! Hélas! un jour, un moment, ſont à nous; & nous voulons enſeigner & tout ce qui étoit, & tout ce qui ſera! Mais qu'on nous laiſſe ſeulement

l'idée d'un Dieu; qu'on ne nous enlève point notre confiance, dans l'exiſtence de ce ſouverain maître du monde; & c'eſt en nous uniſſant intimément à cette grande penſée, que nous pourrons défendre nos eſpérances contre tous les raiſonnemens métaphyſiques, auxquels nous ne ſerions pas préparés.

Entendrois-je dire ici, que des eſpérances ne ſont pas ſuffiſantes pour déterminer les hommes à l'obſervation de la morale, & pour les ſoumettre aux ſacrifices que la pratique des vertus ſemble leur impoſer? Eh! qu'eſt-ce donc qui les attire dans toutes les routes de la vie, ſi ce n'eſt des eſpérances? qu'eſt-ce qui les rend ambitieux, avides des honneurs & de la fortune, ſi ce n'eſt des eſpérances? & quand ils obtiennent l'objet de leurs vœux, qu'ont-ils encore le plus ſouvent que des biens d'eſpérance & d'imagination? Pourquoi donc demanderoient-ils une certitude démontrée, pour ſe dévouer à la recherche de tout ce que l'eſprit humain peut conce-

voir de plus grand & de plus digne d'une ardente pourſuite ? C'eſt alors, au contraire, que le plus petit degré de vraiſemblance deviendroit un motif d'encouragement. Et quel eſt celui de tous nos intérêts, qui pourroit être mis en parallèle avec l'idée la plus fugitive, avec l'eſpoir le plus léger de plaire au maître du monde, & d'entretenir avec lui les rapports, qui ſemblent nous être indiqués par nos ſentimens naturels, & par les premiers apperçus de notre eſprit ?

Je voudrois aller plus loin, & je demanderois, non pas à tous les hommes, mais à quelques-uns, du moins, ſi, lors même que cette vie ſeroit leur unique héritage, ils ſe croiroient affranchis du deſir de plaire au ſouverain auteur de la nature. L'inſtant qu'il nous auroit donné pour le connoître & pour l'admirer, ne ſeroit-il pas encore un bienfait ? Nous célébrons la mémoire des princes qui ont paſſé ſur la terre, en y faiſant quelque bien ; ne devrions-nous aucun hommage à celui

qui auroit eu l'idée de notre exiſtence ; à celui qui auroit imaginé, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, les divers plaiſirs dont nous avons tant de peine à nous détacher ; à celui qui auroit ordonné notre magnifique habitation, & qui auroit aſtreint les élémens à l'entretenir & à la reſpecter ; à celui qui nous auroit admis au ſpectacle de l'univers ; à celui, enfin, qui nous auroit rendus, non pas toujours, mais ſi ſouvent heureux ? Oſerions-nous, foibles & ignorans tels que nous ſommes, meſurer la ſageſſe, & calculer la puiſſance de notre ſouverain bienfaiteur, & lui reprocher témérairement de n'avoir pas fait pour nous davantage ? C'eſt le langage des ingrats. Mais, je l'ai montré, notre ſentiment n'a pas été mis à cette épreuve ; & c'eſt à de plus généreuſes conditions que nous avons été admis à traiter avec l'Être ſuprême ; il nous a entourés de tout ce qui pouvoit encourager notre attente ; il nous a laiſſé arriver par la penſée, juſques à l'intelligence de ſes perfections ; il nous a laiſſé lire dans ce

recueil de gloire & de magnificence; il nous a laiſſé appercevoir ce que c'étoit que la bonté; ce que c'étoit que la puiſſance; ce que c'étoit que l'infini; ce que c'étoit que le bonheur; &, par cette ſucceſſion d'idées, il a guidé nos vœux & nos eſpérances. Ah! que la méditation ſur l'Éternel eſt grande: on peut tout y trouver avec une ame ſenſible! Mais il faut que ces idées ſoient ſemées de bonne heure dans le cœur de l'homme; il faut qu'elles ſe lient à ſes premiers ſentimens; il faut que, de cet âge où nous ſommes plus près de la nature, elles s'élèvent par degrés, afin qu'elles ſoient dans leur force, au moment où nous arrivons au milieu de ces eſprits préſomptueux, diſpoſés à ſe jouer de tout ce qui n'eſt pas leur ouvrage; au moment où nous arrivons au milieu de ce monde, qui ſe dit détrompé, lorſqu'entraîné par ſa légéreté, il ſuit chaque jour un nouveau maître, & ſe fait eſclave de tous les plaiſirs & de toutes les vanités.

Enfin, ce qui doit entretenir parmi les

hommes, les principes d'une première éducation, c'eſt l'établiſſement d'un culte public : idée auſſi belle que ſimple, & la plus propre à vivifier tout ce qu'il y a de vague & d'abſtrait dans les raiſonnemens & les inſtructions. Le culte public, en raſſemblant les hommes, en les repliant ſans honte ſur leurs foibleſſes, & en les égaliſant tous devant le maître du monde, ſeroit, ſous ce rapport ſeul, une grande leçon de morale : mais ce culte eſt encore pour les uns un reſſouvenir habituel de leurs devoirs, & pour les autres une ſource conſtante de conſolation ; c'eſt aux ames douces & ſenſibles qu'il eſt ſur-tout néceſſaire ; elles ont beſoin qu'on leur repréſente ſans ceſſe l'image d'un Dieu tutélaire ; elles ont beſoin de l'aimer en ſecret, & de l'adorer dans ſes temples ; elles ont beſoin de ſe ſentir environnées, & de ſe mêler, pour ainſi dire, à une émotion générale, pour oſer élever au Ciel leurs vœux tremblans & leurs timides prières ; enfin preſque tous les hommes, étonnés, accablés par les idées

de grandeur & d'infini que leur présentent le spectacle de l'univers, & l'exercice de leur propre pensée, aspirent à trouver un repos dans le sentiment d'adoration, qui les unit, au moins par leur respect, à celui qu'ils ne sauroient atteindre, en déployant toutes les forces de leur esprit.

Qu'on se garde bien de dédaigner les mouvemens de la piété ; ils ne peuvent être séparés de ses avantages ; & la philosophie elle-même ne sait trop où elle veut aller, quand elle essaie de réduire les intérêts des hommes au cercle étroit des vérités démontrées : ce que nous appercevons confusément, est plus précieux que tout ce dont nous avons connoissance avec certitude : ce que nous voyons dans l'éloignement, vaut mieux que tous les biens placés autour de nous. Ainsi, l'on nous appauvriroit misérablement, si l'on vouloit nous retrancher les divers biens dont nous ne pouvons devenir possesseurs qu'avec le secours de l'imagination ; car nous n'avons pas d'autre moyen pour nous saisir de tout ce qui n'est

pas le préſent. Cependant, ſi nous prenons cette imagination pour guide, & pour encouragement, lorſque nous nous engageons dans la carrière de la fortune & de l'ambition, & ſi les ſages eux-mêmes trouvent bon qu'elle ſerve à entretenir toutes nos paſſions; comment pourroit-on la rejetter, lorſque, ſimplement plus grande & plus ſublime dans ſon objet, elle devient le ſoutien de notre foibleſſe, la ſauve-garde de nos principes, & la ſource de nos plus touchantes conſolations?

C'eſt aux légiſlateurs à étudier ces vérités, & à diriger vers elles l'eſprit des loix, & le cours incertain des opinions. Ah! qu'il eſt beau, qu'il eſt honorable pour eux d'être appellés à former l'auguſte alliance qui doit unir enſemble le bonheur avec la morale, & la morale avec l'exiſtence d'un Dieu!

*

CHAPITRE XII.

Qu'il y a un Dieu.

Qu'il y a un Dieu! Comment ſe défendre d'un ſaint reſpect, en prononçant ces paroles? comment les méditer, ſans un profond recueillement? & comment n'être pas frappé d'une première ſurpriſe, en réfléchiſſant que l'homme, cette foible créature, cet atôme diſperſé dans l'immenſité de l'eſpace, entreprend d'ajouter quelque force à une vérité, dont la nature entière eſt l'éclatant témoignage? Cependant, ſi cette vérité eſt tout pour nous, ſi nous ne ſommes rien ſans elle, comment ne l'aurions-nous pas préſente à l'eſprit? comment ne ſerions-nous pas entraînés à nous en occuper ſans ceſſe? Il n'eſt aucune penſée qui raſſemble autour de nous de plus grands intérêts; & il n'eſt aucun ſentiment doux, juſte & heureux, que cette même penſée n'entretienne & ne faſſe naître.

Auſſi, je l'avoue, c'eſt en tremblant que j'ai approfondi les diverſes objections dont on s'eſt ſervi pour détruire notre confiance dans l'exiſtence d'un Être ſuprême : je craignois d'être attriſté par ces raiſonnemens; je craignois d'en reſſentir l'impreſſion, & d'expoſer ainſi, à quelque haſard, l'opinion la plus chère à mon cœur, & la plus eſſentielle à mon bonheur; il me ſembloit qu'un petit nombre d'idées générales, étayées par un vif ſentiment, ſuffiſoient à ma tranquillité; & ſans un intérêt plus étendu, ſans le deſir de réſiſter, ſelon mes forces, à un eſprit d'indifférence & de fauſſe philoſophie, qui fait des progrès chaque jour, je ne ſerois jamais ſorti de ma première enceinte. Je ſuis loin d'avoir regret au parti que j'ai pris. J'ai parcouru, ſans trouble, ces livres & ces écrits, où les plus pernicieux enſeignemens ſont adroitement répandus; & j'ai penſé qu'un obſervateur doué d'un bon ſens ordinaire, & placé au milieu des ſubtilités de la métaphyſique, pouvoit du moins reſſembler à

;es ſauvages, amenés quelquefois parmi ious, & qui, à travers les raffinemens déɔravés de nos mœurs & de nos manières, ious ont ſouvent rappelés, par des réilexions naturelles, à ces principes ſimples ղue nous avions abandonnés, & à ces an:iennes vérités dont nous avions perdu la :race.

Tout l'édifice des idées religieuſes ſeroit :enverſé, ſi, par la force ou l'artifice du :aiſonnement, on parvenoit à détruire notre confiance dans l'exiſtence d'un Être ſuprême : la morale ne pouvant plus alors être aſſociée aux opinions qui en ſont la ſauve-garde, demeureroit comme iſolée, au milieu des hommes, & ne ſeroit plus défendue que par une politique, dont le temps affoibliroit inſenſiblement la puiſſance. Un funeſte découragement s'empareroit de tous les eſprits; il n'y auroit plus d'intérêt qui aboutît à un centre; il n'y auroit plus de ſentiment ſuſceptible d'être partagé par tous les hommes, & propre à former, entre eux, une confédération

générale : auſſi, tous ceux qui, avec des intentions pures, ne peuvent cependant être guidés & ſoutenus que par une perſuaſion intime, ſe retireroient triſtement, & laiſſeroient à d'autres le ſoin de ſoutenir l'ordre moral par des fables & par des menſonges ; ils plaindroient ces races éperdues, appelées à paroître & à paſſer, ſur la terre, comme des plantes éphémères ; ils mépriſeroient ces fantômes animés, qui viendroient faire bruit de leurs vanités & de leurs petites paſſions, pour retomber en peu de temps dans un éternel oubli. Tout ce qui nous paroît beau dans l'univers, tout ce qui excite notre enthouſiaſme, perdroit bientôt ſon éclat & ſon enchantement, ſi nous n'appercevions plus, dans cette ſcène brillante, que le jeu de quelques atômes, & la marche uniforme d'une aveugle néceſſité ; car c'eſt toujours parce qu'une choſe peut être autrement, qu'elle acquiert des droits à notre admiration : enfin, cette ame, cet eſprit, qui vivifient l'homme, cette faculté de penſer,

qui ſurprend, qui confond celui qui la médite, ne paroîtroient qu'un vain mouvement, ſi rien n'étoit avant, ſi rien n'étoit enſuite, ſi nul ſouffle inconnu, ſi nulle intelligence générale n'animoient la nature. Mais c'eſt trop long-temps s'arrêter ſur ces lugubres penſées; reprenez vos couleurs, reprenez votre vie, ouvrages d'étonnement, créations merveilleuſes du Dieu de l'univers; venez inſtruire les hommes, venez confondre l'orgueil des uns, venez entretenir la douce ſenſibilité des autres; venez vous emparer de notre ame, & réuniſſez toutes nos affections vers celui que nous devons aimer, vers celui qui eſt l'exemple éternel de la parfaite ſageſſe & de la ſouveraine bonté.

Je n'entreprendrai point d'attacher les hommes à l'idée d'un Dieu, par le récit de tout ce que les ouvrages de la nature déploient à nos yeux de grand & de magnifique; pluſieurs écrivains célèbres ont traité ce genre de preuves; & tous, dans leurs ébauches imparfaites, ſont reſtés au-deſſous

de leur modèle. L'infini ne peut être repréſenté que par l'étonnement, le reſpect & l'accablement de toutes nos penſées : ainſi, quand on s'attache à développer le tableau ſucceſſif & varié des merveilles de la nature, ce changement d'objets eſt bien plus propre à repoſer notre admiration, qu'à l'agrandir ; car toute eſpèce de renouvellement ſoulage notre eſprit, en lui préſentant les ſtations & les points d'appui, dont ſa foibleſſe a beſoin ; au lieu que ſi nous fixions ſtudieuſement notre vue ſur un ſeul des phénomènes dont nous ſommes les témoins, & ſi nous cherchions à l'approfondir, nous arriverions bien vîte au dernier terme de nos facultés. Nous découvrons les limites de notre entendement dans l'examen de l'organiſation du plus petit inſecte, comme dans l'obſervation des facultés de notre ame ; & le myſtère de la plus ſimple végétation eſt à la même diſtance de notre intelligence, que le ſecret des forces qui mettent en mouvement toute la nature.

C'eſt donc comme une louange à l'Être

ſuprême, & non comme une inſtruction néceſſaire, que, ſuivant librement le cours de mes penſées, je commencerai par jetter un coup-d'œil rapide ſur les principaux caractères de ſageſſe & de grandeur, dont nous ſommes tous également frappés, quand nous contemplons les merveilles de l'univers.

Quel ſpectacle que celui du monde! quel tableau magnifique pour ceux qui peuvent ſortir un moment de l'état d'indifférence où les a jettés l'habitude! On ne ſait où commencer, on ne ſait où s'arrêter, quand on eſſaie de parcourir tant de prodiges; & le plus beau de tous, c'eſt la faculté qui nous a été donnée, de les admirer & de les concevoir. Quelle étonnante & ſublime relation que celle des beautés innombrables de la nature, avec cette intelligence phyſique, qui nous permet d'en jouir & d'être heureux par elles! Quel rapport également ſurprenant que celui de l'ordre & de l'harmonie de l'univers, avec cette intelligence morale, qui nous permet

de preſſentir ce que c'eſt que la ſageſſe & la ſouveraine ſcience ! La nature eſt immenſe, & tout ce qu'elle contient, tout ce qu'elle étale avec tant d'éclat, ſemble atteindre par quelque rapport à notre ſenſibilité ou à notre penſée ; & ces deux facultés inviſibles, incompréhenſibles, s'uniſſent pour former enſemble cette merveille des merveilles que nous appellons le bonheur. Ah ! que tous ces mots ſimples dont nous nous ſervons, ne détournent point notre attention des idées magiques dont ils ſont la repréſentation ! C'eſt parce que les grands phénomènes de notre exiſtence ne peuvent être ni définis, ni exprimés de pluſieurs manières, qu'ils ſont d'autant plus miraculeux ; & ces termes conventionnels, d'ame, d'eſprit, de ſenſation, de vie, de bonheur, & tant d'autres encore que nous prononçons ſi légérement, ne confondent pas moins notre entendement, lorſque nous voulons arrêter notre réflexion ſur l'eſſence des propriétés dont ils ſont le ſigne. C'eſt par ce motif, entre pluſieurs autres, que

toute admiration de détail, dans les œuvres de la nature, eſt toujours inſuffiſante pour les ames ſenſibles; car une ſemblable admiration eſt néceſſairement placée entre deux idées ſuſceptibles d'être connues; idées que nous lions enſemble, à l'aide de notre propre ſcience; mais le charme de nos rapports avec les prodiges qui nous environnent, c'eſt d'éprouver à chaque inſtant l'impreſſion d'une grandeur infinie, c'eſt de ſentir le beſoin de ſe précipiter dans ce doux refuge de l'ignorance & de la foibleſſe, l'idée ſublime d'un Dieu. Nous ſommes ſans ceſſe ramenés vers cette idée, par les vains efforts que nous faiſons, pour pénétrer dans les ſecrets de notre propre nature; &, quand je fixe mon attention ſur ces myſtères étonnans, qui ſemblent terminer en quelque manière la puiſſance de notre penſée, je me les repréſente avec émotion, comme les ſeules barrières qui nous ſéparent de l'eſprit infini, la ſource de toutes les lumières.

Les hommes doués du plus grand génie,

apperçoivent rapidement les bornes de leurs facultés quand ils veulent aller trop avant dans l'étude des hautes vérités métaphysiques ; mais les esprits les plus simples & les moins exercés, peuvent distinguer par-tout les indices de cet ordre & de cette harmonie, qui annoncent, avec tant d'éclat, le but & les desseins d'une souveraine sagesse. Il semble que toutes les connoissances, propres à inspirer aux hommes un sentiment, aient été mises à leur portée. Le savant astronome, en observant le cours de notre globe autour du soleil, apperçoit la cause de cette succession régulière de repos & de végétations, qui assure aux campagnes leur fécondité, & renouvelle à chaque saison leur brillante parure ; mais le simple cultivateur, qui voit les trésors de la terre reparoître fidellement toutes les années, & répondre, avec une précision singulière, aux besoins des êtres animés, n'est-il pas témoin d'un phénomène qui peut suffire à son admiration & à sa reconnoissance? Newton décompose la lumière, & calcule le degré de vîtesse avec

lequel elle franchit l'immenſité de l'eſpace : mais le pâtre ignorant, qui voit à ſon réveil ſa cabane éclairée des mêmes rayons qui animent toute la nature, n'eſt-il pas témoin d'un phénomène qui peut ſuffire à ſon admiration & à ſa reconnoiſſance ? L'infatigable anatomiſte parvient à ſe former une idée juſte de l'inimitable ſtructure & des tiſſus ingénieux de nos différens organes : mais l'homme le plus dénué d'inſtruction, qui réfléchit un inſtant ſur les plaiſirs & ſur la variété des ſenſations dont nous nous trouvons ſuſceptibles, n'eſt-il pas témoin d'un phénomène qui ſuffit à ſon admiration & à ſa reconnoiſſance ?

Les connoiſſances particulières aux perſonnes diſtinguées par leurs lumières, ſont des degrés de ſupériorité qui diſparoiſſent au milieu de ces grandeurs incommenſurables, dont la nature entière nous préſente l'idée ; il règne ſur tous les hommes une immenſité qui les égaliſe ; & pour chacun de nous, indiſtinctement, c'eſt au-delà des limites de notre intelligence que commencent vraiſem-

blablement les plus grands prodiges de la nature. La ſcience de tous les ſiècles ne nous a point expliqué ce que c'étoit que la puiſſance impérieuſe de notre volonté ſur nos actions & nos mouvemens ; elle ne nous a point appris cette ſcience ; comment notre penſée pouvoit atteindre aux temps les plus reculés, & comment notre ame parvenoit à ſe pénétrer de cette multitude innombrable d'images des objets préſens, de ſouvenirs des choſes paſſées, & de repréſentations de l'avenir : elle ne nous a point appris comment toutes ces riches dépendances de notre eſprit, tantôt y demeurent ignorées de lui-même, & tantôt à ſon commandement, ſortent de leur longue obſcurité, & ſe ſuccèdent avec méthode ou ſe développent avec profuſion. Ah ! qu'à l'aſpect de ces étonnans phénomènes, on trouve l'homme audacieux, lorſque, dans ſon ridicule orgueil, il méconnoît la meſure de ſes forces, & veut pénétrer dans les ſecrets dont les abords ſont fermés par une main inviſible! Qu'il ſoit content de ſentir que ſon exiſtence

eſt unie à tant de merveilles; qu'il ſoit content d'être l'objet des libéralités de la nature, & qu'il adore avec reſpect cette ſouveraine puiſſance, qui l'a comblé de bienfaits, & qui l'a mis en harmonie avec toutes les forces du ciel & de la terre.

Le globe ſur lequel nous exiſtons, parcourt, chaque année, un eſpace de deux cens millions de lieues; & dans ce cours immenſe, ſa diſtance du ſoleil, déterminée par des loix immuables, eſt exactement proportionnée au degré de température néceſſaire à notre foible nature, & au retour ſucceſſif de cette précieuſe végétation, ſans laquelle aucun des êtres animés ne pourroit ſubſiſter.

L'aſtre, qui féconde les germes de vie que la terre enferme dans ſon ſein, eſt en même temps la ſource de cette lumière, qui développe à nos yeux le ſpectacle de l'univers. Les rayons du ſoleil parcourent en huit minutes plus de trente millions de lieues: un mouvement ſi impétueux ſuffiroit pour réduire en poudre les plus grandes

maſſes de matière; mais, par une combinaiſon admirable, telle eſt l'incompréhenſible ténuité de ces mêmes rayons, qu'ils viennent frapper le plus ſenſible de nos organes, non-ſeulement ſans le bleſſer, mais encore avec une meſure ſi délicate & ſi préciſe, qu'ils excitent en nous cette ſenſation raviſſante, l'origine & la condition indiſpenſable de toutes nos autres jouiſſances: ainſi, c'eſt à travers les eſpaces de l'immenſité, que la chaîne de nos plaiſirs s'établit, & que notre bonheur ſe prépare.

L'homme, dans cette immenſité, n'eſt qu'un point imperceptible, & néanmoins, par ſes ſens & ſon intelligence, il ſemble en communication avec l'univers entier; mais qu'elle eſt douce & paiſible, cette communication! c'eſt preſque celle d'un prince avec ſes ſujets: tout s'anime autour de l'homme, & tout ſe rapporte à ſes deſirs & à ſes beſoins; la nature ne paroît occupée que de lui; l'action des élémens, le bruit de la terre, comme les rayons de lumière, ſemblent s'être propor-

tionnés à ſes facultés & à ſes forces ; & tandis que les globes céleſtes ſe meuvent avec une rapidité dont l'imagination eſt effrayée, & qu'ils entraînent, dans leurs cours, notre vaſte demeure, tranquilles au ſein de l'aſyle, & ſous l'abri tutélaire que chacun de nous a choiſi, nous y jouiſſons en paix de cette multitude de biens qui, par une autre affinité merveilleuſe, s'allient à tous nos goûts & à tous les ſentimens dont nous avons été doués.

Enfin, & c'eſt une faveur de plus, il a été permis à l'homme d'être, en quelque choſe, l'artiſan de ſon propre bonheur ; il parvient, par l'action de ſa volonté & la ſageſſe de ſes penſées, à embellir ſon habitation, & à réunir divers ornemens aux beautés ſimples de la nature ; il perfectionne, par ſes ſoins, les plantes ſalutaires ; & dans les canaux obſcurs de celles qui ſemblent les plus dangereuſes, il découvre, il ſaiſit quelque propriété bienfaiſante, & il la ſépare, avec art, des eſprits vénimeux qui l'environnent ;

il vient à bout d'aſſouplir les métaux, & il les fait ſervir à l'accroiſſement de ſes forces; il oblige le marbre à fléchir ſous ſes mains, & à ſe modeler au gré de ſes deſirs; enfin, il donne des loix aux élémens, ou reſſerre du moins leur empire; il oppoſe des digues aux invaſions de la mer; il contient les rivières dans leurs lits naturels, & quelquefois il les oblige à ſe diviſer en différentes routes, pour aller répandre au loin leur bénigne influence; il élève des abris contre la fureur des vents; & par une ingénieuſe adreſſe, il emploie à ſon uſage cette force impétueuſe, dont il n'avoit d'abord ſongé qu'à ſe défendre; le feu même, dont l'action terrible ſemble un préſage de deſtruction, il le ſubjugue, il le captive, & le rend, pour ainſi dire, le confident de ſon induſtrie, & le compagnon de ſes travaux.

Quelle ſource de réflexions que cette domination de l'eſprit, ſur les redoutables effets du mouvement d'une aveugle matière! Il ſemble que l'Être ſuprême, en

ſoumettant ainſi à l'intelligence des hommes, les forces les plus puiſſantes de la nature, ait voulu nous donner une première notion de l'empire que devoit avoir ſur l'univers une ſouveraine ſageſſe.

Cependant c'eſt dans l'influence de nos facultés ſpirituelles, ſur elles-mêmes, qu'on obſerve ſur-tout leur admirable eſſence; on voit avec étonnement la perfection qu'elles acquièrent par leur propre action. C'eſt un beau phénomène, ſans doute, que celui de l'intelligence, conſidérée d'une manière générale; mais c'eſt une autre merveille, que de voir la penſée d'un ſeul homme parvenir, par les moyens les plus ingénieux, à ſe mettre en relation & en confidence avec la penſée de tous les autres hommes, & former la même alliance entre les penſées du temps préſent & celles de tous les ſiècles. C'eſt par une ſemblable confédération que les lumières ſe ſont accrues, & que l'eſprit de l'homme a connu toutes ſes forces. Les puiſſans de la terre ne ſauroient ni rompre cette aſſociation, ni

ſoumettre à leurs tyranniques partages l'auguſte héritage de la ſcience ; une ſi précieuſe richeſſe a conſervé l'empreinte d'une main divine ; &, à l'aſpect de ſon ſacré caractère, perſonne encore n'a pu dire : elle eſt à moi ſeulement.

Le plus bel uſage qu'on ait jamais fait de l'admirable réunion de tant de connoiſſances & de facultés, c'eſt lorſqu'on s'en eſt ſervi pour démontrer aux hommes comment tout ſe rapporte dans la nature, à l'idée d'une première cauſe ; comment on découvre, à chaque étude nouvelle, les traces d'un ordre & d'une harmonie, qui annoncent avec énergie un deſſein plein de ſageſſe, & une volonté bienfaiſante : mais aujourd'hui, malheureuſement, ces indices, ces preuves de l'exiſtence d'un Dieu ne ſuffiſent plus ; une altière philoſophie eſt parvenue à ſe jouer des raiſonnemens, fondés ſur la liaiſon & le merveilleux accord de toutes les parties du ſyſtême du monde ; & ce n'eſt pas aſſez faire que d'oppoſer aux opinions nouvelles, la ſimple

autorité des caufes finales ; on ne contefte plus qu'il n'y ait une conformité parfaite entre nos defirs & nos befoins, entre nos befoins & la nature de nos organes, entre chacun de nos fens & la richeffe de la nature ; on ne contefte plus que depuis le cèdre jufques à l'hyfope, depuis l'infecte jufques à l'homme, il n'y ait une beauté d'enfemble & de proportion, qui fe retrouve également, & dans les relations des objets entre eux, & dans les rapports de leurs diverfes parties : mais cette admirable harmonie, où l'homme fage, où l'homme fenfible apperçoit avec délices l'empreinte d'une intelligence éternelle ; d'autres, moins heureux fans doute, s'obftinent à nous la préfenter comme une rencontre fortuite, comme un jeu d'atômes agités par un aveugle mouvement, ou comme la nature même des chofes, exiftant ainfi de tout temps. Que de peine on a pris pour imaginer, ou pour défendre des fyftêmes deftructifs de notre bonheur & de nos efpérances ! J'aime mieux un fentiment, que

toute cette philoſophie : mais ce ſeroit trop bien la ſervir, ce ſeroit trop encourager ſa préſomption, que d'éviter timidement ſon approche ; &, malgré ſes dehors impoſans, voyons, tout foibles que nous ſommes, ſi ſon orgueil eſt raiſonnable, & ſi ce n'eſt que par ſes dédains que les eſprits ordinaires peuvent communiquer avec elle.

Voici comment je voudrois traiter la plus importante des queſtions dont l'homme puiſſe s'occuper.

J'eſſaierai d'abord de montrer que les différentes conjectures, ſur l'origine du monde, rentrent toutes dans une ſeule opinion, celle de l'exiſtence éternelle & néceſſaire de tout ce qui eſt ; & je comparerai enſuite les baſes d'un pareil ſyſtême, avec les motifs de cette croyance, heureuſe & ſimple, qui unit, qui aſſocie l'idée d'un Être ſuprême à tout ce que nous voyons, à tout ce qui nous eſt connu, à l'univers enfin, la plus vaſte & la plus illimitée de nos conceptions.

CHAPITRE XIII.

Suite du même ſujet.

LORSQU'ON voit les auteurs des différens ſyſtêmes, ſur la formation du monde, rejetter l'idée d'un Dieu, ſous le prétexte que cette idée eſt étrangère à la nature de nos perceptions, n'auroit-on pas droit de penſer qu'ils vont nous préſenter quelque idée plus vraiſemblable, ou plus proportionnée à notre entendement ? Mais, loin de remplir notre attente, ils s'abandonnent eux-mêmes à tous les écarts de l'imagination la plus fantaſtique. En effet, ſoit qu'on rapporte la première origine de l'univers aux effets du haſard, & au concours fortuit des atômes, ſoit qu'on établiſſe d'autres hypothèſes dérivant des mêmes principes, il faut au moins ſuppoſer l'exiſtence éternelle d'une multitude innombrable de petites parties de matières, placées ſans ordre & ſans règle dans l'immenſité de l'eſpace ; il faut ſuppoſer

enſuite que ces molécules, diſſéminées à l'infini, s'attirent & ſe correſpondent par des propriétés inhérentes à leur nature; il faut ſuppoſer qu'il réſulte de leur adhéſion, non-ſeulement des facultés organiques, mais encore des facultés intelligentes, telles que la penſée, la mémoire, la prévoyance, le jugement & la volonté; il faut enfin ſuppoſer que toutes ces molécules incompréhenſibles ont été ralliées, avec un ordre admirable, par l'effet d'un mouvement aveugle, & par le réſultat d'une des chances poſſibles dans l'infinité des combinaiſons du haſard. En vérité, à la ſuite de tant de ſuppoſitions ſans modèle & ſans fondement, celle d'un être intelligent, l'ame & le mobile de l'univers, eût été plus analogue à notre nature, & plus reſſemblante à nos connoiſſances.

Reprenons cependant les diverſes baſes hypothétiques que nous venons d'indiquer. On y reconnoît d'abord les petites habitudes de notre eſprit; il eſt dans l'uſage & dans la néceſſité d'aller du ſimple au

composé, toutes les fois qu'il médite, qu'il invente, qu'il exécute: ainsi, par une méthode inverse, les compositeurs de systêmes ont cru que pour reporter l'univers à son origine, il suffisoit de détacher, par la pensée, toutes ses parties, de les briser & de les subdiviser ensuite à l'infini; mais, quelle que fût la ténuité des atômes, dus au travail de notre imagination, leur existence avec toutes les propriétés organiques & intellectuelles, qu'il faudroit nécessairement leur accorder, seroit une merveille peu différente de tous les phénomènes dont nous sommes environnés.

Le moment où nous voyons une plante croître, s'élever & s'embellir de diverses couleurs, nous représente seulement l'époque où sa végétation est à la portée de nos sens; mais le germe de cette plante, ou, si l'on veut encore, les molécules organiques, le premier principe de ce germe, nous eussent offert un aussi grand sujet d'admiration, si nous avions été doués des facultés nécessaires, pour pénétrer dans ces

arrière-ſecrets de la nature. Mais peut-être qu'en transformant dans une pouſſière imperceptible toutes les parties de matière, dont l'aſſemblage a dû compoſer le monde, on n'a plus devant ſes yeux qu'une vapeur fugitive, à laquelle l'admiration même ne peut plus ſe prendre ; & ceux qui ont le malheur d'aimer à ſe défendre de cette admiration, trouvent encore dans le ſyſtême des atômes diviſibles ſans ceſſe, un moyen d'éloigner à leur gré le moment de leur étonnement.

Toutes ces combinaiſons fantaſtiques ne ſervent qu'à nous troubler dans la recherche de la vérité, & je ne crois pas indifférent de faire à ce ſujet une obſervation générale. L'étude des premiers élémens, dans toutes les ſciences qui ſont notre propre ouvrage, telles que la géométrie, les langues, la légiſlation civile, & pluſieurs autres encore, nous paroiſſent, avec raiſon, la partie de notre inſtruction la plus facile. Il n'en eſt pas de même, quand nous cherchons à connoître les loix

du

du monde phyſique ; car les œuvres de la nature ne nous paroiſſent jamais plus ſimples que dans leur état composé ; elles ſont alors, pour notre eſprit, ce qu'eſt un ſon harmonieux pour notre oreille ; & c'eſt l'accord de toutes leurs parties qui forme une unité parfaitement proportionnée à notre intelligence. Ainſi, l'homme, par exemple, cette réunion merveilleuſe de tant de facultés différentes, n'étonne point notre entendement, & devient pour nous, dans ſon enſemble, une idée ſimple, une notion familière ; mais nous ſommes troublés & comme éperdus, lorſque nous cherchons à le décompoſer, & à remonter aux élémens de ſa liberté, de ſa volonté, de ſa penſée, & de toutes les autres propriétés de ſon eſſence.

Nous ne faiſons donc que marcher vers l'infini, & vers de plus grandes ténèbres, lorſque nous détruiſons le monde pour le diviſer en atômes, du milieu deſquels nous le faiſons ſortir de nouveau, après avoir rallié tout ce que nous avions diſperſé.

Cependant, admettons-le pour un moment, il exiſtoit des atômes organiques & intelligens, & ils étoient tels, ſoit par leur nature, ſoit par leur adhéſion avec d'autres molécules. Il faut maintenant, avec tous ces atômes épars dans l'immenſité de l'eſpace, compoſer l'univers, ce chef-d'œuvre d'harmonie, ce parfait aſſemblage de toutes les beautés & de toutes les diverſités, cette ſource inépuiſable de tous les ſentimens d'admiration; & en rejettant l'idée d'un Dieu, créateur ou ordonnateur, il faut recourir à la puiſſance du haſard, c'eſt-à-dire, aux effets inconnus d'un mouvement continuel, qui, ſans aucune règle, produit, dans un temps illimité, toutes les combinaiſons imaginables: mais, pour effectuer une variété infinie de combinaiſons, il ne ſuffit pas d'admettre un mouvement continuel; il faut, de plus, ſuppoſer que ce mouvement change ſans ceſſe de direction dans toutes les parties de l'eſpace ſoumis à ſon influence. Or, l'exiſtence d'un pareil changement, & d'une ſemblable diverſité

dans les loix du mouvement, eſt une nouvelle ſuppoſition à réunir à toutes les autres.

Cependant, toutes ces hypothèſes chimériques accordées, on n'eſt point au terme des difficultés que préſente le ſyſtême de la formation du monde par un concours fortuit d'atômes.

Il eſt difficile de comprendre comment des particules de matière agitées dans tous les ſens, & ſuſceptibles, comme on l'a ſuppoſé, d'un nombre infini d'adhéſions différentes, n'auroient pas formé tel entrelacement, telle contexture, qui auroient rendu impoſſible la compoſition harmonieuſe de l'univers, & de toutes ſes parties.

Quand on ſe repréſente, abſtraitement, le nombre illimité de chances qu'on peut attribuer à un aveugle mouvement, l'imagination ſe prête, non pas à concevoir, mais à ſuppoſer comment un nombre infini d'atômes doués de la propriété de s'unir enſemble, & ſoumis à une diverſité infinie de mouvemens, parviendroit à compoſer les globes céleſtes : mais, comme long-

temps avant l'époque où un pareil jet du hasard deviendroit probable, ces mêmes atômes auroient formé une multitude innombrable de combinaisons partielles; si l'une de ces combinaisons eût été incompatible avec l'ordonnance & la composition d'un monde, jamais ce monde n'auroit pu se former.

Les mêmes considérations peuvent s'appliquer aux êtres animés: le hasard auroit produit des hommes susceptibles de vie & de transmission de vie, bien avant de leur avoir accordé toutes les facultés dont ils jouissent; & dès qu'ils auroient été formés avec quatre sens, ils n'en auroient pas acquis un cinquième, par la même raison que nous n'en voyons pas naître en nous un nouveau. De même encore la chance, qui auroit donné pour résultat des êtres vivans, auroit dû précéder, d'un temps infini, la chance qui auroit rapproché ces mêmes êtres de toutes les productions nécessaires à leur subsistance & à leur conservation.

On peut, à la vérité, ſuppoſer que les atômes raſſemblés d'une manière incompatible avec l'ordonnance de l'univers, ſe ſont ſéparés par la continuation du mouvement introduit dans l'immenſité de l'eſpace ; mais ce même mouvement continuel, capable de déſunir ce qu'il auroit joint enſemble, comment n'eût-il pas détruit pareillement l'harmonie qui auroit été le réſultat d'une des chances fortuites auxquelles on attribue la formation du monde ?

Alléguera-t-on que toutes les parties de matière une fois réunies dans les maſſes & les proportions qui conſtituent les globes céleſtes, cette ordonnance a été maintenue par l'impreſſion d'une force prédominante, & en même temps invariable ? Mais comment concilier l'exiſtence & l'empire d'une ſemblable force avec ce mouvement continuel, en divers ſens, dont on a eu beſoin pour la compoſition de l'univers ?

On peut démontrer encore, d'une autre manière, que la formation des mondes par

les chances d'un aveugle mouvement, & la fixité de ces mondes dans leur état actuel, ſont deux propoſitions qui ſe contrarient. Développons cette idée. Le jet d'atômes néceſſaire pour produire la maſſe informe des globes céleſtes, étant infiniment moins compliqué que le jet d'atômes néceſſaire pour produire ces mêmes planètes, avec tous les êtres intelligens dont elles ſont peuplées; le premier jet, ſelon toutes les règles de probabilité, a dû arriver infiniment plutôt que le ſecond. Ainſi, dans le ſyſtême de la compoſition de l'univers par le concours fortuit des atômes, il faut néceſſairement ſuppoſer que ces atômes, après s'être réunis pour former des globes céleſtes, ont été disjoints, rejettés dans l'eſpace, & raſſemblés de nouveau, auſſi ſouvent qu'il l'a fallu, pour parvenir enfin, par une ſuite innombrable de coups du ſort, à produire la combinaiſon d'une planète parſemée, comme la nôtre, d'êtres intelligens & ſuſceptibles de perfection. Or, puiſque des êtres ainſi doués n'ajoutent

rien à la ſtabilité du globe ſur lequel ils ſont répandus, puiſqu'ils ne contribuent point à la plus grande coalition de toutes ſes parties; pourquoi le mouvement aveugle, qui auroit réuni, diſſous & raſſemblé ſi ſouvent toutes les parties de la terre, avant de l'avoir compoſée telle qu'elle eſt; pourquoi ce même mouvement ne ſe feroit-il plus reſſentir? Il devroit, de nouveau, réduire en poudre le globe que nous habitons, ou nous préſenter, du moins, le ſpectacle de ſa deſtruction dans un degré plus ou moins apparent.

Ce n'eſt pas ſeulement à un monde orné d'êtres intelligens, c'eſt encore à un monde ſimplement régulier dans tous ſes détails, qu'on peut appliquer le raiſonnement que je viens de faire; car nous appercevons, autour de nous, une multitude innombrable de beautés & de traits d'harmonie, qui n'étoient pas néceſſaires au maintien de notre globe, & qui, ſelon toutes les règles de la probabilité, n'auroient jamais pu être réunis à ſon exiſtence, ſi l'on ne ſuppoſoit

pas que la terre a été formée, diſſoute, & reproduite une infinité de fois, avant d'avoir été compoſée telle que nous la voyons : mais alors je demanderois de même, pourquoi nul veſtige, nulle apparence d'un ſemblable jeu de la nature, ne ſe préſente à nos yeux, & pourquoi ce mouvement s'eſt tout-à-coup arrêté ?

Il ſeroit poſſible cependant, à l'aide d'une nouvelle ſuppoſition, de réſoudre encore la difficulté que je viens de préſenter : on diroit que la réunion, & la diſperſion ſucceſſive des atômes univerſels, s'exécute dans un eſpace de temps, ſi lent & ſi inſenſible, que nos obſervations, & toutes celles dont nous avons la tradition, ne peuvent nous inſtruire s'il n'y aura pas une ſéparation de toutes les parties de l'univers, par les mêmes cauſes qui ont opéré leur adhéſion & leur aſſemblage.

Il eſt ſûr qu'en nous tranſportant ainſi dans l'infini, & en y plaçant telle chaîne de ſuppoſitions qu'on juge à propos de faire, on ſe trouve néceſſairement hors

de l'atteinte de toute eſpèce de raiſonnement : mais, en me ſervant, à mon tour, de cet infini, pour oppoſer folie à folie, je demanderois pourquoi, dans les combinaiſons infinies d'un mouvement infini, les hommes n'auroient pas été créés, détruits & recréés une infinité de fois, avec les mêmes facultés, les mêmes ſouvenirs, les mêmes penſées, les mêmes relations, les mêmes circonſtances ; & comment chacun de nous, n'étant ainſi ſéparé de ſes précédentes exiſtences que par un ſommeil dont la durée eſt imperceptible, nous ne ſerions pas, à nos propres yeux, des êtres perpétuels? L'infini permet la ſuppoſition de cette abſurde hypothèſe, comme il autoriſe toute autre eſpèce d'imagination où le temps n'eſt compté pour rien. On voit cependant comment on riſque de s'égarer, lorſqu'avec des facultés bornées, on veut ſe ſervir de l'idée incompréhenſible de l'infini, & l'ajuſter hardiment aux combinaiſons des êtres finis.

Préſentons néanmoins encore une objec-

tion. On pourroit dire que notre planète eſt le réſultat d'une première chance fortuite ; mais que cette première chance n'eſt pas improbable, ſi l'on ſuppoſe qu'il exiſte, dans l'infinité de l'eſpace, un nombre infini d'autres raſſemblemens d'atômes produits également par un premier coup de dé, & qui repréſentent, dans l'univerſalité, toutes les formes poſſibles, & toutes les proportions imaginables : mais alors je demanderai par quelle loi tous ces corps irréguliers, ſoumis néceſſairement, en raiſon de leur nombre & de leur maſſe, à une infinité de mouvemens, ne ſont pas venus déranger le ſyſtême des planètes formées en même temps qu'eux, par une première chance du haſard ?

Je dois faire obſerver ſur-tout que l'ordre, dont nous avons connoiſſance, eſt une preuve de l'ordre univerſel ; car dans l'immenſité, où une partie n'eſt rien comparativement à l'enſemble, aucune, ſans exception, ne pourroit ſe maintenir, ſi elle n'étoit pas en équilibre avec le tout.

Ainſi, ſoit qu'on ſuppoſe *une ſucceſſion infinie de chances*, à laquelle la maſſe entière des atômes auroit été ſoumiſe uniformement, ſoit qu'on ſe contente d'un premier jet général, mais diviſé dans *une infinité de ſections*, toutes diverſes entre elles, le raiſonnement oppoſe des difficultés invincibles aux réſultats qu'on veut tirer de ces différentes hypothèſes.

Enfin, l'on ne doit jamais perdre de vue que, pour parvenir à la compoſition fortuite d'un monde, tel qu'on eſt le maître de le ſuppoſer, il a toujours fallu la préexiſtence éternelle des atômes organiques, la préexiſtence éternelle des atômes intelligens, la préexiſtence de toutes les formes & de toutes les loix d'affinités, la préexiſtence éternelle des mouvemens en divers ſens, ſuivis, à point nommé, d'une marche régulière propre à conſerver les réunions & les raſſemblemens qui avoient été produits par un mouvement varié. En vérité, je puis le répéter, quand on a beſoin de recourir à des premiers principes

ſi miraculeux, quand on a beſoin d'admettre, en commençant, une nature ſi admirable, on ne conçoit pas comment on juge à propos de la faire agir tout-à-coup comme une folle, pour achever l'ouvrage de l'univers : une ſuppoſition de plus, auſſi magnifique que les premières, eût ſuffi pour ſe diſpenſer d'une terminaiſon ſi biſarre.

Il me ſemble que, malgré l'immenſité qui ſert de théâtre aux différens ſyſtêmes ſur la formation du monde par les chances du haſard, ils ſont tellement rapprochés les uns des autres, qu'on a peine à ſaiſir leurs nuances diſtinctives ; & à voir le petit cercle que l'imagination parcourt, quand elle applique ſes forces à de ſi hautes conceptions, on croit découvrir quelque choſe de ſurnaturel dans ſa ſingulière impuiſſance : les auteurs de ces ſyſtêmes ont l'air de priſonniers dans leurs étroites idées, & les marques de leurs chaînes s'apperçoivent de toutes parts ; c'eſt toujours des atômes & des corpuſcules qu'on fait jouer enſemble, ou à pluſieurs repriſes, ou tout à la fois,

dans un eſpace infini; mais quand on veut former la penſée, la liberté, la volonté, comme on ne ſait de quelle manière décompoſer de telles propriétés, on les ſuppoſe préexiſtantes dans les parties élémentaires dont on s'eſt ſervi pour créer l'univers, & l'on a ſoin, prudemment, de n'accorder aucune action à cette liberté & à cette volonté, tant qu'on a beſoin, pour ſon hypothèſe, de prévenir toute réſiſtance aux mouvemens, en divers ſens, qui doivent compoſer le monde.

On ne rendroit, ni plus ſimple, ni plus croyable, l'aveugle production des mondes, en ſuppoſant, non-ſeulement une multitude innombrable de molécules organiques, mais encore une infinie diverſité de moules, qui attirent à eux ces molécules par une force dont les affinités chymiques nous donnent une idée. Un pareil ſyſtême, qui ſerviroit peut-être à expliquer quelques opérations ſecondaires de notre nature connue, n'eſt point applicable à la première formation des êtres; car, avec un aſſem-

blage de moules & de molécules, toutes les grandes difficultés ſubſiſteroient. En effet, comment les moules divers ſe ſeroient-ils claſſés dans l'ordre néceſſaire pour former l'enſemble le plus ſimple, mais qui exige encore une meſure fixe & une ſucceſſion de rangs ? Le moule deſtiné aux molécules organiques, dont le cryſtallin doit être compoſé, comment ſe ſeroit-il placé au centre du moule deſtiné à former la prunelle ? celui-ci, ſous le moule qu'exige la configuration des paupières, & ainſi de ſuite, par une gradation exacte, préciſe, & dont les diviſions & les ſubdiviſions ſont innombrables ?

Suppoſera-t-on une ſucceſſion infinie de moules, dont les plus grands attirent les plus petits, de la même manière que ceux-ci ont attiré les molécules organiques qui leur étoient propres ? Cette ſuppoſition, la plus libre & la plus étendue de toutes celles qu'on peut imaginer, n'eſt pas ſuffiſante pour modeler, en imagination, le moindre des phénomènes dont nous ſommes

les témoins ; il faut encore que, par la direction d'une force ſage & puiſſante, les moules & les molécules animés qui leur appartiennent, ſe mettent en mouvement ſans confuſion ; il faut que ceux deſtinés à compoſer les fibres extérieures, laiſſent paſſer devant eux les moules propres à former les organes intérieurs ; il faut enfin que chacun de ces moules, dans ſa marche & dans ſon développement, obſerve artiſtement ces nuances délicates, & ces linéamens imperceptibles, qui joignent ou ſéparent toutes les parties du plus ſimple des ouvrages de la nature.

Nous connoiſſons, à la vérité, une force qui agit dans tous les ſens, qui place tout avec ordre & à ſon rang, qui marche vers un but, qui s'occupe d'un deſſein, qui finit, qui reprend, qui s'arrête à propos, & qui exécute, à chaque inſtant, une œuvre compliquée ; c'eſt la volonté intelligente ; & l'on doit s'étonner que la ſeule faculté, dont nous avons la conſcience intime & l'expérience habituelle, ſoit en

même temps celle dont la philoſophie détourne ſes regards, lorſqu'elle s'applique à découvrir les cauſes de l'ordre admirable de l'univers.

On peut, j'en conviens, en rejettant l'idée d'une volonté puiſſante ordonnatrice du monde, admettre, pour principe des choſes, l'exiſtence éternelle d'une force aveugle qui, par une néceſſité incompréhenſible, auroit guidé vers un but ſage & parfaitement combiné, tout ce qui étoit d'abord épars confuſément dans l'immenſité de l'eſpace; mais cette nouvelle ſuppoſition réunie à toutes celles que j'ai déjà énoncées, formeroit une hypothèſe abſolument ſemblable au ſyſtême de l'exiſtence éternelle de l'univers: en effet, l'exiſtence éternelle de tous les élémens, de toutes les ſubſtances, de toutes les forces, de toutes les propriétés qui devroient néceſſairement produire un certain ordre de choſes, ſeroit un phénomène abſolument ſemblable à l'exiſtence éternelle de cet ordre lui-même.

On

On doit ajouter que ces deux phénomènes ne feroient féparés, dans notre penfée, que par un inftant indivifible ; inftant encore, qu'on ne peut défigner, ni placer, en imagination, dans l'étendue des temps repréfentés par l'éternité ; car telle époque dont on fît choix, elle feroit toujours trop tardive d'une infinité de fiècles. L'effet néceffaire d'une caufe éternelle n'a, comme cette caufe, aucune époque à laquelle on puiffe fixer fon commencement.

L'on apperçoit ainfi, fous un autre point de vue, combien font vaines & ridicules les diverfes opérations fantaftiques qu'on place avant l'exiftence du monde, & que l'on attribue, tantôt aux mouvemens défordonnés du hafard, & tantôt aux loix régulières d'une aveugle néceffité.

Il n'eft donc qu'une feule hypothèfe, qu'on puiffe mettre en oppofition avec l'idée d'un Dieu, fouverain ordonnateur de toutes chofes ; c'eft le fyftême de l'exiftence éternelle de l'univers. Un tel fyftême d'athéifme fera toujours défendu plus facilement qu'au-

cun autre, parce qu'étant fondé ſur une ſuppoſition vaſte & ſans bornes, il ne peut point être cerné par le raiſonnement, comme toutes les idées hypothétiques où l'homme fait agir la nature d'après une marche & des procédés dont il eſt l'inventeur. Nous devons conſidérer ce ſyſtême avec attention, le diſcuter ſelon nos moyens, le combattre ſelon nos forces.



CHAPITRE XIV.

Suite du même ſujet.

CEUX qui ſoutiennent que le monde ſubſiſte de lui-même, & qu'il n'y a point de Dieu, diſent, en faveur de leur opinion, que ſi l'exiſtence éternelle de l'univers épouvante notre entendement, l'exiſtence éternelle d'un Dieu, l'auteur ou l'ordonnateur de cet univers, préſente une idée encore plus inconcevable ; & qu'une telle ſuppoſition n'eſt, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qu'une difficulté de plus, puiſque, ſelon les règles ordinaires de nos jugemens, l'ouvrage le plus merveilleux paroît un phénomène moins étonnant que la ſcience, dont il eſt le réſultat, ou l'eſprit, dont il eſt l'empreinte.

Fixons d'abord notre attention ſur ce raiſonnement. On ſe demande en vain ce que c'eſt qu'une difficulté de plus dans l'infini, on ne peut le comprendre : les idées

repréſentées par ces expreſſions familières, plus prochain, plus ſimple, plus facile, dérivant néceſſairement d'une comparaiſon, ne ſont admiſſibles que dans l'enceinte de nos connoiſſances; au-delà, ces mêmes idées n'ont aucune application, & nous ne ſaurions fixer des degrés dans les immenſités qui excèdent les bornes de notre vue, & dans ce vague ſans fin, qui échappe aux atteintes de nos forces intellectuelles.

Sans doute, notre eſprit ſe perd également, & en cherchant à ſe former une image diſtincte d'un Dieu, ſouverain auteur de la nature, & en faiſant des efforts pour ſe repréſenter l'exiſtence éternelle du monde, ſans aucune cauſe hors d'elle-même : cependant, lorſque nous tâchons d'élancer notre penſée vers les premières traces du temps; lorſque nous eſſayons de nous élever juſques aux commencemens des commencemens, nous ſentons diſtinctement que, loin de conſidérer l'exiſtence éternelle d'une cauſe intelligente comme un

accroiſſement de difficulté, nous ne pouvons éprouver de repos qu'à l'aide de cette opinion; & au lieu d'avoir beſoin de forcer notre attention pour adopter un pareil ſyſtême, au lieu de nous croire égarés dans un eſpace imaginaire, nous nous trouvons, au contraire, plus rapprochés de nous-mêmes, tant, ſelon notre nature, l'ordre ſe réunit à l'idée d'une volonté, & la multiplicité des combinaiſons à l'idée d'une intelligence. Ainſi, nous élevant du petit au grand, & raiſonnant par analogie, nous devons néceſſairement concevoir plus facilement l'exiſtence d'un Être doué dans une étendue illimitée des diverſes propriétés, dont nous ne jouiſſons qu'en partie; nous devons, dis-je, concevoir plus aiſément une ſemblable exiſtence, que celle d'un univers, où tout ſeroit intelligent, excepté ſa force motrice. L'ouvrier, ſans doute, eſt au-deſſus de l'ouvrage: mais, ſelon notre manière de ſentir & de juger, une combinaiſon intelligente, formée ſans intelligence, ſera toujours le plus extraordinaire,

comme le plus incompréhenſible de tous les phénomènes.

Il n'eſt pas indifférent d'obſerver que, dans le ſyſtême dont je combats les principes, plus le monde nous paroîtroit un complément admirable de ſageſſe & d'harmonie, & moins on pourroit en tirer aucune induction favorable à l'exiſtence d'un Dieu, puiſque l'auteur d'un ouvrage parfait eſt encore davantage une difficulté de plus que le compoſiteur d'une choſe médiocre. Ainſi, dans un pareil ſyſtême, tous ceux qui détailleroient les beautés de la nature, tous ceux qui s'efforceroient d'en préſenter le majeſtueux enſemble, deſſerviroient ſtupidement la cauſe de la religion, & affoibliroient la croyance à l'exiſtence d'un Être ſuprême. Il me ſemble qu'il eſt aiſé d'appercevoir combien doit être mal aſſuré un raiſonnement qui conduit à des réſultats ſi abſurdes.

Le ſpectacle attentif de l'univers doit nous inſpirer de la défiance, ſur les jugemens que nous formons, de ce qui eſt le plus ſimple dans l'ordre des choſes; car

toutes les opérations générales de la nature dépendent d'un mouvement plus grand & plus compliqué que celui dont nous aurions aisément l'idée. Nous trouverions sûrement contraire à une parfaite simplicité de moyens, ce circuit de deux cens millions de lieues, que notre globe fait chaque année, pour déterminer le changement successif des saisons, & pour assurer la reproduction des fruits nécessaires à la subsistance des êtres animés; nous n'aurions pas imaginé non plus qu'il fallût une distance de trente-quatre millions de lieues entre le soleil & la terre, pour proportionner les rayons de lumière à la délicatesse de nos organes. Cependant si, même dans l'étroite enceinte où nous promenons nos regards, nous ne découvrons aucune application constante de cet ordre simple dont nous nous formons l'image, comment un pareil principe serviroit-il de guide à nos opinions, au moment où nous élevons notre méditation jusques aux premiers anneaux de la vaste chaîne des êtres, & lorsque nous entre-

prenons d'examiner ſi par de-là les immenſités de l'univers, il exiſte ou non une cauſe intelligente ? Que devient près de ces hauteurs incommenſurables, ce petit mot prononcé ſur notre petit tribunal, *c'eſt une difficulté de plus?* La mouche bourdonnante ſeroit moins ridicule que nous, ſi, capable d'appercevoir l'ordre & la magnificence de nos palais, elle aſſuroit poſitivement que l'architecte, une difficulté de plus, n'a jamais exiſté.

Tout nous indique donc que, ſelon les divers degrés d'eſprit & de ſavoir, le ſimple & le facile ont une application différente ; nous ſommes témoins habituellement que ces expreſſions ne ſont pas interprétées de la même manière, par un homme médiocre & par un homme de génie ; cependant la diſtance qui ſépare les divers degrés d'intelligence dont nous avons connoiſſance, eſt vraiſemblablement très-petite dans l'échelle univerſelle des êtres. Toutes nos réflexions nous conduiroient donc à préſumer que, par de-là les limites de l'eſprit

humain, le ſimple eſt notre compoſé, le facile notre merveilleux, l'évident notre inconcevable.

Après avoir examiné le principal argument des partiſans du ſyſtême d'athéiſme, que nous combattons dans ce moment; ouvrons nous-mêmes une route à nos recherches; &, au milieu du labyrinthe où nous ſommes placés, tâchons d'offrir un guide à notre méditation.

Nous ſommes témoins de l'exiſtence du monde, & préſens intimes à la nôtre propre; ainſi, tout ce qui eſt, ou les cauſes diverſes d'un tel enſemble, ou le premier principe de ces cauſes, ne peuvent avoir eu de commencement; &, par une conſéquence naturelle, l'éternité d'une exiſtence, cette idée la plus incompréhenſible de toutes, eſt cependant la plus inconteſtable des vérités. Forcés maintenant, pour aſſeoir notre opinion, de choiſir entre deux exiſtences éternelles, l'une intelligente & libre, l'autre aveugle & privée de la con-

ſcience d'elle-même, comment n'adopterions-nous pas la première par préférence? Une exiſtence éternelle eſt une idée ſi étonnante pour nous, ſi au-deſſus de toutes les puiſſances de notre entendement, que nous ne ſaurions trop la décorer de tout ce que nous connoiſſons de beau & de ſublime; & il n'eſt rien à nos yeux qui réuniſſe plus ces caractères que la penſée.

Ne feroit-il pas étrange que, dans nos diviſions ſyſtématiques, ce fût uniquement à cette penſée, & par conſéquent à tout ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, que nous refuſaſſions l'éternité, tandis que nous l'attribuerions à la matière, & à ſes aveugles combinaiſons? Quel renverſement de toutes les proportions? Nous croirions à l'exiſtence éternelle de cette matière, parce qu'elle eſt préſente à nos yeux, & nous ne voudrions pas admettre l'exiſtence éternelle d'une intelligence; tandis que celle dont nous ſommes doués, devient la ſource de nos jugemens, & le guide même de nos ſens!

Enfin, par quelle autre ſingularité n'accorderions-nous le ſentiment & la conſcience de l'intelligence, qu'à cette petite partie du tableau du monde, qui nous eſt repréſentée par les êtres animés? Ainſi, l'enſemble de la nature ſeroit au-deſſous de ſes détails; & ſi nulle ame, nul eſprit n'animoient l'univers, l'homme devroit nous paroître le dernier terme de la perfection; cependant nous ne voyons en lui qu'une eſquiſſe, une foible image de quelque choſe de plus complet & de plus admirable; nous appercevons qu'il eſt, pour ainſi dire, aux commencemens de la penſée; & tous ſes ſoins, tous ſes efforts, pour étendre l'empire de cette faculté, nous avertiſſent qu'il marche ſans ceſſe vers un but dont il eſt toujours éloigné; enfin, dans ſa plus grande force, il a le ſentiment de ſon impuiſſance; il s'étudie, & il ne peut ſe connoître; il fait quelques découvertes, & il ne pénètre aucun ſecret; il croit toucher à des vérités, & il ne peut y atteindre; il eſt arrivé dans le monde, comme un ſable jetté par les

vents; il n'a ni la conſcience de ſon origine, ni la prévoyance de ſa fin; il montre toute la timidité, toute la défiance d'un être protégé; il eſt entraîné par inſtinct à élever au Ciel ſes vœux & ſes penſées; & quand il n'eſt pas égaré par l'ivreſſe de ſes raiſonnemens, il craint, il cherche, il adore un Dieu; & il rejette avec effroi le rang préſomptueux, qu'une aveugle philoſophie voudroit lui aſſigner, dans l'ordre de la nature.

Je dois ajouter que le ſentiment d'admiration, dont je ne puis me défendre, en arrêtant mon attention ſur les qualités ſpirituelles dont nous ſommes doués, s'affoibliroit ſenſiblement, ſi j'étois réduit à conſidérer l'homme lui-même comme une ſimple végétation d'une aveugle matière; car la production la plus étonnante ne m'inſpirera qu'une émotion paſſagère, ſi je ne puis pas la rapporter de quelque manière à une cauſe intelligente: il faut que je découvre une ſageſſe & une combinaiſon, pour admirer; de même que j'ai beſoin d'appercevoir

un ſentiment & une volonté, pour aimer.

Mais ſi-tôt que je vois dans l'eſprit humain l'empreinte d'une ſouveraine puiſſance ; ſi-tôt qu'il me paroît l'un des réſultats d'une grande penſée ; il reprend à mes yeux ſa magnificence, & toutes les facultés de mon ame ſe proſternent devant une ſi merveilleuſe conception.

C'eſt donc avec l'idée d'un Dieu, que les qualités ſpirituelles dont l'homme eſt doué, attirent mon hommage, & ſaiſiſſent mon imagination ; & par une double action, c'eſt en réfléchiſſant ſur ces propriétés ſublimes, c'eſt en étudiant leur admirable eſſence, que je ſuis affermi dans l'opinion qu'il exiſte une ſouveraine intelligence, l'ame de la nature entière & qui la meut, la dirige & la ſoumet à ſes loix. Oui, nous trouvons dans l'eſprit de l'homme un premier indice, une foible image des perfections que nous avons beſoin d'attribuer au ſuprême auteur de l'univers. Quel prodige, en effet, que cette penſée capable de tant de choſes, mais qui, toujours dans

l'ignorance de ſa propre nature, auroit beſoin, pour ainſi dire, de ſe placer en arrière d'elle-même, pour connoître ce qu'elle devroit le plus admirer! Elle m'étonne également, cette penſée, & dans ſon étendue & dans ſes limites; un eſpace immenſe eſt ouvert à ſes recherches & à ſa pénétration, & dans le même temps elle ne peut ſe ſaiſir des ſecrets qui paroiſſent le plus à ſa proximité; & le mobile de ſon action, le principe de ſes forces intellectuelles, lui demeurent à jamais cachés. Elle eſt donc avertie à chaque inſtant, de ſa grandeur & de ſa dépendance; & ce ſentiment doit la ramener ſans ceſſe à l'idée d'une ſouveraine puiſſance. Il y a dans ces limites de notre ſavoir & de notre ignorance; il y a dans cette lumière mixte & conditionnelle, qui nous a été confiée, tous les indices d'un deſſein & d'une intention; & il me ſemble quelquefois entendre cette conſigne donnée à l'ame des hommes, par le Dieu du monde & de l'immenſité: allez admirer une portion de mon univers; allez connoître

mes ouvrages ; allez faire l'essai de la félicité ; allez apprendre à m'aimer ; mais ne cherchez point à lever le voile dont j'ai couvert le secret de votre existence & de votre formation ; j'ai composé votre nature de quelques-uns des attributs qui constituent ma propre essence ; vous seriez trop près de moi, si je vous permettois d'en pénétrer le mystère ; attendez l'instant désigné par ma sagesse ; jusques-là vous ne pourrez m'atteindre que par votre respect & votre reconnoissance.

Ce n'est pas seulement le prodige de la pensée qui nous rapproche d'une intelligence universelle ; c'est encore toutes ces inconcevables propriétés, connues sous les noms de liberté, de jugement, de volonté, de mémoire, de prévoyance ; c'est enfin l'auguste & sublime ensemble de nos facultés intellectuelles. Est-on loin en effet, après la contemplation d'un si grand phénomène ; est-on loin après cette méditation, de concevoir & de se représenter un Dieu, l'ame éternelle du monde ? Non, sans doute ;

nous avons au-dedans de nous une foible image de la puiſſance infinie que nous cherchons à découvrir ; l'homme eſt lui-même un univers, gouverné par un ſouverain maître ; & nous ſommes plus près, par notre nature, de l'idée d'une intelligence ſuprême, que d'aucune notion des propriétés primitives de la matière, propriétés, cependant, d'où l'on voudroit faire émaner le ſyſtême du monde, & ſon admirable harmonie.

Il me ſemble que la penſée eſt traitée avec beaucoup de rigueur dans la plupart des ſyſtêmes philoſophiques ; & l'on a tellement peur de l'honorer, qu'on ne veut ni l'admettre comme un principe ſimple & particulier, quand il eſt queſtion de croire à l'immortalité de l'ame, ni la conſidérer comme un principe univerſel, quand on diſcute l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu.

Il eſt également ſingulier que l'on veuille compoſer une ame douée des plus ſublimes qualités, avec une quantité quelconque de matières diverſes, dont aucune n'a de rapport

rapport avec la penſée, & qu'on prétende en même temps que le monde, où nous voyons des êtres intelligens, n'a pour moteur & pour principe aucun être de la même nature : cette ſuppoſition, cependant, ſeroit auſſi raiſonnable que l'autre l'eſt peu ; mais il ſemble qu'on aime mieux attribuer l'ordre à la confuſion, qu'à l'ordre lui-même.

Nous cherchons à pénétrer le ſecret de l'exiſtence de l'univers ; & lorſque nous réfléchiſſons ſur les cauſes de cette vaſte & magnifique ordonnance, nous ne voulons rien attribuer à ce qui nous eſt connu de plus merveilleux & de plus analogue à une ſemblable compoſition, la penſée, le deſſein & la volonté. Pourquoi donc retrancherions-nous de la formation du monde, ces élémens ſublimes ? Eſt-ce à nous à mettre de l'épargne dans une hypothèſe, où tous les miracles de la nature ſe concentrent ? C'eſt avec les facultés ſpirituelles dont l'homme eſt doué, qu'il eſt reſté le maître de la terre ; qu'il a ſubjugué les animaux

féroces ; qu'il a dominé les élémens ; qu'il s'eſt mis à couvert de leur impétuoſité : c'eſt avec ces facultés, que l'homme a élevé l'édifice de la ſociété, & qu'il en a réglé l'harmonie ; c'eſt avec elles qu'il a donné des loix à ſes propres paſſions, & qu'il a perfectionné tous ſes moyens de bonheur ; enfin il n'a jamais rien fait, rien créé, qu'à l'aide de ſon eſprit ; & dans ſes ſpéculations ſur la formation du monde, & ſur les admirables rapports de toutes les parties de l'univers, ce qu'il ne voudra pas admettre, ce qu'il oſera rejetter, c'eſt le pouvoir de l'intelligence & l'action de la penſée. Il me ſemble voir des hommes ſe diſputer ſur les moyens dont on s'eſt ſervi pour élever une pyramide, & nommer tous les genres d'inſtrumens, excepté ceux qu'on trouve encore aux pieds de l'édifice.

C'eſt uniquement l'habitude qui diſtrait notre attention, de la réunion des prodiges dont notre ame eſt compoſée ; & c'eſt ainſi, malheureuſement, que l'admiration, cette vive lumière de l'eſprit & du ſentiment,

ne ſert plus à nous inſtruire. Ah! combien nous ſerions émus différemment, ſi nous contemplions pour la première fois l'une des plus foibles parties de ce merveilleux enſemble! Qu'en peu de temps alors l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu paroîtroit vraiſemblable à ceux qui s'en éloignent aujourd'hui davantage! Qu'il me ſoit permis, pour rendre cette vérité plus ſenſible, de recourir un moment à une fiction, & de diviſer en imagination l'étonnant ſyſtême de notre conſtitution morale. Repréſentons-nous les hommes ſoumis à l'immobilité des plantes, mais doués de quelques-uns de nos ſens, & jouiſſant de la faculté de réfléchir, de former des jugemens, & de ſe communiquer leurs penſées. J'entends ces arbres animés diſcourir enſemble ſur l'origine du monde, & ſur la cauſe première de tous les miracles de la nature; ils mettent en avant, comme nous, différentes hypothèſes ſur le mouvement fortuit des atômes, ſur les chances innombrables du haſard, ſur les loix du fataliſme & d'une aveugle

néceſſité; & entre les divers raiſonnemens employés par quelques-uns d'entre eux, pour conteſter l'exiſtence d'un Dieu créateur ou moteur de l'univers, celui dont on reçoit le plus d'impreſſion, c'eſt qu'il eſt impoſſible de concevoir comment une idée deviendroit une réalité, & comment le deſſein de diſpoſer des parties, de les arranger, de les mouvoir, pourroit influer ſur l'exécution, puiſque la volonté n'étant qu'un ſimple vœu & une penſée ſans force, elle n'a aucun moyen pour ſe métamorphoſer en action: qu'en vain, eux, hommes plantes, & ſpectateurs immobiles de l'univers, auroient-ils le deſir de changer de place, de s'approcher les uns des autres, d'élever des abris pour ſe défendre de l'impétuoſité des vents ou pour ſe mettre à couvert des rayons du ſoleil, leurs ſouhaits ſeroient inutiles; qu'ainſi il ſeroit évidemment abſurde d'imaginer l'exiſtence d'une faculté eſſentiellement contraire à la nature immuable des choſes.

Qu'au milieu cependant de cet entretien,

un ange, une voix inconnue, ou l'un d'eux, par une inſpiration miraculeuſe, les eût interpellés, & leur eût dit : que penſeriez-vous donc, ſi ce prodige dont vous regardez l'exiſtence comme impoſſible, s'exécutoit à vos yeux, & ſi l'on vous communiquoit tout-à-coup la faculté d'agir ſelon votre volonté ? Saiſis d'étonnement, s'écrieroient-ils, nous nous proſternerions avec crainte & avec reſpect ; & dès cet inſtant, ſans le moindre doute & ſans la plus légère incertitude, nous croirions avoir acquis le ſecret du ſyſtême du monde ; nous adorerions le pouvoir infini de l'intelligence & de la penſée, & c'eſt à une ſemblable cauſe que nous attribuerions l'ordonnance de l'univers. Cependant le même phénomène, qui paroîtroit au-deſſus de toute croyance, & hors de poſſibilité à ceux qui n'en auroient jamais été les témoins, ce prodige exiſte au milieu de nous ; nous le voyons, nous en faiſons l'expérience à chaque inſtant ; mais il n'eſt rien à nos yeux, par l'impreſſion de l'habitude, ce ſentiment

deſtructeur de toute eſpèce d'étonnement & d'admiration.

L'hypothèſe que je viens de préſenter, s'appliqueroit de même à l'acquiſition ſubite de tous les moyens propres à communiquer ſes idées ; elle s'appliqueroit également à la découverte ſoudaine des autres propriétés de notre eſprit ; mais pluſieurs de ces propriétés conſtituent tellement l'eſſence de l'ame, qu'on ne pourroit pas les ſéparer de nous en imagination, de la même manière que nous parvenons à détacher l'action de la volonté, & la volonté de la penſée. Il eſt des facultés ſpirituelles, & ce ſont les plus merveilleuſes, que l'on ne ſauroit définir, & dont on n'a pas même le ſoupçon avant de les avoir poſſédées ; mais nous dirons abſtraitement, que s'il eût été poſſible de les connoître avant d'en avoir été doués, que s'il eût été poſſible, en quelque manière, de découvrir la penſée ſans la penſée, & l'intelligence ſans l'intelligence, tous les inventeurs de ſyſtême auroient indiqué ces étonnans moyens, comme les ſeuls applicables

à la composition de l'admirable harmonie de l'univers.

Nous serions encore ramenés aux mêmes réflexions, lorsque, laissant à l'écart tous les premiers prodiges de notre nature, nous nous bornerions à considérer l'esprit humain au moment où son action devient reconnoissable. Et pour rendre cette observation plus distincte, qu'on suive un homme de génie dans la marche de ses travaux; qu'on le voie embrasser à la fois une infinité d'idées, les comparer malgré leur distance, & former, du mélange de tant de rapports, un résultat distinct, propre à diriger sa conduite publique ou particulière; qu'on le voie étendre & multiplier ces premières combinaisons, & les lier, par une trame invisible, à quelques points épars qu'il a fixés lui-même, en imagination, sur les vastes routes de l'avenir, & qu'avec ce magique secours, on le voie s'approcher, par la pensée, des temps qui n'existent point encore; qu'on le voie, dans toute sa marche, s'aider d'une immensité de

connoiſſances plus ſubtiles que les rayons de lumières, & cependant ſéparées avec un ordre admirable, plus mouvantes & plus diſperſées que les vapeurs légères du matin, & cependant ſoumiſes au joug de cette dominatrice inconcevable qui, ſous le nom de mémoire, s'empare des conquêtes de notre eſprit, pour le ſeconder enſuite dans ſes nouvelles uſurpations; qu'on l'examine encore, cet homme de génie, lorſqu'il dépoſe, par écrit, ſes diverſes réflexions, & qu'on ſe demande de quels moyens il fait uſage pour connoître rapidement qu'une telle idée eſt nouvelle, qu'un tel mouvement d'éloquence offre un tour encore inconnu; qu'on ſe demande comment, pour aſſeoir un ſemblable jugement, il fait, avec célérité, le recenſement des penſées & des images employées par ceux qui l'ont précédé; qu'on cherche où ſont placés les regiſtres qu'il a beſoin de conſulter; qu'on s'informe par quelle aſſiſtance il en parcourt, dans un inſtant, les innombrables feuillets, & de quelle

manière il ſe croit ſûr d'être d'une ligne en avant de tout ce qu'on a dit, de tout ce qu'on a penſé pendant la durée des ſiècles; enfin, que chacun, ſelon ſes forces, eſſaie de pénétrer dans ces myſtérieuſes beautés de l'entendement humain, & qu'il s'interroge enſuite ſur l'impreſſion qu'il reçoit d'une ſemblable méditation. Je ne ſais, mais on ne peut répondre, qu'entre la plus admirable des végétations & les merveilles de notre eſprit, conſidéré dans toute ſa hauteur, il n'y ait autant de diſtance, qu'entre ce dernier phénomène & l'idée que notre imagination parvient à ſe former d'un Être ſuprême: ainſi, pour l'adopter, cette idée, il ſuffit peut-être de ſuppoſer que, dans les immenſités dont nous ſommes environnés, il exiſte des gradations égales à celles que nous appercevons dans le petit eſpace ſoumis à nos foibles regards.

L'auteur d'un ouvrage célèbre voudroit faire un tort aux hommes, de ce qu'ils ſe rapprochent toujours d'eux-mêmes, par des comparaiſons, dans les diverſes recher-

ches auxquelles ils ſe livrent, pour parvenir à connoître le premier principe de l'exiſtence du monde. Mais, de quel autre point pouvons-nous partir, quand nous ſommes appelés à raiſonner & à juger? N'eſt-ce pas aſſez que l'idée d'un Être ſuprême ſoit métaphyſique? faut-il encore que nous-mêmes, nous tâchions de nous rendre abſtraits, en nous tranſportant hors de nous par l'imagination, & en cherchant, pour nos jugemens & nos opinions, un point d'appui, qui ſoit, en quelque manière, abſent de nous-mêmes, & abſolument étranger à notre nature? Tout cela ne peut s'entendre : nous ne prétendons pas avoir une force ſuffiſante pour connoître l'eſſence & les perfections d'un Dieu; mais, en nous éteignant par des abſtractions, nous ne ferions que nous ôter le peu de moyens dont nous avons l'uſage : il faut bien que je juge des choſes inconnues à l'aide de celles dont j'ai connoiſſance : on ne fera que nous égarer, en nous obligeant à prendre une autre route;

& cependant, la ſcience que nous tenons de nos ſentimens intimes, on voudroit ſouvent la combattre par des idées arbitraires, dont l'imagination la plus capricieuſe eſt l'unique fondement.

Il ſera donc toujours ſurprenant, qu'aux yeux de notre eſprit, & dans l'habitude de nos penſées, la ſageſſe d'un deſſein, l'harmonie de l'enſemble, & la perfection des détails, ſoient l'empreinte manifeſte d'une intelligence, & que nous renoncions tout-à-coup à cette manière de juger & de ſentir, pour attribuer la formation de l'univers aux effets du haſard, ou aux loix éternelles d'une aveugle néceſſité; & il eſt impoſſible qu'on nous engage à déduire les mêmes raiſonnemens, à tirer les mêmes conſéquences d'un ordre admirable, que d'une confuſion, où l'on n'appercevroit ni plan, ni deſſein, & où tout paroîtroit en déſunion & en diſparate. Des faits ſi différens, des principes ſi contraires, ne ſauroient conduire à un réſultat ſemblable. Le magnifique ſyſtême de l'univers doit entrer

pour quelque chose, dans les conjectures que nous formons sur son origine; & l'on réussira difficilement à persuader, qu'en nous appliquant à la recherche de la plus grande des vérités, nous devions considérer comme indifférentes, & comme nulles, en quelque manière, toutes les connoissances & toutes les idées que nous acquérons par le spectacle des merveilles de la nature. On est donc entraîné bien loin, quand on rejette les raisonnemens qui naissent des causes finales; ce n'est pas une seule pensée féconde que l'on parvient à détruire, c'est la source de toutes nos lumières que l'on essaie de tarir.

Les hommes cessent insensiblement d'appercevoir un rapport entre l'existence d'un Dieu, & les miracles divers dont nous sommes environnés; mais tout seroit changé, si, par une volonté du maître du monde, les actes nombreux de sa puissance, au lieu de se présenter à nous dans leur ensemble, se déployoient successivement; notre imagination animée par un semblable

mouvement, nous éleveroit alors, malgré nous, à l'idée d'un Être ſuprême : c'eſt donc parce qu'une accumulation de prodiges accroît la magnificence de l'univers ; c'eſt parce qu'une harmonie ſans égale ſemble convertir une infinité de parties dans une admirable unité ; c'eſt parce qu'une profonde ſageſſe les contient dans un équilibre immuable ; enfin, c'eſt parce que des gradations inſenſibles & des nuances délicates rendent encore plus parfaits les divers chefs-d'œuvre de la nature, que les hommes ſont moins étonnés & moins entraînés à l'adoration.

Il nous faudroit, dites-vous, des phénomènes nouveaux, pour déterminer notre perſuaſion : vous oubliez donc que tout ce qui s'offre à vos regards ſurpaſſe déjà votre entendement ? Eh quoi ! ſi le moindre miracle s'opéroit devant vous, vous feriez prêts à humilier votre orgueilleuſe raiſon ; &, parce que les plus grands & les plus merveilleux, dont l'imagination puiſſe ſe former l'idée, vous ont précédé,

vous n'en recevez aucune impreſſion, & tout vous paroît ſimple, tout vous paroît néceſſaire ! Mais, que fait à la réalité des prodiges de l'univers, le moment où vous êtes admis à les contempler ? Votre paſſage ſur la terre n'eſt qu'une époque imperceptible au milieu d'un éternel ſpectacle ; l'admiration, la ſurpriſe, & toutes les affections dont l'homme eſt ſuſceptible, ne changent rien à la nature des phénomènes qui l'environnent ; & ſon œil, ſon eſprit, ſon intelligence, ne ſont qu'une glace tranſparente, dans laquelle une portion du tableau du monde ſe réfléchit.

Nous n'avons pas beſoin non plus de nouvelles révolutions dans l'ordre de la nature, pour croire à la puiſſance de ſon auteur : le tiſſu d'un brin d'herbe confond notre intelligence, & quand nous avons vieilli dans l'étude & dans l'obſervation, nous n'avons qu'à promener nos regards, & nous découvrons de nouveaux objets ; nous n'avons qu'à nous livrer à la méditation, & nous appercevons de nouveaux

rapports; nous vivons entourés de choſes inconnues & de ſecrets incompréhenſibles.

Cependant, ſuppoſons pour un moment l'exiſtence des miracles extraordinaires auxquels nous ſerions prêts à nous rendre; il eſt aiſé de juger que ces miracles n'auroient point, ſur les opinions des hommes, l'influence que nous préſumons; car, s'ils étoient fréquens, s'ils étoient répétés, s'ils ſurvenoient ſeulement à des époques éloignées, mais régulières, leur première impreſſion ſur nous ne tarderoit pas à s'affoiblir, & l'on finiroit par les ranger dans la claſſe des mouvemens ſucceſſifs d'une matière éternelle. Que ſi, au contraire, ces miracles apparoiſſoient à de longues diſtances les uns des autres, les générations poſtérieures à celles qui en auroient été les témoins, accuſeroient leurs ancêtres d'une fauſſe crédulité, ou conteſteroient la vérité des traditions, qui tranſmettroient la mémoire d'une révolution contraire à la marche ordinaire de la nature.

Diroit-on encore que, pour rendre manifeſte l'exiſtence d'un Être ſuprême, il faudroit que les hommes fuſſent exaucés ponctuellement, quand ils lui adreſſent des prières : mais l'influence de nos ſouhaits ſur les événemens, ſi cette influence étoit générale, ancienne & habituelle, ſuffiroit-elle pour changer l'opinion de ceux qui voient, avec indifférence, cette multitude innombrable d'actions & de mouvemens ſi miraculeuſement ſoumiſe à l'empire de notre volonté? Ne trouveroient-ils pas encore des motifs pour conſidérer un ſemblable accroiſſement de puiſſance, comme le réſultat néceſſaire du ſyſtême éternel de l'univers? Ainſi, quelle que fût la meſure d'intelligence ajoutée à celle dont nous jouiſſons; quel que fût le degré d'énergie attribué à cette même intelligence; enfin, quel que fût le nombre des nouveaux prodiges accumulés autour de nous, on pourroit oppoſer à cette réunion de miracles les mêmes objections & les mêmes doutes, que l'on ne craint point d'élever au milieu

des

des grandes merveilles dont on nous a rendus les témoins. Il eſt difficile, il eſt impoſſible de faire une impreſſion conſtante, ni profonde, ſur des hommes qui ne ſont ſuſceptibles d'étonnement, que dans le court paſſage du connu à l'inconnu; ils n'ont ainſi qu'un moment pour reſſentir cette émotion; & c'eſt de la lenteur de leur inſtruction, ou de la ſucceſſion continuelle des phénomènes ſoumis à leurs regards, que dépend la durée de leur admiration. Et peut-être que tous, nous ſerions plus ſurpris de nos facultés & de notre pouvoir, ſi, pour ſoumettre nos mouvemens à notre volonté, nous avions beſoin de nous donner des ordres à pluſieurs repriſes, ſi nous étions obligés de les prononcer à haute voix, & de nous commander, comme un major le fait à ſes ſoldats : cependant, une telle conſtitution ſeroit d'un degré moins merveilleuſe que celle dont nous avons l'expérience.

Je vais au-devant d'une objection; nous avançons graduellement, dira-t-on, dans

la recherche du principe des forces les plus remarquables de la nature ; le pouvoir de l'attraction, cette grande faculté physique, n'a été manifesté que depuis un siècle, & les observations sur les effets de l'électricité sont une instruction plus récente ; chaque âge, chaque année ajoutent au trésor de nos connoissances, & le temps arrivera peut-être où, sans recourir à aucune opinion mystérieuse, nous aurons l'explication de tous les phénomènes dont nous sommes encore étonnés.

On ne conçoit pas d'abord comment nos découvertes passées, & toutes celles dont l'esprit humain pourra s'enrichir, l'affranchiroient jamais de la nécessité de placer une première cause au dernier terme de ses méditations ; car, plus nous appercevrons de nouveaux anneaux dans la vaste ordonnance de l'univers, plus nous étendrons, à nos propres yeux, la magnificence de l'ouvrage & la puissance de l'ouvrier. Une suite de travaux heureux, dans l'étude des sciences, nous révélera peut-

être le ſecret de quelque propriété phyſique, ſupérieure en force à celles dont nous avons l'expérience : mais, lors même que tous les mouvemens de la nature feroient ſubordonnés à un petit nombre de loix générales, & lors même que nous parviendrions à diſtinguer ces loix, un pareil réſultat de nos recherches démontreroit ſimplement l'exiſtence d'une plus grande unité dans le ſyſtême du monde ; & ce caractère de perfection nous en imposeroit davantage encore, s'il étoit poſſible ; car, dans une œuvre telle que le monde, ce ſont les rapports ſimples & réguliers qui annoncent, pardeſſus tout, la ſageſſe & la puiſſance de l'ordonnateur ; & en aucune choſe, notre admiration ne ſauroit s'attacher à un aſſemblage d'idées incohérentes, dont la chaîne ſe romproit à chaque inſtant. Mais, par je ne ſais quelle habitude, ou quel aveuglement, lorſque les hommes ont découvert un principe uniforme dans ſon action, lorſqu'ils ont donné à ce principe une dénomination, ils croient que leur

étonnement doit ceſſer : en effet, l'attraction, la force électrique & les loix des affinités ſont bien moins, pour nous, aujourd'hui un ſujet de ſurpriſe & de contemplation, qu'un motif de nous affranchir de l'admiration due aux magnifiques réſultats de ces propriétés ſingulières ; enfin, nous nous habituons à conſidérer, avec indifférence, tout effet général, toute cauſe primitive, dont nous acquérons la conception, comme ſi cette conception même n'étoit pas un des plus grands phénomènes de la nature. On diroit que les hommes, par une ſuite de la familiarité qu'ils contractent avec leur propre eſprit, dédaignent tout ce qui eſt à ſa portée ; ils n'ont de vanité que les uns contre les autres, & leur rivalité ſeule en eſt l'origine : mais, quand ils ſe reprennent à l'écart, ou quand ils ſe jugent en commun, ils s'honorent ſi peu, que tous les ſecrets dont ils acquièrent l'intelligence, n'excitent plus leur admiration.

On doit mettre au nombre des idées les plus vaſtes & les plus générales dont nous

ayons connoiſſance, celle de M. *de Buffon*, ſur la formation de la terre; mais cette idée, en la ſuppoſant auſſi juſte qu'elle eſt belle, nous explique ſeulement l'une des parties du magnifique aſſemblage de l'univers, l'une des gradations de cette œuvre ſuperbe. Je vois la terre formée par un des jailliſſemens du ſoleil; je la vois s'animer & devenir féconde, à meſure que, par un lent refroidiſſement, elle parvient à un certain degré de température; je vois encore ſortir de ſon ſein toutes les beautés de la nature, & ce qui me ſurprend davantage, tous les êtres doués d'un inſtinct ou d'une intelligence: mais ſi les élémens de ces incompréhenſibles productions ont été préparés, ou ſimplement dépoſés dans l'aſtre de feu qui anime notre univers, je tranſporte-là mon étonnement, & je cherche également l'auteur de tant de merveilles.

Je dois maintenant fixer quelques momens l'attention ſur la partie la plus métaphyſique du ſujet que je traite. Nous

pourrions peut-être nous former l'image d'un monde exiſtant ſans commencement, & par les ſeules loix d'une aveugle néceſſité, ſi ce monde étoit immobile & invariable dans toutes ſes parties : mais comment appliquer l'idée de l'éternité à cette ſucceſſion continuelle dont nous ſommes les témoins ; une telle nature eſt un compoſé néceſſaire d'une fin & d'un commencement, & l'on ne ſauroit définir autrement le mot & l'idée d'une ſucceſſion dans tous les genres : voilà pourquoi nous ſommes entraînés à nous élever à un premier être exiſtant par lui-même, lorſque nous avons devant les yeux une révolution conſtante de cauſes & d'effets, d'anéantiſſemens & de reproductions, de dépériſſemens & de vies. On ne ſauroit même ſe repréſenter le plus ſimple mouvement, ſans un commencement ; car il dérive d'un déplacement, & il n'y en a point ſans une première fixité.

On n'écarteroit point ces difficultés, en diſant que l'univers eſt un tout immuable,

& dont les parties ſeulement ſont ſoumiſes à des variations ; car un tout de ce genre, un tout unique, un tout ſans relation quelconque, ſoit réelle, ſoit imaginaire ; un pareil tout n'eſt qu'une circonſcription idéale, laquelle en effet n'eſt pas ſuſceptible de changement ; mais une telle circonſcription ne nous préſente que l'aſſemblage des choſes poſitives, contenues dans ſon enceinte ; & ce n'eſt qu'en étudiant celles-ci, ce n'eſt qu'en examinant les diverſes parties du tout inconnu, auquel nous avons donné le nom d'univers, que nous ſommes fondés à tirer des conſéquences, & à former des jugemens. Ainſi, c'eſt avec juſte raiſon qu'en voyant par-tout une ſucceſſion, nous ſentons la néceſſité d'une cauſe première.

Mais, dira-t-on, vous rentrez dans la même difficulté, lorſque vous ſuppoſez l'éternité d'un Dieu ; car l'enchaînement des deſſeins & des volontés d'un être intelligent, doit ramener à l'idée d'un commencement, ainſi que toutes les ſucceſſions dont le monde phyſique nous préſente le ſpectacle.

Cette propoſition eſt ſans doute difficile à éclaircir, comme toutes celles dont la ſolution paroît s'unir à la connoiſſance de l'infini. On ne peut cependant s'empêcher d'appercevoir que les générations phyſiques nous conduiſent, d'une manière ſimple & manifeſte, à la néceſſité d'un premier principe, & que nous devons chercher ce principe hors d'elles-mêmes, puiſque leur propre nature ne nous en fournit aucune idée; au lieu que la ſucceſſion des combinaiſons de l'eſprit, peut être ſuſpendue à une origine, dont nous avons une ſorte de conception, & qui ſemble tenir en quelque manière à ces mêmes combinaiſons. En effet, nous parvenons aiſément à nous former une idée diſtincte d'une faculté de penſer, antérieure à l'action de la penſée, & qui pourroit même en être ſéparée par tel intervalle que l'imagination jugeroit à propos de ſe repréſenter. Il en eſt de même de la liberté, pouvoir intellectuel dont nous avons le ſentiment, dans le temps que nous n'en faiſons aucun uſage, & dans le

temps qu'il reſte en nous abſolument oiſif.

J'ajouterai que, même dans le cercle étroit de nos penſées, s'il eſt vrai que les opérations de l'eſprit nous paroiſſent le plus ſouvent une dépendance les unes des autres, quelquefois auſſi, leur chaîne eſt tellement interrompue, que nos idées ſemblent véritablement ſortir du néant; au lieu que pour toutes les autres productions dont nous avons connoiſſance, il y a toujours un lien viſible entre ce qui eſt & ce qui étoit. Ne perdons point de vue encore que, dans le temps même où nos idées nous paroiſſent enchaînées les unes aux autres, cette ſucceſſion tient davantage à notre foibleſſe & à notre ignorance, qu'à la nature même de l'eſprit conſidéré d'une manière générale. Circonſcrits dans tous nos moyens, nous ſommes obligés d'aller ſans ceſſe du connu à l'inconnu, du probable à la certitude, de l'expérience du paſſé aux conjectures ſur l'avenir: mais cette gradation, cette marche, doit être abſolument étrangère à une intelligence ſans bornes, qui ſait & qui voit tout

dans le même temps; & peut-être que nous ſommes ſur la voie de cette vérité, quand nous obſervons parmi nous, le calme du véritable génie, & la tournoyante mobilité de la ſottiſe.

Enfin, ce n'eſt pas aux hommes perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, qu'il faut demander de ſe tranſporter au-delà, pour ainſi dire, du domaine de la penſée, pour chercher des preuves de leur opinion; les défenſeurs de l'athéiſme ont ſeuls beſoin d'un pareil effort, puiſque ſeuls ils veulent ſe ſouſtraire à l'empire des ſentimens les plus ſimples, & des raiſonnemens les plus naturels; puiſque ſeuls ils nous avertiſſent de nous défier de la liaiſon ſi diſtincte, que nous appercevons entre une ſuprême intelligence & la perfection de l'ordre; entre un premier principe & une ſuite d'effets & de cauſes; entre l'idée d'un Dieu & tous les penchans de notre ame : ce ſont ces conſidérations, ſi près de nous, qui prêtent une véritable force à nos opinions. Ainſi, nous ne conſerverions pas moins tous nos

avantages, quand il feroit vrai que, fur des hauteurs inacceffibles, nos adverfaires combattroient avec nous à armes égales.

Dirigé par ces réflexions, & ne voulant confidérer que d'une manière utile & réelle le fujet dont j'ai entrepris la difcuffion, je ne m'engagerai pas avant dans les difputes qui roulent fur la création, & fur toutes les hypothèfes relatives à cette idée. Il me fuffit d'appercevoir confufément que l'idée de la création de l'univers n'eft pas plus inconcevable que l'idée de fon éternité; celle-ci me difpenfe, à la vérité, de me repréfenter quelque chofe fortant du néant; mais la difparition du néant même par une exiftence éternelle, eft une penfée qui effraie également mon imagination; car mon efprit ne fait où placer cette éternité, & il l'environne encore d'un vuide pour effayer de la comprendre. Je vois que, dans le fyftême d'un univers créé, le néant eft détruit par une volonté dont je puis me former une idée; & dans le fyftême d'un univers éternel, le néant eft diffipé par une abftraction où

toutes les facultés de mon entendement viennent se perdre; enfin l'une & l'autre de ces existences se présentent à moi au milieu d'un espace ou d'un vague infini, qu'aucune puissance humaine ne sauroit concevoir; & si quelquefois l'éternelle existence de l'univers soulage encore plus notre réflexion que sa création, c'est uniquement parce qu'une semblable image nous interdit toute espèce d'examen, & ne nous permet plus aucun usage de nos forces.

L'idée d'un Dieu créateur est sans doute à une égale hauteur de notre intelligence; mais nous y sommes conduits par tous nos sentimens & par toutes nos pensées; & si nous sommes arrêtés dans les efforts que nous faisons pour atteindre au dernier terme de notre méditation, c'est par des obstacles que nous pouvons attribuer à la volonté même de cette puissance que nous cherchons à découvrir; au lieu que dans la route plane & monotone de l'éternelle existence de tout ce qui est, nous éprouvons le dernier désespoir de la pensée; c'est-à-

dire, l'impoſſibilité de concevoir la nature des choſes, & la certitude néanmoins qu'il n'exiſte aucun voile mis à deſſein entre cette nature & notre entendement.

Je fais encore quelques obſervations: nous voyons une reſſemblance de la création dans la reproduction continuelle de toutes les richeſſes de la terre; & notre ſyſtême moral nous en offre une image plus frappante, dans la formation de nos idées qui n'exiſtoient point antécédemment. Nos ſentimens paroiſſent un autre indice de la même vérité; car ils n'ont aucune connexion évidente avec les cauſes que nous leur aſſignons: auſſi, ſans l'habitude, nous verrions autant de diſtance entre certains mouvemens extérieurs & les diverſes affections de notre ame, que nous en pouvons concevoir entre l'exiſtence du monde & l'idée d'une ſouveraine puiſſance ordonnatrice. Nous appercevons auſſi que l'univers a tous les caractères d'un ouvrage; caractères qui conſiſtent dans la réunion d'une multitude de parties dont les rapports ſont fixés

par une ſeule penſée. Enfin, la ſucceſſion même du temps ſemble annoncer une formation intelligente; car on ne ſait comment placer cette ſucceſſion au milieu d'une exiſtence éternelle. On ne peut concevoir aucune différence d'époques dans une étendue où il n'y a point de commencement; car avant de parvenir à aucune de ces époques, il y auroit toujours un eſpace infini : d'ailleurs, la non exiſtence d'un premier commencement, conſidérée abſtraitement, anéantit l'idée des intervalles, puiſqu'il ne ſauroit y en avoir ſans deux points fixes : ainſi, l'introduction du paſſé, du préſent & de l'avenir, au milieu d'un temps éternel, ſemble être due à une puiſſance intelligente, qui a ſu figurer cette immenſe uniformité, & dominer, pour ainſi dire, la nature même des choſes.

Je ne dois pas m'arrêter plus long-temps ſur ces réflexions, car nous n'avons pas beſoin de concevoir la création dans ſon eſſence métaphyſique, pour donner une baſe aux opinions religieuſes : ce qui nous

ſuffit, c'eſt l'exiſtence d'un Être ſuprême, l'ordonnateur & le moteur de toute la nature, le modèle de la ſageſſe & de la bonté, le protecteur des êtres ſenſibles, le ſurveillant de leurs actions, & la providence univerſelle du monde. Nous perdons de nos forces toutes les fois qu'étendant trop loin nos méditations, nous aſpirons à connoître & à expliquer les ſecrets qui ſont au-deſſus de l'univers; nous ne préſentons plus alors, aux adverſaires des idées religieuſes, que les extrémités de nos opinions, & le dernier jet, pour ainſi dire, d'une raiſon affoiblie par ſes propres efforts; il vaut mieux ſe tenir ſerré contre les propoſitions que l'union de l'eſprit & du ſentiment eſt habile à défendre. N'ayons jamais la crainte d'avouer que nos facultés les plus miraculeuſes ont des limites immuables; un degré de force de plus répandroit peut-être une lumière ſubite ſur des queſtions dont l'examen nous accable. Il n'eſt peut-être aucun eſprit exercé à la méditation, qui n'ait eu pluſieurs fois le preſſentiment

de cette vérité ; car les commencemens, les lueurs d'un apperçu nouveau semblent se présenter au-devant de la pensée, & comme à sa proximité ; on imagineroit qu'avec un pas encore, on pourroit y atteindre : mais votre espoir se dissipe ; vous éprouvez l'inutilité de vos tentatives, & vous retombez dans le triste sentiment de votre impuissance. Hélas ! dans cet espace infini que nos forces intellectuelles essaient de parcourir, il n'y a que des déserts immenses, où l'esprit ne trouve aucun repos, où la pensée ne rencontre aucun asyle ; ce sont des régions qui semblent avoir été dévastées par les gardes du parvis céleste, afin que l'imagination la plus audacieuse n'eût jamais l'espoir de les franchir. Mais oserions-nous dire que là où s'arrête notre intelligence, là aussi finissent les mystères de la nature ? & voudrions-nous encore nous emparer des secrets du temps, en attribuant une existence éternelle à tout ce que nous connoissons ? Certes, nous sommes bien petits, pour rendre de semblables

décrets ;

décrets; nous ſommes bien paſſagers dans l'éternité, pour déterminer à qui elle appartient.

L'idée la plus vraiſemblable de toutes, c'eſt que notre raiſon eſt inſuffiſante pour atteindre aux interprétations dont nous avons la curioſité; la chaîne d'êtres au-deſſous de nous, à qui nous ſommes inconnus, nous met à chaque inſtant ſur la voie de cette vérité; & il paroît ſingulier qu'en appercevant ſi diſtinctement les bornes de nos ſens, nous ne ſoyons pas induits à penſer que notre intelligence, en apparence ſi étendue, ne peut néanmoins parcourir qu'un eſpace étroitement circonſcrit. L'imagination des hommes va plus loin que la nature connue; mais ſon domaine n'eſt peut-être qu'un point dans la nature inconnue, & c'eſt-là bien avant qu'il faudroit pénétrer, pour découvrir les vérités qui ſont l'interprétation des myſtères dont nous ſommes environnés: mais quelqu'un les connoît, ces myſtères, nous ne devons pas en douter; la toute ſcience eſt au ſommet de ces

gradations d'intelligence dont on nous a rendu les témoins. Nous ne ſavons rien, nous ne découvrons aucun rapport qu'à l'aide de l'expérience & de l'obſervation, & nous ne connoiſſons le monde que par la petite avant-ſcène qui vient frapper nos regards: eſt-il vraiſemblable qu'aucun autre genre d'inſtruction n'exiſte dans l'univers? Les hommes, dans la marche de leurs jugemens, reſſemblent tout-à-fait à des enfans; mais cette condition même les rappelle à l'idée d'un père & d'un tuteur. Par-tout cependant, nous voyons que les phénomènes de la nature ſe rapportent à un grand enſemble; par-tout nous voyons que ſes productions éparſes ſont unies à quelque cauſe générale: il en eſt de même des idées & des connoiſſances humaines; mais plus admirables que les rayons du jour répandus dans l'imménſité, c'eſt de la lumière la plus parfaite, c'eſt d'un eſprit divin qu'elles émanent. Enfin, ſi l'eſpace, ſi le temps lui-même, ces deux exiſtences ſans bornes, ſont ſoumis à des diviſions, pourquoi ne

ſerions-nous pas induits à penſer que les degrés de ſcience, dont nous avons l'expérience & la conception, ne ſont auſſi que des parties d'une intelligence univerſelle ?

De toutes les objections contre l'idée d'un Dieu, la plus foible, ce me ſemble, eſt celle que l'on voudroit déduire du mélange de peines & de plaiſirs auquel la vie humaine eſt expoſée. Un Dieu, dit-on, devroit réunir toutes les perfections : ainſi, l'on ne peut croire à ſon exiſtence, quand on apperçoit une limite, ou dans la puiſſance, ou dans la bonté de la première cauſe de notre deſtinée.

Un pareil raiſonnement n'a rien de ſolide; car, ſi l'on ne veut pas admettre comme une preuve de l'exiſtence d'un Dieu, tout ce qu'on découvre de ſage, d'harmonieux & d'intelligent dans l'univers, de quel droit pourroit-on en même temps ſe ſervir d'un contraſte apparent entre la ſouveraine puiſſance & la ſouveraine bonté, pour attribuer la formation

du monde aux caprices du hasard, ou aux loix d'une aveugle nécessité? Seroit-il juste que les défauts d'un ouvrage fissent preuve contre l'existence d'un ouvrier, & que les beautés de ce même ouvrage ne favorisassent point l'opinion contraire? Nous serions justement fondés à raisonner d'une manière absolument inverse; car le désordre & l'imperfection nous représentant simplement une négation de certaines qualités, il faut que nous puissions faire un reproche général à l'ensemble, pour éloigner l'idée d'une main intelligente; au lieu que pour nous rapprocher de cette idée, il suffit qu'une seule des parties de l'objet que nous considérons, annonce l'art & le génie. Ainsi, quand nous entrons dans un palais, si nous y trouvons des marques distinctives de talent, nous attribuerons sa composition à un architecte, lors même que, dans une portion de l'édifice, nous ne distinguerions aucune trace d'invention.

J'ai déjà eu occasion de montrer comment on étoit conduit à des extrêmes

incompréhensibles, lorsqu'on entreprenoit de mettre en équation la bonté & la puissance d'un Être infini : ainsi, je ne m'arrêterai pas de nouveau sur cette proposition. J'ai fait voir qu'il n'étoit aucune hypothèse imaginable, d'après laquelle on ne pût encore dire qu'une parfaite puissance auroit dû produire une somme de bonheur de plus. Il est des idées qui paroissent contradictoires au jugement de notre esprit, uniquement parce que nous ne pouvons pas les appercevoir dans leur entier ; & nous découvrons cette vérité, non pas seulement en considérant les choses qui sont étrangères à notre nature, mais en arrêtant simplement notre vue sur les événemens & les affaires dont nous sommes les spectateurs journaliers. Qu'est-ce donc, quand nous essayons de soumettre à nos petits rapprochemens, les plus grandes & les plus vastes pensées ? C'est avec l'idée d'une puissance infinie, que nous refusons de croire à l'existence de la bonté infinie ; c'est avec l'idée de la sagesse infinie, que nous ne voulons

pas admettre l'exiſtence de la puiſſance infinie ; c'eſt de plus, avec l'idée des chances infinies, que nous imaginons des ſyſtêmes abſurdes ſur la formation du monde : nous nous ſervons de l'infini pour tout, excepté pour placer au-deſſus de nos têtes une intelligence, dont notre raiſon ne ſauroit déterminer, ni les propriétés, ni l'eſſence.

On ſe perd dans un vague ſans bords, quand on veut aller au-delà des limites de la puiſſance humaine : ainſi, après avoir réuni toutes les forces de notre ame & de notre eſprit, pour nous pénétrer de l'exiſtence d'un Dieu, nous ne devons pas nous épuiſer en ſubtilités, pour eſſayer vainement de concevoir dans une juſte acception, & ſous des rapports évidens, les divers attributs d'un Être infini, qui n'a voulu ſe faire connoître à nous, que dans une certaine meſure & ſous de certaines formes ; & c'eſt trop demander, que d'obliger les adorateurs d'un Dieu à ſe défendre contre ceux qui conteſtent ſon exiſtence, & contre ceux qui diſputent

ſur la nature de ſes perfections. Je n'ai garde de ſuppoſer aucun obſtacle à l'exécution de ſes volontés ; mais je ſerois rempli du même ſentiment religieux, s'il m'étoit connu qu'il exiſte un ordre & des loix dans la nature des choſes, que la puiſſance divine a la faculté de modifier, & qu'elle ne ſauroit pas entiérement détruire. Je n'adorerois pas moins l'Être ſuprême, ſi, en même temps que ſes divers attributs ſeroient dans une union conſtante, c'étoit néanmoins par des degrés, & par une ſorte de ſucceſſion, qu'il pût, ou qu'il voulût ſemer & féconder le bonheur ; je reſpecterois en ſilence les ſecrets qui échapperoient à ma pénétration, & j'attendrois, avec une ſoumiſſion reſpectueuſe, que le temps eût diſſipé les nuages dont mes yeux ſont encore environnés. Quoi donc ! toujours de l'ignorance & de l'obſcurité ! Oui, toujours & toujours : telle eſt la condition des hommes, lorſqu'ils veulent franchir les limites tracées par les loix immuables de la nature ; mais les grandes vérités que nous

pouvons appercevoir, ſuffiſent pour notre bonheur & pour la règle de notre conduite. Il y a un Dieu; tout me l'indique, & tout me l'annonce : mais je ne ſaurois découvrir, ni le myſtère de ſon eſſence, ni les rapports intimes de ſes diverſes perfections. Je vois bien de la foule, le monarque entouré de ſes gardes; je connois ſes loix; je jouis de l'ordre qu'il fait obſerver; mais je n'aſſiſte point à ſes conſeils, & j'ignore le ſecret de ſes délibérations. J'apperçois de même, qu'un voile impénétrable me ſépare des deſſeins de l'Être ſuprême, & je n'entreprends point de les tracer; je me remets, avec confiance, à la protection de cet Être que je crois bon & puiſſant, comme je m'abandonnerois au bras d'un ami, qui, au milieu d'une nuit profonde, & tandis que j'ai le pied dans l'abîme, me retireroit à lui, & calmeroit mon épouvante.

Dieu eſt comme le ſoleil, que nous ne pouvons fixer; mais les yeux baiſſés, nous appercevons ſes rayons & les bien-

faits qu'il répand fur toute la nature. Cependant, les hommes qui, par une défiance de leurs lumières, ou par la nature même de leur efprit, ne communiquent avec l'Être fuprême que par un faint refpect, reffentent encore davantage l'impreffion de fa grandeur: c'eft au dernier degré, c'eft à l'extrémité du levier, qu'on éprouve plus fortement fa puiffance.

On confidère l'affentiment général des nations & des fiècles à l'opinion de l'exiftence d'un Dieu, comme une préfomption remarquable en faveur de cette opinion; mais une femblable preuve perdroit une partie de fa force, fi l'on n'envifageoit pas en même temps, comme une forte de phénomène moral, le rapport que tous les hommes peuvent avoir avec une idée fi fublime, malgré la difparité fenfible qui exifte entre les différens degrés de leur efprit & de leurs lumières; & cette obfervation conduiroit à penfer, qu'au milieu des ténèbres dont l'idée d'un Dieu fe trouve environnée, le fentiment devient notre

meilleur guide : il eſt, j'en conviens, la partie de nous-mêmes la moins réfléchie ; mais c'eſt auſſi la plus innée, & celle qui, ſous ce rapport, ſemble communiquer de plus près avec l'auteur de la nature.

La vue devance tous nos autres ſens ; l'imagination ſe tranſporte au-delà : mais, comme elle eſt obligée de ſe tracer une route, le ſentiment, qui franchit tous les intermédiaires, va plus loin encore.

Le raiſonnement, dans ſes efforts pour parvenir aux vérités d'une haute métaphyſique, forme une chaîne dont les derniers anneaux ſe ſuivent plutôt qu'ils ne ſe joignent : l'eſprit de l'homme n'étant pas aſſez ſubtil, aſſez délié, & en même temps aſſez étendu, pour unir toujours juſte cette multitude infinie d'idées qui ſe raſſemblent au terme extrême de notre méditation ; le ſentiment eſt donc plus propre à l'intelligence de ces vérités ſublimes, qui, n'ayant pas été compoſées par parties, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ne ſont pas ſuſceptibles de ſection, & ne peuvent être

bien ſaiſies que dans leur enſemble. Auſſi, tandis que l'eſprit s'égare ſouvent en vaines ſpéculations, & ſe perd dans le labyrinthe de la métaphyſique, l'image d'un Être ſuprême ſe peint, ſe réfléchit, ſans effort, dans un cœur ſimple & droit, & qui eſt encore en entier ſous l'empire des loix de la nature : ainſi, l'homme ſenſible, comme l'homme intelligent, annoncent un Être ſuprême ; on ne peut le découvrir ſans l'aimer ; on ne peut l'aimer ſans le découvrir ; & cette réunion de toutes les facultés de notre ame vers une même idée, ce mouvement qui reſſemble à une ſorte d'inſtinct, doivent être rapportés à une cauſe première ; car il y a, pour tout, un premier modèle, & rien ne vient abſolument de nous-mêmes.

C'eſt peut-être auſſi le ſentiment confus de ce premier modèle, qui nous ramène aux idées religieuſes, lorſque le ſpectacle d'une vertu parfaite vient quelquefois frapper nos regards. Les hommes, à l'aide de leurs funeſtes ſyſtêmes, viendroient à bout

de tout anéantir, de tout altérer, que les douces eſpérances & les douces penſées qui naiſſent d'une profonde & ſenſible admiration, réſiſteroient encore à cette deſtruction. On voudroit en vain nous engager à conſidérer un pareil ſentiment, comme le ſimple jeu d'une aveugle matière; tout, au-dedans de nous, ſemble nous inviter à lui chercher une plus noble origine. Ah! comment ne pas voir dans ces grandes qualités de l'homme, la nobleſſe de l'ame, l'élévation du génie, l'expanſion brûlante de la ſenſibilité, l'amour conſtant de l'ordre, la touchante bonté! comment ne pas voir dans ce riche tableau le reflet d'une lumière céleſte! comment ne pas croire, à cet aſpect, qu'il y a quelque part une première intelligence, une première grandeur, une première beauté! Exiſte-t-il jamais de rayons ſans quelque foyer de lumières? Je ne ſais; mais entraîné par ces réflexions, il m'arrive quelquefois de conſidérer le beau moral, dont nous ſommes les admirateurs, comme un degré, comme un premier rang dans

cette promotion qui doit approcher les êtres intelligens de la connoiſſance du ſouverain auteur de la nature ; & quand ce beau moral ſe trouve réuni, dans quelques perſonnes, avec un amour prématuré, avec un preſſentiment de la nature divine, il y a, dans cet accord, un charme qui nous en impoſe, & une ſorte de caractère inconnu qui attire notre reſpect : & c'eſt ainſi que toutes ſortes de penſées, douces & ſublimes, ſe rallient à l'image que nous nous formons de l'ame de Socrate & de celle de Fénelon.

En même temps, & par l'effet d'un pareil mouvement, on éprouve un ſentiment douloureux, quand on ſait qu'il exiſte des hommes ennemis de toutes ces idées ; des hommes qui aiment mieux ſe rabaiſſer avec la nature entière, en attribuant ſon origine au haſard, ou à une aveugle néceſſité, que ſe réſoudre à conſidérer les facultés ſpirituelles dont ils jouiſſent, comme une foible eſquiſſe de la ſouveraine intelligence. Ainſi, au lieu de ſe ſervir de leur eſprit, pour eſſayer de prêter de la force aux vérités

consolantes, ou aux vraisemblances qui nous sont chères, ils s'appliquent au contraire à les combattre toutes, & cherchent à embarrasser, par des subtilités, les instructions qui tendent à fortifier les premiers penchans de notre nature : on les voit se matérialiser, pour ainsi dire, de leur propre choix, plutôt que de s'élever par les lumières de leur génie, & de nous entraîner avec eux dans les routes du bonheur & de l'espérance; ils ne veulent de l'éternité que pour la poussière dont ils se disent émanés; ils n'en veulent point pour l'esprit & pour la pensée. Quel honneur, cependant, peut-il leur revenir de cette supériorité de vues dont ils se glorifient, si elle n'est que le résultat d'un accroissement semblable aux mouvemens des plantes; & si nos facultés spirituelles, bien loin de se perdre, en quelque manière, dans l'intelligence infinie, bien loin de s'unir à quelque grande destinée, sont intimément associées à cette frêle structure, qui chancelle de toutes parts, & dont chaque jour, chaque instant, expose la durée? Quel

orgueil pourrions-nous tirer de ces facultés, ſi elles ne devoient nous ſervir qu'à décrire avec préciſion, le cercle imperceptible du temps, dans lequel nous devons vivre & mourir; ſi elles ne devoient nous ſervir qu'à nous élever au-deſſus de nos égaux, pendant cet inſtant de vie qui va s'anéantir dans l'étendue des ſiècles, comme une vapeur légère dans l'immenſité des airs? Ah! que parlerions-nous d'éclat, de triomphe & d'élévation, quand nous renoncerions volontairement à la grandeur de la plus belle origine! Nous ſerions fiers de la célébrité de notre pays, de l'honneur de notre nation, du renom de notre famille; & la ſeule gloire que nous ne voudrions pas partager, ce ſeroit celle de l'humanité entière; ce ſeroit celle qui appartiendroit à la dignité de notre nature.

Enfin, qu'il me ſoit permis de le dire, car il eſt des momens où je ne m'adreſſe qu'à un petit nombre de perſonnes: par quel étrange écart de l'imagination, en méditant ſur l'exiſtence d'un Dieu, pour-

roit-on aller plus loin que le doute; puiſque, pour ſeul appui, pour ſeul guide dans nos jugemens, nous n'avons qu'une intelligence dont nous éprouvons continuellement la foibleſſe; puiſque cette intelligence eſt ſuſceptible d'une perfection graduelle, & que de nouvelles lumières ſe joignent ſans ceſſe à celles dont nous ſommes devenus poſſeſſeurs? Il n'exiſte aucune proportion entre la meſure de nos connoiſſances & l'étendue ſans bornes qui ſe déploie devant nous; il n'en exiſte aucune entre la réunion de toutes nos forces & la profondeur des myſtères de la nature: comment donc oſerions-nous dire que les hommes ſont parvenus au dernier terme de la ſcience? comment oſerions-nous dire que, dans les temps éternels, il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais d'inſtrument plus pénétrant que notre foible raiſon?

Cependant, lors même qu'on perdroit l'eſpoir de faire un pas de plus dans la haute métaphyſique; lors même qu'on perſiſteroit à trouver inſuffiſantes ou imparfaites les diverſes

diverſes preuves de l'exiſtence d'un Dieu ; comme on ne ſauroit conteſter que tout autre ſyſtême eſt environné de plus grandes obſcurités, on n'auroit jamais qu'un doute pour réſultat. Mais a-t-on jamais réfléchi à la puiſſance d'un ſimple doute, quand ce doute s'applique à une idée immenſe, & dont les relations ſont ſans bornes ? Qu'on eſſaie de ſe repréſenter une probabilité égale dans une circonſtance où il s'agiroit du plus grand des intérêts dont cette vie d'un moment eſt ſuſceptible, & l'on verra quelle force devroit avoir ce même degré de vraiſemblance dans les rapports incommenſurables du fini à l'infini ? ainſi, non pas une incertitude, mais la plus petite préſomption de l'exiſtence d'un Dieu, la plus légère apparence d'une ſemblable vérité, ſuffiroient au jugement d'une ſaine raiſon, pour fonder le ſyſtême de religion & de morale adopté par les habitans de la terre. Oui, l'on pourroit faire encore une belle prière au ſein du doute : ô Dieu, qui nous eſt inconnu ! ô puiſſance, qui eſt

vraiſemblable ! ô bonté ſouveraine, dont mon cœur ſe fait une image, & dont il a tant le beſoin ! Ah ! ſi tu exiſtes, ſi tu vis dans ces céleſtes demeures que mon œil ne peut parcourir, ſi tu es le maître de ce magnifique univers, daigne accepter mon amour & mon timide hommage....

Ces penſées ſuffiroient, ſans doute, pour inſpirer du reſpect & de la crainte à des êtres qui ignorent ce qu'ils ſont, & qui cherchent par-tout leur origine ; à des êtres qui ont tant à deſirer, & qui ont de ſi petits ſacrifices à faire ; à des êtres qui ne peuvent ſe paſſer de quelque eſpérance, & qui ont beſoin, dans leur extrême foibleſſe, de s'attacher à une idée fixe & dominante ; à une idée dont ils reſſentent les liens, & qui leur ſerve d'amarre au milieu des balancemens & des agitations de leur eſprit.

C'eſt peut-être parce que le temps du dernier éclairciſſement eſt encore loin de nous, que beaucoup de gens s'exagèrent leurs propres doutes, & les confondent

ſouvent avec une incrédulité décidée. Je me repréſente, en imagination, une époque ſolemnelle, où les habitans de la terre devroient être inſtruits du myſtère de leur nature & du ſecret de leur avenir : je me figure encore que le jour de cette inſtruction eſt ſignalé par quelque phénomène propre à fixer toute notre attention ; & je ſuis intimement perſuadé que, dans un pareil inſtant, les hommes les plus éloignés, en apparence, des idées religieuſes, ſe montreroient inquiets, troublés, & reconnoîtroient eux-mêmes, que ce qu'ils ont pris pour leurs vrais ſentimens & pour une conviction parfaite, n'étoit qu'une opinion chancelante, mais étayée, dans ſes dehors, par les appuis que lui prêtent l'amour-propre & le deſir de ſe diſtinguer.

En même temps que je juge ainſi de la prétendue incrédulité de pluſieurs perſonnes, je haſarderai une réflexion d'un genre différent : c'eſt qu'une foi diſtraite & ſuperficielle, dans l'exiſtence de Dieu, & dans les opinions qui dépendent de cette

grande idée, n'eſt pas équivalente, en force, à un doute contenu dans des bornes exactes; & peut-être que ſi ces bornes étoient poſées d'une manière aſſez diſtincte pour être rendues ſenſibles à toutes ſortes d'eſprits, la confiance religieuſe d'une des claſſes de la ſociété acquerroit un degré de plus.

J'entends faire une objection: ce doute cependant, ce doute dont tant d'hommes ne ſauroient ſe défendre, n'eſt-il pas un argument contre l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu? car un Être puiſſant, tel que nous le ſuppoſons, auroit été le maître d'inſpirer une confiance générale & parfaite à une ſi grande vérité; il n'avoit beſoin, ni de recourir à des miracles, ni d'employer aucun moyen ſurnaturel; il ſuffiſoit de ſa volonté. Je conviens que nous pouvons aiſément ajouter, en imagination, pluſieurs degrés à nos connoiſſances, ainſi qu'à notre bonheur; mais cette condition de notre nature, dont les motifs nous ſont inconnus, ne peut jamais être contraire

à l'idée de l'exiſtence d'un Dieu : tout eſt limité dans nos propriétés phyſiques & dans nos facultés morales ; mais, bien avant ces bornes, nous voyons en nous l'ouvrage d'une intelligence ſuprême, & nous découvrons, à chaque inſtant, les traces d'une main divine : c'en eſt aſſez pour diriger nos opinions. Les raiſonnemens incertains ſur tout ce que nous pourrions être, ne ſauroient jamais affoiblir les conſéquences claires & diſtinctes qui naiſſent de ce que nous ſommes.

Quand le Lapon, du fond de ſes neiges, entend par haſard le retentiſſement éloigné d'un tonnerre, il dit que *le Dieu vit encore là haut ſur la montagne ;* & c'eſt au milieu de la plus grande magnificence de la nature, c'eſt avec les lumières de la philoſophie, que l'on voudroit rejetter l'idée de l'exiſtence d'un Être ſuprême. Quel écart, quel abus malheureux de notre raiſon ! ô immenſités des immenſités, qui doivent accabler l'eſprit le plus doué d'entendement & le plus hardi dans ſes penſées ! ô immen-

ſités des immenſités ! c'eſt à vous à nous avertir que l'homme ſage & raiſonnable doit au moins être timide dans ſes jugemens ; ah ! que peut-il faire de mieux, que de ſe proſterner devant le maître du monde, & d'être frappé d'admiration au milieu du ſpectacle incompréhenſible dont on l'a rendu le témoin ? que peut-il faire de mieux, que de ſe prendre, avec ferveur, à cette chaîne de miracles, de prodiges, & de beautés ſans nombre, qui ſemblent vouloir le conduire à la connoiſſance du ſouverain auteur de la nature ? que peut-il faire de mieux, que de chercher à s'élever, par la méditation, à l'idée plus ou moins confuſe de cet Être infini ? que peut-il faire de mieux enfin, que de s'attacher, de toutes ſes forces, à l'opinion non-ſeulement la plus vraiſemblable de toutes, mais encore à la plus grande, la plus douce, la plus pénétrante & la plus heureuſe ? Ah ! ſi nous venions jamais à la perdre...., on ne peut ſupporter cette image ; un voile funèbre paroîtroit jetté ſur tous

nos ſentimens, & un morne, un éternel ſilence ſembleroit environner la nature entière : nous appellerions un conſolateur, & il n'en exiſteroit plus; un protecteur, un ſurveillant, & il n'y en auroit plus; nous chercherions des eſpérances, & il ne s'en préſenteroit plus........ Hélas! ce n'eſt pas tout encore : une penſée effrayante s'empare de moi, & j'héſite un moment à la communiquer; mais il me ſemble qu'on prête un nouveau degré de force aux idées religieuſes, quand on démontre, de pluſieurs manières, que les principes deſtructifs de ces mêmes idées conduiſent à des réſultats contraires à nos ſentimens intimes, & qu'avant d'adopter un pareil ſyſtême, nous aurions beſoin de revêtir, pour ainſi dire, une nouvelle nature. Je vais donc finir ce Chapitre par une réflexion d'une grave importance, & digne d'inſpirer la plus ſérieuſe attention.

S'IL n'y avoit point de Dieu, ſi ce monde, ſi l'univers entier n'étoient qu'une

production des chances infinies, ou la nature elle-même ſubſiſtant de toute éternité ; & ſi cette nature, aveugle dans ſon enſemble, & privée de la conſcience d'elle-même, n'avoit en même temps aucun guide, aucun ſupérieur ; enfin, ſi tous ſes mouvemens étoient l'effet néceſſaire d'une propriété cachée à jamais dans ſa propre eſſence, une penſée terrible viendroit alarmer notre imagination : nous n'aurions pas ſeulement à renoncer aux eſpérances qui font le charme de notre vie ; nous n'aurions pas ſeulement à conſidérer de près les ſombres & triſtes images de la mort, & d'un éternel anéantiſſement ; ces affreuſes perſpectives ne ſeroient pas la fin de nos dangers, le dernier terme de notre épouvante. En effet, les révolutions d'une nature aveugle étant plus inconnues, plus incalculables que les deſſeins d'un Être intelligent, il ſeroit impoſſible de découvrir ſur quelle baſe repoſe, dans l'univers, la deſtinée des hommes ; il ſeroit impoſſible de préjuger ſi, par quelqu'une des loix de cette im-

périeuſe nature, les êtres intelligens & ſenſibles ſont dévoués à périr irrévocablement, ou à revivre ſous quelque autre forme; s'ils doivent connoître une fois de nouveaux plaiſirs, ou ſouffrir un jour d'éternelles peines: la vie & la mort, le bonheur & le malheur peuvent appartenir indifféremment à une nature dont les mouvemens ne ſont dirigés par aucune intelligence, ne ſont enchaînés par aucune idée morale, mais dépendent uniquement d'une propriété aveugle, qui nous eſt repréſentée par ce mot ſourd & terrible, *la néceſſité.* Une telle nature ſeroit abſolument ſemblable à ces rochers auxquels la Fable avoit attaché Promethée, & qui étoient également inſenſibles, & aux cris de douleur de cet infortuné, & à la joie des vautours qui dévoroient ſon ſein.

Ainſi, dans un pareil ſyſtême, rien ne pourroit fixer notre opinion ſur l'avenir; rien ne pourroit nous garantir que les flammes dévorantes des aſtres de feu ſuſpendus dans le firmament, ne fuſſent peuplées

par des êtres fufceptibles du fentiment du malheur ; rien ne pourroit nous garantir que la partie fenfible de nous-mêmes, cédant à quelque force inconnue, ne fût à fon tour entraînée dans ces lieux de douleurs & de lamentations ; enfin, & l'on ne peut prononcer fans frémiffement de femblables paroles ! rien, non, rien ne pourroit nous garantir que, par l'une des loix ou des révolutions d'une aveugle nature, des tourmens éternels ne devinffent notre cruel, notre épouvantable partage.

L'expérience momentanée de la vie nous infpireroit peut-être une forte de tranquillité ; mais qu'eft-ce dans l'immenfité, que des calculs fondés fur les obfervations d'un fi court intervalle ? Qu'eft-ce qu'une efpérance dont un inftant rapide eft l'unique caution ? Sommes-nous feulement certains d'avoir une jufte idée du temps ? Les infectes aîlés, qui vivent un feul jour, en confidèrent le tableau comme l'état éternel de l'univers. Le mélange de douleurs & de plaifirs auquel l'homme eft foumis fur la terre, n'eft

point une repréſentation certaine de ce qui peut exiſter, de ce qui peut arriver, & dans d'autres temps, & dans d'autres lieux; car l'unité, l'égalité, la parité, toutes ces ſources du vraiſemblable, tous ces principes de nos jugemens, tiennent aux idées générales d'ordre & d'harmonie ; & ces idées ne ſont pas applicables à une nature ſoumiſe aveuglément aux loix aveugles de la néceſſité.

Nous avons peine à nous aſſurer des deſſeins d'un Être ſuprême : cependant, par une ſorte d'analogie, nous pouvons nous former une idée de la volonté divine; & notre eſprit, nos ſentimens, nos vertus, nous aident dans cette recherche : mais ſi nous étions les rejettons d'une nature inſenſible, nous n'aurions aucun lien avec les diverſes parties de ſon immenſe étendue, & l'étude attentive de notre conſtitution morale ne pourroit nous éclairer ſur les différentes révolutions dont l'univers matériel eſt ſuſceptible. Nous découvrons ſeulement qu'il y auroit beaucoup moins de motifs pour

appofer, en imagination, des limites aux mouvemens variés d'une nature fans guide, que pour circonfcrire de quelque manière le cours des actions d'un Être tout-puiffant, mais infini pareillement dans les autres qualités dont fon effence eft formée; car les idées d'ordre, de juftice & de bonté, qui naiffent de la connoiffance de fes perfections, femblent tracer un cercle au milieu de l'immenfité, & fillonner une route que l'efprit de l'homme peut appercevoir. Oui, ces feules idées foumettent un grand efpace à notre penfée, mais elles ne font d'aucun ufage, pour apprendre à connoître les myftères d'une nature infenfible, & pour pénétrer le fecret des mouvemens imprimés par une aveugle néceffité.

Répétons-le donc, à la fuite de ces réflexions : tout feroit obfcur; tout feroit, pour ainfi dire, au hafard dans le fort des hommes, fi nous ne pouvions plus attribuer la marche & l'ordonnance univerfelle du monde, à la volonté puiffante d'un Être intelligent, dont les perfections nous font

repréſentées par nos ſentimens & par nos penſées.

Enfin, lors même que dans le ſyſtême d'une nature éternelle, on parviendroit à raſſurer les hommes ſur leur avenir; lors même qu'on parviendroit à leur montrer la mort, comme la ceſſation certaine de leur exiſtence; lors même qu'on écarteroit abſolument la poſſibilité d'une continuation ou d'un renouvellement de cette exiſtence, par aucune eſpèce de ſentiment ou de ſouvenir; il ne ſeroit pas évident que nous fuſſions ſans intérêt aux tourmens des êtres ſenſibles, dans l'eſpace immenſe qui nous eſt repréſenté par l'image de l'infini & par celle de l'éternité. L'idée métaphyſique qui nous détermine à placer le *nous* & le *moi* ſur ce point imperceptible & myſtérieux, qui réunit nos idées préſentes à nos idées paſſées, & nos ſentimens actuels à nos craintes & à nos eſpérances; cette idée métaphyſique ne ſuffit pas pour nous rendre étrangers à toute autre deſtinée; elle ne ſuffit pas pour nous rendre indifférens aux effets inconnus qui peuvent

résulter des révolutions d'une nature inconnue : les peines, les douleurs des êtres animés dans les ſiècles des ſiècles ne nous appartiennent point ; mais comme elles n'appartiennent d'avance à perſonne, nous avons à ces malheurs, encore abſtraits en cet inſtant, une part abſtraite, qui échappe au raiſonnement, mais qui n'eſt pas nulle pour nous.

Je conviens que, dans le ſyſtême d'une aveugle nature, le bonheur & le malheur, ou paſſagers ou ſans fin, ont le même degré de vraiſemblance : mais quelle épouvantable parité ! Pourroit-on conſidérer, ſans frémir, l'idée terrible d'une ſemblable chance ?

Que vient-on donc nous dire, quand on prétend que l'athéiſme nous affranchit de toute eſpèce de frayeur ſur l'avenir ; je n'en vois que là, je n'en apperçois que dans ce lugubre ſyſtême. Un Dieu, tel que mon cœur ſe le repréſente, encourage, adoucit tous mes ſentimens ; je me dis : il eſt bon, il eſt indulgent, il connoît notre foibleſſe, il aime à rendre heureux ; & je vois arriver la

mort ſans épouvante, & ſouvent avec des eſpérances. Mais toutes les craintes, toutes les alarmes deviennent raiſonnables, ſi je vis ſous l'unique empire d'une nature inſenſible, & dont les loix & les révolutions ſont inconnues; je cherche s'il eſt quelque moyen d'échapper à ſa puiſſance, mais il n'en exiſte point : ni la mort, ni les ténèbres ne m'ouvrent une retraite : aucun lieu dans l'eſpace, aucun temps dans le temps, ne peuvent me ſervir d'aſyle. Je réfléchis s'il eſt poſſible de trouver quelque part de la compaſſion & de la bonté; mais dans cette immenſe éternité que je conſidère encore, il n'y a plus d'intelligence première, il n'y a plus d'ame univerſelle; une aveugle nature nous environne de par-tout, & nous domine impérieuſement. Je lui demande en vain ce qu'elle veut faire de moi; elle eſt ſourde à ma voix. Que dis-je, ce qu'elle veut! elle n'a point de volonté; elle n'a point de ſentiment; elle n'a point de penſée; ſon guide à elle-même eſt la néceſſité; ſon maître, une force irréſiſtible, dont l'éternel

mouvement eſt un éternel myſtère. Ah! quelle origine, quel protecteur, que cette nature indifférente à tous les êtres qui ſortent de ſon ſein! Et quel affreux ſpectacle pour l'eſprit de l'homme, que celui de la deſtruction de toute idée primitive d'ordre, de juſtice & de bonté! Le dirai-je encore? lors même que dans tous les ſyſtêmes, les portes de l'avenir devroient m'être fermées pour jamais, je ſerois moins malheureux, je ſerois moins attéré, ſi c'étoit à un père & à un ſouverain bienfaiteur que je duſſe remettre le dépôt d'une vie que je tiendrois de lui; cette dernière communication avec le maître du monde, adouciroit ma peine; mes yeux, en ſe fermant, appercevroient ſa puiſſance; & perdant tout pour moi, je pourrois eſpérer qu'il reſteroit encore le Dieu de ceux que j'aime; je trouverois quelque douceur à penſer que ma deſtinée eſt unie à ſa volonté, que mon exiſtence & les travaux auxquels je l'ai conſacrée, forment un des points indeſtructibles de ſes éternels

ſouvenirs,

ſouvenirs, & que l'incompréhenſible néant, dans lequel je vais être plongé, fait encore partie de ſon empire. Mais quand une ame ſenſible, quand une ame élevée, quand une ame, qui a joui quelquefois du ſentiment de ſa propre grandeur, connoîtroit avec certitude, qu'entraînée par un aveugle mouvement, elle va ſe diſſiper d'elle-même, elle va périr toute entière dans des eſpaces, ſans maître, & dans ces ténébreux abymes, où tout ce qu'il y a de plus vil ſur la terre eſt indifféremment précipité; une ſemblable penſée, qui viendroit flétrir les plus grandes actions, & déshonorer la plus belle vie, ſeroit une ſource continuelle de triſteſſe & d'accablement. Ah! ſauvez-nous de ces effrayantes réflexions, opinion ſublime & chérie de l'exiſtence d'un Dieu tutélaire; rempliſſez, pénétrez notre ame du courage dont elle a beſoin, de la conſolation qu'elle cherche, & des eſpérances qui lui appartiennent; écartez de notre eſprit, comme des fantômes funeſtes, toutes ces ſuppoſitions vaines, toutes ces erreurs du raiſon-

nement, toutes ces ſubtilités métaphyſiques qui viennent ſe placer entre l'homme & ſon créateur. Et nous, pleins de confiance dans les premières leçons de la nature, prenons toujours pour guide ce ſentiment intérieur, qui n'eſt pas la penſée, mais quelque choſe de plus encore; il ne raiſonne point, il ne juge point, il ne conjecture point; mais il eſt peut-être notre lien le plus étroit, notre communication la plus aſſurée, avec ces grandes vérités, retenues loin de nous, & auxquelles l'eſprit ſeul ne peut jamais atteindre.



CHAPITRE XV.

Sur le respect que la véritable philosophie doit aux opinions religieuses.

LE spectacle de l'univers, les méditations de notre esprit, le penchant de notre cœur, tout concourt à nous affermir dans la pensée qu'il existe un Dieu, auteur suprême de la nature ; & sans pouvoir atteindre à la conception de cet Être infini, sans pouvoir parvenir à nous former une juste idée de son essence & de ses perfections, le sentiment confus de sa grandeur, & l'expérience continuelle de notre foiblesse, sont autant de motifs impérieux qui, dans tous les pays & dans tous les âges, ont entraîné les hommes aux pieds des autels. Ces idées naturelles ont acquis une nouvelle force par les lumières de la révélation ; mais ce n'est point dans un ouvrage philosophique que l'authenticité de la religion chrétienne doit être approfondie : que pourroit-on, d'ailleurs, ajouter à l'instruction répandue dans les

livres compofés en différens temps fur cette importante matière ? Toute difcuffion qui tient à des vérités, dont la juftification repofe fur des faits, fe trouve néceffairement concentrée dans un efpace fixe, dont les limites font déterminées ; & l'on eft obligé de fuivre des traces battues, & de parcourir le même cercle, lorfqu'on veut marcher dans une route pratiquée depuis fi long-temps. Je me bornerai donc à quelques réflexions générales, en faifant choix de celles qui peuvent s'adapter plus particuliérement au génie du fiècle & à la modification que nos fentimens reçoivent des opinions dominantes ; car nos jugemens, comme nos impreffions, varient avec les changemens qui furviennent infenfiblement dans les mœurs & dans les habitudes : un temps eft celui de l'intolérance & de la bigoterie ; un autre eft celui du relâchement & de l'indifférence ; un autre celui d'un mépris orgueilleux pour les anciens ufages : chaque fiècle, chaque génération fe diftingue par un caractère d'efprit particulier ; caractère que

l'on prend quelquefois pour des idées nouvelles, tandis qu'il est communément l'effet naturel d'une exagération dans nos opinions précédentes. Les hommes sont sujets à des loix morales, semblables, à plusieurs égards, aux règles de la mécanique; & avec toute leur science & leur orgueil, ils nous rappellent ces enfans, qui, placés aux extrémités d'un long balancier, s'élèvent & se rabaissent successivement. Il ne peut y avoir de fixité que dans les sentimens modérés, les seuls qui se soutiennent par leur propre force; tous les autres ont une action empruntée, & cette action n'est jamais en parfait équilibre avec la vérité.

Il est dans la nature de toute espèce de révélation, de paroître moins évidente aux yeux de l'esprit, à mesure que les preuves de son authenticité s'éloignent; & si parmi les dogmes réunis à une doctrine religieuse, quelques-uns renfermoient un sens mystique ou surnaturel; si entre les formes de culte, adoptées par un Gouvernement & par les Chefs de l'église, quelques-unes ne sem-

bloient pas proportionnées à l'idée ſimple & majeſtueuſe qu'on doit ſe former du maître du monde ; il ne feroit pas extraordinaire que cette conſtitution religieuſe, conſidérée dans ſes différentes parties, ne donnât naiſſance à des controverſes ou à des partages d'opinion ; & il ne faudroit pas s'armer d'indignation contre ceux qu'un examen, fait avec bonne-foi, entraîneroit à des doutes ou à des incertitudes. C'eſt dans la meſure de notre entendement, c'eſt dans l'étendue de notre intelligence, que Dieu a jugé à propos de ſe manifeſter à nous ; ainſi, l'action de ces facultés de notre eſprit ne ſauroit lui déplaire. Mais il s'en faut bien que la raiſon abandonnée à elle ſeule, que ſa perfection même, telle qu'on nous la repréſente ſous le nom reſpecté de philoſophie, doive conduire les hommes à aucune ſorte de dédain pour le culte religieux en général, & à aucun éloignement particulier pour les opinions dont le chriſtianiſme eſt l'appui. Tous les enſeignemens qui ramènent à l'adoration du Dieu de l'univers,

ſont dignes du reſpect de ſes créatures: ainſi les perſonnes les plus diſpoſées à conteſter l'authenticité des livres ſacrés, devroient encore aimer une inſtruction qui ſemble ſe préſenter aux dernières limites de la puiſſance de l'eſprit, afin de ſecourir les hommes dans les efforts qu'ils font pour connoître Dieu davantage; c'eſt la barque ſalutaire qui vient s'offrir au malheureux abandonné ſur la ſurface immenſe des eaux, & où il cherchoit en vain à s'ouvrir un paſſage de ſes mains débiles.

On ne ſauroit diſconvenir que les ſentimens de reconnoiſſance & de reſpect qu'inſpire l'idée d'un Dieu à l'homme le plus capable de méditation, ne s'uniſſent, d'une manière parfaitement intime, aux enſeignemens de la religion chrétienne, tels qu'ils nous ſont préſentés dans le teſtament dépoſitaire de la doctrine évangélique; & dans ces momens où, avec le deſir du bonheur, & avec la timidité qui appartient à notre nature, nous cherchons à lier notre petiteſſe à la ſuprême grandeur, & notre

extrême foibleſſe à la ſouveraine puiſſance, les perfections divines dont l'Evangile nous fait le tableau, encouragent nos eſpérances, & raſſurent nos craintes; la religion nous montre au-deſſus de nous tout ce dont nous avions beſoin dans notre miſérable condition, une ſouveraine bonté, une éternelle compaſſion, une intariſſable indulgence: ainſi donc le dernier anneau de la foi chrétienne, comme le plus haut période de la méditation, atteignent au même terme; & la religion s'accorde avec la philoſophie, dans les momens où celle-ci s'élève davantage.

Cependant, l'homme religieux & le déiſte, unis, en quelque manière, par le faîte de leurs penſées, ſe retrouvent encore enſemble, quand ils jettent leurs regards ſur la ſociété civile, & quand ils cherchent à déterminer les devoirs des hommes; car il n'eſt aucun eſprit ſage qui ne rende hommage à la morale de l'Evangile, & la philoſophie ne ſauroit en imaginer une plus belle, plus raiſonnable, & plus conforme

à notre ſituation (1). S'il eſt donc vrai que les opinions, en apparence les plus oppoſées, ſe rapprochent à leurs extrémités; & s'il eſt vrai que l'adoration d'un Dieu, & le reſpect pour la morale, forment, en s'uniſſant, l'enceinte de la doctrine évangélique, qu'importe au philoſophe raiſonnable, que la foi chrétienne ait placé des repos entre ces deux grandes idées? & s'il croyoit pouvoir franchir de lui-même l'eſpace qui ſépare l'homme de ſon créateur, par quel motif condamneroit-il, avec amertume, les ſentimens de ceux qui s'attachent au ſyſtême conſolant d'interceſſion & de rédemption dont le Chriſtianiſme a poſé les fondemens?

Enfin, lors même qu'on ne partageroit point toutes les opinions des interprètes de la doctrine chrétienne, ce ne ſeroit pas un motif ſuffiſant pour rompre l'alliance religieuſe qui doit exiſter entre les hommes;

(1) Je préſenterai quelques réflexions ſur cette vérité, dans un autre Chapitre.

alliance repréſentée & rendue authentique, dans chaque nation, par le culte public dont le Gouvernement a fait choix. Quelle idée faudroit-il donc ſe former du génie ou de la puiſſance d'un philoſophe, qui, à l'aſpect des cérémonies, des myſtères, ou de quelques autres parties du culte public dont ſon eſprit ſe trouveroit bleſſé, ne ſauroit pas s'élever aſſez haut pour les conſidérer comme l'atmoſphère, en quelque manière, des opinions religieuſes; & qui, détournant ſon attention de l'importance de ces mêmes opinions, ne conſerveroit pas des égards pour toutes les dépendances de la plus ſublime & de la plus ſalutaire des penſées? Il eſt aiſé cependant d'appercevoir que, pour la multitude des hommes, les devoirs de la morale, l'eſprit religieux, & tous les hommages extérieurs rendus à la divinité, compoſent un enſemble ſi étroitement lié, qu'on riſque d'ébranler la baſe de l'édifice, lorſqu'on attaque ſa circonférence. L'imagination du vulgaire ne peut pas être guidée de la même manière

que le génie méditatif d'un ſolitaire ; & ce ſeroit commettre une grande erreur, que de vouloir captiver l'opinion de la multitude par les mêmes conſidérations qui ſuffiſent à l'homme profondément penſeur : il eſt un ſyſtême de proportion aſſorti aux facultés diverſes des êtres intelligens, comme il en eſt un applicable aux forces variées des êtres phyſiques.

Je ne connois donc rien de moins ſage, que cette cenſure inconſidérée des cérémonies religieuſes admiſes & reſpectées dans le pays où l'on vit : on croit ne faire aucun mal, quand on parle avec légéreté des divers ſymboles du culte public : cependant, ſi l'on obſervoit attentivement le genre d'eſprit, & les premières habitudes de la plupart de ceux à qui l'on adreſſe de pareils diſcours, on connoîtroit combien il eſt aiſé de les bleſſer dans le ſentiment qui eſt la ſource de leur tranquillité, & la ſauve-garde de leur conduite morale. Le libérateur de la Suiſſe enleva, d'une de ſes flèches, la pomme placée ſur la tête de ſon fils unique ;

mais qui peut se flatter d'imiter son adresse, ou de l'égaler en bonheur ?

On ne contrediroit point ces observations, en alléguant que des hommes célèbres ont occasionné rapidement de grands changemens dans le culte de l'Eglise Romaine, sans affoiblir l'esprit religieux chez les nations où ces réformes ont été adoptées. L'origine, les circonstances, & les résultats d'une révolution si marquée dans l'histoire, n'ont aucun rapport avec la question présente : les réformateurs du seizième siècle, en prêchant une nouvelle doctrine, faisoient ouvertement profession d'un zèle religieux & d'une piété fervente : ainsi, en même temps qu'ils désapprouvoient une partie du culte établi, ils recommandoient plus rigidement toutes les idées fondamentales du Christianisme, & ils cherchoient même à introduire une sévérité de mœurs, qui s'étendoit jusques à la proscription de plusieurs plaisirs, qu'on n'avoit jamais condamnés : & en effet, si la nouvelle doctrine n'avoit pas été liée au plus

grand respect pour les principes essentiels de la religion chrétienne, elle n'eût jamais entraîné tant de sectateurs.

On ne peut donc établir aucune espèce de comparaison entre la censure exercée par les réformateurs, & les discours moqueurs ou méprisans de tous ceux qui insultent aujourd'hui à nos opinions les plus respectées ; ces hommes en si grand nombre aujourd'hui, sont tantôt excités par un libertinage d'esprit & de conduite, tantôt par l'amour-propre ou l'enthousiasme d'une fausse philosophie, & quelques-uns aussi sont séduits par l'air de noblesse attaché à des principes de conduite dont on est soi-même l'instituteur. Il y a quelque différence entre la marche grave & sérieuse des réformateurs, & les évolutions de tout genre d'un actif agresseur des opinions religieuses: celui-ci n'a garde de s'arrêter à éclaircir un point de doctrine, ou à disputer sur l'interprétation de quelque dogme; c'est à la religion même qu'il en veut; & s'il s'occupe de ses dehors, ce n'est que pour aller

jusques à elle ; il prend habilement ses avantages, & fait recourir à propos au ton superficiel de la plaisanterie : lequel a cela de très-dangereux, que présentant l'idée d'un jeu & d'un mouvement facile, il donne un air de confiance à ceux qui l'emploient, & leur ménage une sorte d'ascendant, en écartant toute idée d'un combat égal : on est disposé à croire que c'est par dédain, qu'ils se bornent à effleurer la matière; l'on se rend lâchement à l'apparence de leur supériorité ; & ce qui est en eux foiblesse ou impuissance, leur tourne en considération.

Les hommes, pour exprimer leur reconnoissance au souverain maître du monde, & pour élever à lui leurs pensées, ont dû nécessairement recourir à tout ce que leur imagination a pu concevoir de plus grand & de plus majestueux : ainsi, quand on détache de ces signes imposans l'idée dont ils sont la représentation, & à laquelle ils servent de cortège, on ne nous montre plus alors qu'une gravité vaine & une pompe chimérique ; & il est aisé de faire,

d'un pareil contraſte, un ſujet de ridicule : mais en agiſſant ainſi, loin qu'on ait à s'applaudir de ſon talent, l'on abuſe, ſans aucun eſprit, de l'habitude contractée par le plus grand nombre des hommes, de vénérer dans ſon enſemble tout le ſyſtême du culte rendu à l'Être ſuprême.

Cependant, les diſcours hardis ou légers qu'on s'eſt permis contre les opinions religieuſes en général, ont fait une impreſſion tellement progreſſive, qu'aujourd'hui les perſonnes qui reſpectent ces opinions ſans faſte & ſans ſévérité, ſe trouvent entraînées à cacher ou à retenir, au milieu du monde, la manifeſtation de leurs ſentimens, tant elles craignent de s'expoſer à une ſorte de pitié dédaigneuſe, ou de courir le riſque d'être ſoupçonnées d'hypocriſie. On a la liberté de parler de tout, excepté du plus grand & du plus majeſtueux objet d'intérêt qui puiſſe occuper les hommes. Quelle étrange autorité naît au milieu de nous de cette légiſlation impérieuſe, qu'on appelle les convenances & le bon ton ! & quelle

miſérable & petite conſpiration, que celle de la foibleſſe contre la toute-puiſſance, & du néant contre l'immenſité ! On ſe glorifie de connoître à quelle heure le Roi ſe lève, à quelle heure il part pour la chaſſe, à quelle heure il revient; on eſt à l'affut des baſſes intrigues qui l'environnent, & qui élèvent ou rabaiſſent ſucceſſivement ſes miniſtres & ſes courtiſans; on paſſe enfin ſa vie à haleter à la ſuite de ces objets de vanité & d'eſclavage ; on les amène & ramène ſans ceſſe dans la converſation; & l'on proſcrit, ſous le nom de mauvais goût, l'expreſſion la plus inſtantanée & la plus fugitive, qui pourroit rappeler l'univers & ſon admirable harmonie, l'univers & ſon ſouverain maître, l'univers & l'Être ſuprême, qui nous a enrichis de tous les dons de l'eſprit & de la penſée ; nous oublions ce qu'il y a d'eſſentiellement beau dans ce *nous*, dans ce *moi*, notre idole chérie, pour arrêter uniquement notre attention ſur le bourſoufflement factice qui naît de nos prétentions & de notre vanité.

Ingrats

Ingrats que nous sommes ! nos regards, notre parole, notre intelligence, notre volonté, tous nos sens, toutes nos pensées, rien n'est de nous ; notre existence, nos facultés, tout notre être, sont le sceau, sont l'empreinte d'une puissance inconnue ; nous sommes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, revêtus en entier de sa livrée ; & c'est le nom de notre maître & de notre bienfaiteur, que nous n'osons plus prononcer ! C'est à vous qu'est due cette fausse honte ; c'est à vous qu'il faut l'imputer, à vous qui avez, les premiers, répandu de la dérision sur les sentimens les plus respectables ; à vous qui, en employant dans vos combats les armes légères du ridicule, avez donné de la confiance aux plus petits & aux plus foibles d'entre les hommes, & vous êtes ainsi fait suivre d'une nombreuse soldatesque, prise dans tous les rangs de la société & dans tous les âges de la vie. C'est ainsi que l'on compte aujourd'hui, parmi ceux qui opposent un souris méprisant aux opinions religieuses, une multitude

de jeunes gens, incapables ſouvent de la moindre contention d'eſprit, & qui, peut-être, n'enchaîneroient pas enſemble deux ou trois propoſitions abſtraites. On ſe ſert adroitement, & preſque avec perfidie, des premiers efforts de l'amour-propre, pour perſuader à ces commençans qu'ils ſont en état de juger, d'un coup-d'œil, les graves queſtions dont la méditation la plus exercée n'a jamais pu pénétrer la profondeur; enfin, tel eſt, en général, le ton tranchant & déciſif des hommes irréligieux de notre ſiècle, qu'en les entendant murmurer avec tant de hardieſſe ſur les déſordres de l'univers, & ſur les torts de la providence, on eſt ſeulement ſurpris de les trouver ſi diſtans, pour la ſtature, de ces géans agreſſeurs du Ciel, dont la Fable nous a tracé la peinture.

Je crois cependant que ſi le dédain pour les idées religieuſes ne formoit pas un contraſte piquant avec l'opinion générale, ceux qui font profeſſion d'un pareil mépris ne tarderoient pas à adopter un autre ſen-

timent ; ils ne font qu'une attention superficielle au danger de leurs maximes, tant qu'ils se croient encore dans l'opposition : mais s'ils obtenoient jamais la majorité, n'ayant plus alors de lien d'amour-propre avec leurs principes, ils en reconnoîtroient l'inconvénient, & se hâteroient de les proscrire.

Il est, sans doute, un grand nombre de personnes estimables, qui, en aimant les vérités & les préceptes de la religion, sont en proie à des doutes & à des incertitudes, & qui deviennent ainsi les premières victimes des agitations de leur esprit : mais les hommes d'un semblable caractère ne visent à aucune domination ; ils aimeroient, au contraire, à se raffermir, par l'exemple de ceux dont la confiance est plus assurée ; ils considéreroient avec intérêt, ils contempleroient même avec respect, des sentimens qu'ils auroient le malheur de ne pas adopter avec une force suffisante ; ils feroient des efforts pour rapprocher leurs timides espérances de cette persuasion courageuse

qu'infpire le Chriftianifme, & dont ils voudroient fe fentir pénétrés : oui, l'enthoufiafme même de la piété excite leur envie, tant il eft plus doux de céder aux mouvemens d'une imagination fenfible, que de lutter de fang-froid contre les opinions propres à répandre le bonheur. Auffi, dans le nombre des perfonnes que je viens de dépeindre, s'il s'en trouvoit à qui la nature eût accordé quelque pouvoir, ou par les dons de l'efprit, ou par ceux de l'éloquence, elles fe garderoient bien d'en faire ufage, pour troubler le repos de ces ames paifibles, qui s'abandonnent, avec confiance, à la douce émotion d'un fentiment religieux. Un homme fage ne fe permet jamais de femer la trifteffe & le découragement, pour la ridicule vanité de fe montrer un peu élevé au-deffus des opinions communes, ou pour le plaifir de faire des diftinctions plus ou moins ingénieufes fur quelques parties de la religion établie; de même qu'il feroit infenfé d'arrêter une armée dans fa marche, pour

difcuter, en profeffeur fubtil, la parfaite jufteffe de ton des divers inftrumens de la mufique guerrière, qui anime les foldats au combat. Et c'eft fous ce rapport, qu'à mes yeux, les difcours hardis ou légers de plufieurs philofophes, me paroiffent pécher par le côté auquel ils afpirent le plus, c'eft-à-dire, par la hauteur & l'étendue des vues.

Je ne dis rien à ceux qui s'élèvent contre l'opinion même de l'exiftence d'un Dieu. Ah! s'ils font affez malheureux pour fermer les yeux à cette refplendiffante lumière; s'ils ont l'ame affez defféchée pour n'être plus acceffibles aux vérités confolantes qui découlent d'une fi grande idée; s'ils font devenus fourds à la voix touchante de la nature; s'ils fe fient davantage à leurs foibles raifonnemens, qu'aux avertiffemens de leur fentiment intime, qu'ils ne répandent pas du moins leur défaftreufe doctrine; femblable à la tête de Médufe, elle transformeroit tout en pierres. Qu'ils éloignent de nous ce monftre effrayant, ou qu'ils ne faffent entendre fes fifflemens lugubres

que dans les affreuſes ſolitudes dont leur cœur préſente le ſpectacle : oui, qu'ils faſſent grace à la race humaine, & qu'ils prennent pitié de l'abandon où elle feroit plongée, ſi l'on obſcurciſſoit la lumière qui brille ſur nos têtes, & qui nous ſert à tous de guide & de fanal : enfin, s'ils croient de bonne-foi que la morale peut s'accorder avec l'athéiſme, qu'ils en donnent une première preuve en gardant le ſilence ; ou s'ils ne peuvent s'abſtenir de publier leurs opinions, qu'un reſte de générofité les engage à avertir du danger de ces enſeignemens, en plaçant au frontiſpice de leurs ouvrages, cette terrible inſcription du Dante : *Laſciat' ogni ſperanza voi ch' entrate.*



CHAPITRE XVI.

Suite du Chapitre précédent. Réflexions sur l'intolérance.

LA ſurface de la terre repréſente, à peu-près, la deux cent quarantième partie de l'étendue ſuperficielle des divers globes opaques qui décrivent un cercle autour de l'aſtre de feu placé au centre de notre univers.

Les étoiles fixes ſont autant de ſoleils qui, ſelon toutes les apparences, ſervent également à éclairer & à féconder différentes planètes ſemblables à celles dont nous avons connoiſſance.

Un fameux aſtronome (1) a découvert, de nos jours, cinquante mille de ces étoiles dans une zone de quinze degrés de longueur & deux de largeur; eſpace qui répond à la treize cent ſoixante-quatorzième partie de la ſphère céleſte.

(1) M. *Herſchel.*

Ainſi, en ſuppoſant qu'on apperçût un nombre égal d'étoiles dans toute autre ſection pareille du firmament, la quantité dont nous aurions connoiſſance s'éleveroit à près de ſoixante-neuf millions.

Et ſi chacun de ces aſtres étoit le centre d'un ſyſtême planétaire, ſemblable à-peu-près à celui dont nous faiſons partie, nous aurions l'idée de l'exiſtence d'un nombre de globes habitables, dont l'étendue ſeroit de ſeize à dix-ſept mille millions de fois plus conſidérable que la ſurface de la terre (1).

---

(1) On pourroit dire que les cinquante mille aſtres ſolaires apperçus par M. *Hertſchel*, étant un réſultat d'obſervations dirigées vers la voie lactée, on ne doit pas s'attendre à en découvrir un auſſi grand nombre dans toutes les autres parties du Ciel, d'une pareille étendue; mais indépendamment des cinquante mille étoiles que M. Hertſchel a diſtinguées clairement, il évaluoit à près du double toutes celles qu'il n'avoit apperçues que par momens, faute d'une lumière ſuffiſante. Voyez *les Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, de l'année 1784.* M. Hertſchel, probablement, a fait depuis ce temps-là de nouvelles découvertes; mais je n'en ſuis

Cependant l'art ingénieux qui nous aide à parcourir les voûtes du Ciel, eſt ſuſceptible d'un progrès nouveau; &, à l'époque de ſa plus grande perfection, l'eſpace dont nos connoiſſances aſtronomiques auront pris poſſeſſion, ne ſera jamais qu'une foible portion de la vaſte étendue dont notre imagination peut ſe former une idée.

Enfin, cette imagination elle-même, comme toutes nos facultés intellectuelles, n'eſt peut-être qu'un ſimple degré des forces infinies; & les tableaux qu'elle nous préſente, ne ſont qu'une image imparfaite de l'exiſtence univerſelle.

Que devient donc notre petite terre, au milieu de ces immenſités dont l'eſprit humain eſſaie en vain de s'emparer? Qu'eſt-elle déjà relativement à cette quantité de globes terreſtres dont nous pouvons former le calcul, à l'aide de nos découvertes,

---

pas inſtruit : je vois, dans ſon rapport à l'illuſtre Société dont il eſt membre, qu'il conſidéroit le nouveau téleſcope comme étant encore *dans l'enfance*; ce ſont ſes propres expreſſions.

ou dirigés du moins par des présomptions raisonnables ?

Seroient-ce donc les habitans de ce grain de sable, seroit-ce un petit nombre d'entre eux, qui auroient le droit de prétendre que seuls ils connoissent la manière dont on peut adorer le souverain maître du monde ? Leur demeure est un point dans l'infinité de l'espace ; la vie dont ils jouissent est un des momens innombrables qui composent l'éternité ; ils vont passer comme un éclair dans cette route des siècles, où les générations des générations se sont perdues, & où d'autres sont prêtes à disparoître. Comment donc oseroient-ils annoncer à tous les âges présens, à tous les temps à venir, qu'on ne peut éviter les vengeances célestes, si l'on s'écarte de quelques lignes des usages & des pratiques de leur culte ? Quelle idée se font-ils des rapports établis entre le Dieu de l'univers & les atômes dispersés dans le vaste empire de la nature ? Qu'ils lèvent, s'ils le peuvent, de leurs foibles mains, une des

extrémités de ce voile qui couvre tant de myſtères ; qu'ils conſidèrent un moment les prodiges qui roulent ſur leurs têtes ; qu'ils eſſaient de parcourir cette immenſité effrayante que leurs regards ne peuvent pénétrer, que leur imagination ne peut enceindre ; & qu'ils jugent ſi c'eſt à la forme extérieure de leurs reſpects, au bruit de leurs inſtrumens, aux intonnations de leurs cantiques, & à la pompe de leurs cérémonies, que ce Dieu tout-puiſſant parvient à les reconnoître, & à diſtinguer leurs hommages. Seroit-ce donc par l'orgueil de nos opinions, que nous croirions pouvoir atteindre à l'Être ſuprême ? Il eſt plus doux, il eſt plus raiſonnable de penſer que tous les peuples de la terre ont accès auprès de ſon trône ; & que le ſouverain maître du monde a permis de s'élever à lui, par un ſentiment profond d'amour & de reconnoiſſance, le plus ſûr & le plus étroit lien entre l'homme & ſon créateur.

Sans doute, il faut un culte public ſoumis à des règles conſtantes ; il faut attacher à

des fymboles diftincts une adoration dont les caractères effentiels ne doivent point varier, afin que le fentiment de la multitude, ému fi promptement par les objets extérieurs, ne foit jamais expofé à aucune altération; il faut que les efprits foibles trouvent aifément leur route, & qu'on éloigne d'eux les fujets de doute & d'incertitude; enfin, il eft à defirer que les citoyens unis par les mêmes loix & par le même intérêt politique, le foient encore par un même culte, afin que le faint nœud de la religion les embraffe tous d'une égale manière, & que les principes de l'éducation s'entretiennent & fe fortifient par l'autorité de l'exemple. Mais comme la morale eft la première loi des princes, & que toujours claire & diftincte dans fes motifs & dans fes inftructions, elle doit précéder les combinaifons incertaines de la politique & l'emporter fur fes confeils; il n'eft jamais permis au fouverain de marcher vers le but, même le plus fage, par aucun moyen d'injuftice & d'oppreffion; & je crois que cette règle

s'adapte également, & aux opinions des hommes, & à leurs propriétés. On pourroit aiſément concevoir un ſyſtême de diſtribution dans les fortunes, plus convenable que tout autre à la richeſſe publique, & à la puiſſance de l'Etat; mais ſi cette connoiſſance doit influer ſur la conduite générale d'un Gouvernement, elle ne lui donne jamais le droit d'arranger à ſon gré la part des citoyens, & de recourir à l'autorité pour en fixer la meſure. Le même principe s'applique avec plus de force encore aux opinions : il eſt raiſonnable de chercher à diriger leur cours par des moyens lents, doux & ſages; mais le ſyſtême d'unité qui conviendroit le mieux à un État, ceſſeroit à l'inſtant d'être un bien, ſi, pour établir ce ſyſtême, on avoit recours à la violence ou à la plus ſimple contrainte : c'eſt la première des propriétés que celle de ſon ſentiment; c'eſt la plus reſpectable des dominations que celle de ſa conſcience.

J'entends parler aujourd'hui de la réunion d'une tolérance civile à une intolérance

religieuſe ; par l'une on autoriſeroit l'exiſtence des Proteſtans dans les pays catholiques, ou celle des Catholiques dans les pays proteſtans ; & par l'autre on interdiroit toute eſpèce de culte qui ne ſeroit pas conforme aux inſtituts de la religion dominante : mais ſi le nombre des diſſidens étoit ou devenoit conſidérable, une partie d'une nation ſeroit ſans culte ; & le Gouvernement ne pourroit s'y montrer indifférent, puiſqu'il lui importe de maintenir avec ſoin tous les appuis de la morale.

Il n'y a plus rien à dire ſur l'intolérance, quand on la conſidère dans ſes excès. Nous ſavons tous aujourd'hui ce que l'on doit penſer des duretés & des perſécutions dont l'hiſtoire nous a tranſmis la mémoire ; nous ſavons tous le jugement qu'il faut porter, de tant d'actes d'intolérance & d'inhumanité, dont on s'eſt glorifié ſi long-temps ; & l'on ne peut ſe défendre d'un ſentiment profond d'indignation, à l'aſpect des bûchers qu'on allume encore de nos jours autour de ces malheureux diſperſés ſur la terre, & dont

Jésus-Christ lui-même, au sein de la douleur, disoit avec tant de bonté : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il est temps d'abolir pour jamais ces affreuses coutumes, ignominieux souvenirs de nos anciennes frénésies. O Dieu, ce sont tes créatures qu'on oseroit tourmenter en ton nom ! c'est l'ouvrage de ta pensée qu'on se proposeroit d'immoler à ta gloire ! c'est ce bonheur que tu as soigné de tes mains paternelles, que l'on voudroit lacérer pour te plaire ! Petits tyrans, farouches inquisiteurs, il vous seroit commode, avec un cœur endurci, d'obtenir les faveurs du Ciel en mutilant les membres, en déchirant le sein de ceux qui ne peuvent tenir à vous que par un sentiment de pitié dont l'émotion vous est inconnue : mais le Dieu de bonté qui règne sur la terre, rejette de telles offrandes, & voit avec horreur ces sacrifices humains. Qui pardonnera donc l'erreur, si ce ne sont pas des hommes qui se trompent sans cesse ? Hélas ! si la justesse de l'esprit, si la perfection de la raison, si l'exactitude

du jugement étoient les ſeuls titres à la bienfaiſance céleſte, il n'eſt aucun de nous qui ne dût détourner à jamais ſes regards de toute eſpérance.

Ceux qui ſe flattent ſuperbement de connoître ſeuls le culte agréable à l'Être ſuprême, perdent tous leurs droits à notre confiance, au moment où, guidés par un eſprit d'intolérance, ils s'éloignent ſi viſiblement du caractère que doit leur inſpirer l'idée d'un Dieu ſouverain protecteur de la foibleſſe humaine. Mais l'abſurde prétention d'inſpirer de la foi par des actes de rigueur ou de ſévérité, a été ſi ſouvent & ſi facilement combattue, que je ne m'arrêterai point ſur un principe dont le plus ſimple bon ſens découvre la vérité. Je ferai ſeulement une obſervation bien propre, ce me ſemble, à intimider la conſcience des prêtres inquiſiteurs, & de tous ceux qui adoptent leurs maximes. Les opérations de l'eſprit ne pouvant être modifiées que par le raiſonnement, tous les deſſeins formés pour remplir ce but avec violence, ſont

une

une atteinte portée au dogme de la ſpiritualité de l'ame, & une aſſociation indirecte au ſyſtême des matérialiſtes; car il faut croire à l'identité de la matière & de la penſée, pour avoir acquis le droit de préſumer que l'empire exercé ſur nous par des traitemens rigoureux, peut avoir une influence ſur nos opinions; & il faut conſidérer l'homme comme un être gouverné par des loix mécaniques, pour être autoriſé à imaginer qu'avec des inſtrumens de douleur, on peut exciter une ſenſation qui réponde, par des voies inconnues, à l'action du jugement & au ſentiment de la perſuaſion.

C'eſt parce que les élans d'un cœur indigné, ſont plus puiſſans que les mouvemens de la raiſon offenſée, qu'on s'élève avec chaleur contre l'intolérance; car, ſans ce motif, c'eſt uniquement du mépris qu'on reſſentiroit pour une ſemblable domination, tant elle annonce une ſingulière petiteſſe d'eſprit. Qui peut ſe ſouvenir ſans pitié de ces diſſenſions ſi long-temps entretenues,

où des hommes tantôt foibles & tantôt aveugles, se réunissoient par dévotion, à l'amour-propre & aux décrets inintelligibles de quelques importans controversistes? Toutes ces disputes paroissent insensées, quand on les examine de sang-froid; & il ne faut qu'isoler un moment de semblables querelles, en les plaçant par la pensée au milieu de l'univers, pour en découvrir toute l'absurdité & le néant.

Mais c'est en répandant les lumières, c'est en multipliant les instructions, qu'il faut guérir de l'enthousiasme & de l'intolérance; & l'on doit se tenir en garde contre les dangereux services que l'esprit d'indifférence est toujours prêt à nous rendre: on ne fait que changer nos maux, on ne fait que remplacer un inconvénient par un autre également funeste, lorsqu'on veut détourner d'un zèle exagéré, en détruisant les idées qui servent de fondement aux sentimens religieux. Il ne subsisteroit aucune opinion saine, aucun principe estimable, si les diverses erreurs qui s'y attachent

en étoient séparées d'une main violente, ou mal-adroite; & si le mélange continuel de bien & de mal, qui se trouve par-tout dans l'ordre moral, devenoit le sujet d'une aveugle proscription.

Reconnoissons hautement les bienfaits dont nous sommes redevables aux écrivains distingués, qui ont défendu avec zèle & avec force la cause de la tolérance; c'est un service à ajouter à tant d'autres qu'il est juste de rapporter à l'admirable réunion des lumières & de l'éloquence: mais permettons-nous aussi de faire observer que plusieurs de ces écrivains ont perdu une partie du mérite qui leur appartenoit, en cherchant à déprimer la religion, pour atteindre au but auquel ils vouloient parvenir; une telle manière n'étoit pas digne de philosophes éclairés, qui doivent plus que personne assigner à la raison ses limites, & ne jamais désespérer de son empire. Que seroit-ce si, parmi ceux qui attaquent avec justice la tyrannie exercée contre les consciences, il se trouvoit des hommes into-

lérans eux-mêmes dans la défenſe de leurs ſyſtêmes? Que ſeroit-ce ſi on pouvoit leur reprocher d'avoir du mépris, & quelquefois de la haine, pour ceux qui ne ſe rangent pas ſous leurs enſeignes, & ſi par des inculpations trop légères de puſillanimité ou d'hypocriſie, ils jettoient ainſi de la défiance ſur le caractère & ſur les intentions de ceux qui n'adoptent pas leurs ſentimens? Quelle ſingularité encore dans un genre différent, ſi, oubliant quelquefois leurs opinions, & en contradiction, ſans y penſer, avec leur propre incrédulité, ils faiſoient bruit des malheurs auxquels l'humanité eſt aſſujettie, & déployoient à nos yeux les déſordres prétendus de l'univers, pour en faire enſuite un reproche au Dieu dont ils conteſtent l'exiſtence, & pour ſe jouer d'une providence à laquelle ils n'ont point de foi? On diroit qu'après avoir renverſé l'empire de la divinité, pour reſter les ſeuls légiſlateurs du monde, ils ſe laſſent de n'avoir plus de rival, & voudroient relever le temple qu'ils ont détruit, pour y inſulter encore à une

vaine idole. Quelle autre ſingularité, enfin, que cette irritation contre ceux qui réſiſtent à leurs enſeignemens; tandis que dans le ſyſtême du fataliſme, la raiſon ne conſerve point d'empire, & que les maîtres, comme les diſciples, ſont ſoumis également aux loix de la néceſſité ?

C'eſt une belle choſe, que d'exercer une autorité ſur les eſprits par la puiſſance de la parole; car une telle autorité ne finit dans aucun lieu, ni dans aucun temps : mais pour avoir le droit de régner ſur un ſi grand eſpace, il faut ſavoir renoncer aux opinions de mode, aux conſeils de la vanité, aux inſtigations de l'amour-propre, & ſe pénétrer en entier de cet intérêt univerſel & durable, le bonheur de l'humanité.

Je ne voudrois interdire aucun ſujet aux ſages, aux philoſophes, aux hommes dignes de diriger nos jugemens; car il y a par-tout quelques abus ou quelques préjugés, & l'on ne peut en hâter la deſtruction, ſans faire un pas de plus vers la raiſon & vers la vérité : mais de même

qu'il y a une philoſophie pour la penſée, il en eſt une auſſi pour l'action & pour la conduite. Ainſi, je ſouhaiterois que les hommes d'un eſprit étendu, & qui découvrent, mieux que perſonne, comment tout ſe tient dans l'ordre moral, n'attaquaſſent qu'avec prudence, & dans un temps opportun, tout ce qui communique, de quelque manière, avec les opinions les plus eſſentielles au bonheur; je deſirerois qu'un ſentiment de reſpect pour ces opinions s'unît à la cenſure que l'on croiroit devoir faire du zèle exagéré ou des ſuperſtitions dangereuſes; & je voudrois enfin, qu'une intention ſage ſervît toujours de médiateur entre les anciennes & les nouvelles idées.

Il s'en faut bien qu'un pareil vœu ſoit conſtamment ſatisfait; & l'on ne peut s'empêcher de s'affliger, en conſidérant l'eſprit de la plupart des perſonnes qui écrivent depuis long-temps ſur la religion: les unes cherchent plus ou moins adroitement à tout détruire, ou à relâcher du moins les liens

qui unissent l'homme à l'idée d'un Être suprême ; & les autres, renfermées dans quelques idées mystiques, comme dans un antre obscur, lancent aveuglément des foudres & des anathêmes contre toute espèce de doute & d'incertitude, & confondent, dans leurs rigoureuses censures, les idées accessoires avec les opinions principales.

Cependant, en suivant deux routes si opposées, on a malheureusement un égal intérêt à ranger sur la même ligne, les principes essentiels de la religion, & le plus petit des symboles destinés à la représenter : mais c'est par des motifs bien différens ; qu'on se plaît dans une pareille assimilation ; les uns en entretiennent l'idée, dans la vue de faire servir le zèle religieux à la défense de toutes les circonstances du culte dont ils sont les ministres ou les interprètes ; & les autres, guidés par un sentiment d'amour-propre, admettent, sans répugnance, une pareille confusion, afin de se persuader qu'ils ébranlent la religion même, au moment où ils se bornent à l'attaquer dans tout ce

qu'elle a de plus foible. Il y a quelque chose à redire à l'une & l'autre tactique.

Nous avons besoin, plus que jamais, qu'on nous attache aux opinions religieuses par des discours sages & mesurés, par une éloquence douce & proportionnée à nos forces, & par cet heureux mélange de la raison & de la sensibilité, véritable caractère de la morale évangélique. C'est à de telles conditions seulement, que l'on peut affermir aujourd'hui l'empire des vérités salutaires : on entraîne aisément au-delà du but, lorsque l'esprit humain n'est pas encore en état de marquer aucune limite ; mais le progrès journalier des lumières oblige à plus d'exactitude : il faut alors nécessairement resserrer le pouvoir de l'imagination, pour élever à sa place l'autorité de la raison : il est encore permis de l'animer, cette raison ; il est encore utile de le faire ; mais on ne peut plus la travestir. Les idées fausses sont les seules qui aient besoin du secours de l'exagération ; on diroit que d'elles-mêmes elles cherchent les extrémités, afin que

l'eſprit & le bon ſens ne puiſſent pas les environner, & découvrir ainſi leur côté foible.

Je dois faire une dernière obſervation. Ceux qui, pour nous affranchir de la ſuperſtition, s'appliquent à relâcher tous les liens religieux; & ceux qui, pour affermir ces liens, ont recours à l'intolérance, manquent réciproquement le but qu'ils ſe propoſent. La haine, ſi naturelle pour toute eſpèce de gêne & de contrainte dans ſes opinions, éloigne de la religion les perſonnes qu'on amène inſenſiblement à conſidérer ce beau ſyſtême, comme le motif ou l'excuſe d'un aveugle eſprit de perſécution. Et les attaques dirigées contre les opinions religieuſes en général, engagent les ames ſenſibles à s'attacher davantage à toutes les pratiques qui leur paroiſſent une formule de reſpect ou d'adoration; comme on ne veut rien négliger près d'un ami, comme on redouble de zèle pour lui, au milieu de ceux qui le pourſuivent ſans ménagement & ſans réſerve.

Rapprochons-nous donc, il en eſt temps, réuniſſons-nous, pour rendre à l'Être ſuprême un culte fidèle ; & que ce culte ſoit toujours digne de la grandeur du maître du monde : laiſſons-là les rigueurs ; laiſſons-là les idées ſuperſtitieuſes : mais conſidérons, avec la même crainte, cette indifférence coupable, la cauſe de tant de déſordres, le préſage de tant de malheurs ; & quand nous aurons affermi l'empire d'une ſaine raiſon, aimons-en davantage les opinions utiles que nous aurons épurées des erreurs qui les accompagnent, & repouſſons, de toutes nos forces, l'entrepriſe imprudente de ceux qui voudroient nous enlever nos eſpérances, pour nous préſerver des écarts de notre imagination. Oui, une religion dégagée des paſſions des hommes, une religion dans ſa beauté pure, doit nous demeurer ; l'ordre public, le bonheur particulier, la réclament également, & toutes nos réflexions nous portent à élever nos cœurs vers l'Être tout-puiſſant, dont la nature entière nous retrace l'exiſtence :

cette religion bien entendue, loin d'être le principe néceſſaire d'aucune dureté, d'aucune violence, doit être le ſoutien de toutes les vertus ſociales, & de tous les ſentimens doux & indulgens; c'eſt ainſi qu'il faut nous la préſenter : c'eſt ainſi qu'il faut nous apprendre à l'aimer. Nous ne ſommes point appelés à contraindre les opinions des autres; nous ne ſommes point appelés à donner des loix tyranniques à la penſée; & nous devons obſerver, nous devons remarquer attentivement, que la religion ſage & modérée dans ſon action, ne parvient elle-même à nous guider dans la route du bonheur & de la vertu, qu'en s'adreſſant également à notre cœur & à notre eſprit, & en ne ſe laſſant jamais de nos refus.



CHAPITRE XVII.

Réflexions sur la morale chrétienne.

C'EST sur une matière souvent traitée, que je vais hasarder un petit nombre de réflexions; la suite de mon sujet m'y conduit naturellement: mais afin d'éviter, autant qu'il est possible, de rentrer dans les idées généralement connues, je me bornerai à considérer la morale de l'Evangile sous les points de vue qui me semblent particuliers à ce cours sublime d'instruction.

Le caractère le plus distinct de la morale chrétienne, c'est le prix éminent qu'elle attache à l'esprit de charité. Les anciens ont sans doute honoré les vertus bienfaisantes; mais cette manière de confier sans cesse le pauvre & le foible à la protection, à la tutèle, & aux secours efficaces du riche & du puissant, appartient essentiellement à la morale de notre religion. Avec quel soin, avec quel amour, le législateur des Chrétiens revient, sans se lasser,

au même ſentiment & au même intérêt ! la plus douce émotion, la plus tendre pitié prêtent à ſes paroles une onction perſuaſive : mais j'admire, ſur-tout, l'impoſante leçon qu'il nous donne, en développant à nos yeux l'étroite union établie entre nos ſentimens pour l'Être ſuprême & nos devoirs envers les hommes. Ainſi, après avoir appellé l'amour de Dieu, *le premier commandement de la loi*, l'Evangile ajoute : *& le ſecond, qui lui eſt ſemblable, c'eſt d'aimer ſon prochain comme ſoi-même.* Le ſecond qui lui eſt ſemblable ! quelle ſimplicité, quelle étendue dans cette expreſſion ! Eſt-il rien de plus touchant ni de plus ſublime, que d'offrir continuellement à notre eſprit l'idée d'un Dieu prenant à lui la reconnoiſſance des malheureux ? Où trouver, où chercher aucun principe de morale dont l'influence pût jamais être égale à une ſi grande penſée ? Le pauvre, l'homme infortuné, quelle que ſoit l'abjection de ſon état, paroît environné d'une auréole ſacrée, lorſque l'amour de l'humanité devient une

expreſſion des ſentimens que nous portons au ſouverain maître de la nature ; & notre eſprit ceſſe de ſe perdre dans l'immenſité du Dieu de l'univers, quand nous eſpérons entretenir une relation habituelle avec l'Être ſuprême, par les ſervices que nous rendons aux hommes, nos ſemblables ; & c'eſt ainſi qu'une ſeule penſée répand ſur nos devoirs une clarté nouvelle, & donne en même temps aux idées métaphyſiques, une ſubſtance aſſortie à la foibleſſe de nos organes.

La juſtice, le reſpect pour les loix & les devoirs envers ſoi-même, peuvent tenir, de quelque manière, à la ſageſſe humaine ; la bonté ſeule, entre toutes les vertus, préſente un autre caractère ; il y a dans ſon eſſence quelque choſe de vague & d'indéterminé, qui nous en impoſe ; elle ſemble avoir un rapport avec cette intention, avec cette idée première que nous ſommes obligés de ſuppoſer au Créateur du monde, quand nous voulons trouver un motif à tout ce qui exiſte. La bonté eſt

donc, pour ainsi dire, la vertu, ou, pour mieux m'exprimer encore, la beauté primordiale, celle qui a précédé & les temps, & les siècles, & les œuvres de la création. Ainsi, les exhortations pressantes à la bienfaisance & à la charité, que l'on retrouve par-tout dans l'Evangile, doivent élever nos pensées, & nous pénétrer d'un profond respect; elles nous rappellent, elles nous unissent à un sentiment plus ancien que le monde, à un sentiment par lequel nous avons reçu l'existence, le bonheur présent, & les espérances dont ce bonheur se compose (1).

Que si du haut point où nous venons d'élever, pour un moment, notre méditation, nous descendons aux principes politiques qui ont le plus d'étendue, nous retrouverons ici l'influence d'une vérité sur laquelle

(1) Je crois appercevoir la trace de ces idées philosophiques dans le reproche que fit Jésus-Christ à celui de ses disciples qui l'appella *bon maître*. Pourquoi me nommez-vous ainsi, lui dit-il? il n'y a que Dieu qui soit bon.

j'ai déjà eu occaſion de m'arrêter, mais que j'appliquerai d'une manière différente en cette occaſion. L'inégale diviſion des propriétés a introduit au milieu des hommes une autorité ſemblable, à beaucoup d'égards, à celle des maîtres ſur leurs eſclaves; on peut même dire avec exactitude, que, ſous divers rapports, l'empire des riches eſt plus indépendant encore; car ils ne ſont tenus à aucune protection conſtante envers ceux dont ils exigent des ſervices : les goûts & les fantaiſies de ces heureux favoris de la fortune, fixent le terme de leurs conventions avec l'homme, dont le patrimoine eſt uniquement compoſé de ſon temps & de ſes forces; & ſi-tôt que cette convention eſt interrompue, le pauvre, abſolument ſéparé du riche, demeure abandonné de nouveau aux haſards de ſa deſtinée; il faut qu'avec précipitation il aille offrir ſon travail à d'autres diſpenſateurs des ſubſiſtances; il faut qu'il s'expoſe à leurs refus, & qu'il éprouve ainſi pluſieurs fois dans l'année, toutes les inquiétudes attachées

attachées à l'incertitude de ses ressources. Sans doute, en donnant l'appui des loix à une pareille constitution, on a supposé avec raison qu'au milieu des relations multipliées de la vie sociale, il y auroit une sorte de balance & d'égalité entre les besoins qui obligent les uns à solliciter des salaires, & les desirs qui engagent les autres à accepter des services : mais cet équilibre si essentiellement nécessaire, ne peut jamais s'établir d'une manière exacte & constante, puisqu'il doit être le résultat d'un concours aveugle de combinaisons, & l'effet incertain d'une multitude infinie de mouvemens, dont aucun n'est soumis à une direction positive. Cependant, dès que pour maintenir la distinction des propriétés, on s'étoit vu dans la nécessité de remettre au hasard, ou de confier du moins à de simples vraisemblances, la destinée du plus grand nombre des hommes, il étoit indispensable de trouver quelque idée salutaire, propre à tempérer les abus inséparables du libre exercice des droits de propriété ; & cette

idée heureuſe & réparatrice, on ne pouvoit la découvrir que dans une obligation de bienfaiſance impoſée à la volonté ſouveraine, & dans un eſprit général de charité mis en recommandation parmi tous les hommes : ces ſentimens, ces devoirs, la dernière reſſource offerte à l'infortune, pouvoient ſeuls adoucir un ſyſtême, où le ſort de la plus nombreuſe partie d'une nation repoſe ſur l'accord douteux & fortuit des convenances du riche avec les beſoins du pauvre. Oui, ſans le ſecours, ſans l'intervention de la plus eſtimable des vertus, la multitude auroit de juſtes motifs pour regretter les inſtitutions ſociales, qui, au prix de ſon indépendance, confioient à des maîtres le ſoin de ſa ſubſiſtance ; & c'eſt ainſi que la charité, reſpectable ſous tant de rapports, eſt encore devenue l'idée intelligente & politique, qui ſert à amalgamer enſemble la liberté perſonnelle, & les loix impérieuſes de la propriété.

Je ne ſais ſi l'on a jamais conſidéré la morale chrétienne ſous un pareil point de

vue ; mais en se livrant à ces réflexions, on apperçoit plus que jamais de quelle importance est pour les hommes, la salutaire instruction qui place au premier rang, parmi nos devoirs, l'esprit de bienfaisance & de charité, & qui prête à la vertu la plus essentielle, toute la force & toute la constance qui naissent d'un sentiment religieux. Ainsi en même temps que la doctrine de l'Evangile nous élève aux plus hautes pensées, sa morale sublime accompagne & côtoie, en quelque manière, nos loix & nos institutions, pour soutenir celles qui sont véritablement conformes à la raison, & pour remédier aux inconvéniens inséparables de l'imperfection de notre sagesse.

Ce n'est pas néanmoins aux sacrifices pécuniaires, que l'Evangile applique uniquement ses préceptes de charité ; elle les étend jusques à ces généreux dévouemens que la religion seule peut rendre supportables ; c'est elle qui fait descendre d'un pas affermi dans les sombres demeures, où l'homme coupable est en proie aux déchi-

remens de ſon propre cœur ; & quand ſes parens, ſes amis l'ont abandonné, il voit encòre venir un conſolateur, uniquement amené par un ſentiment religieux : alors il relève un moment ſa tête accablée ſous le poids de la douleur, & il ouvre ſon ame à quelques paroles d'encouragement & de paix. Ce ſont les mêmes motifs, ce ſont les mêmes penſées, qui engagent à renoncer au monde & à ſes eſpérances, pour ſe conſacrer en entier au ſervice des malades, & pour remplir ces triſtes & rebutantes fonctions, avec une aſſiduité & une conſtance que les récompenſes les plus éclatantes ne pourroient jamais exciter. O rares & touchantes vertus, véritables merveilles de la piété ! quels hommages, quels tributs d'admiration ne ſont pas dus au ſentiment ſublime qui inſpire de ſi pénibles ſacrifices ! Tout ce qui émane uniquement des hommes, ne parle que de droit & de juſtice ; car c'eſt toujours par eux qu'ils vont aux autres : il appartenoit à la morale chrétienne d'impoſer des devoirs, dont la baſe fût

placée hors du cercle étroit de nos combinaiſons perſonnelles, & bien au-delà même de l'enceinte de nos intérêts terreſtres. Je ne ſais; mais il me ſemble que, malgré la diverſité des opinions, on ne peut s'empêcher d'être ému à l'aſpect du dernier tableau que l'Evangile nous préſente : elle nous fait une peinture effrayante & ſublime de ce jour de l'éternité, où toutes les actions ſont révélées, où les penſées les plus ſecrètes ont l'univers pour témoin, & Dieu pour ſouverain juge; & au moment où nous nous attendons à voir paroître le cortège des vertus & des vices qui ont rendu les hommes célèbres, c'eſt une ſeule qualité, c'eſt une vertu ſans éclat, qui eſt choiſie par le divin arbitre des humains, pour ſervir de titre à une immortalité bienheureuſe; & il prononce ces mémorables paroles, qui reſſerrent en ſi peu d'eſpace tout le tableau de nos devoirs : *j'avois faim, & vous m'avez donné quelque aliment; j'avois ſoif, & vous m'avez donné à boire; j'étois priſonnier, & vous m'avez*

visité. Venez les bénits de mon père, venez vous asseoir à ma droite, &c. Ah! qu'on aime à contempler les triomphes de la bonté! qu'on aime à la voir glorifiée sous différens rapports & sous toutes les formes! Nous avons tant de besoins, tant de foiblesses, & nous pouvons si peu nous suffire à nous-mêmes, que cette touchante vertu nous paroît notre sauve-garde, & le lien mystérieux de toute la nature.

L'esprit de charité, si essentiel dans son interprétation exacte, peut encore s'appliquer aux égards & aux soins délicats que les divers degrés de talent & d'intelligence rendent absolument nécessaires : la société, sous ce rapport, a aussi ses pauvres & ses riches ; & c'est connoître profondément les secrets de notre nature morale, que d'étendre l'esprit de charité à cette bienveillance générale, à ces ménagemens tutélaires, qui préservent les autres du pénible sentiment de leur infériorité, & qui nous font un devoir de respecter le voile ingénieux & favorable, qu'une main bienfai-

ſante a daigné placer entre la lumière de la vérité, & cette partie de nos imperfections ſur laquelle nous n'avons aucun empire.

C'eſt toujours de la généralité des hommes que la morale de l'Evangile ſe montre occupée ; elle paroît continuellement attentive à égaliſer leur deſtinée ; & pour atteindre à ce but, elle veille ſur leurs ſentimens intimes, en condamnant l'orgueil, en recommandant la modeſtie, & en s'appliquant à rapprocher ces diſtances d'homme à homme, qui nous paroiſſent ſi importantes, lorſque nos regards ſont uniquement fixés ſur les petits points de gradation dont l'échelle de nos vanités eſt compoſée. La religion nous aide à reconnoître que la hauteur & le mépris ſont la plus petite des combinaiſons & la plus aveugle des penſées : *qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu ? & ſi tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu ?* Quel eſt l'orgueil qui peut ſubſiſter devant ces puiſſantes paroles ? La religion ſemble encore marcher vers le même but, en

nous rappelant ſans ceſſe à la briéveté de nos jours, cette idée préſervatrice des illuſions trop prédominantes. Les jouiſſances de la gloire mondaine nous repréſentent ce moment où les Rois, dans un char éclatant, ſortent avec fracas des murs de leurs palais; on les apperçoit; on appelle la garde; elle ſe raſſemble à la hâte; elle s'aligne avec précipitation : mais à peine a-t-on eu le temps de frapper deux ou trois coups de tambour, que le prince en ſa courſe rapide, image trop vraie de la vie, n'entend plus ces bruyans honneurs.

La plupart des anciennes inſtructions de morale s'adreſſoient communément, ou à l'homme conſidéré comme un individu occupé du ſoin de ſa deſtinée, ou au citoyen lié par des devoirs envers la patrie, & aucune de ces leçons n'avoit aſſez d'étendue : il ne faut, en donnant des conſeils à l'homme iſolé, que travailler à l'affranchir des paſſions contraires à ſon repos & à ſon bonheur; & les obligations que l'on impoſe aux divers membres d'un Etat politique,

participent néceſſairement à un eſprit jaloux, & qui doit ſe changer en eſprit de haine à la première volonté du ſouverain. La religion chrétienne, plus vaſte dans ſes conceptions, & plus univerſelle dans ſes vues, détourne ſon attention des contrariétés d'intérêts qui diviſent les hommes en ſéparant les dominations; elle ne voit par-tout qu'un ſeul peuple, & elle nous conſidère indiſtinctement comme les citoyens d'une grande ſociété unie par la même origine, la même nature, la même dépendance, & le même ſentiment du bonheur. La morale de l'Evangile, dans les devoirs de bienfaiſance réciproque qu'elle impoſe, ne diſtingue point l'*habitant de Jéruſalem de celui de Samarie;* elle prend l'homme dans ſes rapports les plus ſimples & les plus honorables, ceux qui naiſſent de ſa relation avec l'Être ſuprême; & ſous ce point de vue, toutes les diviſions hoſtiles de royaume à royaume, de province à province, & de cité à cité, diſparoiſſent abſolument; c'eſt l'humanité entière

qui a des droits à la protection & à la bienveillance du souverain auteur de la nature ; & c'est au nom de tous les êtres intelligens & sensibles, que nous pouvons croire à l'alliance qui unit le Ciel & la Terre.

Les riches & les puissans ayant fait les premières loix, ou en ayant du moins dirigé l'esprit ; c'est sur-tout pour défendre leurs possessions & leurs privilèges, que la justice a été mise de tout temps en recommandation : le législateur de notre religion, en parlant de cette vertu, a montré que l'intérêt de tous les hommes étoit également présent à sa pensée ; on peut même dire qu'il a fait d'une ancienne obligation un devoir nouveau, par la manière dont il l'a prescrite. *Faites pour autrui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous*, est une maxime à jamais remarquable, si l'on considère l'étendue du précepte qu'elle renferme : il est tant de duretés, tant d'oppressions, tant de tyrannies qui échappent aux atteintes de la loi & à la surveillance de l'opinion, qu'on ne sauroit trop sentir le prix de ce

rapprochement ſi ſimple, que la morale de l'Evangile nous préſente, afin de ſervir de meſure & de guide à toutes nos actions.

C'eſt la religion encore qui, pour fixer nos déterminations, a voulu donner au tribunal de notre conſcience une autorité nouvelle : elle a vu que chacun de nous avoit au-dedans de ſoi le juge le plus ſévère & le plus éclairé, & qu'il ſuffiſoit de nous ſoumettre à ſes loix, pour nous inſtruire de nos devoirs ; car c'eſt à la tige de nos penſées, que ce juge nous examine, & là rien n'eſt encore compliqué, & nulle mépriſe n'eſt poſſible.

Il n'en eſt pas de même des cenſures que nous exerçons envers les autres ; ce ſont alors de ſimples actions qui viennent frapper nos regards ; & les motifs divers dont elles ſont le réſultat, les agitations, les combats dont elles ſont accompagnées, & les regrets, les repentirs qui les ſuivent, tous ces caractères eſſentiels échappent à notre pénétration : auſſi la religion, toujours ſage, toujours bienfaiſante dans ſes

confeils, cherche-t-elle à nous détourner d'un efprit de rigueur & de précipitation dans nos jugemens; & l'on ne peut lire, fans émotion, cette leçon d'indulgence fi doucement exprimée dans les paroles adreffées à la foule qui environnoit la femme coupable, *que le plus jufte de vous lui jette la première pierre.* Mais qu'on eft furtout faifi d'une touchante admiration, en voyant la religion fi vivement occupée de la deftinée de ceux que des foupçons ou des accufations entraînent devant les tribunaux des hommes! il vaut mieux, nous crie-t-elle, laiffer échapper cent coupables à la punition de leurs crimes, que de courir le rifque d'une feule condamnation injufte. Ah! que cette tendre inquiétude répond à tous les fentimens de nos cœurs! L'innocence livrée à l'infamie, l'innocence entourée des horreurs d'un fupplice, eft le plus affreux fpectacle que l'on puiffe préfenter à notre imagination; & nous en fommes tellement effrayés, qu'on feroit prefque difpofé à penfer que, devant l'Être

ſuprême, le genre humain entier eſt reſponſable d'un tel crime, ou d'un ſemblable malheur : oui, elle eſt ſous ta garde, ô mon Dieu, cette vertu qu'on méconnoît, cette innocence qu'on outrage ; & ce n'eſt point en vain que, pourſuivie par les hommes, elle tourne vers toi ſes regards ; ce n'eſt point en vain qu'elle ſe fie au jour inconnu de ta dernière juſtice.

Je ne veux m'arrêter que ſur les caractères particuliers à la morale chrétienne ; c'étoit une idée abſolument nouvelle, que de proportionner le mérite de nos actions, non à leur grandeur, non à leur importance, mais au rapport qu'elles peuvent avoir avec les moyens, les talens & les forces dont chaque homme eſt différemment doué : ce ſyſtême, qui préſente les mêmes motifs & les mêmes récompenſes aux tentatives de la foibleſſe & aux entrepriſes des hommes puiſſans, à *la pite de la veuve* & aux généreux ſacrifices de l'opulence ; ce ſyſtême, auſſi juſte qu'intelligent, anime, en quelque manière,

toute la nature morale, & ſemble nous avertir que le vaſte champ des bonnes actions & des vertus ſociales, eſt ſoumis aux mêmes règles & à la même ordonnance, que ces immenſes domaines de la nature phyſique, où la plus ſimple fleur, la plante la moins connue, concourent à la perfecttion des deſſeins de l'Être ſuprême, & compoſent une des parties de l'harmonie de l'univers.

La ſurveillance de la morale chrétienne s'étend plus loin encore que je ne viens de l'indiquer; & guidée par un eſprit dont il n'exiſtoit point de modèle, elle met un prix à l'intention, à cette diſpoſition obſcure, à cette détermination intérieure ſouvent ſéparée de l'action par différens obſtacles : elle dirige l'homme, en quelque manière, dès ſes premiers ſentimens & dès ſes premières volontés; elle lui rappelle qu'il eſt ſans ceſſe en préſence du ſouverain maître du monde; elle l'avertit de veiller ſur lui-même, pendant que ſes inclinations ne ſont point encore dans leur

force ; enfin, elle l'entretient de bonne heure dans l'exercice de la vertu, en introduisant, jusques dans les obscures retraites de ses pensées, une scène continuelle de bien & de mal, de juste & d'injuste, & en l'appelant ainsi à cultiver l'amour de l'ordre & de l'honnêteté, avant même qu'il ait occasion de réaliser ces sentimens, & de les faire paroître au grand jour.

Mais plus les moyens de mériter l'approbation divine se multiplioient à nos yeux, plus il étoit essentiel que notre confiance ne fût pas éteinte ou découragée, à chaque instant, par le sentiment & l'expérience de nos erreurs ; il falloit qu'aux momens trop fréquens où la chaîne d'alliance qui nous unit à l'Être suprême s'échapperoit de nos mains, il nous restât l'espérance de la ressaisir : c'est donc pour suppléer à notre foiblesse, que nous voyons paroître dans l'Evangile cette idée à la fois si belle & si neuve, celle du repentir & des promesses qui l'accompagnent. Cette superbe idée,

absolument propre à la morale chrétienne, empêche que nos rapports avec la divinité ne soient détruits aussi-tôt qu'apperçus; l'homme coupable peut encore se rendre digne de la bienfaisance de l'Être suprême; il lui est permis de connoître la confiance après l'abattement, & de faire, pour ainsi dire, un nouveau pacte avec sa conscience. La nature humaine, cette liaison singulière de l'esprit avec la matière, de la force avec la foiblesse, de la raison avec l'imagination, de la persuasion avec le doute, de la volonté avec l'incertitude, exige nécessairement une législation appropriée à une constitution si extraordinaire: l'homme, dans sa plus grande perfection, est semblable à ces enfans qui tombent, se relèvent, & retombent encore; & il seroit perdu de bonne heure pour la morale, si, dès ses premières fautes, il n'avoit aucune espérance de les réparer; & sous un pareil point de vue, l'idée du repentir est une des plus philosophiques de toutes celles qui sont répandues dans l'Evangile.

C'est

C'eſt de même le réſultat d'une penſée ſalutaire & profonde, que cette preſſante recommandation de faire le bien en ſecret & ſans oſtentation : le légiſlateur de notre religion avoit apperçu, ſans doute, que la louange des hommes étoit une baſe trop mobile, pour la faire ſervir à l'appui de la morale ; & il avoit reconnu que la vanité appelée à jouir de ce genre de triomphe, avoit trop de diſtractions pour être un guide fidèle ; mais la plus importante vérité, annoncée par cette leçon de faire le bien en ſecret, c'eſt que la morale ſeroit infiniment circonſcrite, ſi les hommes s'attachoient uniquement aux actions honnêtes qui peuvent être environnées de témoins ; il n'y a que des momens pour faire le bien en public, & la vie entière peut être remplie par des vertus inconnues : enfin, de ce rapport continuel avec notre conſcience, rapport inſtitué par la religion, il réſulte pour nous un bienfait d'un prix ineſtimable ; car il eſt aiſé de reconnoître que ſi nous avons au-dedans de nous un juge clair-

voyant & févère, ce même juge fe change en confolateur & en ami, toutes les fois que nous fommes condamnés injuftement, toutes les fois que les événemens ne répondent pas à l'honnêteté de nos intentions; & nous croyons éprouver alors qu'il y a comme deux perfonnes en nous, dont l'une aide & foutient l'autre dans toutes les occafions où la vertu les unit.

La cenfure févère de la fuperftition, que l'on trouve par-tout dans l'Evangile, dérive encore d'une idée auffi raifonnable que lumineufe; les hommes n'auroient eu que trop de penchans à convertir l'expreffion de leurs fentimens pour la divinité dans de petites pratiques extérieures, toujours plus faciles que le combat & le triomphe de fes paffions : notre efprit eft avide de toutes les idées extraordinaires; & quand ces idées font en partie notre ouvrage, elles s'aident de notre amour-propre, pour affervir notre imagination; l'homme n'eft plus foumis, dans l'âge mûr, aux fantômes qui effrayoient fon enfance; mais les myftères, les caufes

occultes, les apparences du merveilleux continuent à faire impreffion fur fon efprit; & comme les miracles de la nature, les prodiges de l'univers, forment un trop grand cercle autour de fa penfée, c'eft par des idées plus proportionnées à fes forces, c'eft par de fimples fuperftitions qu'il fe laiffe le plus fouvent captiver : nous aimons les petits commandemens, les petites obfervances, les petits fcrupules, parce que nous fommes petits nous-mêmes, & que dans notre foibleffe nous voudrions connoître, à chaque inftant, les limites de nos obligations. Quelquefois encore, les perfonnes effrayées par leur imagination ou par le tableau confus qu'elles fe font formé des devoirs de la religion, s'attachent, avec ardeur, aux pratiques fuperftitieufes comme à une fauve-garde prochaine qui les garantit plus promptement des différentes anxiétés de leur efprit. Les inftructions de l'Evangile s'appliquent à détruire ces difpofitions de notre efprit; car, d'une part, elles facilitent l'étude de la morale en réduifant

à des principes ſimples le ſyſtême entier de nos devoirs ; & de l'autre, elles cherchent à applanir, en quelque manière, nos communications avec l'Être ſuprême, en nous apprenant qu'on peut s'unir à lui par les doux épanchemens d'une ame pure & ſenſible ; en nous avertiſſant que ce n'eſt ni ſur la montagne de *Sion*, ni ſur celle de *Garizim* qu'il faut aller dreſſer des autels ; mais que chacun peut élever un temple au fond de ſon cœur, pour y adorer l'Éternel *en eſprit & en vérité*. La religion chrétienne eſt la ſeule qui, en écartant les cérémonies & les opinions ſuperſtitieuſes, nous a conſtamment retenus près de la nature : c'eſt elle qui, dans cette grande penſée, nous a indiqué notre conſcience comme l'augure le plus digne de notre reſpect ; la bienfaiſance comme le culte le plus agréable au maître du monde, & toute notre conduite morale comme le plus ſûr oracle de notre avenir. Il règne une profonde philoſophie dans les enſeignemens de l'Evangile, nous n'y avons ajouté, dans nos leçons,

qu'un plus grand appareil & un ton plus ſuperbe.

Rendons hommage encore à la morale chrétienne, de ce lien ſacré qu'elle a formé, en réuniſſant, non pour un moment, non pour un tems paſſager, mais pour le cours entier de la vie, la deſtinée de deux êtres, dont l'un a beſoin d'appui, & l'autre de conſolation : c'eſt la religion qui a épuré cette alliance en la rendant immuable ; c'eſt elle qui a forcé les hommes à ne pas ſacrifier aux caprices de leur imagination, l'unité d'eſprit & de ſentiment qui aſſure le repos des familles, l'ordre dans la diſpoſition des fortunes, l'éducation paiſible des générations ſuivantes, & qui, en donnant aux enfans, pour premier exemple, un nœud formé par la fidélité & par le devoir, ſème ainſi, dans leur cœur, le germe des plus importantes vertus : c'eſt la religion qui a vu, pour nous, que les amitiés d'un monde, où la perſonnalité règne avec tant d'empire, avoient beſoin d'être cimentées par cette communauté d'intérêts, d'honneur & de

gloire, dont le mariage ſeul nous préſente l'image; union ſainte, alliance ſans égale, qui nous rend plus précieux tous les biens de la vie, & qui, en préſentant aux rayons de la bonté divine, une plus grande ſurface, ſemble augmenter nos eſpérances, & fortifier en nous les heureuſes penſées & la douce confiance qui naiſſent de la piété: c'eſt la religion encore qui a vu pour nous que les engagemens formés entre les hommes, étant, pour la plupart, fondés ſur des ſervices réciproques, il étoit un âge, avant-coureur de la foibleſſe & de l'abattement, où les autres n'ayant plus d'intérêt à s'aſſocier à vous, il falloit trouver un appui dans cette amitié, qui s'accroît par le temps, dans cette amitié dont un ſentiment de devoir répare les dommages, & qui acquiert une ſorte de ſainteté, par l'habitude & le ſouvenir d'une union longue & heureuſe: c'eſt la religion enfin qui a jugé dans ſon parfait eſprit de juſtice, que cette vertu délicate, le plus bel ornement d'un ſexe foible & timide,

ne pouvoit être soumise qu'à l'ascendant du sentiment le plus généreux & le plus fidèle; & que c'étoit uniquement aux soins d'une amitié constante, que le premier abandon d'une ame innocente & pure pouvoit être légitimement confié. Tous ces principes, à la vérité, ne sont pas faits pour des cœurs corrompus; mais le service que nous rend la religion, le but qu'elle se propose, c'est de nous aider à combattre nos penchans déréglés; c'est de nous faire connoître les erreurs & les pièges du vice; c'est de conserver, au milieu de nous, le dépôt sacré des principes, qui sont le fondement de l'ordre public, & d'entretenir encore quelques fanaux allumés sur la route de la sagesse & du véritable bonheur.

La religion nous rappelle continuellement à ces devoirs universels que nous avons désignés sous le nom de bonnes mœurs; devoirs qu'on voudroit souvent séparer de l'intérêt public, & qui, cependant, y tiennent par tant de liens, les uns visibles

& les autres ſecrets. Tous les actes de ſageſſe & de vertu n'importent pas immédiatement à la ſociété : mais comme la morale a beſoin d'une éducation, comme elle a beſoin d'être fortifiée par l'habitude, comme elle eſt ſemblable à ces plantes délicates, qu'il faut cultiver avec une ſorte d'amour, pour les entretenir dans leur beauté, ſi l'on fait des diſtinctions entre les mœurs perſonnelles, les mœurs domeſtiques & les mœurs publiques, pour négliger, ſelon ſes convenances, une partie de ſes devoirs, on en perdra le ſentiment, on en détruira le charme, & chaque jour la vertu paroîtra plus pénible.

Il y a, je le penſe, une connexion plus ou moins apparente entre tout ce qui eſt bien, entre tout ce qui eſt digne d'eſtime ; & il me ſemble que cette idée a quelque choſe d'aimable, & qui ſatisfait confuſément nos penchans les plus généreux, & nos plus douces eſpérances : & ſi, pour ſoutenir une vérité ſi importante, il m'étoit permis d'interroger le jeune

homme, dont les vertus & les talens marquent le plus en Europe, je lui demanderois s'il n'a pas éprouvé que ſa tendreſſe filiale, la régularité de ſa vie domeſtique, la pureté de ſes penſées & toutes ſes rares qualités privées, s'uniſſoient par quelque lien aux nobles ſentimens qu'il fait paroître comme homme public. Mais, ſans nous élever ſi haut, qui de nous n'a pas été frappé quelquefois de la beauté attachée à cette ſimplicité, à cette honnêteté de mœurs, dont les citoyens d'un état obſcur nous préſentent ſi ſouvent l'exemple? On découvre alors manifeſtement qu'il exiſte une ſorte de convenance & de dignité, je dirois preſque une ſorte de grandeur, indépendante de la délicateſſe du langage, indépendante de la facilité des manières, & indépendante encore de tous ces ſurhauſſemens dus à la naiſſance, aux rangs & à la fortune.

Je n'ai voulu jetter qu'un coup-d'œil rapide ſur les bienfaits de la religion chrétienne; mais je ne puis m'empêcher d'ob-

ſerver encore que nous lui devons une idée conſolante, celle de la félicité réſervée à l'innocence des enfans ; touchante & précieuſe eſpérance pour ces mères tendres qui voient échapper de leurs mains les objets de leur amour, dans l'âge où ils n'ont acquis aucun mérite auprès de l'Être ſuprême, & où ils ne peuvent avoir de relation avec lui que par ſon infinie bonté ! Je ſens qu'involontairement je mêle à l'éloge de la morale chrétienne, un ſentiment de reconnoiſſance pour les idées douces & paternelles qui ſont confondues par-tout dans l'Evangile, avec les inſtructions qu'elle nous donne ; & c'eſt un des caractères remarquables de ces inſtructions, que d'être ſans ceſſe animées par tout ce qui peut entraîner notre imagination, & s'aſſocier à nos penchans les plus naturels. La ſenſibilité, le bonheur, l'eſpérance, ſont les plus grands liens d'un cœur encore dans ſa pureté ; & tous les mouvemens qui élèvent l'homme vers l'idée d'un Dieu, glorifient à nos yeux les enſeignemens de la morale,

en nous rappellant ſans ceſſe aux ſublimes perfections de celui qui en eſt l'auteur.

Enfin, on ne peut s'empêcher d'admirer l'eſprit de modération qui forme un des caractères diſtinctifs de la morale de l'Evangile; nous ne trouvons pas toujours, il eſt vrai, ce même eſprit dans les interprètes de la doctrine chrétienne : pluſieurs, entraînés par un faux zèle, & plus jaloux de parler au nom d'un maître menaçant, qu'au nom d'un Dieu plein de ſageſſe & de bonté, ont tantôt exagéré, & tantôt multiplié les devoirs des hommes; & pour étayer leur ſyſtême, ils ont quelquefois obſcurci le ſens naturel ou l'idée générale des préceptes de l'Ecriture; & quelquefois auſſi, raſſemblant un petit nombre de paroles éparſes, ils ont formé un corps d'enſeignement, étranger en pluſieurs points, aux intentions des premiers apôtres de l'Evangile. Les ſerviteurs vont toujours plus loin que leurs maîtres; & la première penſée ne leur appartenant pas, ils ne peuvent agir qu'en y ajoutant quelque choſe; l'eſprit de modération conſiſte

d'ailleurs dans une ſorte de proportion, dont de ſimples imitateurs n'ont jamais le ſecret qu'imparfaitement ; il faut de plus une main affermie pour impoſer des limites aux vertus même ; & la détermination d'une meſure exacte & préciſe, dans les devoirs multipliés des hommes, exige une haute & ſublime intelligence. C'eſt à ce prix, cependant, que l'inſtituteur d'une morale univerſelle ſe montre ſupérieur à ces ſiècles d'ignorance, où l'on a beſoin d'être fixé par des idées extrêmes; où la piété ſe change en ſuperſtition, la juſtice en dureté, l'indulgence en foibleſſe ; & où l'on cherche, dans l'exagération de tous les ſentimens, un mérite incompatible avec les loix immuables de la ſageſſe : c'eſt à ce prix enfin, qu'un légiſlateur s'élève au-deſſus des opinions paſſagères, pour commander à tous les temps & à tous les âges, & qu'il paroît avoir voulu adapter ſes inſtructions, non à l'eſprit inſtantané d'un peuple & d'une nation, mais à la nature éternelle de l'homme.

On trouveroit encore aiſément dans la

morale chrétienne, plusieurs caractères propres à la distinguer essentiellement des enseignemens de la philosophie ; mais dans un examen si grave & si imposant, j'écarte toutes les observations qui pourroient paroître aux yeux du plus grand nombre, une simple recherche de l'esprit ; ce sont les grands traits seulement qui conviennent aux grandes choses, & toute autre manière ne seroit pas assortie à un sujet si digne de notre respect. Je dois le dire cependant, lorsque pour moi seul je me suis laissé aller à méditer avec attention sur les différentes parties de la morale de l'Evangile, j'ai trouvé qu'indépendamment des idées générales & des préceptes particuliers qui ramènent à chaque instant à une admiration réfléchie, il régnoit encore dans l'ensemble de cette sublime morale, un esprit de bonté, de vérité & de sagesse, dont tous les caractères ne peuvent être apperçus que par le sentiment, par cette faculté de notre être qui ne sépare point les objets, qui ne s'arrête jamais à les définir, mais qui

pénètre, comme par une ſorte d'inſtinct, juſques dans cet amour, l'origine de tout, & juſques dans ce moule indéfiniſſable, où toutes les généreuſes intentions, & toutes les grandes penſées ont pris leur première forme.



CHAPITRE XVIII

& dernier.

QUEL temps, je le ſais bien; quel temps je ſuis venu prendre pour entretenir le monde de morale & de religion! & quel théâtre encore que celui-ci pour une ſemblable entrepriſe! On fait preſque preuve de hardieſſe en concevant ce projet: chacun eſt autour de ſa moiſſon; chacun vit dans ſon affaire; chacun eſt englouti dans l'inſtant préſent; tout le reſte paroît chimérique. Autrefois, en m'occupant du bonheur public; autrefois, en écrivant ſur cet objet chéri de mes méditations, je pouvois attirer l'attention des hommes par une ſuite de réflexions ſur leur propre fortune, & ſur la puiſſance de leur patrie; & c'étoit au nom de leurs plus ardentes paſſions que je les engageois à m'entendre; mais en traitant le ſujet dont j'ai fait choix aujourd'hui, c'eſt à leur première nature, & à une

nature presque effacée, que j'ai eu besoin de m'adresser : ainsi, j'ai éprouvé la nécessité de ranimer les sentimens que je voulois diriger, & de faire naître l'intérêt que je desirois d'éclairer. Aussi, quand je fixe mes regards sur le cours actuel des opinions, je crains bien d'avoir pour juges, ou des hommes indifférens, ou des censeurs trop sévères : mais les combinaisons de la vanité sont peu de chose auprès des motifs qui m'ont guidé. Je suis sûr de m'être approché du plus grand de tous les objets ; & pourvu qu'une seule de mes pensées, s'alliant aux inclinations des ames sensibles, ajoute quelque chose à leur bonheur, je jouirai de la plus douce des récompenses. C'est un pareil vœu que j'ai formé lorsque, d'une foible main, j'ai hasardé de tracer quelques réflexions sur l'importance des opinions religieuses. Ah ! plus on a connu le monde, ses fantômes & ses vains prestiges, plus on a senti le besoin d'une grande idée pour élever son ame au-dessus de tant d'événemens qui viennent la

décourager

décourager ou la flétrir. Courez-vous après les honneurs, après la gloire, après la reconnoiſſance, par-tout il y a des erreurs ; par-tout il y a des mécomptes ; & c'eſt votre condition que d'éprouver les traverſes qui naiſſent des paſſions ou des foibleſſes des hommes. Si vous laiſſez votre vaiſſeau dans le port, les ſuccès des autres vous éblouiſſent ; ſi vous le mettez en pleine mer, il eſt battu par les vents & par la tempête : l'activité, l'inaction, l'ardeur & l'indifférence, tout a ſes peines ou ſes déplaiſirs : perſonne n'eſt à l'abri des caprices de la fortune ; & lorſqu'elle a comblé vos vœux, lorſque vous avez atteint, par haſard, au dernier terme de votre ambition, la triſte & langoureuſe habitude s'apprête à vous ravir vos ſatisfactions, & à diſſiper votre enchantement : rien n'eſt parfait que pour un moment ; rien n'eſt durable que le changement : il faut donc tenir par un lien à ces idées immuables, qui ne ſont pas l'ouvrage des hommes, qui ne tirent pas leur valeur d'une ſimple convention, & qui ne dépendent

point d'une opinion paſſagère; elles ſervent à tout; elles s'appliquent à tout; elles convien-nent également aux momens de triomphe & aux jours de défaite, aux temps de la fortune & à ceux de l'adverſité; elles ſont tour-à-tour, & ſelon nos beſoins, notre conſo-lation, notre encouragement, notre guide. Ah ! combien elles deviendroient fortes au milieu de nous ! combien elles paroîtroient encore plus ſecourables & plus efficaces, ſi, conſidérées avec raiſon comme le meil-leur ſoutien de l'ordre & de la morale, cha-cun, ſelon ſes moyens, s'appliquoit à les affermir, & de la même manière, à-peu-près, qu'on voit tous les citoyens d'une ſociété politique concourir, en proportion de leurs facultés, à la ſûreté de l'Etat ! Alors un nouveau ſpectacle ſe déploieroit devant nous; alors l'étude & la ſcience, loin de ſuivre les conſeils d'une vaine pré-tention, loin de chercher à détruire la croyance la plus utile aux hommes, deſ-tineroient au contraire à ſa défenſe une portion de leurs riches moyens : on verroit

le pénétrant métaphyſicien s'empreſſer de rapporter au tréſor commun de nos eſpérances, le nouvel apperçu dont il ſeroit redevable à la continuité de ſes méditations, & à la perſpicacité de ſon eſprit : on verroit l'obſervateur attentif de la nature s'occuper de la même idée, s'animer du même intérêt ; on le verroit au milieu de ſes travaux, ſaiſir avidement tout ce qui pourroit ajouter le plus foible appui au premier principe de toutes les religions ; on le verroit, pour ainſi dire, détacher de ſes découvertes & mettre à part, avec une ſorte d'amour, tout ce qui s'uniroit, ſous quelque rapport, à la plus heureuſe des perſuaſions & à la plus ſublime des penſées. Le profond moraliſte, le légiſlateur philoſophe, pourroient concourir au même deſſein ; & dans une ſi grande entrepriſe, les hommes doués ſimplement d'une imagination ardente, ſeroient encore ſemblables à ces voyageurs errans qui, de retour de leurs courſes vagabondes, rapportent ſouvent, dans leur patrie, quelque

richeſſe inconnue. De toutes parts, au moral comme au phyſique, il y a des routes qui mènent à des ſecrets ignorés; & la moiſſon, qu'on peut cueillir dans le vaſte empire de la nature, eſt auſſi grande que diverſifiée. Ah ! qu'il y auroit de beauté dans la réunion de tous les eſprits vers le but le plus magnifique ! & au milieu d'une ſemblable confédération, je me repréſente quelquefois avec reſpect, une ſociété d'hommes diſtingués par leur caractère & par leur génie, occupée à recevoir & à mettre en ordre toutes les idées propres à augmenter notre confiance dans la plus précieuſe des opinions. Il eſt telle penſée d'un ſolitaire qui eſt perdue pour l'humanité, parce qu'il n'a pas eu le talent néceſſaire pour l'enchaîner à un ſyſtême; & cependant ſi cette penſée étoit réunie à quelque autre connoiſſance, ſi elle venoit ſeulement, comme un nouveau grain de ſable, fortifier les digues élevées ſur notre rivage, les générations ſe tranſmettroient les unes aux autres un plus riche héritage. Nous enregiſtrons

avec pompe un nouveau mot introduit dans la langue, & les plus beaux génies du ſiècle ſont appellés à cette cérémonie : ne ſeroit-ce pas une auſſi généreuſe entrepriſe d'examiner, de choiſir & de conſacrer les idées ou les obſervations propres à nous éclairer dans la plus eſſentielle de toutes nos recherches ? Une ſeule de ces idées, un ſeul de ces aperçus mériteroient bien davantage une couronne qu'aucun ouvrage d'éloquence ou de littérature. Suppoſons, pour un moment, que dans le plus ancien Empire du monde, des mages gardaſſent, depuis un temps immémorial, le dépôt de toutes les penſées mères, de toutes les idées originales qui peuvent ſervir d'appui à l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu & au ſentiment de l'immortalité de l'ame ; & que de diſtance en diſtance, à meſure qu'une découverte, une conſidération nouvelle auroient augmenté, d'un degré, la confiance due aux vérités les plus néceſſaires au genre humain, on les eût inſcrites dans un teſtament religieux, appellé le livre du bonheur & de

l'efpérance; quel prix ne mettrions-nous pas à en avoir connoiffance ! & avec quel refpect n'approcherions-nous point du temple antique, où ces fuperbes archives auroient été placées ! Qu'au contraire, on vînt à fe repréfenter, en imagination, une retraite écartée, où feroient raffemblés tous les raifonnemens fubtils, tous les difcours artificieux, par lefquels on s'eft efforcé de détruire ou d'ébranler les faintes opinions qui uniffent l'univers à une penfée intelligente, l'ordre à une fublime fageffe, & la deftinée des hommes à une infinie bonté, qui de nous voudroit entrer dans cette fombre demeure? qui de nous voudroit en dépouiller les funeftes regiftres? Ah ! connoiffons notre nature, & démêlons fes befoins à travers le délire de nos aveugles paffions : c'eft un Dieu qu'il nous faut, c'eft un Dieu tel que la religion nous le préfente; un Dieu puiffant & bon, le premier inventeur de la félicité, & le feul garant de la nôtre : ouvrons toutes nos portes à cette éclatante lumière; que nos efprits, que nos cœurs la reçoivent,

& qu'ils prennent plaiſir à la répandre. Pénétrons-nous, dans notre jeuneſſe, de la ſeule idée dont nous aurons beſoin en tous les temps : fortifions-la par nos réflexions dans l'âge de notre force & de notre vigueur, afin qu'elle nous ſerve encore dans le déclin de la vie. Beautés raviſſantes de l'univers, que ſeriez-vous à nos yeux ſans cette penſée ? puiſſance majeſtueuſe de l'eſprit humain, merveilles étonnantes de ſes conceptions, que nous repréſenteriez-vous, s'il falloit vous ſéparer de votre noble origine ? Ames tendres, ames paſſionnées, que deviendriez-vous, ſans l'eſpérance qui s'unit à vos divers ſentimens ? Pardonne, ô maître du monde, ſi, ne meſurant pas aſſez ma foibleſſe, & m'abandonnant uniquement aux mouvemens de mon cœur, j'ai entrepris de parler aux hommes de ton exiſtence, de ta grandeur & de ta bonté ! pardonne ſi, nouvellement encore agité par les flots tumultueux de nos vives paſſions, j'oſe élever ma penſée juſques à ce ſéjour d'une éternelle paix, où tu vis

environné de ta gloire & de ta souveraine puissance ! Ah ! je le sais plus que jamais, c'est toi qu'il faut aimer, c'est toi qu'il faut servir : les hommes successivement vous donnent & vous reprennent, vous élevent & vous rabaissent, vous défendent & vous abandonnent ; & les puissans de la terre, après avoir accepté votre amour, détournent de vous leurs regards & vous brisent comme un roseau. Il n'y a dans l'univers qu'une seule justice immuable, qu'une seule bonté parfaite, qu'une seule idée en tout temps consolante : cependant, nous allons sans cesse vers d'autres bords ; nous y appellons le bonheur ; mais il n'est pas sur cette rive : ce sont des fantômes habitués à tromper les hommes, qui répondent à notre voix : nous courons vers eux, nous les poursuivons, & nous laissons loin de nous toutes les idées religieuses & sensibles, les seules qui peuvent nous ramener à la nature & nous élever à son auteur. Aveugles passions du monde ; desirs dévorans des honneurs & de la fortune, vous ne

ſervez qu'à nous endurcir; tout eſt hoſtile en vous, tout eſt perſonnalité, tout eſt ſéchereſſe ; vous ne voulez qu'un vain nom, vous ne demandez qu'un triomphe! Hommes ambitieux, hommes jaloux, reconnoiſſez-vous ſur-tout à ces traits; un ſeul objet vous occupe; un ſeul but fixe vos regards: le ciel peut s'obſcurcir; la terre peut ſe couvrir d'un voile; l'avenir peut s'anéantir à vos yeux: vous ſerez ſatisfaits, pourvu qu'une foible lueur vous permette encore d'appercevoir les hommages de ceux qui vous environnent; mais comment eſpérer de remplir ainſi le cours de toute une vie? comment pouvoir les retenir, ces hommages qui vous rendent ſi heureux? comment pouvoir fixer dans vos mains ce que les autres donnent, & ce que tant d'autres concurrens demandent avec vous? Ah! qu'on eſt plus ſûr de ſon bonheur, lorſqu'un ſentiment de piété, raiſonnable dans ſon action, éclairé dans ſon principe, adoucit toutes nos paſſions, & les aſſouplit, en quelque manière, aux loix

de notre destinée ! La piété, telle que je m'en forme l'image, ne peut être mieux représentée que par l'intérêt vigilant d'un ami tendre & sensible. Elle nous voit jouir, avec plaisir, des divers biens de la vie ; mais elle nous rappelle aux idées de reconnoissance & de gratitude, afin d'augmenter notre bonheur, en le rapportant au plus généreux de tous les bienfaiteurs : elle nous laisse exercer nos talens & nos facultés ; mais elle nous rappelle aux idées de morale & de vertu, afin d'assurer nos pas & de nous garantir des regrets : elle nous laisse courir vers le but que la gloire ou l'ambition nous offrent ; mais elle nous rappelle aux idées d'inconstance & d'instabilité, afin de nous préserver d'un enivrement funeste : toujours elle est avec nous, non pour troubler notre félicité, non pour nous imposer des privations inutiles ; mais pour mêler à nos pensées, mais pour unir à tous nos projets ces idées douces & paisibles, compagnes de la sagesse & de la modération : enfin, aux jours de l'adversité, au temps de la

décadence de ces forces, où nous avions placé notre confiance, la piété devient notre consolateur le plus secourable; elle nous dit alors son dernier mot sur la vanité de nos diverses fortunes; elle calme les remords de notre esprit, en nous montrant une providence dispensatrice des événemens; elle adoucit nos regrets en nous présentant des espérances plus dignes, qu'aucun objet du monde, de captiver notre intérêt & de fixer notre attention. Ce n'est point un sentiment de mélancolie qui m'inspire ces réflexions; je le craindrois si je n'avois pas eu toujours les mêmes pensées, & si les diverses circonstances d'une vie souvent orageuse, n'avoient pas achevé de m'éclairer sur la nécessité de s'attacher à quelque principe indépendant des hommes & des événemens. Tout entier à moi-même en cet instant, & repoussé jusques dans la solitude par une fatalité imprévue (1), j'éprouve, il est vrai, plus que jamais, le besoin de

(1) J'avois commencé ce Chapitre pendant mon exil.

ces idées ſenſibles, image de toutes les grandes choſes, & je me rapproche, avec un nouvel intérêt, des vérités que j'ai toujours aimées; vérités grandes, vérités ſublimes, & que je viens recommander aux hommes au moment où je les vois plus enclins que jamais à les délaiſſer : hélas! qu'ils ſe méprennent dans leurs calculs, ils ſe confient à la force de leur eſprit, & demain ils retrouveront leur foibleſſe; ils imaginent qu'en détournant leurs regards du terme de la vie, ils en éloigneront les bornes fatales, & déjà la cloche s'ébranle pour donner le ſignal de leur dernier moment. Ah! quel ſacrifice à faire que celui de ces vérités conſolantes, qui nous préſentent encore un avenir, lorſqu'il n'y en a plus ſur la terre! on les redemanderoit, on les chercheroit de toutes parts avec inquiétude, ſi jamais, pour notre malheur, la trace en étoit effacée.

Toutes ces idées, entends-je dire ici, toutes ces idées ſont vagues & ne ſauroient convenir à l'eſprit du temps. Mais, à une certaine diſtance des grands jeux de l'am-

bition & de la vanité, eſt-il rien de plus vague, pour chacun de nous, que les paſſions des autres? ſont-elles occupées de notre intérêt? ſongent-elles à notre bonheur? non, les leurs ſont comme les nôtres; elles veulent des préférences; elles ſe repaiſſent d'excluſions; quelques-unes, & par intervalle, prononcent encore le nom de bien public; mais c'eſt un mot du guet qu'elles ont ſurpris, afin de traverſer nos rangs ſans danger. Où trouverons-nous donc un véritable lien? où trouverons-nous, s'il m'eſt permis de le dire, un rendez-vous commun, ſi ce n'eſt dans ces idées éternelles qui nous circonſcrivent de la même manière, qui nous touchent à une égale diſtance, qui nous prennent tous indiſtinctement à la ſortie de nos combinaiſons paſſagères, & qui nous préſentent, non pas, à la vérité, des intérêts que nous puiſſions annexer à nos cupidités de la veille, à nos agitations du lendemain; mais des objets de méditation qui appartiennent à notre vie entière, à notre exiſtence, à notre nature,

& ſur-tout à cet eſprit qui conſtitue notre véritable grandeur ; à cet eſprit ſublime, dont tous les rapports ne ſont pas découverts, & dont les derniers degrés de puiſſance demeurent encore inconnus?

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

Page 83, ligne 11, c'eſt, *liſez* ce ſont.
— 151, — 2 & 3, *ſupprimez* ſous divers rapports.
— 152, — 9, mais la grande, *liſez* mais la plus grande.
— 156, — 2, puiſſe, *liſez* puiſſent.
— 169, — 3, laiſſent, *liſez* laiſſe.
— 269, — 11, *ſupprimez les deux mots* donc.
— 327, — 18, biens, *liſez* objets.
— 347, — 4, la nature, *liſez* les propriétés.
— *idem*, — 5, la richeſſe, *liſez* les richeſſes.
— 362, — 18, ſur-tout, *liſez* encore.
— 368, — 6, *mettez une virgule après le mot* puiſſante.